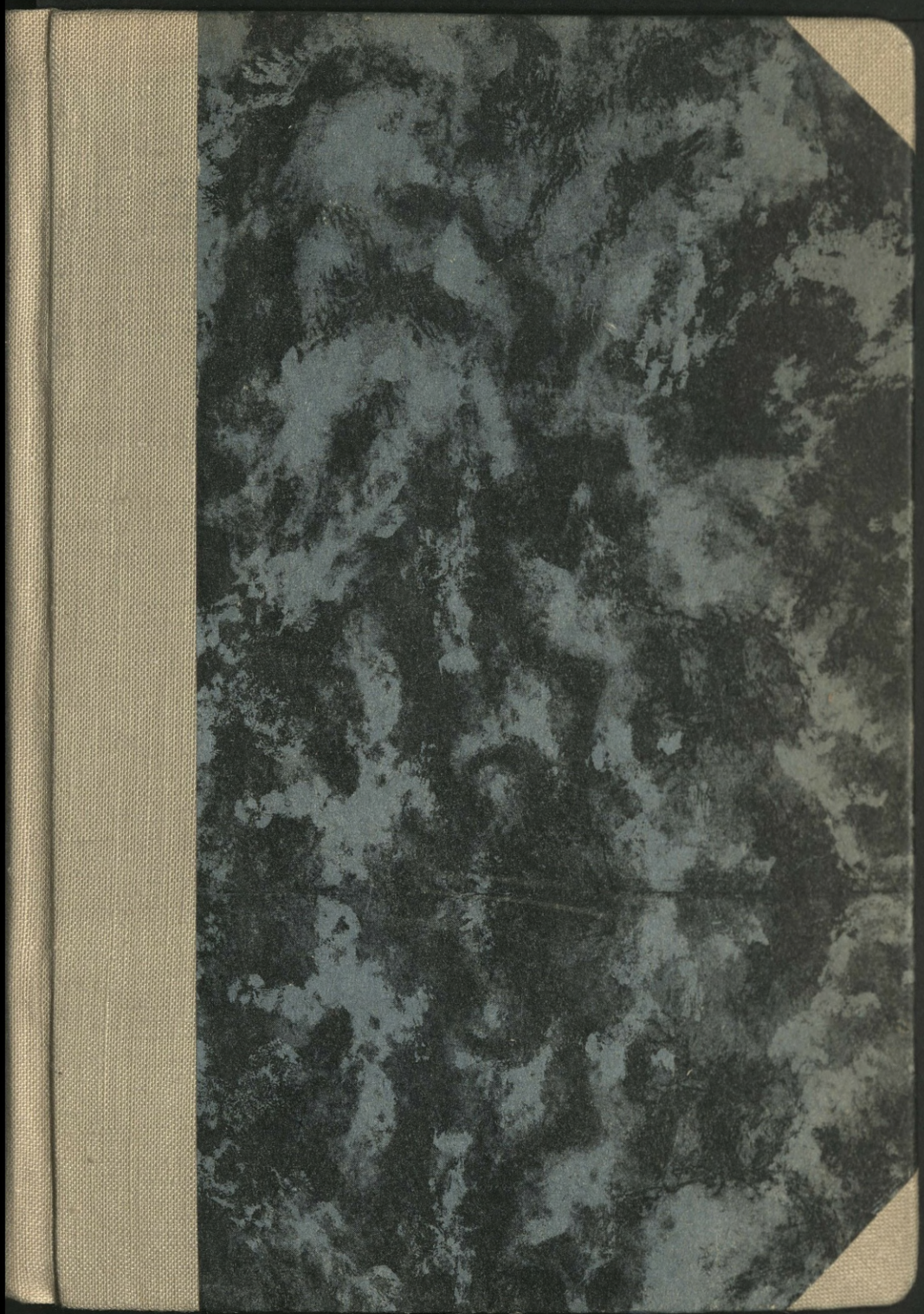
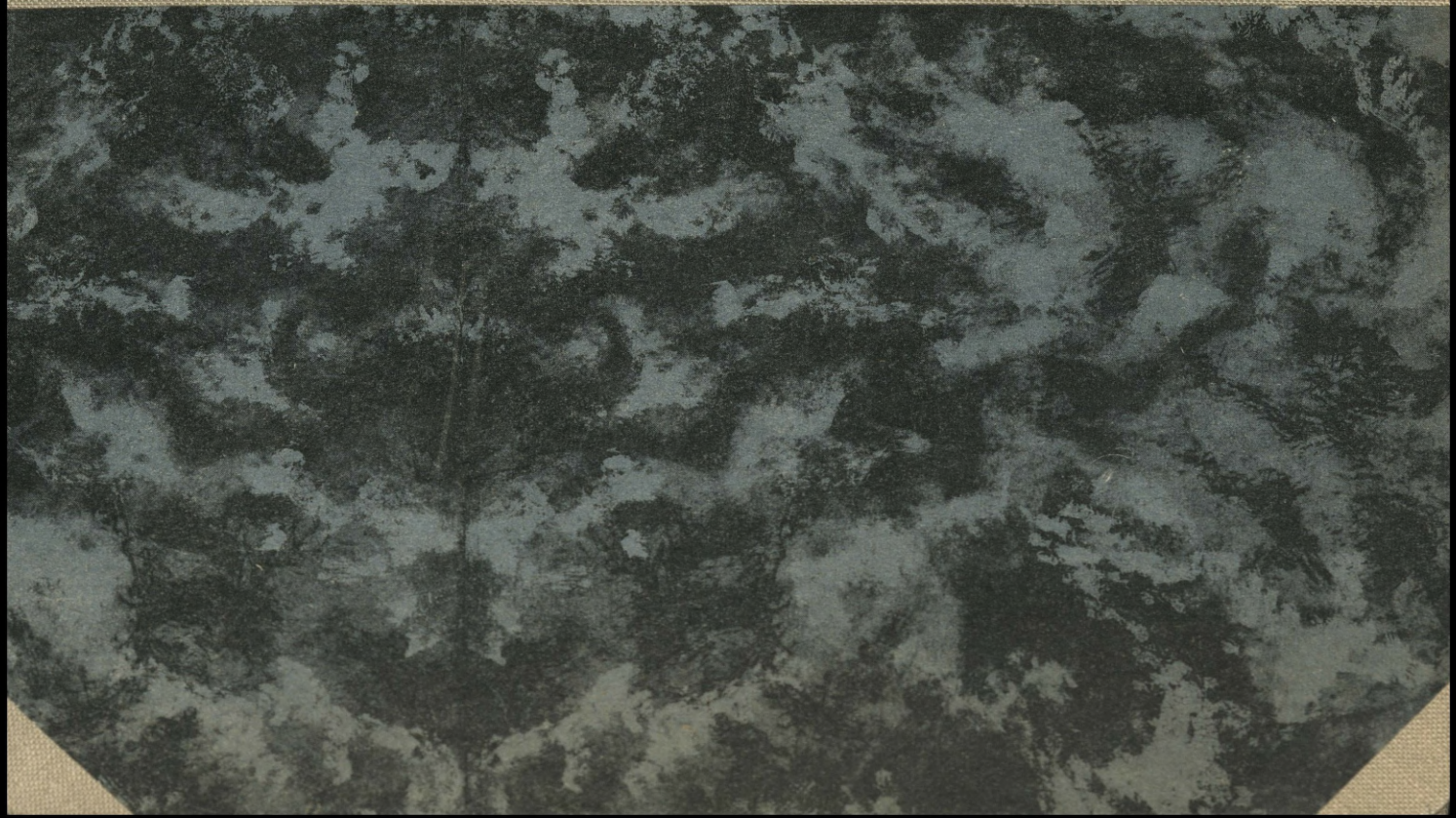

R G B WH GR BL
Grey Scale #13
C M Y K
Part Code ST1316
DANES PICTA .COM
A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19
Colour Chart #13
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black
Centimetres
Inches



7

La Bataille de Flandre



A

DANIEL CARLIER

en cordiale amitié.

LA BATAILLE DE FLANDRE

PAR

FABRICE POLDERMAN

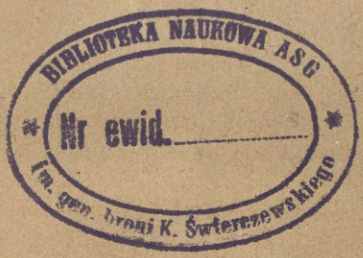
XXXVII.6.10





ATLANTICA EDITORA
Rio de Janeiro

17460



Copyright 1943 by ATLANTICA EDITORA. Rio de Janeiro

AVERTISSEMENT

La deuxième guerre mondiale du XX^e siècle se déroule en une série d'étapes. Les deux premières sont représentées par l'épisode scandinave et l'épisode polonais. La troisième, la plus importante, par la Bataille d'Occident.

Il est d'usage, en Angleterre et en Allemagne, de diviser les événements de cette troisième période de guerre en deux grands panoramas: la Bataille de Flandre *(du 10 Mai au 4 Juin) et la* Bataille de France *(du 5 Juin à l'armistice du 24, à minuit).*

Cette division est sans doute définitive. Elle a trop d'avantages pour ne pas être acceptée.

Le présent essai ne s'occupe que de la Bataille de Flandre. *Il s'efforce d'en dégager les faits, de façon à permettre une appréciation.*

Le reste de la guerre, en juin 1940, n'est plus qu'une liquidation. Du point de vue militaire, cette fin des opérations en France présente deux problèmes tactiques de premier ordre: l'échec de la méthode défensive Weygand et la rupture frontale de la ligne Maginot. Du point de vue politique, elle amène une série de situations complexes dont le déroulement n'est pas achevé.

La Bataille de Flandre, *tout en influençant provisoirement le sort de l'Occident, ne décide pas de la guerre. Pas plus que la Bataille du Pacifique ou la Bataille du Caucase.*

Les guerres mondiales ont des fronts sans cesse renaissants. La libération de Bruxelles ou de Paris se décidera peut-être à Rome — où mènent tous les

chemins — ou à Bagdad — puisque l'Iran et l'Irak constituent actuellement le centre de la stratégie mondiale.

Mais de tous les événements de la guerre, c'est la Bataille de Flandre *qui offre le plus d'enseignements et dont le souvenir devra guider toute tentative de paix.*

Rio de Janeiro

I

Conditions de la Bataille

HORIZONS ET DOCTRINES

Rechercher les causes de la défaite de l'Occident, en mai 1940, serait ramifier une enquête dans tous les domaines de la vie de quatre peuples, à travers leur passé.

Il y aurait lieu d'étudier leur géographie autant que leur système de gouvernement. Il faudrait appeler à la barre bien des fauteurs de guerre et bien des négociateurs de paix. Marx serait-il moins coupable que Calvin? Les procureurs ne puiseraient-ils pas avec justesse leurs arguments dans César et dans Tacite autant que dans Hegel, Wagner, Nietzsche? Le principal coupable ne serait-il pas Tibère?

En fin de compte ne se heurterait-on pas à des impondérables, à des causes invisibles et mystérieuses dont seuls les effets se perçoivent?

Les grandes manifestations de la vie des peuples ne correspondent-elles pas à des instincts profonds, dont l'analyse nous échappe?

Mais le récit d'une bataille n'est pas la philosophie d'une guerre. Il commence avec le plan des chefs et les préparatifs militaires, pour finir avec la défaite d'un des deux adversaires.

Il suffit donc, pour ce récit, d'évoquer seulement la fluide atmosphère où naît le conflit.

Il importe, par contre, d'en préciser les conditions matérielles, aux limites exactes, aux missions définies, aux responsabilités nettes.

* * *

En France, la victoire de Clemenceau s'éparpille aux quatre vents de la lassitude, de l'oubli, de la faiblesse, de la discorde.

Lui-même s'éteint, en pleine conscience du désastre qu'il entrevoit et qu'il annonce.

Un divorce s'établit entre l'esprit public et les nécessités de la défense, entre l'équilibre social et le maintien du territoire.

Dans l'état moderne, le pouvoir civil domine le pouvoir militaire. L'armée n'est qu'un des instruments de l'État. Même Clausewitz admet ce principe.

"*Il appartient au gouvernement*, écrit le maréchal Pétain, en 1936, *de fixer, dès le temps de paix, la politique générale du pays.*

"En fonction de cette politique, le programme de la préparation à la guerre, qui est également du ressort du gouvernement, définit l'orientation des préparatifs militaires...".[1]

Quelle est la politique étrangère de la France de 1919 à 1939?

La France n'a pas d'ambitions territoriales. Elle ne vise qu'au maintien du statu-quo.

"Maintenant qu'elle (la France) a repris ses frontières naturelles, déclare encore le maréchal Pétain, en 1935, elle n'ambitionne aucune conquête. Son empire colonial ne saurait s'accroître sans risquer de l'affaiblir.

"La France est donc devenue une nation conservatrice".[2]

Pour garder l'intégrité de son empire, la France base toute sa politique étrangère sur des pactes d'assistance mutuelle. Elle garantit des frontières. A la Baltique, à la mer du Nord, à la mer Noire, aux Monts Tatra.

Ces traités et ces garanties ne sont qu'un chèque sans provision si la France ne dispose pas d'un instrument d'intervention immédiat, puissant, pouvant faire sentir son poids dans n'importe quel conflit européen.

Cette politique d'assistance n'a de sens que si elle est soutenue par une armée toujours prête, toujours

---

1) Maréchal Pétain — *Défense nationale et Commandement unique* — *Revue des Deux Mondes* — Paris — 1er Mars 1936.

2) Maréchal Pétain — *Le paysan français* — *Revue des Deux Mondes* — 15 Décembre 1935.

capable de porter l'offensive à toutes les frontières dont l'existence conditionne celle des frontières de France.

Or, l'opinion publique s'enlise dans des illusions de sécurité nettement contraires à ces besoins d'intervention.

* * *

Quel est l'esprit qui préside à l'organisation de l'armée?

Dans *l'Exposé des Motifs (1926)* du Projet de Loi élaboré par le gouvernement pour réorganiser l'Armée, le Ministre de la Guerre, Paul Painlevé, encouragé par les garanties d'assistance mutuelle des pactes de Locarno, et s'inspirant de l'idéal suisse, préconisé jadis par Jaurès, dans *L'Armée nouvelle*, s'assignait le but de "réaliser une organisation rationnelle de la défense nationale, qui, de toute évidence, fût *aussi efficace en cas de péril, qu'impropre à des entreprises d'aventures ou de conquêtes*".

Sous quelle catégorie: péril ou aventure, faudrait-il ranger un jour le secours, solennellement promis, à des pays balkaniques?

On ne peut reprocher à un gouvernement de profiter du désarmement de l'adversaire, pour diminuer les charges improductives de la défense. Mais la guerre moderne exige un corps de techniciens toujours à l'oeuvre et un réseau d'usines toujours en activité. Le haut-fourneau qui s'éteint a besoin de longues semaines pour atteindre à nouveau sa température utile. La production en masse ne s'improvise pas.

Le Sénat Français, en 1928, repousse un projet de loi (voté plus tard) sur la mobilisation civile en *temps de guerre*. Il voit dans ce projet une "étatisation de la nation" et condamne "un état social et politique qui serait l'abdication de nos libertés privées et publiques et la négation de la démocratie et de la République elle-même."

Sept ans plus tard, le général Maurin, Ministre de la Guerre, fait de la défensive et du refus de dépasser

la ligne Maginot, la doctrine officielle de l'État-major français.

"Comment peut-on croire que nous songions encore à l'offensive, quand nous avons dépensé des milliards pour établir une barrière fortifiée? Serions-nous assez fous pour aller, en avant de cette barrière, à je ne sais quelle aventure"? (Chambre des Députés — 3 Mars 1935).

Léon Blum ne manqua pas de tenir compte des obligations lointaines de la France [3]. Il fit d'ailleurs assister le général Gamelin aux réunions importantes du Cabinet où se discutaient les problèmes de politique étrangère. Mais le sourire désabusé de Gamelin jeta-t-il beaucoup de lumière sur ces débats épineux? Lui-même n'est-il pas partisan d'une lutte à l'abri des boucliers? "Dans cette guerre, déclare-t-il, le premier qui sortira de sa carapace sera en grand danger..." [4].

Le mal n'est-il pas définitivement assis dans les âmes? L'esprit de défensive ne rétrécit-il pas l'horizon et ne paralyse-t-il pas l'action?

L'incohérence entre une politique d'alliance et les moyens militaires destinés à la soutenir, s'accentue, au fur et à mesure que la doctrine de guerre officielle imprègne le pays.

* * *

L'expérience de 1914-18 permettait de croire à la valeur du béton, du barbelé, des tranchées, des barrages d'artillerie.

Quatre années d'accrochage, de piétinement sur place, d'usure lente, avaient fait perdre de vue que si la France n'avait été envahie que jusqu'à la Marne, c'était grâce aux coups de bélier, même infructueux, voire désastreux, de Joffre, qui fonçait, perdait, se retirait, s'avançait, cherchait le moment et l'endroit où mater l'ennemi.

---

3) Discours de Lyon, 24 Janvier 1937.

4) Cité par André Maurois — *Tragédie en France* — Édition de la Maison française — New-York — 1940, p. 100.

Ce que, par contre, l'État major ne pouvait oublier, c'est qu'il méditait sur les tombes d'un million et demi de morts; qu'il devait préparer les luttes de l'avenir avec une population décroissante. Comment éviter de nouvelles hécatombes? Comment compenser, par des méthodes, les inégalités du nombre? Comment, sous l'égide du moindre risque, permettre à la France de durer, en attendant l'effort allié qui assénerait le coup de massue?

De la nécessité d'économiser le sang naît cet esprit de défensive exclusive [5] qui s'épanouit en une frondaison d'erreurs militaires: mystique de la ligne Maginot, dédain de la motorisation, scepticisme à l'égard des divisions blindées, carence de l'aviation, manque de matériel, ignorance des forces et des méthodes de l'adversaire.

Dans une longue étude — d'ailleurs pleine d'aperçus brillants — des conditions futures de l'invasion, le général Chauvineau [6] — approuvé par le maréchal Pé-

---

5) *Weygand a dénoncé, trop tard et trop rarement, cette formule anémiante.*

"Un dernier mot enfin pour faire justice d'une formule souvent employée: la France doit avoir une armée défensive. Du point de vue militaire, elle est absurde et dangereuse. Absurde, parce qu'une armée est faite pour se battre et que la lutte réclame, selon les circonstances, l'emploi de l'offensive ou de la défensive. Dangereuse, parce qu'elle risque de conduire une armée à la défensive passive, c'est-à-dire à la défaite certaine, et à la rendre incapable d'offensive, c'est à dire de vaincre."

Général Weygand — *L'état militaire de la France — Revue des deux Mondes* — 15 octobre 1936.

6) Général Chauvineau — *L'Invasion est-elle encore possible?* Préface de Mr. Le Maréchal Pétain. — Éd. Berger-Levrault — Paris — 1939.

Le maréchal Foch évoquant une armée qui n'a pratiqué que la défensive, écrit la boutade:

"Dans un rêve, j'ai rencontré un gladiateur romain et lui ai conseillé de déposer son épée, de se contenter de son bouclier: il n'a pas compris... Je suis allé chez un maître d'armes et lui ai dit que je ne voulais apprendre que les parades: il m'a répondu que jamais, dans ces conditions, je ne pourrais me battre; que,

tain qui en accepte, dans sa *Préface*, les doctrines de guerre — s'efforce de démontrer combien il est ridicule de concevoir, pour l'avenir, une guerre de mouvement. (Toute l'argumentation des deux stratèges est dirigée contre le Général de Gaulle, dont le nom est étouffé au long du livre).

Envoûté par l'exemple de 1914, Chauvineau assure que le front continu est invincible, que les guerres de l'avenir ne seront que des guerres d'usure et qu'il suffit de dix jours (voire de trois) pour construire, sur le front de six cents kilomètres qui s'étend de Bâle à Dunkerque, au prix modique de quatre vingt millions de francs français, une ligne ininterrompue de six mille fortins, suffisants pour repousser toute attaque de chars et briser implacablement toute offensive.

(On se demande alors par quelle aberration le maréchal Pétain, qui fut Ministre de la Guerre, membre influent du Haut Comité Militaire, n'a pas, dans tous les cas, affecté les fonds modiques nécessaires à la construction de cette ligne, sur des montants de dépenses militaires atteignant quatre cents milliards en vingt ans?)

Chauvineau nourrit l'illusion que les guerres de l'avenir seront calquées sur celle de 1914, qu'un fantassin caché dans la carapace de la terre est garanti contre l'assaut, que des troupes créant, en quelques coups de pelle, un rempart de mottes de gazon, et soutenues de loin en loin par un fortin, peuvent repousser des troupes trois fois supérieures et armées d'engins mécaniques. Il estime que l'usure n'est fatale qu'à l'ennemi; enfin, que le début de la guerre est le moment précis où il y a lieu d'envisager la préparation du matériel qui permettra un jour de prendre l'offensive.

Sous l'étouffoir de ces théories, la France finit par se représenter la guerre à venir comme le siège d'une place forte. Elle pense béton, tranchées, baïonnettes.

---

pour cela, il fallait aussi savoir attaquer; que c'était ainsi depuis que le monde est monde." Cf. Lt Colonel Émile Mayer — *Trois maréchaux: Joffre - Galliéni - Foch* — éd. N.R.F. — Paris, 1928, p. 161.

L'imagination populaire s'arrête à la ligne Maginot. Dépasser le Rhin provoquerait des difficultés intérieures.

Quel est le résultat de cet état d'esprit? En 1934, la France construit sept tanks. En 1936, ses usines d'aviation produisent 20 avions par mois. En juillet 1938, elle dispose de 34 chars modernes... En septembre 1938, elle n'a pas un seul avion moderne en ligne...

Édouard Daladier, lors de sa pathétique allocution au Conseil des Ministres du 5 Juin 1940, où Reynaud l'accule à donner sa démission de Ministre des Affaires Étrangères, fait cette tragique déclaration:

"Je tiens à dire que, lorsque je suis arrivé au Ministère de la Guerre en 1936, *il n'y avait en fait d'engins modernes, de chars, d'avions, etc., qu'un et demi pour cent de ce qu'il fallait*".[7]

* * *

En conclusion, l'armée n'est pas seulement condamnée au jeûne des armements. La nation tout entière est ramenée à un esprit d'enjeu partiel, nettement limité — alors que la diplomatie élargit à chaque coup l'échiquier des engagements lointains, et, par suite, de la guerre.

* * *

Rappelons simplement — puisque ce thème dépasse le cadre du présent essai — le sabotage d'âme au-

---

7) Élie J. Bois — *Le Malheur de la France* — Éd. Hachette (The Continental Publishers and Distributors Ltd) Londres, 1941, p. 270.

Les avertissements n'ont pas manqué. Citons, parmi tant de plaintes:

"La France ... laisse déjà sa flotte, son armée, son aviation, dans le triste état que personne n'ignore. Elle se croit assez en sécurité pour négliger impunément ses moyens de défense, et, s'il se produisait sur n'importe quelle frontière une agression tant soit peu énergique, nous nous trouverions en bien mauvaise posture pour y résister. De même, s'il nous fallait porter secours à quelque pays qui ferait appel à notre courage." Lt Colonel Émile Mayer — Op. cit., p. 194.

quel le IIIe Reich se livre dans tous les pays avec lesquels il compte un jour entrer en lutte.

Avant de viser les lignes téléphoniques ou les usines, le IIIe Reich cherche à provoquer des dissensions intérieures; il y a de troublantes coïncidences entre certaines crises de cabinet dans des pays alliés et les entreprises de Hitler.

Dans son application de la "psychologie comme arme de guerre", E. Banse, inspirateur de la cinquième colonne et exégète de l'impérialisme allemand contemporain, attache moins d'importance à la persuasion des neutres qu'au travail de sape de la résistance morale ennemie. Pour atteindre ce but, il recommande de semer le mécontentement parmi les peuples voisins, de "convaincre l'adversaire qu'il est trompé, abusé, anéanti par son propre gouvernement... La solide matière de la nation ennemie doit être graduellement désintégrée, émiettée, pourrie, pour qu'elle s'écroule comme une moisissure sur laquelle on marche dans une forêt".

* * *

La propagation de cette moisissure d'âme doit avoir dépassé les plus folles espérances du IIIe Reich.

Jamais sans doute on n'a vu des panégyristes, qui n'étaient même pas toujours à l'affût d'un salaire, entonner de tels dithyrambes.

Que sont les éloges d'Attila, de Théodoric ou de Frédéric II, par leurs scribes à gages (Voltaire compris), comparés aux odes composées en France en l'honneur de Hitler!

Même après la défaite, l'oppression de la Gestapo, la famine de tout un peuple, on voit Montherlant invoquer Hitler en tant qu'autorité sur les problèmes de l'art! [8].

Pendant des années, alors que toute l'Allemagne forge des armes pour écraser la France et dominer le

8) Henry de Montherlant — *La Paix dans la Guerre* — Éd. Ides et Calendes — Neuchâtel — 1941 — pp. 19-20.

monde, ces thuriféraires célèbrent en Hitler le prince de la paix, l'éducateur du monde, l'inspiré de Dieu, le pendant allemand de Jeanne d'Arc.

Glanons, à titre d'exemple, un de ces témoignages. D'abord ce portrait de Hitler:

"Jamais une seule maladresse dans l'adaptation du geste à la pensée. Toute la nuance y demeure: et de cette nuance observée se dégage, comme d'une musique choisie, un véritable parfum d'aristocratie... Ses yeux sont du bleu profond des eaux de son lac de Königsee... Son corps vibre, sans s'évader une seconde du galbe de sa tenue... Ce dos-là n'a pas été cabossé par les sales passions de la politique: il est plein et pur comme un tuyau d'orgue... Sa pensée... a besoin du calme sans ride des hautes solitudes... Son visage apparaît alors dans la lueur du soleil des montagnes comme s'il faisait partie d'elles, comme s'il était une émanation de leur lumière... Hitler est bon... Il est immensément bon".[9]

Puis le sens de l'oeuvre de Hitler pour le monde.

"Les nationaux-socialistes allemands sont l'apparition humaine d'un recommencement de l'oeuvre de Dieu.

"En fait, Hitler n'a proposé ni plus ni moins à son peuple que de faire l'expérience de la parole de Quintilien:

"*Croyons, nous connaîtrons bientôt la route de la vertu et du bonheur*". [10]

Enfin, l'origine divine de l'inspiration de Hitler, que l'auteur n'est pas loin de considérer comme le représentant de Dieu sur terre:

"Il n'est pas trop de dire qu'au sein de l'esprit nouveau Hitler a travaillé dans une justice absolue.

"Si Hitler a une main qui salue, qui s'étend vers les masses de la façon que l'on sait, son autre main, dans l'invisible, ne cesse d'étreindre fidèlement la main de Celui qui s'appelle Dieu". [11]

Telles sont les réflexions qu'inspire à un écrivain français de talent, représentatif d'une nombreuse

9) Alphonse de Chateaubriant — *La gerbe des forces* — Éd. Grasset — Paris — 1937 — pp. 67, 68, 69.

10) Id., Op. cit., p. 161.

11) Id., Op. cit., p. 136.

phalange de clercs, le panorama d'une dictature sanglante se préparant fébrilement à anéantir toute pensée libre.

Ces réflexions se prolongent dans le geste de l'abbé de Chartres, accueillant l'envahisseur, sous le portail de la cathédrale que celui-ci faillit détruire, par le salut ennemi: "Heil Hitler"! [12]

* * *

Outre les servants de la force, nombreux sont ceux qui craignent l'excès de la liberté.

La décadence de l'esprit civique a été souvent stigmatisée, en France, par les chefs militaires.

"Pour ne parler que du devoir envers la Patrie, écrit Weygand, em 1932, déjà ce devoir est discuté et la révolte ouvertement prêchée contre ses exigences... On voudrait faire croire qu'un pays peut rester grand sans efforts, sans sacrifices. Par une corruption savante, on prépare une jeunesse indifférente à ce qu'elle lui doit. Le qualificatif de national commence à être pris dans un sens péjoratif. La volonté de Paix est opposée à l'amour de la Patrie: quelques Français même vont jusqu'à s'associer aux propagandes de l'étranger... L'action des forces étrangères, sournoises et mauvaises, dont nous avons pâti en 1917 et qui nous mirent à deux doigts de notre perte, se fait de nouveau sentir. Un pacifisme défaitiste de la même marque, prêtant l'oreille à ce qui se dit au dehors et fermant les yeux aux périls courus par le Pays, s'efforce d'émasculer et de désarmer la France.

"Sans rien prendre au tragique, il est grand temps de prendre tout au sérieux". [13]

Celui qui rejetait ainsi sur la politique les causes de la faiblesse française, eut la charge de forger la cuirasse de la France.

---

12) Cf. Rudolf Schauff — *Auf der Strasse des Vormarsches* (Sur la route de l'invasion) — *Die Wehrmacht* — Berlin — 17 Juillet 1940.

13) Général Weygand — *Le 11 Novembre* — Éd. Flammarion — Paris — 1932 — pp. 167-168.

Au procès de Riom, les généraux Besson, Requin, Langlois, Préaud ont signalé l'affaiblissement du moral de l'armée.

Est-il sûr d'avoir été un de ces chefs "bien trempés" qui surent "prendre tout au sérieux"?

* * *

On a prétendu que "pas un seul Français ne savait pourquoi il se battait".[14]

Le volontaire de guerre autrichien, engagé dans l'armée française, qui cherche dans cette constatation une explication de la défaite, rapporte que des soldats français l'interpellaient avec aigreur:

— Qu'est-ce que les Nazis vous ont fait?[15]

Il est près d'attribuer à toute l'armée une vue des événements aussi simpliste que celle de ce nègre qui tirait sa conviction de deux constatations géographiques:

— Hitler pas venu Sénégal. Moi pas allé Allemagne. Moi et Hitler pas ennemis[16].

Sans doute, dans la littérature d'après-guerre, le capitaine qui déclarait "qu'il aimait la France plus qu'il n'aimait Hitler, mais qu'il aimait Hitler plus qu'il n'aimait Léon Blum"[17], n'est pas une exception.

Mais le cynisme apparent de certaines déclarations n'est qu'une espèce d'humour âcre par lequel le Français se défend contre le "bourrage de crâne". Il y a, au fond de son blâme, une grande pitié fraternisante.

* * *

C'est en vain qu'on essaye d'imputer à des causes sociales la défaite militaire: le pacifisme de l'enseignement, l'abus de l'alcool — 400.000 débits d'alcool en

---

14) Hans Habe — *A thousand shall fall* (Mille hommes vont mourir) — Éd. Harcourt, Brace and C.° — New York — 1941 — p. 150.

Comp. la déclaration du général Besson, au Procès de Riom, signalant qu'à la mobilisation "les gens étaient mornes et ne savaient pas pourquoi ils allaient se battre".

15) Id., op. cit., p. 47.

16) Id. ibid.

17) Id., op cit., p. 151.

1914 passant à 509.000 en 1937 — la jeunesse élevée dans l'ignorance du sport, la confusion des doctrines, le désordre des discussions politiques représentées par une vingtaine de partis, cette passion politique même déchirant le moindre hameau, et l'incompétence ou l'absence d'autorité de nombreux représentants du pouvoir.

Sans doute, dans le chaos et le conflit des doctrines, la Révolution de 89 se venge[18], comme le Code Napoléon s'est vengé dans la dénatalité. Un siècle et demi — exactement — après la prise de la Bastille, Paris est plein d'émigrés spirituels. A la Chambre, dans la presse, dans la rue, et dans l'esprit de chaque citoyen, Rome et Berlin se battent contre Moscou.

Mais tout était-il si parfait en Allemagne? N'y trouverait-on pas des causes de mécontentement et d'affaiblissement plus graves, dont les effets ne sont peut-être pas encore visibles, mais dont il suffit d'attendre l'échéance?

Le conflit qui met aux prises l'esprit d'humanité — le droit au bonheur de l'individu — avec l'esprit de violence, qui tend à faire des peuples les esclaves d'un État despotique et conquérant, n'est-il pas à l'honneur du peuple idéaliste, même vaincu? La victoire militaire n'est pas l'unique critère de la valeur spirituelle. Et surtout pas une victoire provisoire.

* * *

Mais l'esprit de liberté exige une haute rançon.

---

18) On pourrait constituer une anthologie *Pour et Contre la Révolution*, prouvant que, entre 1918 et 1939, les conflits créés en France en 89 sont toujours vivants. Citons, parmi les derniers témoignages hostiles, celui-ci qui résume l'attitude du gouvernement de l'armistice:

"La Révolution survint, pilla, saccagea tout, mit fin, pour cent cinquante années enfin révolues, à toutes les délices et aux splendeurs vraies de la belle aventure française".

Antoine Redier — *Les cadets de Saumur* — Éd. Ém. Vitte — Lyon, 1941, p. 23.

Voir également A. Maurois — Op. cit., pp. 168-170.

BIBLIOTEKA ... Nr ewid. ...

Le peuple de France, après l'épuisement de 1914-18, a-t-il trop cru aux horizons qui devaient compenser ses sacrifices? A-t-il trop savouré les jeux de l'esprit?

On ne peut renverser 44 gouvernements en vingt ans, sans que s'infiltre aux couches profondes du pays un scepticisme stérile, un relâchement dangereux. On ne peut vivre dans le débat, à côté d'un ennemi qui s'arme, sans appeler le désastre.

* * *

Une grande partie de la jeunesse s'est illusionnée sur le désarmement de l'Allemagne. Elle s'est bercée de rêves généreux de pacifisme et d'internationalisme. Comment y voir une preuve de décadence?

N'est-ce pas un des phénomènes de l'Occident de déchirer avec l'esprit ce qu'il défend avec sa chair? Il n'accepte certaines disciplines, certains ascétismes, certains devoirs, que sous l'empire de la nécessité la plus urgente. Il ne se représente pas la vie comme une chaîne de servitudes. Son refus le libère à l'avance des fardeaux qu'un ordre imparfait, et peut-être fatal, du monde, lui réserve, et qu'il porte bravement, le moment venu.

La discipline n'a rien à voir avec ces effervescences d'idées. Elle n'est pas l'apanage de l'uniformité mentale. Et le secret de l'autorité n'est pas dans la violence.

Mais le danger ne donne pas nécessairement naissance au chef.

N'est-ce pas à l'absence d'un chef, en France, qu'il faudrait, en dernière analyse, faire remonter le manque de préparation technique du pays?

Tout équipage repose sa confiance dans le capitaine. Si celui-ci sommeille, se trompe, reste indifférent devant le péril, ou ne parvient pas à faire exécuter ses ordres, voilà le bateau à la dérive, en proie aux caprices de la mer.

Quand il n'y a pas de capitaine, et que l'équipage se querelle sur les mesures à prendre, comment éviter le naufrage?

* * *

On retrouve à peu près les mêmes erreurs dans la doctrine militaire anglaise.

Entre 1919 et 1935 l'Angleterre revient à ses conceptions traditionnelles en stratégie: suprématie navale destinée surtout à exercer une pression économique, forces de terre exiguës, pouvant former un corps expéditionnaire limité, soutien financier éventuel des Alliés. L'Angleterre compte sur le rempart de la mer et la protection de sa flotte pour prolonger une guerre jusqu'à l'épuisement de l'adversaire.

Le major Fuller a beau représenter que la guerre de 1914-18 a prouvé la nécessité de vaincre une mécanique de guerre par une mécanique de guerre plus puissante, le pays se leurre d'illusions de sécurité.

Le critique militaire le plus éloquent, Liddell Hart,[19] s'efforce de démontrer la supériorité de la défensive, justifie cette doctrine au XX[e] siècle en invoquant l'exemple et les résultats du passé, et aboutit ainsi à une conception "extra-européenne" de la défense de l'Angleterre: elle doit songer à l'Empire avait de songer à ses "engagements étrangers".

Il estime d'ailleurs qu'un Blitzkrieg est totalement impossible, et qu'il importe, avant tout, d'être ménager des forces de l'Empire.

"Si l'on concentre tous ses efforts — écrit-il dans *La Défense de la Grande-Bretagne* — exclusivement en vue de la victoire, sans égard aux réactions d'après

19) Cf. Liddell Hart — *When Britain goes to war* — (Quand la Grande Bretagne part en guerre) — éd. Faber and Faber — Londres, 1935. *Europe in arms* — id. 1937 — *Defence of Britain* — éd. Faber and Faber — Londres — 1939.

guerre, on peut être trop épuisé *pour profiter de la paix".*

Il rejette par conséquent toute idée d'une guerre de masse, estime qu'un corps expéditionnaire arriverait trop tard sur le continent, et préconise une intervention limitée à la flotte aérienne.[20]

Conception dangereuse, qui menace de prolonger, pendant des années, tout conflit d'Occident, mais conception brillamment défendue, et qui, en tout cas, semble avoir présidé à l'organisation de la défense anglaise.

Le premier effort de renouveau date du ministère Baldwin en 1935. Les dépenses militaires montent de 13% à 16% du budget en 1935-36, à 20% en 1936-37, à 27,3% en 1937-38. Le livre blanc du 3 mars 1936 prévoit un programme de réarmement réparti sur 5 ans, d'un montant de 1.500 millions de livres.

La grande préoccupation des chefs militaires et du pays est de maintenir une suprématie navale incontestable.

Alors que la flotte ne s'augmente que de 139.000 tonnes en 1935, 659.000 tonnes sont en construction en 1939, et le programme 1938-39 prévoit l'addition de 60 navires de guerre.

Le programme aérien s'établit en 1937. Selon les déclarations du ministre de l'air, Sir Kingsley Wood, au Parlement (10 novembre 1938), ce programme vise à construire 1.750 avions pour mars 1939.

En réalité il subit bien des retards et des tâtonnements. Si bien qu'après la crise de Munich l'Angleterre ne possède qu'un nombre très limité d'avions "bons de guerre". Commentant cette situation, Liddell Hart pouvait écrire en 1939: "Quoique le total nominal de nos forces de bombardement atteignît 1.000 machines, une fraction seulement de celles-ci était en état d'être employée — on dit moins de 200".

---

20) Voir le chapitre *Combined Defence* dans *Europe in Arms.*

Quant à l'armée de terre elle compte jusqu'en 1938 cinq divisions — soit, au complet, environ soixante-quinze mille hommes.

Encore ces divisions ne sont-elles pas équipées pour la guerre moderne. Le Ministre Duff Cooper, critiquant l'état d'impréparation anglais, pouvait affirmer: "En septembre (1938) la Tchéco-Slovaquie avait trente-cinq à quarante divisions bien équipées et prêtes, alors que la Grande Bretagne n'en avait que deux qui n'étaient pas prêtes du tout". [21]

En octobre 1938, on augmente de quatre les quatorze divisions des "territoriaux", et, en mars 1939, les 18 divisions passent à 26 divisions. La conscription est introduite en mars 1939. (Contingent annuel prévu: 200.000 hommes).

A partir de mars 1938 (réforme de Hore-Belisha) on décide la création de divisions motorisées et de divisions blindées. Une première division cuirassée est créée en 1938, une deuxième en 1939. Mais, en fait, à l'ouverture des hostilités, l'Angleterre ne pourra envoyer sur le continent qu'une brigade cuirassée.

La guerre, en septembre 1939, trouve l'Angleterre dans l'incertitude et la faiblesse de la transformation de son armée.

Le 15 juillet 1939, le ministre de la guerre Hore-Belisha déclare ne pouvoir envoyer en France que six divisions. [22]

Mais l'Angleterre compensera rapidement ces déficiences du début.

* * *

---

21) Duff Cooper — *The second world war; First Phase* — Londres, 1940, p. 89.

22) "La conscription, c'est très bien, mais, pour le moment, c'est plus une formule qu'une réalité... Je ne peux pas appeler tous les hommes recensés parce que je n'ai ni équipement à leur donner, ni officiers pour les instruire." André Maurois — *Op. cit.*, p. 23.

En Allemagne, l'avenir du IIIe Reich se confond avec celui de son armée.

Pendant que les Alliés détruisent les instruments de combat, déjà désuets, de la guerre de 1914, l'État-major allemand projette les armes et la stratégie de l'avenir, aidé par les formidables ressources de la recherche et du travail allemands.

Joseph Vollmer, qui a réussi à faire passer en Suède trois de ses tanks, suit leurs performances, améliore ses plans, construit des prototypes de bois et de carton, poussés à la main, aux manoeuvres de l'armée, mais fabriqués et expérimentés dans des pays amis de l'Allemagne, entre 1931 et 1933. Imaginant, déjà en 1918, les conditions de combat des divisions cuirassées, il s'oppose à l'emploi de monstres de 110 tonnes et préconise la construction d'escadres de tanks légers et moyens, extra-rapides, à employer massivement.

En 1926, un ingénieur des usines d'aviation Junker, revenant un soir du cinéma, où il a assisté, au cours du déroulement d'un dessin animé, à la chute vertigineuse d'avions se précipitant sur leur objectif comme un aigle sur sa proie, se met à rêver et dessine les premiers traits d'un engin qui réaliserait cette performance. De ces traits sortira le Stuka... Pendant des années, Hermann Pohlmann met patiemment au point les divers problèmes de cette chute, surtout l'automatisme grâce auquel le pilote, après avoir fixé l'objectif dans son viseur et déterminé la hauteur de bombardement, n'a plus qu'à presser un bouton et à attendre... Certains détails de construction demandent cinq ans d'études.

Tout ce qui touche à la jeunesse sera l'objet de soins spéciaux. Des autos pourvues de l'appareil portatif de rayons X, inventé par le professeur Holfelder de Francfort, vont dépister les tuberculeux jusque dans le village le plus écarté. Des millions d'individus, jeunes et vieux, défilent devant les appareils. Dans certaines provinces, 98% de la population sont photographiés. On crée le fichier des poumons du IIIe Reich.

Résultat? La tuberculose ne fait plus que 5,3 de victimes sur 10.000 en 1939, au lieu de 20 en 1919.

Ainsi, mille chercheurs et mille travaux tendent au même but: créer une nation forte, puissamment armée, pétrie de l'esprit de revanche.

Pourtant, ni la discipline des soldats ni les études des techniciens n'eussent pu atteindre ce résultat.

Deux conditions encore sont nécessaires.

La première, c'est la volonté de sacrifice animant tout un peuple. L'ingrat labeur des ateliers, les patientes conquêtes des laboratoires, les ambitions des chefs d'armée, les rêves des hommes d'État, vont se fondre et s'élargir en d'invisibles perspectives d'orgueil.

Vingt ans durant, le peuple allemand, nourri de haine, subit, sans murmurer, privations et violences.

De même que l'état-major allemand dans ses *Kriegsspiele* ne se donne qu'un unique objectif: l'anéantissement de l'adversaire, l'État, dans la formation psychologique du citoyen allemand, ne vise qu'à en faire un guerrier entièrement asservi aux ordres de l'État.

Restaurant les principes d'émulation des anciens Germains, l'Allemagne propose à ce guerrier les vertus de courage, d'initiative en face du danger, d'obéissance aveugle au chef, comme les degrés qui mènent le plus humble au pinacle.

Surtout on lui montre que son bonheur réside dans la grandeur de l'Empire Allemand, que cet Empire, composé de surhommes, a droit à dominer le monde, et que c'est lui, le soldat allemand, qui est chargé d'ouvrir cette route vers la gloire, la conquête, la puissance.

Cette religion de l'orgueil a ses prophètes, ses grands-prêtres et ses rites. Elle est aussi vieille que la conscience même de la race. Elle change seulement d'aspect et de méthodes.

Pendant que la géopolitique modifie tous les courants commerciaux du Reich, en attendant de lui imposer des plans de guerre, la psychologie appliquée à la défense cesse d'être une fascinante spécialité, descend des chaires d'université vers les foules, se pro-

page et s'impose, avec l'autorité d'une hygiène de l'âme. Dans deux livres qui sont comme deux évangiles du IIIe Reich, *Wehrwissenschaft* (Science Militaire) et *Raum und Volk in Weltkrieg* (Espace et Peuples dans la guerre mondiale), Edwald Banse diffuse cet ensemble de théories raciques, militaires et supra-morales, qui renouvellent, à des siècles de distance, les préceptes des anciens Germains, en les appliquant à la conquête de l'univers.

Relisons cet extrait de la *Préface d'Espace et Peuples*, datée de Brunswick — où l'auteur enseigne la science militaire — le 2 Septembre 1932:

"Nous sommes au seuil d'un âge d'airain. Pour nous, il est placé sous le signe du IIIe Reich. Celui-ci doit nous délivrer de toutes les chaînes que nous traînons encore avec nous, depuis le Moyen âge et la féodalité... Il doit de nouveau réunir sous une seule bannière tous les peuples de l'Europe centrale parlant allemand. Il doit restituer au peuple qui possède l'esprit le plus créateur et le plus profond de la terre cette domination morale du monde, que le monde réclamera un jour à grands cris par horreur de la mécanisation anglo-saxonne et de la destruction universelle russe. Nous voulons un Empire dans lequel nous pourrons de nouveau nous montrer et nous déclarer allemands, sans avoir à craindre qu'on nous écrase... Nous croyons que le Créateur de cet Empire est déjà en marche, qu'il frappe à la porte, oui, qu'il est déjà au coeur de la cité, au milieu de nous.

"Les puissants empires ne se créent pas par la trahison, l'hypocrisie ou le marchandage. Ils ne croissent qu'au chant des épées. Le IIIe Reich aussi, tel que nous le rêvons, de la Flandre maritime à la Raab, du Pays de Memel à l'Adige et au Rhône, ne peut être enfanté que dans le sang et le feu.

"Il faut que les idées, les travaux et les armées marchent, combattent, meurent, pour que l'édifice splendide et géant du IIIe Reich se dresse sur les terres de l'Occident".

* * *

La deuxième condition, c'est l'unité de commandement. Cette unité est réalisée par l'État-major.

L'armée reste fidèle à la mission qu'elle s'est assignée dans le destin du peuple allemand.

Au lendemain de la défaite, comme au lendemain des stipulations qui interdisent à l'Allemagne une armée de plus de cent mille hommes, un architecte en volontés humaines rassemble les officiers de l'État-major démembré et leur tient un langage d'âpre énergie.

"Que la forme actuelle de l'État nous plaise ou non, que nous la tenions pour bonne, ce n'est pas la question. Aujourd'hui, il s'agit de l'État lui-même et du Reich. Le danger commun exige la suppression de toute amertume. L'opinion personnelle doit se subordonner à la grande idée du salut de la patrie devant la débâcle.

"La forme change, l'esprit reste le même. C'est l'esprit du devoir accompli en silence, dans le sacrifice... Les officiers d'État-major n'ont pas de nom.

"Nous n'avons pas le temps maintenant de nous plaindre ou d'accuser; nous n'avons vraiment pas le temps d'être fatigués; nous devons travailler.

"Nous ne surmonterons pas les orages du prochain avenir, si nous ne réussissons pas à demeurer unis. Seul, celui qui coopère peut espérer garder de l'influence sur l'évolution. Cette influence, vue du dehors, peut sembler minime — sans coopération, elle équivaudrait à zéro.

"Regardez la situation droit dans les yeux. Il ne peut y avoir personne qui l'éprouve plus douloureusement que moi; mais il le faut. Je crois à notre avenir".

Le 27 Décembre 1936, celui qui avait prononcé ces paroles et qui avait pu contempler les premiers résultats de la marche vers la Grande Allemagne, s'éteint. Mais son oeuvre est accomplie.

Quand sa dépouille est mise en terre, près des restes de Scharnhorst, en une cérémonie grandiose, au cimetière des Invalides de Berlin, le Führer, qui suit le cortège, peut se dire que le Général von Seeckt avait, dans le néant, commencé à forger l'instrument militaire le plus redoutable de tous les temps.

DIVISION DE L'OCCIDENT

En face de l'agression du IIIe Reich, l'Occident est morcelé.

Une longue série de défaillances mène à Munich, permet à l'Allemagne de disséquer l'Europe à son gré.

L'Occident lutte, désespérément, contre des forces dont le déploiement le submerge, alors qu'il eût pu les étouffer sans peine, dix ans auparavant.

Résultat fatal d'une politique de concessions inutiles, de compromis dangereux, d'atermoiements funestes et de terreurs provocatrices.

La dure leçon des événements était-elle indispensable à l'Europe pour lui permettre de reviser les conditions premières de sa survie?

* * *

En face de beaucoup de confusion, il est utile de rappeler qu'au lendemain de Versailles les anciens Alliés se séparent et même s'opposent.

Le retrait des États-Unis, l'absence de plusieurs grands pays, condamnent la Société des Nations à n'être qu'un instrument symbolique de l'ordre européen.

Le refus, presque unanime, de ses membres, de coopérer militairement au maintien de cet ordre nie le fondement même de la Société des Nations, et la réduit à un aimable Congrès, plus coûteux et plus dangereux que les autres. Car, du fait de sa seule existence mutilée et inopérante, la Société des Nations entretient ces funestes mirages qui sont une des grandes causes du désastre de l'Europe.

En 1920, il n'existe guère en Occident qu'une seule survivance de la fraternité d'armes de la guerre: c'est l'accord militaire franco-belge (7 Septembre 1920).

La Belgique, plaque tournante de la politique européenne, jouit d'une longue tradition dans la perception lointaine des dangers qui menacent la paix. Aussi, même seule, et tenacement, veille-t-elle au maintien de cette paix.

De 1920 à 1922, elle essaie vainement de garantir la défense de l'Occident par un accord franco-anglo-belge.

En 1925, le rapprochement Briand-Stresemann provoque le "pacte rhénan" de Locarno qui propage l'illusion du statu-quo.

Le but de Stresemann n'était toutefois pas la paix de l'Europe, mais la tranquillité de l'Allemagne. Avant tout, il entendait assurer au IIIe Reich le bénéfice d'une trêve, les avantages d'emprunts massifs à l'étranger, la décharge progressive du fardeau des réparations, bref, une convalescence qui lui permettrait, un jour, de rassembler ses forces, en vue d'une reprise de son éternelle course à la puissance.

Entre Stresemann et Hitler, aucune différence de but ni de méthode. Tous deux tendent le même rameau d'olivier en rêvant de la même revanche. Mais Hitler dépasse son maître. Il offre, à la ronde, un véritable buisson de pactes de non-agression, d'amitié, de garantie.

La Belgique se rend compte très tôt du danger de l'Occident. Pour elle, le problème ne consiste pas seulement à s'armer. Il consiste à avoir, à ses côtés, une France préparée et une Angleterre capable d'intervenir immédiatement sur le continent. Que la France soit déchirée, que l'Angleterre soit désarmée, et la sécurité de la Belgique est en danger.

Quand le Führer rétablit le service militaire obligatoire en Allemagne, le 16 mars 1935, le Président du Conseil français est Flandin, le Ministre des Affaires Étrangères Laval.

Le plus grand événement depuis Versailles, le plus dangereux pour la paix, ne provoque aucune réaction, ni en France ni en Angleterre.

Le jeu de la politique européenne est d'ailleurs complexe et à longue portée; il ne manque pas de combinaisons subtiles ni d'exigences cruelles...

Un an plus tard, Hitler envoie ses troupes en Rhénanie, et l'Allemagne salue avec délire l'aurore d'une guerre nouvelle.

La Belgique est prête à exécuter les obligations du pacte de Locarno. La Pologne insiste pour ramener l'Allemagne au respect des traités. Mais le gouvernement français ne relève pas le défi allemand. Le Ministre de l'Air, Marcel Déat, déclare: "On ne se bat pas pour Locarno et pour la démilitarisation de la Rhénanie". Un député, Pomaret, fait la joie des couloirs de la Chambre en proclamant: "J'aime mieux recevoir des bottes quelque part que des balles dans la tête!" [23]

L'Angleterre ne veut point provoquer de conflit. Elle préfère recourir à des moyens de persuasion pacifiques.

La Belgique, à Londres, par l'intermédiaire de son Premier Ministre, Paul van Zeeland, essaye de sauver l'unité de l'Occident.

Cet Européen clairvoyant mène une longue lutte pour rétablir un front commun qui assure la paix. En vain.

Le calcul de Hitler se réalise.

Les petits pays, qui se croyaient protégés, constatent brusquement l'absence d'union des signataires du pacte, l'absence d'action — et leur propre isolement.

---

23) On a blâmé Paul Boncour, ancien ministre des Affaires Étrangères, qui défendit longtemps les intérêts de la France à Genève, d'avoir écrit, dans une lettre lue devant le tribunal chargé de juger Madame de Fontanges, coupable de tentative de meurtre sur le comte Paul de Chambrun: "Quand je pense à ton beau corps, je me fiche de l'Europe centrale".

(Cité par Th. Kernan — *Horloge de Paris, Heure de Berlin* — éd. de l'Arbre — Montréal — 1942, p. 233).

Mais ce n'est là qu'un cri lyrique qui n'a rien à voir avec "ce qui était arrivé à la France" (Id. ibid.).

Le pacte de Locarno, violé par Hitler, tombe. Avec lui, tombent les obligations antérieures qu'il avait absorbées. Les trois anciens Alliés d'Occident, redevenus maîtres de leur destin, vont pourvoir à leur défense propre, indépendamment de leurs voisins.

L'Angleterre, par la voix de Churchill et d'A. Eden, proclame sa position de neutralité et d'attente.

La France adopte la même attitude.

Quant à la Hollande, en 1936, elle compte encore pouvoir demeurer en dehors du conflit. Les dangers qui l'entourent, s'ils la préoccupent, ne semblent pas la viser directement.

* * *

Cette politique d'indépendance a-t-elle entravé la défense des Alliés? A-t-elle été une des causes de la défaite?

On peut répondre que les avantages et les désavantages se sont compensés.

La neutralité, dans tous les pays d'Occident, a justifié, aux yeux de la masse — fort peu avertie des dangers qui la menaçaient — des sacrifices considérables, que le sentiment de sécurité découlant d'une entente eût sans doute atténués.

C'est dans le sens d'une éventuelle contribution militaire portée *au maximum*, et par conséquent de l'aide la plus efficace aux Alliés futurs, qu'il faut interpréter le discours du Roi des Belges, du 14 Octobre 1936, fixant la politique d'indépendance du pays. Certaines prédictions de ce discours se sont d'ailleurs douloureusement vérifiées.

Une alliance étroite eût-elle modifié les résultats de la guerre? Conclue longtemps à l'avance, avec des provisions comportant l'octroi, aux petits pays, des moyens nécessaires pour l'équipement des ports et des frontières, la création des routes, l'établissement d'industries d'armement, surtout avec des compensations économiques de libre-échange destinées à alléger le fardeau d'une préparation de guerre intensive, une telle alliance eût sans doute provoqué une féconde confrontation de doctrines et de techniques.

Elle eût aussi créé, chez les petits pays, une prospérité leur permettant de développer leur armée de machines.

Mais en 1936, pas plus qu'en 1922, les gouvernements et les peuples des grandes démocraties d'Occident n'étaient préparés à cette collaboration égale et confiante.

Eût-elle finalement fait décréter le service obligatoire en Angleterre? Eût-elle fait forger un tank en plus à la France et à l'Angleterre? Eût-elle suffi pour créer un chef? Eût-elle empêché les intérêts nationaux immédiats de s'opposer à certains moments de la la bataille?

Une décision commune, prise aussi tardivement qu'en Septembre 1939, eût-elle provoqué un revirement de la situation?

Deux ans après la Bataille de Flandre, on voit encore des stratèges nourrir l'illusion que si la Belgique avait autorisé les armées alliées à traverser son territoire, en Septembre 1939, voire en Avril 1940, celles-ci auraient balayé la ligne Siegfried et sans doute aussitôt signé l'armistice à Potsdam.

C'est ne tenir aucun compte des conditions matérielles du combat.

Quel que fût le lieu de la bataille — et sans doute n'eû-il guère été différent si les Alliés avaient eu douze heures d'avance — le résultat eût été le même.

En Septembre 1939, aussi bien qu'en Mai 1940, les troupes alliées, avec leur armement insuffisant ou périmé, n'ont pas plus de chances de vaincre l'armée allemande que n'en avaient les Peaux-Rouges, avec leurs arcs et leurs flèches, de vaincre les arquebuses et les canons des conquistadors.

Encore les Peaux-Rouges pouvaient-ils chercher le salut dans la fuite.

En 1940, une armée défaite et inférieure en équipement n'a plus la possibilité de se reformer à l'arrière ni d'échapper au poursuivant. Elle a le choix entre l'anéantissement et la reddition.


Fortifications au 10-5-40
Hollandaises
Belges
Anglaises
"Siegfried" - "Westwall"
idem. defenses auxiliaires
25
50
75
100
125
Haarlem
Amsterdam
Leiden
Den Haag
Rotterdam
Dordrecht
Rhin
Waal
Meuse
Nimègue
Breda
Calais
Boulogne-sur-Mer
Bruges
Nieuport
Anvers
CANAL ALBERT
Lys
Escaut
Bailleul
Bruxelles
Louvain
Wavre
Liège
Lille
Tournai
Meuse
Namur
Douai
Sambre
Arras
Maubeuge
Cambrai
Charleville
Mézières
Sedan
Meuse
Montmédy
Arlon
Luxembourg
Trèves
Aix-la-Chapelle
Düren
Cologne
Krefeld
Düsseldorf
Rhin
ARNAU
MAGINOT

REMPARTS

La politique indépendante de la France, de la Belgique, de la Hollande, se traduit dans le visage des fortifications.

Aucun de ces trois pays ne craint quelque chose des deux autres.

Leur système défensif s'orientera donc exclusivement contre une agression venant de l'Est.

Toutefois la France et la Hollande doivent envisager l'hypothèse d'une agression à travers le voisin — c'est-à-dire sur deux de leurs frontières.

La Belgique doit envisager la possibilité de l'invasion à travers trois frontières.

D'autre part, les États-majors belge et hollandais subissent encore le prestige de Joffre et de Foch et adoptent plus volontiers les solutions préconisées par l'État-major français que celles mises en oeuvre par l'État-major allemand.

Or la France, dès l'armistice, se tourne vers un système de barricade — un rempart unique, face à l'Est — à l'abri duquel elle se croira en sécurité. Son armement n'aura ni la densité ni la qualité nécessaires à l'offensive. Sa philosophie de guerre, même dans le haut commandement, devient la philosophie de la coquille.

Les petits pays, en vertu des conditions nouvelles de la guerre, sont obligés de tenir compte du fait que malgré toutes les garanties et toutes les alliances, ils seront rapidement isolés.

Si l'assaillant dispose d'un bélier d'attaque plus lourd, d'une muraille mobile de fer et de feu plus ra-

pide, plus efficace, il pourra les encercler d'une barrière infranchissable. Ainsi, dans le déferlement de la guerre, les petits pays deviennent des îlots entourés de flammes, et le contact avec leurs alliés est rapidement rompu. A l'ntérieur de leurs frontières, il n'est que trop facile d'anéantir les villes, les usines, les voies de communication, les ponts, les chemins de fer, les convois par route.

Le peu d'étendue de ces pays — vingt minutes d'avion — ne leur permet pas d'organiser des zones de retraite ou de renouvellement industriel.

Afin de proportionner les nécessités de la défense aux possibilités de barrage, Belgique et Hollande seront amenées, dès le début, à abandonner une large portion de leur territoire. Ces deux petits pays devront préparer, en tenant compte de leurs défenses naturelles, les remparts les plus courts, les plus favorables, et en même temps les plus rapprochés de leurs garants — du moins suffisamment rapprochés pour permettre à ceux-ci d'y arriver, pendant le temps mis par l'ennemi à parcourir des routes parsemées d'obstacles.

* * *

La Hollande, tout en ayant commencé sa préparation tardivement, a fait un effort considérable.

Elle a eu recours à sa défense traditionnelle: l'eau.

Elle érige trois lignes de défense constituées par des inondations, des digues, des fortins: la ligne de l'Yssel, à quelque 80 kilomètres de la frontière, la ligne Grebbe, la "redoute Hollande", ces trois lignes s'étendant presque parallèlement, entre le Zuiderzée et la Meuse Orientale.

Mais l'artillerie qui les protège est insuffisante.

Tout le sud du pays est presque entièrement dégarni de troupes et de fortifications. Il n'y a, le long de la Meuse hollandaise, que quelques fortins pourvus de mitrailleuses.

Pourquoi?

L'état-major hollandais a tardivement, et par suite vainement, proposé à l'état-major belge une défense combinée, en ligne droite, de la frontière.[24]

L'état-major belge a-t-il craint de ne plus pouvoir modifier à temps ses dispositions? N'a-t-il pas plutôt prévu l'occupation rapide de toute la partie méridionale de la Hollande?

Quoi qu'il en soit, les dispositions du plan belge — prises bien des années avant le conflit — et qui situent la défense derrière le canal Albert, en envisageant donc une invasion éventuelle par le Nord, sont invoquées par le commandant en chef néerlandais pour "procéder à une mesure qu'il déplore extrêmement".

La bande de territoire qui s'étend entre la frontière nord de la Belgique et la Basse-Meuse, d'une largeur de 50 kilomètres en moyenne, ne sera défendue que par des "arrière-gardes".

En fait, elle sera traversée immédiatement par l'ennemi.[25]

Quant à la Zélande, sa défense dépendra en partie "de l'aide qui sera offerte du côte français et anglais."[26]

Il suffit de regarder une carte pour voir combien le problème de la défense de tout le territoire de la Hollande est insoluble dans les conditions góographiques actuelles.

---

24) Les Belges, dans ce plan, auraient défendu la Meuse, d'Eben-Emael à Bocholt, et les Hollandais prolongé cette ligne, le long du Zuid-Willemvaart, de Weert à Grave.

25) "Le commandant en chef néerlandais estime que la possibilité d'un passage des forces allemandes au-delà de Weert, vers Bois-le-Duc, est si grande, qu'il s'est vu obligé, à son grand regret, de ramener le gros des troupes installé dans le Nord-Brabant, en ne laissant que des arrière-gardes, au Nord de la Meuse et du Waal".

(Mémoire au gouvernement belge de H. G. Winkelman, commandant en chef des forces de terre et de mer hollandaises, du 23 Mars 1939, reproduit dans le volume de documents allemands *Weitere Dokumente zur Kriegsausweitungspolitik der Westmächte* — Auswärtiges Amt, 1940, Nr 5, Berlin, Deutscher Verlag, 1940, pp. 95-98.

26) Id. ibid.

Dès l'abord, la Hollande doit renoncer à défendre les deux parties excentriques du pays: le Nord-Est ou la Frise, et le Sud-Est ou le Limbourg Hollandais. Elle doit se résigner à centraliser sa résistance, à fortifier la "redoute", le coeur du pays, cette unique agglomération de villes entre le Zuiderzée, l'Yssel, la Meuse et la Mer du Nord, qui groupe, dans un espace exigu, presque toute sa vie d'industrie, d'art et de culture — patrimoine de l'humanité.

Sous l'impulsion d'un ministre de la Défense qui fut un des plus brillants élèves de l'École de Guerre de Paris, le colonel Dyxhoorn, elle vise à protéger cet écrin de villes par trois remparts, face à l'Est.

Mais l'attaque vint du Sud. Elle descendit du ciel. Elle naquit au sein des villes.[27]

Surtout elle prit la forme d'un chantage de la terreur, d'une épouvantable menace de briser la résistance militaire en massacrant les civils par des bombardements aériens.

L'étranglement rapide de la Hollande exerce fatalement des répercussions stratégiques et morales sur la résistance belge. Mais, grâce à l'indépendance du système défensif belge, celui-ci ne fut pas mis en péril.

* * *

La jonction des armées belgo-hollandaises eût elle modifié l'issue de la bataille? Certainement pas.

Elle arrivait trop tard. Elle ne changeait rien au déficit du matériel.

La stratégie remplacera de moins en moins l'écart des armements.

Dans les conditions où le combat allait s'engager, cette jonction n'eût pu qu'éparpiller l'effort belge et

27) Le lieutenant général Van der Hoog avait évoqué cette hypothèse dans un article de la revue *De militaire Spectator* (Octobre 1935). "Si l'assaillant parvenait à débarquer par avion au coeur de cette position fortifiée (de Hollande) une troupe quelque peu importante, par exemple à l'ouest d'Utrecht, une pareille entreprise pourrait avoir, pour nous, de graves conséquences".

compromettre la retraite des troupes anglo-belges vers l'Escaut.

Ce qui n'implique pas que, pour les luttes de l'avenir, la coopération militaire belgo-hollandaise ne puisse favoriser la défense des deux pays. Elle offrirait, en tout cas, un avantage considérable pour la production commune des armements.

* * *

Au sud de la Belgique, le Grand Duché de Luxembourg n'est pas défendu. Il n'a pas d'armée. Il grouille d'agents nazis.

L'existence de ce tremplin pour l'attaque allemande a été au plus haut point préjudiciable à la défense de la Belgique. La trouée du Luxembourg porte l'ennemi rapidement sur la Meuse, de Dinant à Sedan.

Émile Banning avait déjà signalé, en 1881, *les périls que la non-inclusion du Grand Duché de Luxemborg dans le système défensif belge faisait courir à la Belgique — et partant, à l'Europe.*

* * *

Quelles sont les fortifications belges?

En même temps que la France édifie la ligne Maginot, la Belgique, en 1928, au prix de plus de trois milliards de francs belges, construit le canal Albert — formidable ouvrage d'art, de 70 à 100 mètres de large, dont les berges atteignent parfois 60 mètres de haut, dont la profondeur d'eau est au minimum de cinq mètres, et qui, d'après les critères de 1914-1918, devait constituer, entre Liège et Anvers, une barrière infranchissable.

En fait, même en 1942, un millier d'avions eussent permis de détruire tout pont et frustré tout essai de traversée. La valeur d'un obstacle artificiel est en proportion de la puissance de feu qui le défend. En 1940, aucune fortification n'est complète sans son bouclier volant.

En 1928, la Belgique modernise les forts qui entourent Liége et Namur. Tous les carrefours, le long de la frontière, sont pourvus d'abris bétonnés armés de canons de 47 m/m et de mitrailleuses.

En 1936, une deuxième enceinte fortifiée protège Liége. Au nord de cette enceinte, sur une colline qui commande les ponts du canal Albert, situés en face de Maestricht, s'élève le fort d'Eben-Emael, le plus grand, le plus moderne de l'Occident.

Les critiques militaires allemands appellent unanimement Liége "la ville la plus fortifiée du monde".[28]

La première ligne de défense, vaste hémicycle de 200 kilomètres, Anvers-Liége-Namur, s'appuie donc sur deux places fortes modernes.

Après la guerre d'Espagne, l'État-major belge se rend compte de la nécessité d'une barrière contre les tanks. A la fin de 1939, il construit une ligne antitank, véritable mur d'acier, du Nord d'Anvers à Wavre, sur 70 kilomètres. Cette ligne, connue sous le nom de ligne K W, (Koningshoyckt-Wavre), ou de *ligne de la Dyle*, traverse le pays en diagonale, du Nord au Sud, comme un immense verrou.

Édifiée en hiver, tantôt sous une pluie glaciale, tantôt par seize degrés au-dessous de zéro, elle absorbe 35.000 tonnes d'acier.[29] Entre Wavre et Namur, la ligne n'est pas encore entièrement établie au moment

---

28) Cf. Général d'infanterie en retraite von Bergmann — *Die Operationen des Heeres im Westen im Mai und Juni 1940* (Les Opérations de l'armée à l'ouest en mai et juin 1940) dans le *Jahrbuch des deutschen Heeres* 1941 (Annuaire de l'armée allemande) publié par le Major Judeich pour compte du Commandement Supérieur de l'armée — éd. Breitkopf et Härtel — Leipzig — 1941 — p. 41.

Rudolf Schauff — Loc. cit.

An. — *Etappen zum glorreichsten Sieg* (Étapes vers la victoire la plus glorieuse) — *Die Wehrmacht* — 6 juillet 1940.

29) *Cf. Belgique, la relation officielle des événements 1939-1940,* publié pour le Ministère des Affaires Étrangères de Belgique — Éd. Evans Brothers Ltd., Londres, 1941, p. 104.

de la guerre. (C'est dans cette brèche, que les Belges ont commencé à aveugler, qu'on place le corps de cavalerie Prioux).

De Namur à la frontière française, il y a un obstacle naturel se prêtant facilement à la défense: la Meuse, large de 80 à 100 mètres, au cours rapide, dont les eaux sont encaissées entre deux berges bordées par des falaises parfois abruptes, hautes de 100 m. en moyenne, et distantes d'une rive à l'autre de trois à cinq cents mètres environ.

Une troisième ligne de défense est créée quelque soixante-dix kilomètres plus à l'ouest, barrant à nouveau tout le pays, de la Hollande à la France. Cette ligne, plus étendue que la ligne de la Dyle, longe le canal de Terneuzen depuis la frontière hollandaise jusqu'à Gand et se divise ensuite en une fourche dont les branches sont représentées par l'Escaut et la Lys, la ligne de l'Escaut étant la plus forte.

Les inondations de l'Yser permettront éventuellement de reprendre les positions de 1914, en s'appuyant sur Dunkerque, ultime réduit de la résistance.

Dès le début des hostilités, ce port (avec Bourbourg et Gravelines) est la base militaire assignée aux Belges.

* * *

Ainsi *le système défensif de la Belgique s'étend à travers tout le pays.* Ses quatre lignes peuvent être schématiquement figurées par quatre arcs de cercles concentriques, se rapprochant de leur pivot commun qui est Dunkerque.

Ces quatre positions successives de défense et de repli révèlent l'énergique volonté de résister jusqu'au dernier lambeau de territoire.

* * *

Ce système, après bien des examens, a été établi, eu égard aux contours capricieux des frontières imposées à la Belgique. Les diplomates de 1830 n'ont tenu

aucun compte de ses nécessités stratégiques ni même des droits historiques qui corroboraient ces nécessités.

Ils ont surtout cédé aux exigences de la *Confédération Germanique*, dont les stratèges avaient déjà supputé tous les avantages qu'ils pourraient tirer de certaines mutilations des frontières belges.

* * *

La défense belge est donc conditionnée par la perspective de devoir *briser l'élan d'une agression en une série d'actions défensives* où l'armée belge serait insuffisamment soutenue, où il lui faudrait compenser le retard de l'aide alliée par l'abandon successif de ses provinces, jusqu'à ce que les forces franco-belges eussent atteint une ligne de stabilisation inconnue se rapprochant progressivement de la côte et des "têtes de pont" anglaises.

Le système n'était pas exempt de défauts. [30]

Le plus grave fut d'avoir trop tenu compte de l'opinion de l'État-major français qui surestimait la valeur d'obstacle de la Meuse et des Ardennes. Considération d'autant plus admissible, du côté belge, que cette partie du front devait, en cas d'agression, être occupée par les armées françaises. Or l'État-major français n'avait

---

30) Voir une critique détaillée du plan belge par le 2e bureau de l'État-major de la 9e armée française en date du 28 Mars 1940, publiée dans le livre Blanc allemand. *"Weitere Dokumente"*, etc. pp. 68-71. La conclusion signale "la partie non défendue en amont de Namur".

Le document allemand nº 3 faisant partie des instructions secrètes du commandement du 2e Corps d'aviation allemand signale de son côté: "La Meuse même n'est gardée que par de faibles forces aux emplacements des ponts. *A la Meuse, entre Namur et la frontière, aucune fortification permanente.*

"Le territoire entre la Meuse et la frontière française à l'ouest et au sud-est est complètement vide d'ennemis".

Ce dernier document tient compte de l'avance rapide éventuelle des Armées françaises.

Cf. *Belgique — La relation officielle des événements* etc, — éd. cit.

fortifié la Meuse, de Givet à Sedan, que par quelques blockhaus. Des stratèges français estimaient même qu'une seule division, le long du fleuve, pouvait défendre trente kilomètres de terrain. [31]

Conformément à cette surestimation, les troupes françaises ont été déployées le long de la Meuse en un mince rideau qui s'est fatalement déchiré au premier choc.

Contrairement à ce qu'on a trop affirmé au début, le courage des soldats n'était pas en cause. C'était la science des chefs.

* * *

Dans les Ardennes l'État-major belge s'est consciencieusement appliqué à renforcer tous les points vulnérables de la frontière, à barrer les routes.

L'ensemble des mesures prises était imposant. Il suscitait la confiance.

En est-il résulté un optimisme excessif? [32].

---

31) Dans un chapitre intitulé "La manoeuvre défensive moderne", le général L. Loizeau écrit, à propos de ce que l'auteur désigne sous le nom de manoeuvre défensive à durée de résistance prolongée:

"Derrière un obstacle sérieux comme un fleuve, l'obstacle feu viendra doubler l'obstacle eau, et l'on pourra serrer sur celui-ci sans inconvénients si on a des vues suffisantes, donc de bons champs de tir. On peut alors sacrifier la profondeur; *une division installée derrière la Meuse de Givet-Namur, par exemple, pourrait aisément remplir sa mission d'arrêt sur un front d'une trentaine de kilomètres*".

Général L. Loizeau — *Deux manoeuvres* — Éd. Berger-Levrault, Paris, 1933, Page 126.

32) "Ce qui a été fait — et que chaque jour qui passe améliore — suscite l'admiration.

"Destructions, abattis et barrages massifs sur les routes; champs de mines, tranchées, circuits fermés ceinturant d'une double barrière continue les noeuds routiers et les localités, ont transformé toute l'Ardenne en un immense traquenard, d'autant plus efficace qu'il est sans fissures en largeur. Point d'endroit où l'obstacle n'imposerait l'arrêt ou l'avance lente, qui ne serait battu par des rafales d'obus.

La guerre ne consiste pas à mourir avec vaillance, mais à anéantir l'ennemi, ou du moins à le mettre hors d'état de nuire. Résultat qui ne peut s'obtenir que sur son territoire.

Les remparts belges les plus invulnérables à l'Est ne pouvaient toutefois empêcher la pénétration allemande par le Sud.

C'est ce qui est arrivé.

La ligne belge de la Dyle a été contournée, à la suite de la brèche de Sedan.

* * *

Faut-il relever la question de la prolongation en Belgique de la ligne Maginot, débattue avec si peu de sens critique par tant de chroniqueurs pressés? Aux esprits simples, dit A. France, tout est simple.

Mais même des penseurs comme Maritain, mal informés, ont attribué, en partie, le désastre français, à l'absence d'une ligne Maginot en Belgique!

Écartons, pour le moment, les résultats de l'expérience qui ne plaident guère en faveur de la ligne Maginot.

En 1940, elle était déjà surannée. Humide, inondée (au point que des ingénieurs belges durent l'assécher, au début de la guerre) faite d'un ciment qu'on croyait déjà ne pouvoir résister au pilonnage de l'ar-

---

"La conclusion s'impose, irrésistible: *l'Ardenne est imperméable aux chars*".

"D'autre part, l'artillerie adverse serait impuissante dans ces régions boisées où nul objectif ne serait saisissable tellement la dissimulation de nos troupes est aisée.

"Les colonnes ennemies seraient fatalement décimées..."

Maurice Tasnier, Lieutenant général en retraite — *En Ardenne — Le Soir* — Bruxelles, 13 Avril 1940.

"Aujourd'hui, avec nos éléments motorisés et blindés... le lacis inextricable de nos fortifications permanentes et provisoires, les formidables abatis réalisés à grand effort de bûcherons, au plus près et tout au long de la frontière, nous pouvons défier le destin".

P. Crockaert — *Sens civique de la nation — Le Soir* — 25 Avril 1940.

tillerie allemande, son efficacité réduite par rapport au coût, avait fait, en France, l'objet de vives critiques.

Même sans ces doutes techniques, vérifiés par l'épreuve du feu,[33] la construction d'une ligne Maginot, sur les 250 kilomètres du front Givet-Namur-Liége-An-

---

33) Sur les attaques frontales des fortifications françaises et de la ligne Maginot, consulter:

a) *Positions de la Chiers.*

Ouvrage 505. Voir note sur *la Ferté*, p. 94.

Attaque de Velosnes — Ouvrage 305.

cf. *Caporal Fritz Treffz-Eichhöfer — Kampf und Marsch einer Infanterie Division im Westen.* (Marche et combats d'une division d'infanterie à l'Ouest). *Die Wehrmacht* — 15 janvier 1941.

b) *Verdun et Douaumont.*

Cf. *An. — Glückhafte Division*, etc... *Die Wehrmacht* — 12 février 1941.

A Verdun deux forts luttent quelque temps. Les autres laissent passer l'ennemi qui pénètre sans combat dans Verdun, le 15 juin.

Le fort de Douaumont, après un bref assaut, commencé au matin du 15 juin, se rend à 11h.45.

c) *Positions du Rhin.*

Generalmajor Zorn—Unser Rheinübergang und Vogesendurchstoss (Notre passage du Rhin et la percée des Vosges). *Die Wehrmacht* — 12 mars 1941.

Le Rhin est traversé entre Weisweil et Burkheim. Il a 220 m. de large, une vitesse de 3 m/ sec.

L'attaque a lieu le 15 juin à 10h. Quatre régiments traversent le fleuve au cours de la journée. Un pont est construit l'après-midi, à Sasbach. Il est prêt le 16 à 19h. Entre-temps l'attaque est menée par les troupes d'assaut.

Le 16 la ligne Maginot est percée à Richtolsheim, Artolsheim, Mackenheim, Markolsheim, Arzenheim.

Le 17 au matin a lieu l'écrasement des coupoles par les Stukas. "Les troupes d'assaut nettoient rapidement, après une brève résistance, tous les endroits où l'ennemi ne se rend pas aussitôt". *An. — En 25 secondes, avec des canots d'assaut au-delà du Rhin supérieur contre la ligne Maginot. Signal* — 10 août 1940 — Éd. fr., n.° 9.

L'auteur décrit surtout la construction du pont commencée à 11h. et prêt à 21h.30.

Oberstleutnant Dr. Eichenlaub — Wir brechen durch die Maginot-Linie — In der Hölle von Hollving — Saaralben. (Nous rompons la ligne Maginot — Dans l'enfer de Hollving — Saaralben). *Die Wehrmacht* — 31 juillet 1940.

vers,[34] eût coûté cinquante milliards, soit la totalité de quatre budgets belges annuels.

Elle eût exigé une garnison permanente de quatre-vingt mille hommes. Dépense formidable annuelle de quatre milliards.

Pouvait-on d'ailleurs construire une telle ligne en Belgique? Quelle difficulté à couper de remparts, de tranchées, de chapelets de fortins, un pays si densément peuplé, où chaque clocher salue le clocher voisin, où l'homme ne se perd jamais du regard!

De César à Napoléon, une défense rationnelle de la Belgique ne s'établit ni sur l'Escaut, ni sur la Meuse. Wellington n'a pas manqué de le faire remarquer.

Enfin la ligne belge de la Dyle a rempli au moins l'office d'une ligne Maginot. Malgré de violents assauts, des attaques concentrées de tanks et de Stukas, elle a résisté plus longtemps que la ligne Maginot.

De sorte que dans toute considération rétrospective sur l'extension éventuelle de la ligne Maginot, il n'y a guère de pertinent que la question de la prolongation de cette ligne le long de la frontière du Nord de la France.

* * *

L'État-major belge a-t-il envisagé l'hypothèse que les communications par les ports de la mer du Nord deviendraient impossibles, et que pour sauver l'Armée belge, il faudrait peut-être, en une décision héroïque, abandonner le pays, retirer l'armée derrière la Somme

---

Les positions sont emportées en un peu plus de 24 heures.

An. — Zur Erstürmung der Maginot Linie (A l'assaut de la ligne Maginot) *Die Panzertruppe* — Berlin, Avril, 1941.

L'ouvrage Hackenberg est encerclé le 17 juin. Les défenseurs tirent 5000 coups de canon. Il n'y a pas d'assaut. L'ouvrage se rend le 25 juin.

34) Ce rempart eût été toutefois réduit de 102 kilomètres, si, à partir de la frontière, près de Maastricht, la Hollande l'eût prolongé ensuite — sous une forme appropriée au terrain.

ou la Seine? A-t-il préparé les nécessités techniques d'une collaboration de détresse anglo-belge?

Toute question stratégique est oiseuse.

Pour la raison que *le commandement belge, dès l'ouverture des hostilités, afin d'assurer la coordination des efforts alliés, se met sous les ordres du commandement français.*

* * *

On connaît le dispositif de défense français, étudié depuis 1919, construit depuis 1930, qui barrait la frontière occidentale, de Longuyon à la Suisse: la ligne Maginot.

Avec ses réseaux de barbelés, ses forêts d'obstacles, ses soutes profondes, ses galeries avec rails, ses tourelles, ses casemates, ses coupoles tournantes et ouvrantes, ses 1.500.000m³ de béton, elle inspira à la France le même sentiment de sécurité que les Byzantins éprouvaient de leur triple ceinture de murailles, devant lesquelles, longtemps, ils virent défiler les hordes impuissantes des Barbares.

De Longuyon à la mer s'étend "la ligne Maginot prolongée". Mais seule la position de la Chiers est solidement organisée.

Des forts permanents s'élèvent autour de Sedan, de Montmédy, de Mézières, de Maubeuge. Mais cette fortification du Nord n'a ni le volume, ni la densité, ni la profondeur de la ligne Maginot [35].

Le principal obstacle à la trouée allemande est la Meuse.

De Mézières à Givet, le fleuve est bordé de deux faibles lignes de résistance qui ne sont même pas garnies de troupes au moment de la déclaration de guerre.

La réduction des défenses de la Meuse, en France, aussi bien à Sedan qu'à Givet, a demandé deux heures.

---

35) L'argument de la densité des agglomérations vaut pour la Flandre française.

Remarquons d'ailleurs que l'enclave de Givet, qui avait une utilité stratégique vers 1830 encore, ne peut être défendue en profondeur.

Elle coupe également en deux la défense belge.

De Mézières à la mer du Nord, la frontière est quasi ouverte.

Quant à la plaine de l'Aisne-Somme, elle n'a pas de défenses transversales, du Nord au Sud.

* * *

Le gouvernement belge s'est inquiété à diverses reprises de l'absence de fortifications le long de la frontière française du Nord.

Car la faiblesse de cette frontière est une tentation pour l'Allemagne de la violer — à travers la Belgique.

Dès 1932, le gouvernement belge, par l'intermédiaire de son ambassadeur à Paris, fait plusieurs démarches auprès du gouvernement français pour qu'il prolonge la ligne Maginot. Le gouvernement belge déclare qu'il considère ces fortifications du Nord comme essentielles au maintien de l'inviolabilité du territoire belge [36].

Démarches sans succès.

En 1933, la Belgique renouvelle ses efforts auprès des dirigeants français. Elle insiste auprès de Gamelin, de Daladier, de Messimy, d'autres personnages politiques.

Vains efforts.

---

36) Voir une note officielle publiée par l'agence *Belga*, à Paris, le 31 Octobre 1936, avec l'approbation du Ministère des Affaires Étrangères et du Ministère de la Guerre français.

Comp.: "Le système des "Régions fortifiées" va être appliqué uniquement à la partie de la frontière du nord-est qui s'étend du Luxembourg à la Suisse. Pour le reste (*frontière franco-belge* et *frontière franco-suisse*) on compte que la Belgique et la Suisse organiseront leurs frontières allemandes.

"La terrible leçon de 1914 n'aura donc servi à rien!" G. Clemenceau — *Grandeurs et misères d'une victoire* — éd. Plon — Paris — 1930, pp. 306-307.

Le gouvernement anglais, à son tour, constate avec appréhension l'absence d'ouvrages défensifs le long de la frontière du Nord de la France.

"En Septembre 1937, après les grandes manoeuvres, Mr. Hore-Belisha avait visité la ligne Maginot avec le général Gamelin. Elle s'arrêtait près de Givet. (37) Il demanda:

— Pourquoi ne la continue-t-on pas?

— Nous sommes en train de le faire, lui répondit-on.

"Dès la déclaration de guerre il revint à la charge. Son raisonnement était le suivant: entre Mars et Septembre, les Allemands avaient fait de la ligne Siegfried une fortification presque égale à la ligne Maginot; on pouvait, entre Septembre et Mars, pousser la ligne Maginot jusqu'à la mer. On lui objecta: les boues d'hiver empêchent ce genre de travaux. Il consulta ingénieurs et entrepreneurs qui prouvèrent que des procédés spéciaux permettaient de geler la boue et donc de travailler.

"Alors on invoqua le terrain plat. A quoi, il répliqua qu'on ferait mieux de dire qu'on ne voulait rien faire". (38)

L'État-major français entreprit certains travaux à la fin de 1939,[39] mais ces travaux, arrêtés d'ailleurs pendant la période de gel, se révélèrent totalement inadéquats.

* * *

Quand le Corps Expéditionnaire Britannique (qui sera désigné dorénavant par les initiales anglaises B. E. F.) arrive dans le secteur qui lui est alloué par l'État-major français — entre la Lys et l'Escaut, le long de la frontière belge[40] — il y trouve un fossé anti-tanks, pourvu, tous les huit cents mètres environ, d'un block-haus vide. Lord Gort, généralissime anglais, décide aussitôt de construire une ligne de défense comprenant deux fossés anti-tanks et un chapelet de fortins. Ce projet dépassait " de loin les prévisions d'avant-guerre"[41].

37) Erreur. La ligne Maginot s'arrêtait à Longuyon — non à Givet.

38) Élie J. Bois — Op. cit. — pp. 77-78.

39) Signalons: "L'état-major français... donna le 10 Décembre 1939 un aperçu des travaux de la ligne Maginot ainsi que de son prolongement vers la mer... Pour la poursuivre jusqu'à la mer, il avait fallu 700.00 m³ de béton, 65.000 tonnes de ronces et quatre millions de piquets."

Le 10 Mai, 400 fortins étaient achevés, 100 étaient sous construction et 60 kilomètres de fossés anti-tanks avaient été creusés par des excavateurs et des compagnies du génie venus d'Angleterre.

Lord Gort ordonne aussi la construction de dix-neuf nouveaux aérodromes. Dix mille ouvriers sont attelés à ce travail. Des terrains d'atterrissage sont construits en béton. Le 15 mai 1940, cinquante mille tonnes de béton ont été utilisées et huit nouveaux aérodromes sont prêts.

* * *

Quelle était la valeur de la ligne Maginot? Question complexe, qu'il faut encore se garder de trancher catégoriquement. Devant l'épreuve du feu, ou plutôt devant l'inégalité des puissances de feu en présence, elle s'avéra un mythe.

Elle n'a pas plus arrêté les Allemands du XX[e] siècle que la muraille érigée par Rome, le "limes", n'avait arrêté les Germains, seize siècles plus tôt.

Il serait même intéressant de comparer les mesures prises par l'État-major français avec celles prises par les généraux romains. Elles se ressemblent singulièrement. Elles ont eu le même résultat.

Sans doute y a-t-il, dans le leurre des remparts continus, un secret maléfice d'assoupissement.

On peut objecter que les oeuvres les plus puissantes de la ligne Maginot n'ont pas été attaquées et que sa chute, dans des conditions de lassitude et de décou-

---

H. Bidou — *La bataille de la France* — Éd. du Milieu du Monde — Genève — 1941 — pages 76-77.

40) De Maulde jusqu'à Halluin-sur-la-Lys, puis remontant le long de la Lys, (au sud de Tournai, où l'Escaut passe en territoire belge) jusqu'à Armentières, pour longer ensuite la frontière belge jusqu'à Bailleul.

41) General the Viscount Gort — *Despatches* (Dépêches) — éd. His Majesty's Stationery Office — Londres — 1941 — § 12.

ragement, n'apporte qu'une expérience relative dans l'éternel débat entre la lance et le bouclier; encore que la densité d'effectifs sur la ligne Maginot, le 15 juin (17 divisions sur 350 kilomètres), ne se compare pas à celle qui existait sur la ligne de la Dyle.

Mais la puissance d'une chaîne se trouve dans le maillon le plus faible.

De plus en plus, la puissance d'arrêt des forts permanents n'aura de valeur que si elle s'affirme bien en avant, par les remparts mobiles de l'artillerie aérienne.

En outre, pour créer un nouveau Verdun, il eût fallu disposer de la puissance réelle et totale, en hommes, de l'Angleterre et de la France, équipés avec des engins équivalents à ceux de l'armée allemande.

En tout état de cause, on est forcé de conclure que les cinquante milliards enfouis dans le sol d'Alsace et de Lorraine auraient pu être représentés par vingt mille avions et dix mille tanks — ce qui eût sans doute constitué un rempart autrement redoutable, et peut-être évité la guerre.

Ce qui eût également permis à l'industrie métallurgique française de prendre l'essor nécessaire pour suffire à la prodigieuse consommation de machines que la guerre moderne engloutit.

* * *

A l'intérieur de la France il n'y a pas de lignes fortifiées.

Ni la Somme, ni la Scarpe, ni la Seine, ni la Loire, ni le "réduit breton" n'avaient été préparés.

Mais la disproportion des armements eût eu raison de n'importe quelle ligne de défense préétablie.

* * *

En face des fortifications de l'Occident qui se présentent comme trois tronçons, la ligne Siegfried jouit d'une unité de conception qui l'étend sans interruption de la Suisse aux îles de la mer du Nord.

Tantôt très rapprochée de la frontière, tantôt éloignée de plusieurs kilomètres, elle s'adapte au terrain et élève en profondeur, de vingt à cinquante kilomètres, vingt-cinq mille casemates et fortins indépendants, mais dont le feu se croise, se conjugue et se soutient [42].

Elle se divise en deux zones: la zone d'artillerie, comprenant les obstacles anti-tanks, et la zone aérienne comprenant la défense contre avions. Bordant toute la ligne, se trouvent les champs d'aviation et les aires de combat aérien.

N'ayant pas subi d'assaut, la valeur de résistance de la ligne Siegfried ne put être évaluée. Mais, en tenant compte de l'expérience russe, elle paraît plus grande que celle de la ligne Maginot.

---

42) Le nombre indiqué est celui des revues allemandes. Un journaliste américain admis à visiter un secteur du Westwall durant sa construction rapporte que celui-ci aurait plus de 400.000 (!) fortins et bastions... Le fortin qu'il vit construire avait des murs de six pieds recouverts de plaques d'acier de deux pouces. "Dans les ouvrages blindés, assure-t-il, le béton a douze pieds d'épaisseur, et la cuirasse d'acier jusqu'à six pouces d'épaisseur." Cf. Louis Lochner — *What about Germany* — (Quelles nouvelles d'Allemagne?) — éd. Dodd, Mead & Co. — New York — 1942, pp. 177, 181, 182.

MOBILISATION INDUSTRIELLE

La guerre totale exige la mobilisation de toutes les ressources d'un pays, longtemps avant l'échéance.

L'ouvrier, à l'usine, fait la guerre avant le soldat. Et le savant, dans son laboratoire, avant l'ouvrier.

La guerre est devenue avant tout une épreuve technique [43].

Sans doute l'industrie française ne peut plus se comparer à l'industrie allemande. Ni en quantités effectivement produites, ni en possibilités de production, ni en capacité de transformation et d'adaptation [44].

C'est bien là le phénomène le plus marquant de la lutte franco-allemande. Les deux peuples ont gardé à peu près leurs territoires respectifs. Mais la densité de population, le coefficient de travail, le potentiel industriel de ces deux territoires révèle un écart grandissant.

---

43) Dans son discours du 30 janvier 1940 Hitler fait l'éloge de la production industrielle allemande:

"Je ne peux donner au peuple allemand que cette seule assurance: pendant ces cinq mois on a fait un effort inouï. En comparaison de ce qui a été réalisé pendant ces cinq mois, pâlit tout ce qui avait été créé en Allemagne au cours des sept années précédentes. Notre équipement s'est haussé maintenant au palier fixé. Les prévisions sont devenues réalité".

44) Daladier déclare au procès de Riom qu'en 1935 "le potentiel de l'industrie française ne lui permettait pas d'absorber pour plus d'un milliard (de francs français) de commandes par an. Ce potentiel passa, de 1935 à 1937, à trois milliards, puis ne cessa de s'accroître".

La production d'acier du Reich en 1939 représente plus de deux fois celle de l'Angleterre qui est déjà supérieure à celle de la France [45].

Or le combat moderne exige une alimentation continue.

Toute différence, au début des hostilités, s'accroît terriblement, avec l'usure de la guerre, si le remplacement des machines ne suit pas la destruction.

Quelques chiffres feront mieux ressortir cette pression victorieuse de la production.

Au cours des huit mois de guerre blanche en Occident, la production mensuelle de chars en France ne représente qu'une faible fraction de la production allemande [46].

D'après le colonel Fabry, ancien ministre de la guerre (juin 1935 — janvier 1936) la médiocre importance du plan de réarmement Pétain — Maurin (360 chars, 1400 canons de 25mm.) serait justifiée par le fait qu'en 1935 "ces commandes étaient seules compatibles avec le potentiel industriel du pays. Il (Fabry) note que la maison Schneider avait demandé 14 mois pour les 24 premiers 105 long et mis en fait 36 mois à les livrer." Cf. P. Tissier — *Le Procès de Riom* — éd. Harrap — Londres, 1943, pp. 73, 68.

Pour les données et témoignages du Procès de Riom, je réfère le lecteur à l'excellent résumé donné par P. Tissier qui a rassemblé les renseignements qu'on ne trouvait, avant, qu'éparpillés dans la presse.

45) En 1939, l'Allemagne produit 28 millions de tonnes d'acier. (Grâce à l'invasion de la Belgique, de la Tchéco-Slovaquie, de la France, de la Pologne, la production d'acier du III[e] Reich est plus que doublée en 1941. Mais elle reste très inférieure à celle des États Unis).

46) Le total exact de la production est inconnu.

D'après le général Keller (Procès de Riom) les chiffres de production auraient été les suivants:

	Août 1939	*Avril 1940*
Chars légers Hotchkiss	?	120
Chars Renault	35	230
Chars lourds B	4	50

Il semble toutefois que la production des canons n'ait pas pu suivre celle des chars. Combien de chars étaient inutilisés à la fin de la guerre?

Le rapport de la IVe division cuirassée française[47] révèle qu'en entrant en action, le 17 mai, cette unité rassemblée à la hâte, composée d'éléments venus de toutes les villes de France — Besançon, St Étienne, etc. — compte l'imposant total de 325 chars dont 80 lourds et récents (Type Somua).

Après dix-neuf jours d'action, le 5 juin, la division est réduite à 63 tanks, dont 13 du type "Somua".

Pendant ces dix-neuf jours, elle a reçu en tout dix chars de remplacement.

En face d'elle, les divisions allemandes, puissantes, neuves, bien entraînées, peuvent non seulement compter, grâce à leur avance, sur la récupération des chars provisoirement immobilisés, mais sur un afflux constant de chars nouveaux qui s'élève probablement à quelque vingt chars par jour — soit pour cette période de dix-neuf jours, 380 chars allemands contre 10 chars français.

La situation est encore plus dificile à la B. E. F. qui ne reçoit guère de chars additionnels[48].

Au surplus les chars franco-anglais — caravanes aveugles, puisqu'elles manquent des yeux de l'aviation

---

Daladier déclare que "365 chars auraient été *retrouvés* dans les parcs et dépôts" avant les opérations. Mais ses renseignements sont en général optimistes...

C'est ainsi qu'il déclare, à Riom, qu'il y avait en France, au 10 Mai 1940, "six cents (600) chars britanniques"!! Cf. P. Tissier — *Op. cit.*, p. 47.

47) Cf. Rapport de la IVe Division Cuirassée cité par *Alfred Gerigk. That was why it happened* (Voilà pourquoi cela est arrivé) — *Signal* — Berlin — éd. anglaise nº 12 — 2e numéro de Septembre 1940.

48) Lors de l'attaque sur Arras les deux bataillons cuirassés anglais voient fondre leurs forces comme neige au soleil:

	Tanks Légers	Mark I (10T.)	Mark II (25 T.)
Mai 21	12	58	16
Mai 22	5	29	7
Mai 23	5 (?)	16	2

— devront boucher toutes les brèches d'attaque, alors que les chars allemands entrent dans des brèches déjà ouvertes par les Stukas.

* * *

La progression de l'inégalité initiale est encore plus marquée dans l'aviation.

Le groupe d'avions français n.° 6 compte 26 avions [49]. Après le bombardement des ponts du canal Albert, le 11 Mai, et de la Meuse, à Houx, le 13, il ne lui reste plus, le 14, que 12 avions. Au retour d'une mission de bombardement à Sedan, le 14, le commandant du groupement rend compte que des 12 avions partis, il reste "un seul avion utilisable". Le 15 Mai, il reçoit 12 avions neufs pour "combler une partie des vides"[50]. Ses effectifs, à cause des remplacements partiels, sont donc diminués de 50%.

Antoine de Saint-Exupéry, racontant l'odyssée des escadrilles de reconnaissance, note avec mélancolie:

"En trois semaines, nous avons perdu dix-sept équipages sur vingt-trois. Nous avons fondu comme une cire..." (51)

* * *

Le rôle grandissant de l'industrie dans la préparation de la guerre n'avait pas manqué d'attirer l'attention de certains stratèges français. De Gaulle avait insisté sur le caractère mécanique de la guerre future. Le général Debeney avait signalé que:

"L'artillerie de 1918 consomme treize fois plus que celle de 1870... Le matériel à mettre en ligne, tout au début d'une

---

Cf. Major P W Thompson — *Modern battle* — éd. Penguin — Middle-sex — pp. 63, 71, 75.

49) Cf. Jean Baradez — X... *Aviateur* — éd. Sequana — Paris, 1940, p. 53.

50) Id., ibid.

51) Antoine de Saint-Exupéry — *Pilote de guerre* — Éditions

guerre, sera d'un ordre de grandeur au moins quadruple de celui de 1914". (52)

Comment cette mobilisation industrielle s'opéra-t-elle? Quels furent ses résultats?

Daladier ne se résigna à la création d'un ministère de l'Armement qu'après un mois de guerre. Ce ne fut qu'en Février 1940 que le Conseil Suprême eut l'idée de faire l'inventaire de ses stocks d'armement.

Le Ministre de l'Armement français, Dautry, ingénieur, industriel d'envergure, d'une grande capacité de travail, d'une probité et d'une bonne volonté auxquelles tous les chroniqueurs de la guerre rendent hommage, fut toutefois incapable de secouer les entraves d'une bureaucratie ankylosée par la routine.

En Octobre 1939, Reynaud, qui fait une tournée des usines d'armement, constate avec effroi qu'elles ne travaillent pas la nuit[53].

La mobilisation désorganise complètement la production. Même dans les usines de tanks, les trois quarts des ouvriers sont envoyés au front, puis individuellement rappelés à l'usine, ensuite de nouveau soumis à un examen d'affectation...

On s'imagine que la guerre se déroulera sur un rythme lent. On fait un plan de trois ans. On commence par construire des usines nouvelles...

Aucun programme n'est réalisé.

La confrontation des chiffres de la production d'avions, entre le Ministre de l'Air, Guy La Chambre, et le député André Maroselli, secrétaire de la Commission de l'Air, tourne à la confusion du Ministère.

Maroselli démontre que l'industrie française n'a produit en Février 1939 que 44 avions et le mois sui-

---

de la Maison Française — New-York — 1942 — p. 12.

52) Général Debeney — *Sur la sécurité militaire de la France* — éd. Payot, Paris, 1930, p. 31.

53) André Maurois — Op. cit., p. 55.

vant 35 avions; qu'en Décembre 1939, l'armée française possède "cinq bombardiers modernes"[54].

Restait l'appel au secours à l'industrie étrangère.

Les commandes aux États-Unis furent parcimonieuses. Les commandes d'avions furent diminuées.

(On décida d'ailleurs de n'importer les marchandises étrangères que sur des bateaux français. Si bien que des 8.000 camions attendant, depuis des semaines, sur les quais d'Amérique, pas un seul n'était parvenu en France à la déclaration de guerre).

L'industrie belge ne fut que modérément et tardivement mise à contribution. On ne profita même pas de ses stocks[55].

Des contrats passés par le Ministère de l'Armement furent l'objet de longs litiges de la part du Ministère des Finances, si longs qu'ils ne pouvaient plus être exécutés, et que certains industriels renoncèrent à des commandes dont la contrepartie exigeait tant de démarches, tant de discussions, tant de retards dommageables.

Par contre, l'industrie italienne est submergée d'ordres. En Janvier 1940, la France a placé, en Italie, près de deux milliards et demi de commandes! Mais l'Italie, qui a reçu de la France les matières premières, refuse, à partir de Mars 1940, d'exécuter ses livraisons métallurgiques...

---

54) Sa lettre du 9 Janvier 1940, signalant les divers déficits des sorties mensuelles d'avions, se terminait par cette prophétie: "Je ne porte pas de jugement. Les événements plus ou moins lointains s'en chargeront".

55) Il serait facile de citer des cas précis; signalons le suivant:

Fin 1939, une société belge possédait en stock 400 wagons destinés à la Chine, qui ne pouvaient être livrés du fait de la guerre. L'Allemagne offrit de les acheter, paiement comptant.

Le Conseil d'administration, soucieux de favoriser la France, porta le fait à la connaissance des autorités françaises et leur laissa l'option sur les wagons, à un prix inférieur à celui qui avait été offert par l'Allemagne. La réponse fut négative.

Quelques semaines plus tard, des émissaires français visitaient des usines belges, même celles qui n'étaient pas outillées pour ce genre de travail, et les sollicitaient de fabriquer des wagons identiques à ceux qu'on venait de refuser tout faits.

On ne pourrait invoquer témoignage plus pénible que celui du ministre Dautry lui-même, vaincu par l'accumulation des routines et des indifférences:

"Je suis fatigué. Le matin, je vois des marchands de fusils; je les engueule. Puis des marchands de canons; je les engueule. Puis des marchands d'avions; je les engueule. Puis des livreurs de matières premières; je les engueule. Quelle vie!" (56)

Quelques industriels assistent, régulièrement, à des bagarres où le ministre tempête contre des chefs de service. Mais rien ne bouge, de semaine en semaine.

Le résultat, c'est que la France va manquer des armements nécessaires. Et ceux qu'elle doit livrer à la Yougo-Slavie ne seront pas livrés à temps.

* * *

Par contraste, l'industrie anglaise, malgré des heurts, des tâtonnements et des destructions étendues, saura s'adapter — après le coup de fouet de juin 1940 — à un rythme de production intensif. Les avions anglais, surtout les *Spitfires,* affirment, dès le début, leurs hautes qualités.

* * *

L'ère de modernisation de l'armement s'ouvre en France avec le Front Populaire. Plus exactement, avec Daladier, Ministre de la Guerre. Elle s'ouvre au moment où l'on écarte du ministère Pétain, — ou plutôt son ombre, le général Maurin — et de l'État-major, Weygand.

Mais les énormes crédits mis à la disposition des techniciens n'ont pas été pleinement utilisés par ceux-

---

56) Alexander Werth — *Les derniers jours de Paris* — Éd. Hamish Hamilton — Londres, 1940, p. 28.

ci parce que les principes de l'État-major ne permettent pas de les absorber efficacement.

En 1939 la France réalise, en levée d'hommes, et en crédits, un plus grand effort qu'en 1914.

Mais cet effort est perdu. Vingt ans d'entraînement sont inutiles, parce que cette armée de réservistes a fait cet entraînement — et toutes les manoeuvres [57] — avec des chars de l'autre guerre et un matériel périmé. Une mobilisation de six millions d'hommes ne produit qu'une faible puissance de feu — parce qu'elle n'a pas d'armement moderne.

Aucun chef militaire n'a attaché l'importance qu'il fallait au problème des H. P. (Napoléon — Fulton!).

Même le livre du général de Gaulle eût mieux fait de s'appeler: *Une armée de moteurs.*

La conséquence? Elle s'affirme sur les champs de bataille. Et avant la bataille, dans les coeurs.

Les chefs n'ont pas confiance dans les hommes. Les hommes n'ont pas confiance dans le matériel. Ils sentent, encore plus qu'ils ne le savent, que le bouclier qui doit les protéger est plein de trous.

Et ici se précise la responsabilité de la défaite. Les hommes politiques ont le droit de se tromper. L'erreur fait partie de leur métier. Ils spéculent sur l'impondérable. Mais les techniciens qui se trompent, sur des données connues et souvent élémentaires, ne font preuve que de leur incompétence ou de leur négligence [58].

Ni Pétain, ni Weygand, ni Gamelin ne croient à la mécanique.

---

57) Du moins jusqu'en 1935.

58) Les témoignages recueillis au procès de Riom corroborent ceux des chroniqueurs au front.

"Les généraux Besson et Lenclud estiment que l'infériorité écrasante de l'aviation fut la cause principale de la démoralisation des troupes pendant la campagne de 1940." Cf. P. Tissier — *Op. cit.*, p. 57.

(La plus grave erreur de Gamelin fut d'ailleurs de ne pas rééduquer l'armée pendant les huit mois d'attente, de ne pas la soumettre à un surentraînement).

En somme, au moment où la guerre débute, l'Allemagne a sept années d'avance. Dans les laboratoires, dans la formation des techniciens, dans les usines. Elle s'est organisée, dès 1933, en vue d'une guerre mondiale, c'est-à-dire d'une production massive. Elle a dépassé depuis longtemps l'époque des tâtonnements. Elle contemple les horizons de la guerre du haut d'une pyramide de matériel.

Il faut s'émerveiller que cette avance si vaste, si minutieusement organisée, ait pu être rattrapée, en deux ans, par un véritable miracle de science et d'effort.

ARMÉES EN PRÉSENCE

QUELLE était l'importance des armées en présence le 10 mai?

Les forces combattantes alliées entre la Mer du Nord et la Suisse, ainsi que les forces allemandes peuvent se schématiser comme suit:

TOTAL DES DIVISIONS		*Infanterie*	*Infanterie Motorisée*	*Cuirassées*	*Légères Mécaniques*	*Cavalerie*	*Forteresse*
Hollande	12	12					
Belgique	22 ½	20 ½					
France	90	57	6 ½ [59]	2			13 [60]
Pologne	2	2		7	3	3	
Angleterre ...	10 ½	10				½	—
Total Allié ..	137	101 ½	6 ½	9	3	3 ½	13
Allemagne	180	145	25 (?)			10 (12?)	

La Hollande mobilise entre 300 et 400.000 hommes.

La Belgique plus de 600.000 hommes.

L'Angleterre a envoyé en France, fin mars 1940, un total de 250.000 hommes, services auxiliaires compris.

Rappelons, à titre de comparaison que, en mars 1918, l'Angleterre compte sur le continent 58 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie. Mais, dès le mois de Jan-

59) Cinq divisions plus trois brigades de spahis.

60) D'après Labusquière. D'après d'autres: 5. Il est à remarquer d'ailleurs que les troupes de forteresse ont été employées en campagne et que les distinctions entre les armes se sont effacées au fur et à mesure. A la fin de la *Bataille de Flandre* les terrassiers anglais font le coup de feu.

vier, le généralissime Haig a réclamé impérieusement un envoi supplémentaire de 600.000 hommes, que l'opposition de Lloyd George réduit à 100.000 hommes.

Sur les dix divisions anglaises de 1940[61], l'une défend un secteur de la ligne Maginot, le 10 mai. Sept divisions sont envoyées en Belgique. Deux divisions de réserve (le III[e] Corps) restent en France. Trois divisions occuperont la ligne de la Dyle, de Louvain à Wavre. Quatre seront échelonnées entre la Dendre et l'Escaut. Toutes seront engagées rapidement. Même les troupes auxiliaires prendront part au combat.

L'estimation des forces allemandes, que les experts militaires avaient fait osciller généralement entre 110 et 140 divisions, a été portée par le tribunal de Riom[62] qui dispose de moyens d'enquête suffisants pour être précis, semble-t-il, à 180 divisions.

En tenant compte que, un an plus tard, le total des divisions allemandes dépasserait les 300, le nombre de 180 paraît vraisemblable. Elles n'ont pas été toutes jetées dans la bataille. Une quarantaine de divisions font face à la Russie, occupent la Pologne et les pays scandinaves. Le compte rendu publié par l'État-major allemand, le 2 juillet 1940, sous le nom de *La Bataille de France* stipule en termes exprès que "l'armée allemande de l'Ouest *se lança à l'assaut* le 10 Mai, avec un nombre de divisions *inférieur* à celui des divisions

---

61) A la fin de janvier, six divisions sont arrivées. Les autres débarquent en février et mars 1940. A la fin de janvier, la B. E. F. avec les corps de troupes auxiliaires — mais sans les troupes de l'aviation — comporte un total de deux cent vingt mille hommes.

62) D'après le Tribunal de Riom:

Divisions	*France*	*Allemagne*
A la déclaration de la guerre	110	120
Le 10 Mai	115	180

françaises, anglaises, belges et hollandaises qui lui étaient opposées". Mais les autres divisions ont été tenues en réserve. Les critiques allemands font ressortir d'ailleurs qu'à part quelques troupes d'occupation *toute l'armée* était disponible le 10 mai pour la bataille d'Occident.

ILLUSION DES NOMBRES

Ces chiffres appellent toutefois de nombreuses réserves si l'on veut se rendre compte des réalités.

La différence de puissance entre les deux adversaires se réflète dans d'autres éléments que la force numérique des combattants.

La France n'immobilise pas seulement ses divisions de forteresse dans la ligne Maginot. Les troupes de la 3e, 4e, 5e et 8e armée restent derrière cette ligne. Au 10 mai, 39 divisions se trouvent loin du combat.

Sur six millions de mobilisés,[63] la France dispose sur le front Nord-Est d'un million de combattants en première ligne: 90 divisions de 12.000 hommes[64].

---

63) "En Mai 1940, l'armée française comptait six millions de mobilisés, dont il faut d'abord retrancher un million *d'affectés spéciaux*. Un million d'hommes étaient répartis outre-mer. Deux millions formaient *les arrières lointains* (innombrables États-Majors du Service du Territoire, défense aérienne, garde des voies, dépôts, usines d'armements, parcs et terrains d'aviation, ateliers de réparations, enfin recrues à l'instruction). Un million appartenaient aux organes de commandement et aux Services constituant *les arrières des armées* et placés, de ce fait, à une distance variant entre 15 et 80 kilomètres du front proprement dit".

Jean Labusquière — Vérité sur les Combattants — Éd. H. Lardanchet — Lyon, 1941 — pp. 18-19.

64) "On décompte dans chaque division 10.000 véritables combattants auxquels il faut en ajouter 2.000 provenant des éléments de Corps d'Armée ou de Réserve Générale. Et nous avons engagé dans la bataille 90 divisions". Id., Op. cit., p. 19.

Sur ces 90 divisions "... 29 (divisions de forteresse et de série B) étaient inaptes à la manoeuvre" [65].

Restent 69 divisions, environ 828.000 combattants [66].

La France envoie, le 10 mai, en Belgique et en Hollande, 24 divisions dont trois Divisions Légères Mécaniques.

Les 21 divisions d'infanterie comportent donc quelque 252.000 hommes. Les 3 D. L. M. comportent environ 30.000 hommes et 480 chars.

La Première Division Légère Mécanique se rend — inutilement — en Hollande. La 2e et la 3e ont pour mission de protéger le secteur Wavre-Namur, en avant de la ligne de la Dyle.

* * *

Les Allemands ne laissent dans la ligne Siegfried que 16 divisions.

Ils emploient huit divisions dont une cuirassée pour l'invasion de la Hollande.

Ces troupes sont partiellement libérées le 15 mai.

En défalquant les troupes en Hollande, et 40 divisions employées ailleurs, il reste en tout cas à l'Allemagne, le 15 mai, 132 divisions dont 9 (ou 11) cuirassées qui peuvent s'opposer aux 55 divisions des Alliés, sur le front Sedan-Anvers. Encore, le 15 mai déjà, certaines divisions françaises sont-elles prisonnières ou complètement désorganisées, et dépourvues de la majeure partie de leur artillerie.

En estimant à 20 les divisions qui flanc-gardent l'avance et paralysent tout débouché français au-delà

---

65) Id., Op. cit., p. 12.

66) A titre de comparaison, rappelons qu'en 1914 la France mobilise 94 divisions (84 d'infanterie, 10 de cavalerie) dont 90 sur le front Nord-Est et 4 sur les Alpes.

En 1939 la France possède exactement le même nombre de divisions sur le front Nord-Est. En outre elle a une vingtaine de divisions éparpillées dans son empire.

de l'Aisne-Somme, outre les 11 divisions cuirassées l'Allemagne peut disposer de 102 divisions d'infanterie, ce qui lui assure une supériorité numérique écrasante. D'autant plus que ces divisions, dans leur ruée vers l'Ouest, se jettent sur un adversaire dont le nombre diminue massivement, dont l'armement se liquide et dont les munitions s'épuisent.

* * *

Mais l'armée française de 1939 n'est pas celle de 1914-1918.

L'armée *active* qui comptait 750.000 hommes en 1914 voit ses effectifs réduits à 450.000 hommes en 1939 [67]. La France compte 47 divisions d'active en 1914, 31 seulement en 1939.

De 1936 à 1940, l'armée française connaît les "classes creuses". Le contingent tombe à 120.000 hommes, alors qu'en Allemagne il ne descend pas au-dessous de 200.000.

Cette armée ne compte pas non plus la même proportion d'officiers. Une suite de coupes sombres — dont celle pratiquée par Éd. Daladier, qui supprime 5.000 officiers en 1932 — ont réduit le corps d'officiers de 42.882 en 1918 à 28.000 en 1939 [68].

Ces officiers, trop peu nombreux, sont aussi moins bien entraînés.

Les troupes n'ont pas été familiarisées avec le vacarme et les effets terrifiants des engins modernes.

---

67) *Raymond Recouly — Les causes de notre effondrement — Gringoire* — 10 octobre 1940.

68) En 1936, le maréchal Pétain signale:

"Quant à l'encadrement, il est bien inférieur à celui de 1914".

"Le corps des sous-officiers... fait absolument défaut à nos formations de réserve".

Maréchal Pétain — La sécurité de la France au cours des années creuses — Revue des deux Mondes — 1/3/36.

Entre le moment où il passe de l'armée active à la réserve et celui où il quitte l'armée tout à fait, soit en 26 ans, le réserviste français ne connaît que dix semaines d'instruction [69].

Il n'a guère assisté à des manoeuvres assurant la liaison entre les avions, les chars et l'infanterie.

Les conducteurs de la IVe Division blindée ont eu *un jour* d'entraînement [70].

Il semble d'ailleurs que même l'aspect extérieur des engins de guerre nationaux et ennemis n'ait pas été familier aux troupes.

Les conducteurs de chars allemands passent à travers les troupes françaises, font des randonnées de trente kilomètres au-delà du front, cornent lorsqu'elles rencontrent des colonnes françaises et voient se ranger, pour leur livrer passage, des batteries anti-chars, des batteries anti-aériennes, des canons lourds, des milliers de fantasins. Ils poussent l'audace jusqu'à ouvrir le clapet de la tourelle, pousser la tête au dehors, sourire et faire signe de la main aux troupes françaises qui sont *loin* de se douter qu'elles se trouvent en face de chars et de conducteurs allemands [71].

Les nouveaux chars français (Somua) ont dû subir le feu des troupes françaises qu'ils allaient secourir [72].

Lors de l'offensive d'Arras, les chars français engagent la lutte contre l'artillerie anti-tanks anglaise [73].

Enfin, les aviateurs français se plaignent d'être ré-

---

69) *Cap. Éd. Bauer — Réflexions sur la Campagne de France — Revue militaire suisse* — Lausanne — Mars, Mai, Juin, Août 1941.

70) Rapport précité.

71) Sous-officier Brandner — *Kampferlebnisse im Westen* (Expériences de combat en Occident) *Die Panzertruppe*, Mai 1941. Des méprises semblables ont d'ailleurs eu lieu également chez les Allemands.

72) Cf. Major P. W. Thompson, op. cit., p. 72.

73) Id., op. cit., p. 67.

gulièrement bombardés par l'artillerie anti-aérienne française [74].

* * *

La mobilité des troupes n'est pas comparable non plus.

Alors que la France possède 1.700.000 automobiles et 492.000 camions, l'Allemagne 1.325.000 automobiles et 382.000 camions [75], c'est l'armée allemande qui est motorisée pour un tiers et qui atteint la première des points stratégiques importants. Elle est en force à la Meuse belge, avant les divisions françaises. Elle occupe le Moerdyk quand la Ie Division Légère Mécanique, dirigée sur Rotterdam, n'est pas encore à Breda.

Le matériel allemand est neuf et abondant.

L'armée française dispose surtout de camions réquisitionnés.

Enfin la puissance moyenne des camions et voitures françaises est inférieure à celle de l'Allemagne.

Grosso modo on peut prétendre que l'armée française marchait à pied durant deux ou trois nuits avant d'arriver, exténuée, au front.

L'armée allemande était transportée à la bataille, en camion.

---

74) "Les soldats français n'ont jamais vu d'avions français. Il en est mille, disséminés de Dunkerque à l'Alsace. Mieux vaudrait dire qu'ils sont dilués dans l'infini. Aussi, quand sur le front un appareil passe en rafale, à coup sûr il est allemand. Autant s'efforcer de le descendre avant qu'il ait lâché ses bombes. Son seul grondement déclenche déjà la mitrailleuse et les canons à tir rapide". A. de Saint-Exupéry — Op. cit., p. 18.

75) Cf. Bertrand de Jouvenel — *Après la défaite*, Éd. Plon — Paris — 1940, pp. 216-217.

ARMEMENTS QUI S'OPPOSENT

Les armements qui s'opposent comportent toutes les certitudes d'une victoire-éclair allemande.

Il serait fastidieux d'entrer dans tous les détails de cette confrontation.

Pourtant, seule l'appréciation préalable des puissances de feu en lutte permet de garder présent à l'esprit le caractère fatal de la bataille.

* * *

En Octobre 1936, l'État-major français prépare un nouveau programme d'armement.

Il dispose à cet effet d'un crédit spécial porté, au total, à vingt milliards.

Mais l'exécution de ce programme ne démarre qu'avec lenteur, en 1937. De grandes perplexités en paralysent l'exécution. Les prototypes se succèdent. On ne se rend compte ni du retard ni de l'urgence du problème.

Ce qui permettra de dire à un critique militaire (Éd. Bauer) qu'en Mai 1940, les usines françaises fabriquaient des gros canons en vue de bombarder la ligne Siegfried, mais ne s'occupaient guère de protéger la France contre la menace immédiate des tanks.

Fin 1939, commencent à sortir d'usine de nouveaux chars, de nouveaux canons, de nouveaux fusils, de nouveaux pistolets-mitrailleurs... mais au compte-goutte.

Le Ministre de la Guerre, Daladier, en reconnaissant ce retard dans son discours du 22 Décembre 1939, invoque comme excuse, la guerre. Étrange logique! Le malade prétexte d'être atteint du typhus pour ne pas s'être fait vacciner avant... Daladier argumente encore,

avec raison cette fois-ci, que le front est un tout, nourri par l'effort commun des Alliés [76].

Mais où en est cet effort en Mai 1940?

* * *

Le Procès de Riom a été l'occasion d'étaler au grand jour la plaie de l'armement français.

Trois ministres, vingt-six généraux et plusieurs officiers supérieurs y ont dénoncé toutes les tares de la préparation militaire.

Jamais sans doute, encore en pleine guerre, on n'a dévoilé tant d'erreurs, tant d'incompétences, et tant de négligences dans la défense nationale.

Le spectacle le plus désolant n'est toutefois pas celui des insuffisances matérielles. Il consiste dans le fait qu'aucun des chefs à qui incombait la charge de cette préparation, n'ait eu le courage, *avant la défaite*, de dénoncer publiquement le péril de la nation, ni même, semble-t-il, celui de prévenir avec suffisamment d'âpreté les ministres responsables — selon Daladier.

Seul le général Vuillemin, chef d'État-major de l'air, semble avoir fait exception.

Le 15 janvier 1938 il écrit au Ministre de l'Air: "La situation est extrêmement grave. Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve. Mais je suis convaincu que si un conflit éclatait cette année, l'aviation française serait écrasée en quelques jours". (Cité par Daladier au procès de Riom).

* * *

Il est inutile de confronter les chiffres de l'accusation et de la défense, dans ce débat des armements.

La différence est minime et ne change rien aux énormes écarts entre l'armement français et l'armement allemand.

---

76) Extrait du discours: "Le programme auquel s'appliquait ce crédit eût été certainement terminé pour l'été de 1940, *si toutes choses s'étaient déroulées suivant un rythme normal, si la guerre ne nous avait pas surpris en pleine exécution de ce programme*".

Existait-il en mars 1940 "six bombardiers disponibles", comme l'affirme le Président du Tribunal, ou 35, comme lui rétorque le Ministre de l'Air? Débat dérisoire.

Le point le plus grave que ce tragique procès a dévoilé est la faiblesse technique de la France. *Crise de l'intelligence,* d'abord. *Crise des moyens industriels,* ensuite [77].

Si bien que les progrès réels accomplis au cours de l'année 1939 s'avéreront totalement insuffisants.

L'armée ira au combat avec de vieux avions [78], de vieux chars, de vieux canons, de vieux fusils.

Certains avions datent de 1933, dix bataillons de chars datent de 1918, des mitrailleuses datent de 1907, et quant aux fusils, ils remontent jusqu'à 1874.

Par contre, l'armée allemande est équipée à neuf.

Le désarmement qui lui a été imposé en 1919 a été une source d'économie et d'efficience. Elle a étudié ses prototypes pendant dix ou quinze ans. Elle a produit ses armements en masse.

En mai 1940, la guerre (comme l'avait prévu Eimannsberger), aura l'aspect d'une guerre coloniale.

---

77) Sur les 761 avions prévus par le programme de 1936-38, "83 seulement avaient été livrés" au début de 1938, déclare le Ministre de l'Air Guy La Chambre.

Mais quand il décide un programme plus étendu (4739 appareils) le 15 mars 1938, ce programme s'avère inexécutable, faute de machines-outils. Il faut donc commencer par équiper l'industrie, d'où nouveau retard.

Le déchet sur la production d'avions est d'ailleurs élevé (20%).

78) Au cours du procès de Riom: "Le général Requin, commandant du 20ième corps d'armée, puis de la 4e armée, précise que ce dernier ne disposait le 16 janvier 1940 que de 10 Potez dont 6 indisponibles et de quelques Bloch bons pour la ferraille. Il ne reçut ultérieurement que 23 Mureaux avec seulement 20 pilotes. Un général de l'air lui fit cette observation: "Allez voir des équipages d'élite montés sur des casseroles." Cf. P. Tissier — *Op. cit.*, p. 57.

AVIONS

"On aura tout le temps nécessaire pour construire des avions quand la guerre aura commencé", avait déclaré le Ministre de l'Air, Cot. "Ainsi, ils seront du dernier modèle" [79].

Ce périlleux calcul a engendré toutes ses conséquences.

La disproportion initiale sera encore accentuée par le fait qu'une partie des avions français est immobilisée au Maroc et en Syrie, et que la majeure partie des avions anglais reste en Angleterre.

* * *

L'aviation hollandaise compte quelque 300 appareils anciens. Elle est à peu près complètement éliminée dès le premier jour, bombardée dans ses hangars.

L'aviation belge compte environ 250 appareils, dont les plus récents étaient anglais. *"Quand le danger devint plus menaçant, la Belgique voulut en acquérir davantage. Mais l'industrie britannique, surchargée déjà de commandes en vue de la satisfaction des besoins nationaux, ne put fournir que quelques Hurricanes"* [80].

L'aviation belge est également en majeure partie détruite au sol, dès l'ouverture des hostilités.

---

79) *The Spectator* — Londres — 5 Décembre 1941, p. 535.

L'optimisme de P. Cot est d'ailleurs déconcertant. Citons:

"Grâce au travail effectué en 1936 et 1937, nous avons désormais les meilleurs bombardiers du monde.

"En Juin 1936, j'étais obligé, faute de mieux, de commander des avions inférieurs à ceux de l'étranger; en 1938, le Ministre de l'Air peut mettre en construction des avions supérieurs à ceux de l'étranger; le renversement est complet."

Pierre Cot — *L'armée de l'air* — Éd. Grasset — Paris — 1939 — pp. 213 et 216.

80) *Belgique* — Éd. cit., p. 20.

Les chiffres de source française[81] indiquent sensiblement le même nombre d'avions pour la France.

Les diverses armées possèdent, le 10 mai 1940, comme avions modernes:

	Avions de chasse	*Avions de bombardement*
France	580	96
Angleterre	130	500
Total	710	596
Allemagne	1.500	3.500

Le Tribunal de Riom révéla toutefois une supériorité allemande beaucoup plus écrasante:

	France	*Allemagne*
A la déclaration de guerre	1.410	10.000
Le 10 Mai	1.730	15.700

Il y fut affirmé que sur les 1.410 avions de la France, 493 seulement étaient modernes.

Certains avions de reconnaissance étaient vieux de sept ans, et si lents qu'ils ne pouvaient être employés que la nuit[82].

---

81) Les chiffres cités sont ceux de J. Labusquière — Op. cit., p. 13. — H. Bidou, (Op. cit., p. 88) donne les mêmes indications.

Selon Guy La Chambre la progression de la fabrication, s'établit comme suit:

	Production mensuelle
Septembre 1938	39
Août 1939	285

Au 1er Sept. 1939 on a commandé 2095 avions aux Etats Unis.

Le 3 Juin 1940 le général Vuillemin se réfère, dans un rapport, aux "unités ridiculement inadéquates" qui gardent la frontière franco-italienne.

Cité dans *France's Air Force* — *Signal* — Berlin — 2e numéro de Septembre 1940 — Édition anglaise.

82) Gordon Waterfield — *What happened to France* — éd. J. Murray — Londres, 1940 — p. 81.

Le personnel aviateur semble également avoir été peu entraîné aux missions qui allaient être exigées de lui — ce qui, avec 6 avions de bombardement modernes, ne pouvait manquer d'être le cas.

Le 17 Avril 1940, Weygand déclare dans un rapport au Ministre de la Guerre:

"Des escadrilles de bombardement françaises à ma disposition, pas une seule ne pourra être employée en ce moment... Les pilotes devront être entraînés pour une période de deux à trois mois..." [83].

Est-ce par manque de pilotes qu'on n'utilise que la moitié des avions? Ou parce qu'ils sont trop inférieurs aux appareils ennemis?

Au procès de Riom l'ancien Ministre de l'Air Guy La Chambre relève une étonnante déclaration du général Vuillemin: "Les effectifs de l'armée de l'air au 25 juin 1930, date de l'armistice, étaient supérieurs, en dépit des pertes, à ceux du 10 mai" [84].

* * *

Fin Janvier 1940, l'aviation anglaise sur le continent comprend quatre escadrilles: deux de renseignement, une de combat, une de bombardement.

Lord Gort se plaint qu'à la date du 12 Mai 1940, en fait d'avions de combat, "le groupe était réduit à une cinquantaine d'avions. Quoique j'eusse demandé à Londres quatre escadrilles nouvelles, une seule me parvint" [85].

* * *

---

83) Cité par Alfred Gerigk — *That was why it happened* (Voilà pourquoi cela est arrivé) — Loc. cit.

84) Le même ministre ainsi que Daladier précisent: "Il existait à l'armistice, dans la seule zone libre, 4200 avions dont 1700 de première ligne et 800 en Afrique du Nord: *2500 d'entre eux ne furent jamais utilisés.*"

85) Lord Gort — 20.

Les Allemands possèdent seuls, et pendant deux ans, des avions en piqué. L'effet matériel et moral das Stukas sur le champ de bataille est effroyable [86].

TANKS

Les armées belge et hollandaise sont dépourvues de chars.

"L'armée hollandaise, écrit le Ministre des Affaires Étrangères de Hollande, avait été instruite et équipée en vue de la défensive plutôt que de l'offensive" [87].

Il en est de même de l'armée belge.

Estimant que "l'armée d'un petit pays pacifique doit être organisée, instruite et équipée en vue de la défensive... l'état-major belge, écartant *à priori* la création d'une aviation de bataille et d'unités cuirassées, consacra le maximum de crédits à l'acquisition d'armes défensives" [88].

Difficulté des états pacifiques quand un seul de leurs voisins adopte la mentalité et les méthodes de la conquête. Nécessité implacable pour les petits pays — prévue par Léopold II — d'avoir toujours un armement aussi efficace que celui de l'ennemi possible.

Les "gros bataillons" ne servent plus à rien sans le matériel le plus moderne et le plus complet.

La plupart des états-majors n'ont pas su tirer de la guerre d'Espagne les enseignements nécessaires.

Erreur qui plonge l'Europe dans le chaos actuel.

Mais erreur dont surtout sont responsables les grands pays, disposant d'une vaste métallurgie, d'une industrie de guerre étendue, et de moyens financiers adéquats.

---

86) La marine française disposait de quelques "piqueurs". Mais ils n'ont pas été employés dans les opérations du front.

87) E. N. van Kleffens — *Juggernaut over Holland*.

88) *Belgique* — éd. cit. — p. 105.

De moins en moins les petits pays pourront faire la guerre, à armes égales.

* * *

Quel est l'écart entre les chars français et allemands? [89]

Pour se rendre exactement compte du chemin parcouru il faut d'abord se rappeler qu'en 1918 l'armée française dispose de 3619 chars; l'armée allemande de 45.

En 1940, selon le Tribunal de Riom, les chiffres s'établissent comme suit:

	France	*Allemagne*
A la déclaration de guerre....	2.108	4.000
Le 10 Mai	2.160	8.000

En coordonnant divers témoignages, les estimations officielles des chars français au front paraissent exagérées; combien de ces chars étaient récents? [90]

Vers le 15 Mai déjà, il ne reste plus au front, au maximum, que cinq cents chars français en ordre de marche. Le 16, se forme la IV[e] Division cuirassée (325 chars) [91].

* * *

---

89) Selon Labusquière cet écart est le suivant:

	Chars légers	*Chars lourds ou moyens*
France	2.550	1.000
Allemagne	3.500	4.000

J. Labusquière. — Op. cit., p. 13.

Selon Bidou — dans un passage censuré par Vichy, dans l'édition en volume de la *Bataille de France* — le nombre de chars français était seulement de 1.600.

90) Reynaud déclare à Maurois: "Les chars n'existaient que sur le papier". A. Maurois — Op. cit., p. 84.

91) Le terme "division cuirassée" ne représente ni le même nombre de chars ni la même puissance de feu chez les adversaires. Une division cuirassée allemande comprend 400 tanks: 250 légers, (Pz Kw II, 10 tonnes) 150 moyens (Pz Kw IV, 22 tonnes) et lourds (jusqu'à 70 tonnes),

Les chars français sont, pour l'immense majorité, moins rapides, et disposent d'un moindre rayon d'action que les chars allemands [92].

Leur armement est moins efficace.

Le canon français de 47 mm. ne perfore la cuirasse des tanks allemands que jusqu'à 800 mètres (général Martin à Riom).

Ces nouveaux canons de 47 n'existent d'ailleurs que dans peu de chars. "La plupart de nos chars, commente le général Keller à Riom, n'étaient en fait armés que d'un canon de 37 mm. ancien, insuffisamment perforant" (400 mètres).

La tactique française a d'ailleurs consisté à égrener les chars à l'arrière du front. "On a monnayé les divisions cuirassées, on les a éparpillées, disloquées..." écrit le colonel Perré, commandant la IIe Division Cuirassée dans un rapport cité par Daladier à Riom.

On peut affirmer que pas la moitié des chars n'a pris part à la bataille de Flandre.

Une division cuirassée française comprend 160 chars: 80 légers (Hotchkiss, 12 tonnes), 80 moyens et lourds (Somua, 20 tonnes; B2, 32 tonnes).

En fait, ces chiffres varient.

Daladier déclare à Riom que la Ie Division Cuirassée qui débarque, en train, à Charleroi, ne comprend que 130 chars.

92) "La conception de nos chars, écrit Jean Labusquière, était défensive, alors que celle des chars allemands était offensive et leur assurait un vaste rayon d'action. Notre meilleur char (le B 1 bis) possédait un canon de 75 tirant dans l'axe; les chars lourds allemands étaient armés d'un canon de 77 tirant sous tourelle". Jean Labusquière — Op. cit., p. 13.

Un seul char (le Somua) fait 45 km à l'heure; les autres de 24 à 33 km.

Leur rayon d'action est de 5 à 8 heures. Un seul atteint 15 heures.

Parmi les plaintes recueillies au procès de Riom, on signale l'absence de chars-citernes, la carence d'appareils de radio (200 au lieu de 2000), et d'engins anti-chars accompagnant les divisions cuirassées.

Le procès de Riom a été l'occasion de graves réserves sur leur état mécanique [93].

Il semble encore que, faute de canons, les chars récemment sortis d'usine aient pris part au combat armés seulement de mitrailleuses [94].

Quant aux auto-mitrailleuses, leur rôle a été très inférieur à celui qui en était attendu. Blindage et armement en font une proie facile pour les chars et l'artillerie.

Leur usure a été rapide. Elles ont jonché les routes de la bataille [95].

La tactique allemande a d'ailleurs en général opposé l'artillerie anti-tanks aux chars français [96].

Le 10 mai 1940, la B. E. F. compte, suivant Lord Gort: deux bataillons cuirassés possédant 23 tanks lourds armés de canons, les autres tanks n'étant armés que d'une mitrailleuse, "sept régiments de cavalerie,

---

93) Le commandant du 35e bataillon de tanks, Ragaine, déposera au procès de Riom que les tanks n'étaient pas en ordre de marche au début de la guerre, et qu'ils durent être progressivement mis en état.

94) Vladimir Pozner signale, à propos de tanks neufs qui traversent Creil en se rendant au front: "Il manquait aux tanks la tourelle et le canon de 75 qui la garnit: le commandement envoyait à l'assaut des chars inachevés". V. Pozner — *Deuil en 24 heures* — Éd. Brentano — New-York, 1942, p. 65.

95) Le 10 mai, une formation de 45 blindées françaises appartenant à la Ie Division Légère Mécanique, part vers la Hollande; le 14 mai, elle ne compte plus que 13 voitures; le 16 mai, 4; et le 24 mai, la dernière rend l'âme.

Guy de Chézal — *En auto-mitrailleuse — A travers les Batailles de Mai* — Éd. Plon — Paris, 1941.

96) Les canons allemands de 37mm. n'étaient efficaces que pour rompre les chenilles. Ils n'avaient aucun effet sur la cuirasse de 70mm. des chars de 32 tonnes (B 2).

Par contre les howitzers de 105mm. les démolissaient irrémédiablement.

Selon un chroniqueur allemand, dans l'action qui mit aux prises les tanks lourds français avec l'artillerie anti-tanks allemande à Denée, près de Dinant, le 15 mai, 11 tanks lourds français furent ainsi détruits, sur 18, en trois quarts d'heure. Pendant ce temps, les tanks allemands attendaient, un peu plus loin, l'issue du duel.

équipés de tanks légers, un régiment d'engins blindes d'un modèle désuet" [97].

Les tanks anglais les plus récents en mai 1940 (Mark II, 25 Tonnes, Mark I, 10 Tonnes) se sont bien acquittés de leur mission.

Malheureusement ils n'existaient qu'en nombre infinitésimal.

Globalement la B. E. F. dispose d'environ 150 tanks, de valeur fort inégale.

* * *

Aucune des armées alliées ne possède de tanks lance-flammes.

ARTILLERIE

L'artillerie n'a pas dominé cette guerre. Mais ici aussi, certains faits sont lourds de conséquences.

L'armée belge avait renouvelé et particulièrement développé son artillerie.

Chaque division d'infanterie est dotée de 60 canons de 47 mm. Le nombre des mortiers de 75 mm. est triplé; "un nouveau canon de D. T. C. A. (canon de 40 Bofors) est mis en service" [98].

L'avance allemande en face de l'armée belge, a été, comparativement, lente.

Une critique serrée de l'artillerie française a été faite dans l'article officieux du *Temps* (14 Novembre 1940) et dans une série d'études dont la plus complète est celle du capitaine suisse Éd. Bauer [99].

En voici les principaux éléments:

La base de l'artillerie française est toujours le "soixante-quinze", qui s'est avéré encore redoutable. Mais il compte, en 1940, quarante-trois ans. Malgré ses

97) Lord Gort — 60.
Le 15 mai toutefois débarquent les premiers exemplaires de nouveaux tanks qui se sont avérés rapides et bien armés.
98) *Belgique* — Édit. cit. p. 103.
99) Cap. Éd. Bauer — Loc. cit.

perfectionnements, il est inférieur au 105 allemand. Il lance, en trajectoire tendue, 8 obus de 8 kilos à la minute, soit 64 kilos. Le 105 allemand lance par minute, en trajectoire courbe, six obus de 15 kilos, soit 90 kilos. En outre, le 75 doit combler toutes les lacunes; on l'emploie comme canon anti-chars (malgré son champ de tir horizontal de 6°, alors que les nouveaux canons ont un champ de 60°); comme canon anti-aérien (malgré sa faible vitesse initiale de 450 m/s).

Depuis 1939, l'état-major français songe à remplacer le "soixante-quinze" par un nouveau canon de 105 à affût biflèche; en Mai 1940, le 105 n'existe encore qu'en prototypes.

De même, la nouvelle artillerie anti-tanks de 47 mm. n'était que faiblement représentée au front. Le hasard de la bataille a d'ailleurs voulu que les batteries de 47 en possession de la 55e Division soient tombées entre les mains des Allemands, qui les ont tournées avec succès contre les chars français (selon P. Allard).

En fait d'armes anti-chars, la comparaison par division d'infanterie s'établit comme suit:

Division française	*Division allemande*
52 de 25 mm.	75 de 37 cm.
6 de 47 ou 75 mm.	12 de 2 cm.
—	—
58	87

En d'autres termes, dans la meilleure des hypothèses, contre une avance de plusieurs centaines de chars, les généraux Corap et Huntziger ne pourront mettre en ligne que deux canons anti-chars, au kilomètre, le long de la Meuse.

S'ils avaient eu le complément d'artillerie réglementaire à leur disposition, quelle en aurait été l'efficacité?

Les canons de 25cm. ne perçaient le blindage de 30 mm des chars moyens que jusqu'à 200 m. Ils étaient totalement inefficaces contre des blindages supérieurs ou à plus grande distance.

Certaines unités semblent même n'avoir disposé que de canons de 37 mm. datant de 1916 et sans puissance de pénétration.

Par contre des canons de 47 mm. reposaient dans des arsenaux et furent distribués après les premiers revers pour remplacer les canons de 25 cm. perdus.

* * *

La défense contre avions est sévèrement condamnée par le général Georges dans cette déclaration dont le président du tribunal de Riom fait état: "La défense contre avions à altitude moyenne était médiocre et la défense contre avions à basse altitude inexistante" [100].

* * *

Il semble qu'une grande partie de l'artillerie n'existait que "sur le papier".

"En moyenne, dit le rapport officieux du *Temps*, les divisions n'ont que 8 ou 10 pièces de 25 anti-chars sur l'allocation régulière de 25. Et la proportion d'une batterie de 4 pièces anti-aériennes par division n'est que rarement atteinte".

Le général Sicard témoigne au procès de Riom qu'il y avait "un manque considérable d'armes anti-chars et de tous les équipements anti-aériens". Sa division possédait "seulement 36 canons anti-chars au lieu des 60 réglementaires".

---

100) Le ministre Daladier reconnaît que ses déclarations devant le Parlement, en juin 1939, relatives à la production des canons anti-aériens de 90 et de 25 étaient inexactes. "Ayant sans doute été moi même trompé, j'ai eu tort de dire, à l'époque, que ces canons sortaient en série".

L'armée française, selon Daladier, possédait au 10 mai: "3700 canons de D C A de petit calibre dont 2500 de 25 mm." La construction en série du seul canon efficace (le 90) avait été "retardée".

De tous les hommes d'État français, seul Paul Reynaud sem-

Dans une discussion de *l'Énigme de la Meuse: La vérité sur l'affaire Corap,* Paul Allard [101] affirme que la 71e divison qui céda sur la Meuse, à Sedan, laissant la voie libre aux unités cuirassées de Gudérian, n'avait que trois canons de 25 mm. dont un hors d'usage [102].

Ainsi la comparaison de la défense anti-tanks française et allemande mène à des résultats troublants. L'artilleur français n'était guère exercé à lutter contre des tanks. Les moyens dont il disposait étaient très inférieurs à la tâche.

En Allemagne, le problème purement technique de la destruction des tanks avait été étudié et enseigné à fond [103].

Les Allemands employèrent diverses méthodes au cours de la bataille: flasques Molotov, grenades lourdes, charges de T. N. T. Ce fut surtout la "flak" (défense contre avions), abondante et efficace, qui eut raison des chars alliés; la flak accompagne les divisions cuiras-

---

ble s'être préoccupé de l'infériorité de l'artillerie française et en avoir mesuré les conséquences.

Le 10 novembre 1937 au cours d'une conférence au Théâtre des Ambassadeurs, il déclare:

"Nous devrons changer ou de politique militaire ou de politique étrangère. Car le canon lourd allemand tire 30% plus loin que le français, parce qu'il est plus récent..."

Cité dans P. Lombard — *Le Chemin de Munich* — Les Éditions de France — Paris — 1938 — p. 261.

101) Paul Allard — *L'énigme de la Meuse; la vérité sur l'affaire Corap.* Les Éditions de France, Paris, 1941.

102) Un état de choses semblable est rapporté à Belfort.

"Les quelques unités de la division Parvy" (63e) qui, après la chute de Belfort, le 18 Juin à 4 heures du matin, "ont improvisé la défense aux lisières mêmes de la ville — ont fait vaillament leur devoir: mais elles sont démunies de tous moyens antichars et on ne pouvait espérer qu'elles tiendraient contre les Panzer".

D'autant moins que les Panzer de Gudérian sont au nombre de 1800, exactement comptés.

Henri Bidou — *Les Combats et la fin de la VIIe Armée — Revue des Deux Mondes* — 15 Janvier 1941, p. 157.

103) Dans son "Bilan de la défense contre les tanks", G. P.

sées, protège l'infanterie et garde les endroits stratégiques.

* * *

L'infériorité d'armement français s'applique également aux mitrailleuses dont beaucoup datent d'ailleurs de 1907 [104].

Quant à l'artillerie lourde le général Mittelhauser à Riom déclare que "depuis l'autre guerre l'artillerie lourde n'avait fait aucun progrès [105].

---

von Zegschwitz, commandant du 25e Régiment de tanks allemand, conclut:

"La défaite attend l'État dont la défense anti-tanks n'a pas assimilé et devancé le développement technique des tanks à l'étranger et qui n'a pas donné à ses propres forces cuirassées la liberté d'atteindre le plein développement de leur puissance, en vue des décisions de la campagne. Les troupes cuirassées ne peuvent dominer un adversaire prêt à la riposte que si elles disposent au maximum de la surprise, de la masse, de la mobilité. Par contre la défense anti-tanks ne peut compter que sur sa prévoyance, ses renseignements, sa promptitude d'alerte et la rapidité de sa capacité de concentration dans l'espace menacé... Demain la défense anti-tanks est sans effet qui aujourd'hui se repose sur la conviction: *"Il n'y a plus de terreur de tanks!"*.

G. P. Zezschwitz — *Panzerabwehrbilanz* dans Heigl's *Taschenbuch der Tanks* — Teil III — Der Panzerkampf — Éd. J. F. Lehmann — München-Berlin 1938 — p. 219.

104) "Jamais nous ne reçûmes le nombre prescrit de mitrailleuses". H. Habe — Op. cit., p. 14.

Au procès de Riom on signale la vétusté des mitrailleuses (général Sicard) et même leur "mauvaise qualité". (Lieutenant colonel de réserve Verdurand). L'une est évidemment en rapport avec l'autre.

105) Le général Héring constate que "le déficit sur les prévisions était de 25% sur les 105 courts et de 33% sur les 105 longs."

MOBILITÉ DE L'ARTILLERIE

L'artillerie anglaise est entièrement motorisée.

L'artillerie anti-tanks et anti-avions française est à traction chevaline.

Les chevaux sont parfois parqués à de grandes distances.

En cas d'attaque de revers, on ne peut tourner les canons.

Mais la conséquence la plus désastreuse est l'impossibilité de créer rapidement un barrage de feu à un point déterminé.

Au moment de la course è la mer, Lord Gort protège plus de cent kilomètres d'un front nouveau avec des "stops" d'artillerie, *au cours d'une nuit.* Il peut augmenter la densité du rideau de feu aux moments critiques.

Par contre le bouclier de feu de l'armée française s'amincit au fur et à mesure de la retraite.

MUNITIONS

En ce qui concerne l'état des munitions, la plupart des données manquent. Mais celles qu'on connaît révèlent un état de choses inquiétant.

La production de certains types d'obus est déficitaire. Il y a pénurie de munitions à l'arrière [106].

La consommation de munitions pendant la guerre blanche a été fort basse. En sept mois, elle équivaut

---

106) La 55e Division ne possède que 3.000 obus anti--tanks de 47. Les munitions pour le 2.5 manquent. Il n'existe, en Mai 1940, que cinq mille obus anti-aériens de 90. On en produit mille par semaine. (En 1918, la France produit 300.000 obus lourds par jour).

à la consommation moyenne de deux jours à la fin de 1918. Que serait-il arrivé si elle avait atteint le niveau de 1918?

Des méprises et des confusions dans les réserves et les distributions ont donné lieu à bien des mécomptes [107].

Et l'absence de stocks suffisants dans le Nord devait limiter d'une façon désastreuse, dès le début, les possibilités de résistance d'un "camp retranché".

* * *

La fabrication des mines est totalement inadéquate. La production mensuelle de 2.000 mines anti-chars est entièrement absorbée par les armées d'Alsace.

Le général Huntziger se les voit donc refuser.

Le général Corap en demande 10.000. Il en reçoit 200 [108].

* * *

Dans bien des cas, les arsenaux regorgent de ce qui manque au front [109]. Trop souvent la machine administrative freine l'effort du combat [110].

La rapidité de l'avance allemande bouleverse d'ailleurs les plans, les perspectives, les initiatives et les courages.

Au procès de Riom le général Mittelhauser se plaint du manque de munitions.

107) Des auto-mitrailleuses revenant s'approvisionner à Avesnes, ne peuvent se procurer que des chargeurs et pas d'obus. Encore leur "bon" ne paraît-il pas régulier et le malheureux mitrailleur est-il renvoyé d'abord au colonel qui se trouve à quatre kilomètres hors de la ville...

Cf. Guy de Chézal — Op. cit., p. 121.

108) P. Allard — Op. cit., p. 19.

109) Cf. déclaration de Reynaud reproduite par A. Maurois — Op. cit., p. 84.

110) Saint-Exupéry nous évoque le commandant Alias: "Il a les traits tirés. Il n'a pas dormi... Il a tenté de lutter contre des magasins d'approvisionnements qui ne livraient pas leurs pièces de rechange". Antoine de St. Exupéry — Op. cit., pp. 13-14.

DÉFICITS DE LA B.E.F.

De son côté, Lord Gort signale de "sérieux déficits dans les stocks" de la B. E. F.[111]. Il fait part au gouvernement anglais, au début de la campagne, de ses "graves appréhensions" en ce qui concerne l'insuffisance en canons, en munitions, en appareils divers[112].

Le 24 Mai, les troupes anglaises qui s'étendent entre Lille et la frontière belge reçoivent l'ordre "d'économiser les munitions" à cause de "dérangements sur les lignes de communication". En cours de journée, un télégramme urgent ordonne qu'aucun canon ne peut tirer plus de cinq coups par jour"[113].

La capture des ports de la Manche empêchera les armées du Nord de renouveler des stocks qui s'épuisent tous avant la fin de la bataille. Le 24 Mai, l'armée anglaise possède encore 300 coups par canon. La marine réussit à débarquer des munitions sur les plages entre le 26 et le 30 Mai.

Mais il est évident que ce ravitaillement lent et difficile n'eût pu durer longtemps.

Seule, comme le remarque Lord Gort, "la brièveté de la campagne a empêché de sentir tous les effets de ces déficiences"[114].

AFFAIBLISSEMENT PROGRESSIF D'UNE ARMÉE EN RETRAITE

La rapidité et le désordre fatal d'une retraite sévèrement bousculée ont multiplié les abandons, entraînant un affaiblissement progressif des moyens de défense[115].

---

111) Lord Gort — 3.

112) Lord Gort — 10.

113) Cf. Lieutenant-Colonel A. C. Shortt — *The Story of the B. E. F.* — The Royal Engineers Journal — Chatham — Décembre 1941.

114) Lord. Gort — 10.

Le remplacement des pièces n'a pas pu suivre. Le ravitaillement en munitions a été précaire [116].

Dans de nombreux cas, les chevaux de l'artillerie française ayant été tués, on a dû laisser les canons à l'ennemi.

SERVICE DES TRANSPORTS

L'artillerie allemande, toute neuve et hautement "spécialisée", comporte moins de types que l'artillerie française, ce qui en a facilité la production et le ravitaillement.

Mais le service des transports allemands — célébré d'ailleurs à l'envi dans les films de guerre allemands — s'est révélé beaucoup mieux organisé que le service correspondant allié.

Il ne semble pas que les tanks ou l'artillerie allemande aient jamais dû attendre longtemps de nouvelles munitions [117].

---

115) Sur l'abandon massif d'équipements, voir H. Habe — Op. cit., pp. 33, 58, 90.

116) Le général Lenclud témoigne à Riom qu'en Mai 1940, les troupes franaises reçoivent l'ordre de "tirer le moins possible... probablement vu le manque de munitions".

J. Baradez, de son côté, signale pour l'aviation "les ravitaillements en essence et en munitions de plus en plus problématiques". J. Baradez — Op. cit. p. 61.

L'absence de munitions est devenue totale, pour certaines divisions, lors de la Bataille de France.

117) Pendant la *Bataille de Flandre*, l'État-major allemand accumule déjà, le long de la Somme, les approvisionnements nécessaires pour la *Bataille de France*.

Le 5 juin au matin, grâce au travail de jour et de nuit des colonnes de transport, qui abattent 300.000 kilomètres, il dispose, sur la nouvelle ligne de départ, d'une première masse d'approvisionnements qui comprend:

60 millions de Kg. de munitions,
15 millions de litres d'essence,
22 millions de Kg. de ravitaillement.

ÉQUIPEMENT DU FANTASSIN

Si l'on termine cette revue des armes par l'équipement du fantassin français, on arrive aux mêmes conclusions douloureuses.

Au vieux Lebel qui a vingt-quatre ans, le commandement se propose de substituer un nouveau fusil de 7.5 cm. de calibre, arme bien supérieure. Mais les premiers exemplaires sont à peine distribués en mai 1940[118].

Le fantassin français est en général armé du Lebel 1916. Le cavalier a un modèle plus ancien encore. Les troupes auxiliaires se proposent de lutter contre les mitraillettes allemandes de 1838-39 soit avec le fusil Lebel de 1886, soit avec le fusil Gras de 1874, véritable pièce de musée.

Les Allemands auront rassemblé avec une surprise mêlée de respect ces armes vénérables[119].

---

118) "Notre équipement, écrit le chroniqueur du 21e Régiment de Volontaires de la 35e Division, était à pleurer. Juste avant le départ, nous avions reçu un nombre infinitésimal des nouveaux mousquetons, le fusil français moderne, à peu près aussi bon que l'allemand. Pas plus de cinq pour cent du régiment dans ma compagnie de deux cents hommes, pas plus de sept ou huit motocyclistes, possédaient ce fusil; les autres, pauvres mortels, possédaient des fusils datant de vendages aussi vieilles qut 1891. Moi-même, j'avais un Remington, formidablement long et mince, qui pesait le dernier gramme de dix kilos. La culasse de ce fusil nº 1751 était tellement usée que les cartouches tombaient et retombaient. Pourtant c'était une arme efficace comparée à quelques autres du régiment, qui étaient si désespérément et irrévocablement rouillées que leur chargement semblait hors de question". H. Habe — Op. cit., pp. 13-14.

119) A propos du Lebel 1886 et du Gras 1874:

"Quelques-unes de ces armes approvisionnées à trois cartouches ont été effectivement déposées au poste-frontière de la Ronde, près de Verrières, par des hommes du 15e génie de Toul, le 17 juin 1940". Cap. Éd. Bauer — Loc. cit.

L'infériorité d'armement des fantassins français avait amené l'État-major à mettre en route la fabrication de pistolets-mitrailleurs.

Mais, en mai 1940, ils sont bien rares.

* * *

Beaucoup de soldats n'ont d'ailleurs même pas de fusil... Au début de la guerre, lors de la première inspection du 21e Régiment de Volontaires précité, le colonel demande:

— Mon général, sur mes 2.300 hommes, 800 n'ont pas de fusil. Allons-nous faire une guerre sans armes? [120].

Le chroniqueur qui fait partie de ce régiment, emporté par l'indignation, résume son impression dans l'acerbe critique que "les batteries de cuisine en aluminium" étaient "les seules armes modernes de l'armée française" [121].

* * *

D'innombrables détails défectueux dans la préparation de la guerre se retrouvent dans les mémoires et récits des événements. Quelques-uns étaient inévitables. D'autres résultent d'un excès de conservatisme ou d'un manque de prévoyance: équipement trop lourd (25 kilos), appareils de radio de 1920, totalement inopérants, rations de conserves datant de 1916 à 1920, absence de médicaments, de cartes, etc.

En 1870, les officiers français n'avaient que des cartes de l'Allemagne. En 1940, ils doivent à nouveau

---

120) H. Habe — Op. cit., p. 15.

121) Id. Op. cit., p. 29.

L'armée française a-t-elle reçu le 1er août 1939 seulement 85.000 nouveaux fusils, comme le déclare le procureur général à Riom ou 101.000 comme l'affirme Daladier? Il en fallait, selon le procureur général, 800.000...

traverser le pays au petit bonheur[122]. On voit même un général s'enquérir de la route aux passants et solliciter à tout venant le don d'une carte[123].

PUISSANCE DE FEU

Il est toutefois un aspect plus grave du problème. C'est que, si rien n'avait manqué aux dispositions réglementaires, l'armement des divisions françaises souffrait encore d'une infériorité décisive tant dans la puissance de feu que dans sa mobilité.

En tenant compte du nombre de pièces, de leur calibre, de leur rapidité de tir, de leur portée, de la vitesse initiale, du poids, on a pu établir que la puissance de feu d'une division allemande représente quatre fois la puissance de feu d'une division française.

---

122) Citons:

"Les deux commandants de la compagnie responsables pour la vie de quatre cents hommes, découvraient, à deux kilomètres du front, qu'aucun d'entr'eux n'avait une carte". H. Habe — Op. cit., p. 38.

Des erreurs d'itinéraire entraînent des kilomètres de marche inutile. Cf. Id., Op. cit., p. 32.

123) "Nous arrivâmes à un carrefour... Nous nous mîmes une fois de plus à la recherche d'une carte... Il y avait des soldats aux alentours. Ils formaient un petit groupe et, comme nous approchions, nous vîmes un général en conversation avec eux. Ceci était un peu gênant. Il ne serait pas correct de demander sa route à quelqu'un de si haut placé! Avant que nous eûmes le temps de parler, il s'adressa à nous et, à notre surprise, nous demanda si nous avions une carte de la région. Un général sans carte! C'était inconcevable!"

C. Denis Freeman et Douglas Cooper — The road to Bordeaux (La route vers Bordeaux) — éd. Cresset Press — Londres — 1940 —pp. 203-204.

Lors de l'offensive d'Arras, un conducteur de char anglais sur huit possède une carte de la région.

Il y a toutefois lieu de remarquer que la rapidité des mouvements n'a guère facilité la distribution des cartes.

L'estimation de cette puissance, faite suivant les calculs de l'auteur de cette formule, Lt E. A. Raymond, (Armée Américaine)[124], s'établit comme suit:

Allemagne —	*Division d'Infanterie*	1.200
	Division cuirassée	950
Angleterre		507
France		303

LA VICTOIRE DES H. P.

Il y a lieu, dans cette brutale opposition de forces mécaniques, de tenir présent à l'esprit que l'Allemagne lance à l'assaut, dès la première heure, toute son aviation, et presque toutes ses forces cuirassées et motorisées, tandis que la France laisse d'abord ses trois divisions cuirassées immobilisées, éparpille ses chars dans toute la France en vue de tâches subsidiaires, n'utilise que la moitié de ses avions, c'est-à-dire qu'elle n'emploie jamais qu'un tronçon de sa chaîne de H. P. De même l'Angleterre garde dans l'île la majeure partie de son aviation.

Si l'on essaie de réduire à un dénominateur commun la puissance des tanks et avions sur le front d'Occident, c'est-à-dire la mobilité de l'artillerie, en admettant pour chaque engin le même nombre de H. P. et en tenant compte de la capacité de remplacement, on pourrait dire que le 10 mai 1940 l'Allemagne écrase les Alliés avec une supériorité de 14 millions de H. P., et que le 15 mai, déjà, elle leur oppose environ 15 millions de H. P. contre un million de H. P.

---

124) L. T. *E. A. Raymond*, F. A. — *Fire Power — The Field Artillery Journal* — Washington — August 1941.

L'auteur fait remarquer que la meilleure résistance offerte par les Anglais est due à cette différence de puissance de feu. Il signale que celle d'une division russe est de 617.

Ces valeurs ont sans doute été modifiées depuis.

QUESTIONS SUBSIDIAIRES

AÉRATION DES FORTINS — PONTS — PARACHUTISTES

La guerre moderne est un vaste mécanisme où chaque rouage concourt à la marche de la victoire. Mais ce serait dépasser le cadre d'un essai que de démonter cette énorme horlogerie. Deux ou trois points méritent toutefois d'être signalés.

Le manque d'aération des ouvrages fortifiés eut des effets terribles — pour les défenseurs [125]. (Certaines prises d'air frais dans la ligne Maginot sont refoulées

---

125) *La Tragédie de la Ferté*:

Dans la nuit du 18 au 19 mai se déroule une des plus effroyables tragédies de la guerre. La garnison de l'ouvrage La Ferté meurt asphyxiée dans le couloir souterrain, à 34 mètres sous terre...

Le 18 mai la division saxonne qui a forcé le passage de la Chiers, part du village de Villy pour s'emparer de l'ouvrage fortifié 505, appelé La Ferté.

Les maisons fortes sont détruites, les fortins nettoyés. Les batteries de 21cm écrasent les coupoles des casemates et frayent des avenues à travers les barbelés.

En bondissant d'un trou d'obus à l'autre, les pionniers allemands s'avancent jusqu'à l'ouvrage B. Des charges-tendues et des grenades à main réduisent au silence, dans chacune des trois casemates, les six embrasures qui crachaient la mort.

Au cours de la nuit du 18 au 19 les batteries de 21cm et les explosions de briques de 3 kilos de TNT dominent également la résistance des quatre casemates de l'ouvrage A.

Le silence règne. Mais, à l'intérieur, d'épaisses colonnes de fumée provenant de l'incendie, du tir des canons français, et de l'explosion des obus allemands, descendent les 168 marches de l'escalier en colimaçon qui gagne le couloir souterrain.

Ce couloir, long de 100 mètres, réunit les deux ouvrages. Des deux extrémités, dans l'ombre et le brouillard des gaz asphyxiants, les 220 hommes de la garnison, pourchassés par la fumée irrespirable, se ruent vers l'issue opposée, où ils espèrent trouver le salut, et se heurtent dans une tragique mêlée.

Quelles luttes atroces eurent lieu à 34 mètres sous terre, dans la nuit, sons l'étreinte des gaz?

Quand un bataillon de reconnaissance allemand, après plusieurs jours de vains efforts, réussit, grâce à l'emploi de masques

par des conduites qui ont plus de deux kilomètres de long).

Les remarquables progrès du corps de génie allemand ne furent pas une des moindres surprises de la campagne.

Rhin, Meuse, Escaut, Oise, Somme, d'innombrables canaux, sont franchis en quelques secondes par des radeaux en caoutchouc ou des canots blindés à moteur. Sous le feu ennemi, sous les attaques de l'artillerie et de l'aviation, les pontonniers construiront, en peu d'heures, de jour et de nuit, des ponts qui permettront le passage des tanks [126].

Ils édifieront ces ponts par dizaines — tous les calculs ayant été faits d'avance et tous les matériaux étant rapidement amenés à pied d'oeuvre.

Ils permettront ainsi la marche en avant des divisions, sans interruption, sans délai.

Dans cette guerre de vitesse, cette guerre au chronomètre, la non-destruction de certains ponts: en Hollande (Berg, etc), en Belgique (canal Albert), en France (Sedan, etc.) a moins d'importance qu'on ne l'a cru généralement. Leur destruction n'eût provoqué qu'un bref retard, sans importance vitale dans le déroulement des opérations puisque *la maîtrise du ciel, qui seule*

à oxygène, à pénétrer dans le couloir souterrain, il trouve une montagne de cadavres affreusement entrelacés.

Quant au commandant, il s'était "enfermé dans une des chambres d'approvisionnement souterraines, qui contenaient des provisions pour six mois et, dans son désespoir, il se tira une balle dans la tête".

Quinze jours plus tard, les 220 morts de La Ferté furent enterrés dans une fosse commune à Villy.

D'après le récit du chroniqueur de guerre Dr. Lahne rapporté dans: *Glückhafte Division — Panzerwerk 505. Das Grauen im Werk "La Ferte"* (La division qui a de la chance — L'ouvrage 505 — L'horreur de l'ouvrage "La Ferté") *Die Wehrmacht* — 12 février 1941.

126) Un pont sur la Marne, d'une capacité de charge de six tonnes et demie, est construit en une heure et demie, le 11 juin, de 13h.30 à 15h. Les ponts de Meuse ont demandé de deux à sept heures.

permettait le maintien de cette destruction, n'appartenait pas aux Alliés [127].

* * *

Seuls encore, les Allemands ont développé la technique des "chasseurs parachutistes" et des troupes déposées par planeurs. Ces troupes envahiront des aérodromes, investiront des villes, asphyxieront des forts, détraqueront les communications, couperont les lignes téléphoniques, et à la faveur de ruses anciennes — déguisées, en civils, voire en religieuses — se mêleront aux réfugiés, s'empareront de ponts, sèmeront la désorganisation, la panique.

Ces troupes s'empareront de points stratégiques, des heures, voire des jours, avant l'arrivée de renforts.

Elles tiendront les ponts du Moerdyk, les aérodromes de Hollande, loin des bases allemandes, attendant avec confiance la marche en avant des chars.

Technique pleine de hardiesse, dont les ressources sont loin d'être épuisées.

COÛT DES ARMEMENTS

La différence des armements se reflète, d'une façon synthétique, dans le coût.

Au cours des six années précédant la guerre, selon une déclaration de Hitler, l'Allemagne consacre à son armement 90 milliards de marks, alors que la France n'y consacre que 15 milliards et l'Angleterre 25 milliards [128].

---

127) La liaision terre-air a d'ailleur été inadéquate.

Le commandant Héring au procès de Riom rapporte que, lors de l'attaque de Vernon, ayant demandé des avions pour soutenir une contre-attaque, on lui déclara à l'État-major des Forces de l'Air "qu'il fallait un préavis de cinq heures"!

128) Commentant ces chiffres, le Prof. Dr. Hunke dans un article de propagande: *Can Germany be conquered by economic means?* (L'Allemagne peut-elle être conquise par des moyens éco-

PÉRIL DE L'ACCOUTUMANCE

Dans ce panorama de lacunes tragiques, il faut sans doute se garder de prendre au pied de la lettre des témoignages qui n'ont pu être contredits. Quelques conclusions ne sont-elles pas trop imprégnées du pessimisme de la défaite? Le tableau n'est-il pas volontairement noirci par ceux qui veulent se décharger du poids de la débâcle?

Ne faut-il pas tenir compte du fait que la guerre ne s'apprend que sur les champs de bataille?

Dans un conflit mondial auquel participent plusieurs pays, le plus voisin du brasier est prédestiné à devenir la victime la plus cruellement frappée. Son expérience sert de leçon aux autres.

La géographie comporte des périls dont il serait injuste de ne pas tenir compte. Le moindre n'est pas celui d'émousser l'inquiétude à force de côtoyer chaque jour la même menace.

La France a trop compté sur le Temps.

Le Temps est un mercenaire qui se vend et s'achète.

Mais dans la guerre sa rançon est de chair et de sang.

Parfois, elle est trop lourde.

---

nomiques) publié dans *Signal* — Berlin — 15 juillet 1940, déclare que la valeur productive d'un ouvrier allemand en 1935 était de 4140 marks et celle d'un ouvrier anglais de 3363 marks. Mais il n'indique pas les bases de ce calcul douteux.

Les dépenses pour la défense nationale de la France absorbent, en 20 ans, de 1919 à 1939, environ 400 milliards de francs.

	Budget du Ministère de la Guerre	Armement
	(*en millions*)	
1933	5467	735
1939	9242	9320

CHIMÈRES DE GÉNÉRALISSIME

Il est étrange que, en face d'innombrables avertissements, les chefs de l'armée française n'aient prêté qu'une attention secondaire au problème technique de la guerre.

La préparation allemande n'était guère secrète.

Les revues militaires allemandes abondaient de détails sur l'armement et les méthodes de combat.

Même les revues populaires donnaient avec force photographies les procédés d'attaque employées par l'armée aux manoeuvres et dans les "guerres de préparation".

Les avions et les tanks figuraient dans les déploiements de force que le III[e] Reich organisait périodiquement.

Le général Vuillemin put se rendre librement compte, en juillet 1938, des progrès de l'industrie aérienne allemande. Le *stuka,* comme le rappela Daladier au procès de Riom, avait été exposé à Berlin, au salon de l'aviation, en 1938.

Les caractéristiques des tanks tchèques, incorporés dans les divisions cuirassées allemandes, étaient familières à l'état-major français.

Enfin la guerre de Pologne permettait de connaître tous les procédés de l'État-major allemand.

Dès 1935, le déséquilibre des forces mécaniques qui vont s'opposer crève les yeux du moins averti.

Il frappe aussi Pétain, Weygand, Gamelin.

Mais quelle est leur réaction?

Quand Reynaud, le 3 mars 1935, présente à la Chambre un projet de loi visant à la création de 12 divisions cuirassées (l'Allemagne n'en possède encore que trois en 1938), Gamelin s'y oppose.

Weygand et Pétain accablent de leur mépris les propositions de De Gaulle — qui auraient dû choquer les hommes poltiques beaucoup plus que les militaires.

En 1936, le Maréchal Pétain signale le réarmement allemand: "Le Reich disposera ainsi, en 1936, d'une énorme flotte aérienne militaire, pourvue de types ultra-modernes...

"Ajoutons encore qu'il est actuellement procédé en Allemagne, sur un rythme rapide, aux fabrications d'armement les plus complètes, qui depuis un an occupent nuit et jour les industries allemandes" etc...

En comparant les forces militaires des deux pays, le maréchal Pétain constate que "le déséquilibre qui existe dès maintenant à cet égard entre la France et l'Allemagne risque de devenir tragique à partir de 1936".

Mais quelle solution préconise-t-il?

Uniquement le "renforcement de notre couverture" et "l'amélioration de nos formations mobilisées", c'est-à-dire un temps d'instruction prolongé. Il ne voit de remède que dans l'augmentation des effectifs par le service de deux ans [129].

De même Weygand, examinant, en 1936, *l'état militaire de la France,* tout en constatant que l'armée allemande est capable d'une offensive brusquée "sans mesure préalable révélatrice", rejette la conception d'une armée cuirassée.

"...une armée d'élite ou de choc, composée de soldats de métier, richement dotée de matériel moderne, et, en arrière, une armée de second choix, composée d'hommes du contingent et moins pourvue de toutes manières, car il ne pourrait en être autrement. Cette dernière armée aurait vite fait de décliner moralement et intellectuellement à l'état de milice... Non, à aucun prix deux armées, quand même la chose serait matériellement réalisable. L'armée française doit être une, comme la France elle-même".

---

129) Maréchal Pétain — *La sécurité de la France au cours des années creuses* — Revue des deux Mondes — 1er mars 1935. Citons: "La loi de deux ans seule peut assurer au peuple français la quiétude, donner confiance à nos alliés, décourager

Il garantit que "le matériel dont est dotée l'armée a fait depuis quelques années des progrès considérables". Mais il se contredit aussitôt, en se plaignant que "si tout existe, tout est à compléter". Il signale les retards de production. "Les prototypes se succèdent, et *l'armement d'une unité devient une exposition de spécimens*".

Il infirme ses rassurantes déclarations par une accablante constatation:

"Les réalisations ont été jusqu'ici assez lentes pour que des unités, depuis longtemps motorisées, *possèdent du matériel de modèle désuet ou déjà usé, et n'aient jamais reçu leur entière dotation.* Il arrive que ces unités quoique incomplètes se voient obligées de céder une partie de leur matériel à des formations nouvellement motorisées". (130)

Mais, étrangement, les déficiences techniques ne semblent guère le préoccuper. Il ne sort pas des lieux communs du journalisme — et limite ses remèdes à la nécessité d'une amélioration générale basée elle aussi sur des effectifs augmentés, une durée du temps de service plus longue, une préparation morale plus nationale.

Comment Gamelin, Weygand, Pétain pouvaient-ils à ce point sous-estimer l'efficacité des réalisations mécaniques du Reich? N'insister que sur l'augmentation des poitrines nues?

Tous trois avaient-ils oublié la supériorité écrasante dont l'aviation allemande avait joui en 1914?

Ne se souvenaient-ils plus des cris de rage des troupes en 1914? Voire en 1917? Et que les hommes avaient failli faiblir devant la menace sans riposte des

---

l'adversaire et procurer à la paix européenne les plus grandes chances de stabilité".

130) Général Weygand — *L'état militaire de la France — Revue des deux Mondes* — 15 octobre 1936.

Examinant à nouveau, en 1937, le problème de la *Sécurité Française*, le général Weygand, tout en constatant l'ascension vertigineuse de la production métallurgique et de l'armement allemands, tout en incriminant la "lenteur" de la mobilisation industrielle, minimise l'absence de matériel. "Il y a seulement des lacunes à combler". Il ne souffle mot des chars.

avions allemands, qu'on appelait alors des "aviatiks"? [131].

Pouvaient-ils oublier que, en 1918, 53 usines allemandes produisaient 2.000 avions par mois? Ignorer la menace de Goering, que le système des "cellules" permettait à l'industrie allemande de faire face à n'importe quelle coalition de puissances dans la production d'avions?

Quel était donc le programme d'armements envisagé par Pétain, Weygand, Gamelin?

Loin d'étendre la riposte en s'appuyant sur des industries amies, on assiste, au contraire, à l'étrange spectacle de militaires paralysant la défense en rognant les sommes proposées par les ministres civils et votées par le Parlement!

C'est Pétain qui diminue de 200 millions (décret-loi du 4 avril 1934) les crédits militaires pour l'installation des camps d'instruction et l'acquisition du matériel de guerre. C'est Pétain qui propose (1934), pour l'ensemble des fortifications le long de la frontière du Nord, un crédit dérisoire de 1.275 millions.

Général Weygand — *Sécurité Française* — Revue Hebdomadaire — Paris — 6 février 1937.

Dans sa condamnation de l'armée de métier, il se sert du même argument que le général Debeney.

"La constitution d'une armée de métier, avouée ou déguisée, coupe l'armée française en deux, elle nous fait deux armées" etc. Général Debeney — Op. cit., p. 21.

131) Citons au hasard:

A Dixmude, en Octobre 1914: "Il y avait continuellement sur nous deux ou trois aviatiks, comme la misère sur le monde. Quand ils avaient regagné leur perchoir, on était sûr de son affaire: les marmites nous arrivaient droit dans l'œil. Et quelle musique!" (Cité par Ch. Le Goffic — *Dixmude* — Paris — Éd. Plon, 1916, p. 193).

A Nieuport, le 13 Juin 1917, lors de l'offensive anglaise sur Westende: Une nuée d'avions, réunis en secret, confère aux Allemands "une maitrise incontestée" (Com. Robert Thys — *Nieuport* — Liège, Éd. De Soer, 1922, p. 89).

A Nieuport, le 10 Juillet 1917; "La situation est critique et l'impression ressentie compte parmi les plus angoissantes de la

C'est Pétain encore qui, sous prétexte qu'il ne veut pas être arbitre et partie, refuse de convoquer le Haut Comité Militaire et le Conseil de Guerre.

Pourtant Weygand lui-même avait signalé la nécessité de réunir ce Conseil pour reviser et coordonner l'effort d'armement.

Quand le Conseil des Ministres, le 21 juin 1935, accorde au général Maurin 2.800 millions pour son programme d'armement, le général Maurin ne trouve pas l'emploi de 1.600 millions...

En 1934, Pétain a oublié qu'en 1917 il se plaignait de l'infériorité du matériel français [132].

Il a oublié les effets désastreux du rationnement de l'artillerie française. Il a totalement oublié que, en 1917, il déclare à Poincaré, qui rapporte ce propos: "La question de l'aviation domine la guerre".

Il a totalement oublié la leçon que Foch a laissée dans son *Mémorial* et sa pénible conclusion au point de vue "matériel": "Nous sommes plus ou moins retombés dans l'ancienne routine".

---

guerre. La supériorité de l'ennemi est écrasante; les avions allemands volent à quelques mètres du sol et mitraillent à bout portant: entre le pont du chemin de fer et la cave des officiers, un aviateur, que je perçois distinctement à moins d'une cinquantaine de mètres, s'applique à laisser tomber sur nous des grenades à main!" Id., Op. cit., p. 90.

132) "Nous luttons, au point de vue artillerie dans la proportion de un contre deux, écrivait-il le 11 Juin 1917; cette situation ne saurait se prolonger indéfiniment sans danger pour la sécurité de notre front". Cité par le Général Laure — *Pétain* — Éd. Berger-Levrault — Paris, 1941, p. 91.

La responsabilité de Pétain dans la désorganisation de l'appareil militaire français est d'ailleurs singulièrement accentuée par ses panégyristes. Le général Laure qui écrit son gros ouvrage sur Pétain en collaboration avec le général Audet, le Lieutenant-Colonel Montjean et le Lieutenant-Colonel Buot de l'Épine, fait, à ce sujet, cette grave déclaration:

"Le rôle joué par Pétain, après la guerre, dans la réorganisation de l'armée, est, en général, mal connu dans les milieux militaires.

"Il a connu de toutes les dispositions importantes; il a été l'inspirateur du plus grand nombre d'entre elles; il a examiné et approuvé les autres. Son action s'est étendue à toutes les ques-

Par contre, Pétain suggère sa propre candidature comme "arbitre suprême" des choses militaires, dictateur de l'armée... [133].

Tragique débat des hommes, des idées, des méthodes et des ambitions. Débat dont la France a fait les frais. Débat qui a obscurci le problème essentiel.

Commencé trop tard, écrasé par la routine administrative, rongé d'hésitations, le programme de 1936, sévèrement mis en route seulement en 1939, ne permit pas à la puissance industrielle de la France, ni au génie de ses inventeurs et techniciens, de rétablir un ordre rompu. Il ne permit pas à l'ouvrier français de s'adapter à des exigences de production qu'il ne soupçonnait pas être si impérieuses.

En Mai 1940, alors que la production française démarre, l'Allemagne possède déjà une supériorité foudroyante.

Malgré cette infériorité manifeste du matériel, l'absence de toute aviation de bombardement, le manque d'entraînement des troupes aux conditions réelles de la guerre, le généralissime Gamelin ne cessa d'inspirer confiance aux divers gouvernements dans l'état de préparation de l'armée française.

Il la garantit encore, au Ministre de la Guerre, Éd. Daladier, quelques jours avant la déclaration de la guerre, le 23 Août 1939 [134].

---

tions touchant directement ou indirectement l'ordre militaire et elle a été incessante". Cf. Laure — Op. cit., p. 243.

133) Maréchal Pétain — *Défense nationale et commandement unique* — Revue des Deux Mondes — 1er Mai 1936.

134) Cf. le *Procès Verbal* (rédigé par le général Decamp) de la *réunion tenue au Ministère de la Guerre*, le 23 Août 1939, à 18 heures, publié dans *Gringoire*, le 19 Décembre 1940, par Philippe Henriot: *Comment mourut la paix*.

DISPOSITIF DES ARMÉES

A — ARMÉES ANGLO-FRANÇAISES

Les troupes anglo-françaises sont divisées en trois groupes d'armées. Un seul prend part à la bataille de Flandre: le Ier, sous les ordres du général Billotte. Ce groupe s'étend de Dunkerque à Longwy. Les 2e et 3e groupes, sous les ordres des généraux Sélestat et Besson, se trouvent derrière la ligne Maginot, de Longwy à la frontière suisse.

Seul le Ier groupe forme le volet mobile tournant sur la charnière de Sedan, point de jonction entre la IXe et la IIe Armée, et point de rupture choisi par les Allemands.

Le Ier groupe, divisé en cinq armées, est numériquement moins important que celui qui se tient derrière la ligne Maginot[135].

---

135) Voici le dispositif des troupes anglo-françaises:

Secteurs	*Armées*	*Composition*
Dunkerque à Bailleul	VIIe Giraud	4 divisions d'infanterie 2 " motorisées 1 " mécanique
Bailleul à Maulde	B. E. F. Lord Gort	9 divisions d'infanterie 1 brigade de tanks
Maulde à Hirson	Ie Blanchard	3 divisions d'infanterie 1 " de forteresse 2 " mécaniques
Hirson à Sedan	IXe Corap	5 divisions d'infanterie 2 " de cavalerie 1 " motorisée 1 " de forteresse 1 brigade de spahis
Sedan à Longwy	IIe Huntziger	5 divisions d'infanterie 2 " de cavalerie 1 brigade de cavalerie

Sur l'ensemble du front nord, la France dispose de trois Divisions Légères Mécaniques, de sept divisions motorisées et de cinq divisions de cavalerie mixtes.

Les trois divisions cuirassées sont en réserve à Reims. Elles y sont encore le 11. La Ie sera envoyée à Charleroi. Les deux autres seront employées à colmater la brèche de Sedan.

* * *

Les troupes envoyées en Belgique sont de valeur fort inégale.

Sur les dix-sept divisions d'infanterie non motorisées qui forment l'aile marchante, il y a dix divisions de réserve et sept d'active[136].

Les troupes qui occuperont la Meuse, de Namur à Sedan, *seront les plus faibles de tout le front.* Les cinq divisions du général Corap comprennent une division nord-africaine, deux divisions de première réserve A, et deux divisions de deuxième réserve B, ces dernières n'ayant donc eu que sept jours d'entraînement en six ans. (Quel entraînement supplémentaire ces troupes ont-elles reçu pendant les huit mois de la guerre blanche?)

Le 12 mai, la division nord-africaine n'est encore qu'à Hirson. Elle avance lentement vers la Meuse. En trois jours — ou plutôt en trois nuits — certaines troupes n'ont pas fait 60 kilomètres.

Derrière la IXe et la IIe armée sont disposées en réserve quatre divisions motorisées et trois divisions d'infanterie

136)

Réserve	*Active*
5 divisions de première réserve	4 divisions nord-africaines
5 divisions de deuxième réserve	1 division d'infanterie coloniale
	2 divisions françaises
10	7

Les divisions motorisées sont actives.

Le 12 mai, de Namur à Sedan, à part la 5e division motorisée au sud de Namur, *il n'y a que des troupes de réserve.*

* * *

Il semble que le général Gamelin ait eu plusieurs fois, en dernier lieu sous la pression de Reynaud, le projet d'une avance à travers la Belgique. Solution de désespoir qui ne tenait aucun compte des machines.

Daladier, par contre, était d'avis de reculer tout projet d'offensive jusqu'en 1941.

Les deux calculs étaient basés sur des prémisses inexactes.

L'écart existant entre les deux armements assurait déjà la victoire à l'armée allemande en Septembre 1939. A mesure que le temps passait, cette victoire devenait de plus en plus certaine, par suite de l'absence en France d'une politique de réarmement massif, en se servant sutout des ressources étrangères. La production anglo-française, de Septembre à Mai 1940, devait être et s'est avérée bien inférieure à la production allemande pendant la même période.

De sorte qu'en attendant jusqu'en Mai 1941, cet écart se serait fait valoir encore plus qu'en Mai 1940.

Il ne pouvait être compensé et l'avance allemande ne pouvait être partiellement rattrapée qu'en enrôlant la main d'oeuvre américaine.

Mais était-il raisonnable de croire que l'État-major allemand se contenterait d'attendre?

La seule chance possible, pour l'armée française, de résister à l'agression de l'Allemagne, était basée sur la neutralité de la Belgique.

L'État-major français a trop compté sur le respect de cette neutralité par l'Allemagne. Cette *spéculation hasardeuse* cadrait avec l'esprit dominant de la défensive. Elle ne répondait pas aux projets avoués du IIIe

Reich. Elle ne tenait compte que de l'aspect militaire d'une guerre franco-allemande. Elle négligeait les nécessités politiques et économiques d'une guerre mondiale.

Pourtant si, par quelque miracle, cette neutralité se maintenait, même pour quelques mois, *ce répit devait donner à la France l'occasion suprême de précipiter ses fortifications et d'accélérer ses armements, en mettant en branle l'industrie des pays étrangers.*

Le miracle se produisit. Il dura huit mois.

Chaque heure de ces huit mois était un bienfait des dieux.

Combien de ces heures furent mises à profit?

L'industrie étrangère ne fut que faiblement appelée à la rescousse.

Le front ne fut guère consolidé. Seul le secteur anglais est organisé.

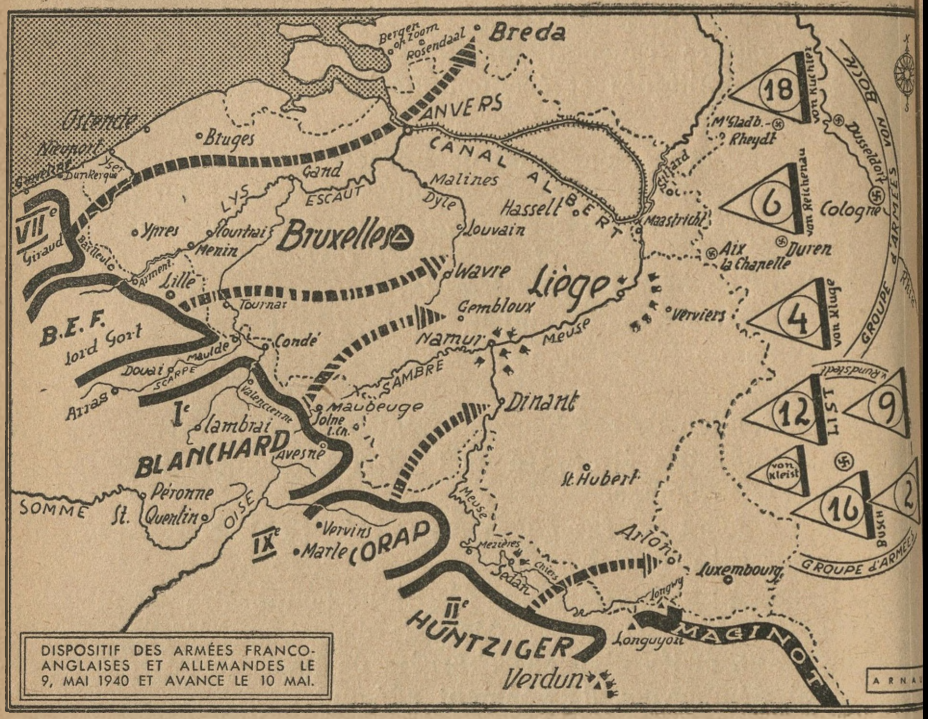
Quand le miracle de la neutralité temporaire prend fin, la Meuse est aussi dégarnie d'ouvrages défensifs qu'avant, et les divisions chargées de la défendre sont aussi dépourvues d'armement adéquat.

B — ARMÉE ALLEMANDE

Le dispositif des armées allemandes est du plus haut intérêt.

Le chef d'État-major Keitel et le commandant en chef, le maréchal von Brauchitsch, qui le réglent, ont tous deux l'expérience de la guerre — et du terrain.

Lors de la campagne de 1914, von Brauchitsch est capitaine d'État-major, officier de liaison entre von Kluck et von Bulow. Il connaît les fautes commises par le haut commandement allemand en 1914. Il a travaillé avec Groener,



Von Brauchitsch divise ses armées de l'ouest en trois groupes.

Seuls les deux premiers intéressent la bataille de Flandre.

Au sud, face à la ligne Maginot, de la Moselle à la Suisse, est rangé le troisième, sous le commandement du général von Leeb. C'est le plus faible. Il ne comprend que deux armées, sous le commandement des généraux von Witzleben et Dollmann. Ce sont des troupes spécialisées dans l'attaque et la défense de forteresses. Elles n'entreront en branle qu'au moment où les autres armées seront déjà parvenues au coeur de la France. Leur action aura la valeur d'un enseignement tactique.

Au Nord, le groupe B campe du golfe du Dollart à Aix-la-Chapelle, face à la Hollande et au Limbourg, sous le commandement du général von Bock. Il comprend trois armées. Les généraux von Küchler (qui a pris Paris) et von Kluge sont deux généraux d'artillerie. Le général Hoth est spécialisé dans le commandement des troupes motorisées.

Au centre, face aux Ardennes, jusqu'à la Moselle, est le groupe A commandé par le général von Rundstedt. Il est le plus puissant. Il comprend quatre armées. L'aile droite, sous les ordres du général von Reichenau (qui signera le protocole de la reddition belge), le centre commandé par le général List, l'aile gauche commandée par le général d'infanterie Busch. (Ce dernier prendra Longwy et occupera la position de la Chiers). En outre, ce groupe A comprend la plus grande partie des divisions motorisées, qui ont à leur tête le "chef de corps" von Kleist, ainsi que les divisions cuirassées commandées par Reinhardt et Guderian, qui jouissent d'une grande indépendance d'action.

Ces deux armées disposent de deux escadres aériennes sous les ordres des généraux Kesselring et Sperrle.

* * *

Guderian est l'inventeur de "l'État-major blindé", c'est-à-dire d'une auto blindée, munie de tous les appareils de radio et autres dispositifs qui permettent à l'État-major de rester en communication avec toutes les fractions de l'action, de suivre le front de près, sans être repéré, et sans devoir, par conséquent, plier bagage à tout bout de champ.

Guderian est le héros allemand de la guerre de Pologne, le vainqueur de Sedan.

Mais c'est surtout le plus grand stratège moderne de la guerre des tanks. Ses études consacrées à la guerre cuirassée font autorité. Il écrit d'ailleurs brillamment et c'est avec quelque lyrisme qu'il a, dès 1936, évoqué les diverses phases de la guerre des machines,

exactement comme elles devaient s'enchaîner selon la vision allemande.

Guderian recevra pour mission de forcer le portail de la France, d'ouvrir à l'infanterie un couloir jusqu'à la mer.

Il exécutera cette mission, sans une erreur, sans un tâtonnement, en un temps record.

Au nord du couloir il sera aidé dans sa tâche par Rommel. Celui-ci a coutume de dire "Nous ne passerons qu'en fonçant". Son courage personnel est célèbre déjà depuis la guerre de 1914. Il participe directement à l'action dans un des premiers chars de sa division. Il prend lui-même les photos de la bataille. Il en écrit aussi les *Mémoires*.

A la tête de quatre mille tanks flambant neufs, qui vont depuis le tank léger jusqu'au monstre de 70 tonnes, Guderian, Rommel, Reinhardt attendent l'occasion de se mesurer avec les trois faibles Divisions Légères Mécaniques, les trois Divisions Cuirassées françaises, et la brigade de tanks anglais.

Confrontation combien inégale — à laquelle seul l'héroïsme des conducteurs de chars français et anglais donnera l'apparence d'une lutte.

PLANS DE CAMPAGNE

A — LE PLAN ALLEMAND

Dans son discours du 19 juillet 1940, Hitler a résumé le plan allemand:

"Au matin du 10 mai, à 5h.35, les deux groupes d'armées sous les ordres du général von Rundstedt et du général von Bock, étaient prêts à l'attaque. La tâche assignée était de forcer le passage à travers les positions ennemies à la frontière, le long de tout le front, de la Moselle à la mer du Nord, d'occuper la Hollande, d'avancer contre Anvers et la position de la Dyle, de prendre Liége; surtout d'atteindre la Meuse avec la masse des forces de défense de l'aile gauche, d'emporter la traversée entre Namur et Carignan, près de Sedan, grâce au gros des divisions cuirassées et motorisées, et, à mesure que ces opérations se réaliseraient, de forcer le passage jusqu'à la mer en longeant le réseau fluvial des canaux et des rivières de l'Aisne et de la Somme, en reliant étroitement entre elles toutes les divisions cuirassées et motorisées disponibles.

"Le groupe d'armées du sud du général von Rundstedt reçut également la tâche importante, au fur et à mesure de la percée, de flanc-garder le flanc gauche conformément au plan, de façon à exclure complètement la possibilité d'une répétition du miracle de la Marne de 1914". (137)

Pour réussir ce plan sur le terrain politique, l'État-major allemand espère que les troupes alliées pénétre-

---

137) Ce plan général des opérations était d'ailleurs indiqué dans les *Instructions Secrètes* trouvées à bord d'un avion allemand qui atterrit en Belgique, le 10 janvier 1940.

Il y est dit:

"L'armée allemande de l'ouest soutenue par des forces aériennes très importantes, mène son offensive entre la mer du Nord et la Moselle, à travers l'espace belgo-luxembourgeois, dans le but (de séparer) des parties aussi importantes que possible de l'armée française et de ses (alliés)..." *Belgique* — éd. cit. — Fac-similé p. 94.

ront les premières en Belgique. Conformément au stratagème recommandé par Schlieffen, afin de corser la tentation, l'État-major groupe le gros de ses troupes face au Limbourg et à la province de Liége.

Les divisions cuirassées se trouvent au nord d'Aix-la-Chapelle.

Dans les nuits du 8 et du 9 mai seulement, elles descendront vers le sud. Elles seront à Neufchâteau le 11, à Bouillon le 12, à Sedan le 13.

De même, la présence d'une partie seulement de l'aviation allemande le long du Rhin — partie relativement inactive — n'est qu'un autre trompe-l'oeil.

Du 10 au 12 mai, *toute* l'aviation allemande participe à la bataille [138]. Le va-et-vient des avions sur les aérodromes rhénans, réglé par haut-parleur, est continu depuis deux heures du matin jusque bien avant dans la nuit. Pas un seul avion qui n'exécute la mission pour laquelle il a été fabriqué.

Du 10 au 12 mai, sur les pays attaqués, toutes les ailes d'Allemagne jettent leur ombre.

* * *

En adoptant ce dispositif, l'État-major allemand veut faire croire aux Etats-majors alliés qu'il exécutera intégralement le plan Schlieffen de 1904-1914, c'est-à-dire qu'il portera son plus grand effort sur l'aile droite.

Hitler reconnaît sans ambage que ce dispositif, maintenu pendant la guerre blanche, fut un trompe-l'oeil [139].

Continuant à ruser avec les Alliés, l'État-major allemand, lors de la percée de Sedan, ne fait que de médiocres références à cette manoeuvre tandis qu'il

---

138) Cf. Général d'aviation Quade — *Unsere Luftwaffe im Krieg gegen Frankreich* (Notre aviation dans la guerre contre la France). *Die Wehrmacht* — 6 Juillet 1940.

139) "En contradiction avec le Plan Schlieffen de 1914, je pris des dispositions pour que les opérations se déroulassent principalement à l'aile gauche du front, à l'endroit où la rupture devait être produite, *tout en maintenant ostensiblement les principes du plan contraire*". Hitler — Discours du 19 Juillet 1940.

s'étend tout au long sur les opérations de Hollande et de Belgique. Le soir, au bivouac, les officiers supérieurs allemands rient à gorge déployée du "bon tour" qu'ils jouent ou croient jouer aux Alliés[140].

De même la propagande allemande s'évertue à faire croire, fin 1939, début 1940, que la ligne Siegfried n'est pas achevée le long de la frontière belgo-hollandaise. Ne serait-il pas facile aux armées alliées de la percer?[141].

En fait, les troupes belges surveillant la frontière allemande, avaient leur conviction faite sur la prétendue absence de fortifications allemandes. Elles voyaient à l'oeil nu l'énorme déploiement d'artillerie de la ligne Siegfried[142].

Le stratagème n'ayant pas réussi, Hitler, dans ce même discours, s'évertue à démontrer que la Belgique était menacée d'invasion, que des conversations téléphoniques entre Londres et Paris avaient été surprises et rapportées par des agents secrets allemands, et "qu'en conséquence", il avait donné le *8 Mai* "des ordres pour l'attaque immédiate, à 5 h. 35 du matin, au *10 Mai*."

---

140) Cf. Major d'État-major comte von Kielmansegg — *Scharnier Sedan* (Charnière de Sedan) — *Die Wehrmacht* — 4 Juillet 1941.

141) Encore en 1941 les critiques militaires allemands restent fidèles à cette consigne de dépistage.

"Les fortifications (de la ligne Siegfried) avaient bien été ici prolongées jusqu'à la mer, mais cette dernière partie avait vraisemblablement pour le moment encore peu de valeur. L'artillerie lourde dont la France était si fière, pouvait probablement dans ce secteur faire merveille" — Colonel Chevalier von Xylander — *Importance et déroulement de la guerre actuelle — Signal* — Berlin — 1er numéro de Mars 1941, (Édition française).

142) "Ce village belge (Losheimergraben), le plus enfoncé qui soit en territoire allemand, est bordé par quelques-unes des plus solides fortifications de la ligne Siegfried. Du territoire de Manderfeld, on pourrait jeter des pierres dans la gueule de quelques-uns des canons sortant des coupoles couronnant les abris blindés" — An. — *Au poste belge le plus avancé, le 10 Mai, 1940 — La Belgique Indépendante* — Londres — 25 Décembre 1941.

PLAN DE CAMPAGNE ALLIÉ

Les Alliés ont pour plan de campagne de s'opposer à l'avance allemande, en allant à sa rencontre en Belgique.

D'après les *Dépêches* de Lord Gort, le haut commandement franco-britannique a envisagé trois projets:

1) Rester sur les positions de la frontière franco-belge (partiellement fortifiées par les Anglais), en relevant l'aile gauche jusqu'à l'Yser.
2) Avancer jusqu'à l'Escaut (Tournai-Gand-Terneuzen).
3) Pivoter sur Montmédy pour porter les armées de secours derrière la ligne belge de la Dyle (Mézières-Namur-Louvain-Anvers), c'est-à-dire sur la ligne Meuse-Dyle-Escaut.

C'est ce dernier plan qui fut choisi par le généralissime Gamelin.

Cette décision n'est pas un choix arbitraire entre des hypothèses de même valeur.

Elle n'est pas non plus le résultat exclusif des engagements pris vis-à-vis de la Belgique. Elle couvre ceux-ci, mais par surcroît.

Elle s'impose surtout par la géographie — en 1940 comme au temps de Marlborough.

Elle s'impose surtout par l'expérience de la guerre de 1914-1918 [143].

---

143) En 1914, Joffre porte l'effort principal français sur l'Ardenne. Il laisse la Belgique en suspens et ne profite pas des positions fortifiées belges. Le résultat? Laissons la parole à P. Reynaud:

Elle résulte d'une étude approfondie des nécessités stratégiques de la défense du territoire de France et d'Angleterre. Paris et Londres ont leur rempart à Liége.

Pour l'Angleterre, le choix de la ligne Anvers-Sedan tient l'ennemi loin des ports de la mer du Nord — tremplin d'invasion pour l'Allemagne, têtes de pont pour la B. E. F., entrepôts indispensables au ravitaillement des armées continentales.

Pour la France, il fixe la bataille loin de la région industrielle du Nord dont la perte fut si sensible en 1914.

Surtout, il échange une frontière ouverte contre une ligne fortifiée, étendant sa protection d'Anvers à Wavre, et s'abritant, de Namur à Sedan, derrière l'obstacle de la Meuse.

En même temps cette ligne fortifiée offre l'avantage de raccourcir sensiblement le front, de façon à compenser l'infériorité numérique des Alliés au départ de la campagne.

Enfin, elle tient compte de la rapidité des moyens de locomotion modernes: par sa position, au centre de la Belgique, elle permet — théoriquement — aux Alliés, d'y arriver en peu d'heures.

"Une grande erreur stratégique a été commise en 1914. Nous pouvons maintenant parler librement de ces faits; dans le conflit entre le général Joffre et le général Lanzerac, je crois que c'est le général Lanzerac qui avait raison, lui qui était hostile au principe de l'offensive générale" toutes forces réunies" qui devait nous mener à Charleroi, mais voulait, pour assurer la défense de la Belgique, que nous occupions sans délai la ligne la plus utile, la plus facile à défendre, c'est-à-dire la Meuse...

"Il suffit, en tout cas, de lire les mémoires du général Gallet, ancien chef de l'État-major belge qui était chef du cabinet militaire du roi pendant la guerre, pour connaître les angoisses du souverain belge, qui, du 4 au 20 Août, voyait la Belgique envahie et l'armée française restant dans une position d'attente.

"Si nous avions la guerre demain, est-ce que, faute d'un instrument adéquat à une contre-offensive aussi brutale et aussi rapide que l'offensive elle-même, nous recommencerions cette erreur?". P. Reynaud — *Le Problème militaire français* — éd. Flammarion — Paris, 1937, pp. 68-70.

Le choix de la ligne Anvers-Sedan n'est donc pas dicté par des motifs politiques.

Il est imposé par des considérations stratégiques [144].

L'adoption du premier plan (défensive des armées franco-britanniques le long de la frontière franco-belge) eut-il été préférable?

On a exprimé cet avis [145]. A tort. C'est oublier que la brèche s'est produite à Sedan.

Eût-il sauvé l'armée belge? Au contraire. Ceux qui le préconisent admettent que ce plan "obligeait à abandonner l'armée belge à son destin" [146].

L'État-major belge pouvait-il accepter de se retirer, dès le premier jour, sur la ligne de l'Yser? Manoeuvre laborieuse. Ravitaillement difficile. Effet moral désastreux. C'était l'abandon total et immédiat du territoire. C'était surtout renoncer à une ligne solidement fortifiée en faveur d'un front ouvert à l'invasion [147] — le front français du Nord.

---

144) E. J. Bois confirme: "Est-il exact qu'au G. Q. G. on se soit félicité que l'attaque allemande se prononce sur un terrain et d'après un plan qu'il avait soigneusement étudié, et que l'on ait dit: Ils viennent où nous les attendons?". E. J. Bois — Op. cit. p. 224.

Devant la Commission de l'Armée du Sénat, le maréchal Pétain déclare le 7 mars 1934:

"Les fortifications qu'on établirait à la frontière ne la protégeraient pas parce que la frontière est trop près. Il faut aller en Belgique...

"Je ne peux pas vous indiquer la manoeuvre prévue en Belgique... Nous protégeons Lille, non par des fortifications en France. Lille sera protégé par des fortifications en Belgique".

145) XXX — *Stratégie allemande* — Revue universelle — Vichy — 25 Juin 1941.

146) Id. Ibid.

147) André Maurois, à la suite de beaucoup d'autres journalistes et écrivains, tous à la recherche d'une excuse au chaos et à la déroute, évoque "cette imprudente,... cette folle entrée en Belgique qu'avait rendu inutile le réseau de communications souterraines (sic) établi par nos armées depuis huit mois". (A. Maurois — Op. cit., p. 113).

Mais il donne lui-même la réponse la plus décisive à cet argument: en relatant sa visite au front de Meuse (Charleville).

Cet abandon eût-il mené à un résultat militaire appréciable? Eût-il permis peut-être de garder des "têtes de pont" le long de la mer du Nord?

Dans l'absence de toute fortification préalable et concertée du territoire situé dans l'arc de l'Yser, — Nieuport, Ypres, Cassel, Gravelines — on ne voit pas que, dans les conditions matérielles où la bataille allait se livrer, n'importe quelle stratégie eût pu en modifier les résultats.

Si d'ailleurs on avait fortifié cette région de façon à établir une barrière d'eau et de béton entre les armées alliées et l'armée allemande, eût-on pu ravitailler à la longue cet îlot indépendant? C'était encore un fait d'armes impossible à l'aviation alliée au début de 1942.

La guerre, en 1940, *était perdue dans les usines de France et d'Angleterre, avant d'être perdue sur les champs de bataille.*

"Je ne pouvais m'empêcher, tandis que la voiture roulait dans les villages vides de soldats, de penser à une armée d'invasion. Comme elle aurait eu peu de peine, la frontière franchie, à pénétrer jusqu'à Vervins! Et qu'eût-elle trouvé à l'entrée de la ville? Des tréteaux de bois qu'un enfant aurait pu renverser, une sentinelle baïonnette au canon, et un brigadier de gendarmerie. C'était peu pour arrêter une division cuirassée.

"La vérité était que l'ensemble du dispositif franco-anglais ne correspondait pas aux nécessités de la guerre nouvelle..." (Id., Op. cit., p. 96).

PASSAGE DE LA MEUSE

Que la vallée de la Meuse servirait de corridor aux armées allemandes n'était plus une hypothèse, mais une certitude. La question était acquise, tant en Allemagne qu'en France et en Belgique, vers 1875, au moment où les craintes d'une guerre nouvelle donnèrent naissance à une formidable littérature militaire. Thiers avait déclaré que la Meuse verrait dorénavant le choc des armées franco-allemandes. Brialmont avait fait ériger en dogme national belge la nécessité d'une vaste ceinture de forts autour de Liége et de Namur — les deux charnières du portail de sécurité belge. Quant à la violation de la neutralité belge, la presse allemande en parlait déjà alors sans ambages.

Personne n'a mieux prévu le déroulement des événements que Émile Banning.

Cet historien idéologue, d'une grande élévation de vues, d'une pénétration aiguë, que ses entretiens avec Léopold II avaient sans doute rendue plus sensible, n'a cessé de protester contre la faiblesse stratégique des frontières belges. Banning releva les difficultés européennes qui seraient le résultat de cette faiblesse.

En 1881 donc, il annonça que l'Allemagne, en cas de guerre, envahirait la Belgique.

"Si les Français lui fournissent un motif, elle entrera sur le champ en Belgique comme garante de notre neutralité; *si tout prétexte fait défaut, elle invoquera d'impérieuses nécessités militaires*".

Il prévoyait que l'armée allemande mettrait à profit les grands avantages de la vallée de la Meuse. "Elle débouche sur la section la plus vulnérable de la fron-

tière française, entre Maubeuge et Montmédy". Il prévoyait également la marche française "pour arrêter l'irruption... Les Français opéreraient alors aux environs de Bruxelles leur jonction avec l'armée belge".

Il annonça que les Allemands seraient victorieux et que "les vaincus seraient acculés à l'Escaut d'abord, à la mer ensuite..." [148].

Il a même esquissé le plan de paix que le IIe Reich offrirait et que le IIIe Reich rêve de réaliser... (Car si les méthodes allemandes varient, le but reste le même à travers les siècles).

* * *

Le projet de violer la Belgique prend une forme concrète avec le comte Alfred von Schlieffen, chef de l'état-major allemand en 1891.

Depuis des années, l'illustre stratège, dans une langue ferme et claire, publiait des considérations stratégiques qui ont exercé une influence durable sur l'État-major allemand et principalement sur ses successeurs, von Moltke et Ludendorff. Il est l'auteur de ce plan de campagne sur deux fronts qui eût peut-être mené l'Allemagne au succès en 1914, si von Moltke n'avait pas cru devoir le modifier.

Son étude sur la bataille de *Cannes* fixait les directives de l'action militaire allemande à l'ouest.

Étudiant ce modèle de stratégie, où Hannibal, avec 50.000 hommes, réussit à écraser les 79.000 hommes de Terentius Varro, en lui infligeant 48.000 morts, alors que ses propres pertes ne s'élevaient qu'à 6.000 hommes, Schlieffen décrétait que la seule victoire était une victoire d'anéantissement, et que celle-ci ne pouvait être obtenue qu'en débordant l'ennemi sur ses deux ailes, de façon à l'encercler, ou, en cas d'obstacle, en le ra-

148) Émile Banning — *Considérations politiques sur la Défense de la Meuse* — Éd. G. van Oest et Cie. — Bruxelles et Paris — 1918 — p. 100, 53, 58.

menant par un mouvement tournant contre cet obstacle, pour l'y écraser.

S'appuyant d'ailleurs sur d'autres exemples — surtout Sedan — Schlieffen établit le plan de la future campagne franco-allemande en faisant marcher l'aile droite de l'armée allemande à travers la Belgique.

Ce plan est accepté par Guillaume II en janvier 1904.

En Décembre 1912, von Moltke, qui a succédé à Schlieffen, envoie au chancelier un mémoire dû au général Ludendorff à l'appui du "projet du milliard".

Ludendorff y écrit:

"Une offensive contre la Russie est sans issue. Du côté de la France, on peut espérer une décision rapide. Mais pour réaliser cette offensive contre la France, il faut violer la neutralité de la Belgique".

La première phase du plan Schlieffen, vise, d'une part, à maintenir le gros des troupes françaises à l'est, en Lorraine, d'autre part à provoquer la violation de la neutralité belge par les troupes françaises, en massant de grandes forces d'invasion allemandes le long du Limbourg hollandais.

Sans la fermeté du Roi et du gouvernement belge, Gamelin et Reynaud seraient tombés dans le piège, en janvier ou en avril 1940[149].

---

149) "Il (le Chef d'État-Major Général français) aurait dû menacer de démissionner si les gouvernements britannique et français se refusaient à exercer sur le gouvernement de Bruxelles la pression qui eût permis l'occupation des fortifications belges par des troupes franco-anglaises. La neutralité polonaise une fois violée, la violation de la neutralité belge n'aurait guère troublé le jugement moral du monde". XXX — *Stratégie allemande* — La Revue Universelle — (Vichy) — 10 juin 1941.

"S'il est vrai que le général Gamelin envoya un ultimatum aux Belges par l'entremise du Quai d'Orsay, vers le 1er janvier 1940, afin de permettre aux Alliés d'occuper la Belgique immédiatement ou pas du tout, alors il a tout prévu" — XXX — Stratégie allemande — La Revue Universelle — 25 juin 1941.

Le 16 janvier 1940, Gamelin veut induire l'État-major belge à abandonner sa neutralité. Il gagne Daladier à cette thèse.

Le 9 avril 1940, le Conseil Suprême de la Guerre décide que la

La deuxième phase du plan Schlieffen consiste, à l'ouest, à déployer l'aile droite allemande à travers la Belgique, afin de prendre l'armée de Lorraine à revers et de l'écraser.

Ce plan est perfectionné par Groener, collaborateur de Schlieffen, membre de l'État-major allemand en 1914, futur ministre de la guerre (1928-1932).

La campagne de 1914 a prouvé que l'écoulement de l'aile droite allemande par les routes de la province de Liége était trop lent.

On a rappelé, à propos des opérations de 1940, qu'en 1914 Groener s'était opposé à l'attaque de Liége, dont la possession n'ajoutait qu'un étroit couloir entre les forts et le Limbourg hollandais [150]. Pour déployer ses divisions en temps utile et réaliser une guerre-éclair, l'État-major allemand *doit* traverser le Limbourg hollandais, tranche de terre parallèle au Limbourg belge et indéfendable par la Hollande.

Un nouvel élément s'introduit dans ce plan, après 1918.

Groener, à l'épreuve des faits, s'était rendu compte des difficultés de déborder un front de six cents kilomètres, de la nécessité de le rompre, d'opérer cette rupture à la Meuse, et de se diriger aussitôt vers la mer, dans le double but d'envelopper les armées du Nord et d'occuper le littoral de la Manche.

La substitution des chars à la cavalerie donnait à cette manoeuvre une précision d'horlogerie. La cavalerie (et les trains) avaient été en défaut lors des

---

France tentera une nouvelle démarche pour amener la Belgique à accorder le libre passage aux Alliés.

Le général Giraud était d'avis de forcer la main à la Belgique: "Moi, déclare-t-il à Maurois, j'aurais voulu qu'on entrât en Belgique dès le début des hostilités et qu'on occupât sur la frontière une ligne solide au lieu d'aller à une bataille de rencontre, très hasardeuse, comme nous allons le faire. Évidemment, les Belges auraient protesté, mais cela encore c'était un risque qu'il fallait accepter pour en écarter de pires". (Maurois — Op. cit., p. 199).

150) XXX — *Stratégie allemande* — Loc. cit.

opérations de 1914. Les divisions cuirassées échappaient au retard et à l'accident.

Les considérations stratégiques de Groener étaient d'ailleurs corroborées par les arguments des géopolitiques. Partant du point de vue qu'on peut battre les flottes ennemies en supprimant les bases de leur ravitaillement, en les "exilant" en quelque sorte, les géopolitiques allemands n'ont cessé de préconiser l'occupation des côtes.

En s'emparant des côtes de la mer du Nord et de l'Atlantique, par une guerre-surprise, rapide comme un coup de main, l'Allemagne écartait la menace de l'aide anglaise.

Elle libérait au surplus son armée de tout péril d'un débarquement sur l'aile droite.

C'est cette manoeuvre qui est assignée à l'armée allemande, selon le "discours de la victoire" du Führer du 19 juillet 1940.

Le grand danger pour cette irruption allemande dans l'entre-Sambre-et-Meuse, c'est une attaque française, dans le flanc, à travers les Ardennes, en direction de Liége.

En 1914, Joffre la tente sans succès.

En 1940, l'État-major français ne dispose pas des divisions nécessaires à cet effet, ni surtout du matériel. Il n'a ni tanks, ni avions. Il a trop de troupes immobilisées dans la ligne Maginot. L'aide anglaise est trop faible.

L'État-major français a-t-il même sérieusement envisagé cette unique chance de retarder l'avance allemande? Sans doute a-t-il trop conscience de son impuissance à la réaliser.

Il semble surtout avoir été dérouté par la mobilité des Panzerdivisionen qui, à travers la région difficile des Ardennes, se jouent des obstacles du terrain et atteignent la Meuse avant le gros des troupes françaises.

Pourtant l'État-major allemand a craint cette manoeuvre.

Quand un aviateur lui rapporte, au soir du 10 mai, que des colonnes de tanks français se dirigent vers le Luxembourg, le commandement allemand est brusquement désemparé. Sa manoeuvre va-t-elle être déjouée? Va-t-il perdre le bénéfice de la surprise?

D'autres avions sont aussitôt envoyés en reconnaissance. Ils démentent la première information. Il ne s'agit pas de chars. L'État-major allemand respire...

* * *

En 1940, les dispositions du commandement allié laissent la garde de la Meuse à l'armée française, supposée la plus forte et la mieux armée.

L'État-major français pensait-il que les Allemands forceraient le passage de la Meuse?

Le plus convaincu était Gamelin.

Rapportant les visites qu'il faisait au généralissime, au début de la guerre, Éd. Helsey raconte: "Chaque fois qu'il me recevait dans son petit bureau du Fort de Vincennes, il me menait à une carte, rayée de rouge, pendue au mur. Et d'un doigt tranquille *il me montrait, entre Namur et Mézières, la ligne de la Meuse.*

— C'est là qu'aura lieu le choc. Nous devrons faire face à un terrible assaut" [151].

Malgré cette conviction, l'État-major français n'a pas fortifié la ligne de la Meuse. Il s'est contenté de faire avancer de nuit, à pied, des armées de réservistes — sans soutien aérien, presque sans chars, et pourvues

---

151) Éd. Helsey — *Os silencios do General Gamelin* — Estado de S. Paulo — São Paulo — 10 Avril 1942.

De même, Lord Gort déclare à Maurois:

— Attaquera-t-il (Hitler) par la Belgique?... Je le crois, parce que c'est la seule opération possible". A. Maurois — Op. cit., p. 37.

"Le général Mac Farlane, directeur de l'Intelligence Militaire (anglaise)... continuait à tenir pour certaine une offensive contre les Pays-Bas." — Id., Op. cit., pp. 101-102.

de peu d'artillerie — vers le secteur le plus dangereux où il prévoyait l'attaque.

L'État-major français, en 1940, n'a pas cru à la puissance foudroyante des Stukas, ni à la rapidité mortelle des divisions cuirassées et motorisées, exactement comme, en 1904-1905, quand un hasard providentiel — la trahison d'un officier supérieur allemand — le met au courant du plan Schlieffen, il refuse d'en admettre la vraisemblance [512].

Comment a-t-il organisé ce secteur? [153].

---

152) Le Conseil Supérieur de la Guerre, le 7 juin 1905, discute le Plan XV et décline de le modifier, à la suite de la révélation des plans allemands. Le généralissime Brugère "ne croit pas que le potentiel numérique des armées allemandes leur permette d'exécuter une opération d'une telle envergure; il se refuse à croire que l'Allemagne soit capable de mobiliser, dès le premier jour, assez d'unités combattantes pour déborder, par le Nord et l'Ouest, la masse des armées françaises".

Maurice Paléologue — Un prélude à l'invasion de la Belgique. — Le Plan Schlieffen — éd. Plon — Paris — 1932, pp. 124/125.

153) Daladier a évoqué, au procès de Riom, les refus des autorités militaires de fortifier la Meuse.

12 avril 1927 — Refus du Conseil Supérieur de la Guerre, sur proposition du Maréchal Pétain, de fortifier la frontière du Nord.

7 avril 1934 — Refus du même Conseil du "crédit de 240 millions que Mr. Pietri, alors Ministre de la guerre, proposait de faire ouvrir pour cette fortification."

7 mars 1934 — Justification par le maréchal Pétain, devant la Commission de l'Armée du Sénat, de l'absence de fortifications dans le Nord.

Dans une lettre à la Commission Sénatoriale de l'Armée le maréchal Pétain écrit que "le secteur de la Meuse, au nord de Sedan, était un puissant obstacle naturel tel qu'il n'était pas nécessaire d'y aménager un prolongement des fortifications."

Le résultat de cette attitude se réflète dans la déposition du général Boris, commandant le 4e Corps d'armée sur la Meuse: "Il n'existait que deux grandes casemates terminées sur 25 prévues." P. Tissier — *Op. cit.*, pp. 37-38.

En 1937, la "Commission de fortification des frontières" présidée par le général Prételat écarte l'urgence des fortifications de Meuse. En 1939 seulement, Corap, commandant la 28e région militaire, à Amiens, en est chargé. Mais les travaux se limitèrent à deux minces "lignes de défense" garnies de quelques fortins, de barbelés, et, par endroits, d'un fossé anti-tanks qui n'arrêta rien.

Une deuxième ligne fortifiée, à l'arrière, quoique prévue, n'est pas organisée en mai 1940.

Il semble donc que les convictions militaires de Gamelin ne se soient pas traduites par des mesures correspondantes.

GUERRE-ÉCLAIR

L'état-major allemand s'est proposé une guerre brève, exigeant de l'Allemagne peu de sacrifices matériels, peu de pertes humaines, et lui procurant par contre un gain considérable.

L'élément *temps* est vaincu par la disproportion des forces en présence.

Rien que la confrontation des chiffres implique la guerre-éclair.

Le minimum de pertes découle de la mécanisation de la guerre. Dès 1936, on prévoit que l'emploi extensif de chars, appuyés par l'aviation, n'entraînera plus pour l'infanterie de l'assaillant qu'une perte de 5%. Et si la perte prévue pour les chars de troupes est de 50%, un assaillant victorieux qui avance, récupère son matériel, et réduit ainsi sa perte en chars à 25% [154].

La rupture du front ennemi sera produite par la tactique traditionnelle: en concentrant sur un point déterminé une telle puissance de feu qu'elle constituera un bélier irrésistible [155].

---

14) *L. von Eimannsberger* — général de l'artillerie E. R. de l'armée autrichienne — *La guerre des chars* — trad. française par le lieutenant-colonel L. G. Rousseau — Éd. Berger — Levrault — Paris — 1936 — p. 235.

155) Comme l'histoire est toujours une répétition des mêmes vérités et des mêmes erreurs, citons, à ce propos, cette page de Victor Hugo sur Napoléon:

"Napoléon était officier d'artillerie, et il s'en ressentait. Tous ses plans de bataille sont faits pour le projectile. Faire converger l'artillerie sur un point donné, c'était là sa clef de victoire. Il traitait la stratégie du général ennemi comme une citadelle, et il la battait en brèche. Il accablait le point faible de mitraille: il nouait et dénouait les batailles, avec le canon. Il y avait du tir dans son génie. Enfoncer les carrés, pulvériser les régiments, rompre les lignes, broyer et disperser les masses, tout pour lui était

Contrairement à ce qui est généralement affirmé, les Allemands n'emploient pas les tanks pour ouvrir une brèche.

Ce sont les Stukas qui écrasent d'abord les positions fortifiées.

S'agit-il d'ouvrages de béton? L'artillerie (canons anti-aériens), en tirant dans les embrasures des casemates et des fortins, oblige les défenseurs à les fermer. Des charges-tendues détruisent les barrières de barbelés. Des sapeurs s'élancent dans les trous d'obus, s'approchent des fortins. Le lance-flammes réduit les dernières mitrailleuses au silence.

Un bond — des sapeurs s'approchent du coin mort de l'ouvrage, mettent en place une forte charge explosive [156], se retirent de quelques mètres. Les blocs de béton arrachés dans un fracas démoralisant produisent, en général, l'effet désiré.

S'agit-il de défenses naturelles ou de positions de campagne? Des mortiers courts, d'habitude aidés par les Stukas, pilonnent l'adversaire.

En fait, les tanks s'engouffrent dans un corridor déjà ouvert.

Ils procèdent par colonnes massives, tronçonnent le front, pouvant toujours, aux endroits où s'affirme de la résistance, appeler les stukas au secours, par radio.

La pénétration en flèche permet ensuite d'assaillir le défenseur de flanc ou de revers, d'emporter sa ligne de défense.

Par chaque fissure de la défense rompue, la masse blindée entoure les villes, les villages, les fragments d'armées, comme un immense boa de bronze qui resserre ses noeuds en une chaîne d'étranglements, puis continue son avance.

---

là: frapper, frapper, frapper sans cesse, et il confiait cette besogne au boulet. Méthode redoutable, et qui, jointe au génie, a fait invincible pendant quinze ans ce sombre athlète du pugilat de la Guerre".

156) Des blocs de T. N. T. pesant jusqu'à 3 kilos.

Aux deux parois de la brèche ainsi ouverte, s'avance, en rapide torrent, l'infanterie portée qui va flanc-garder le couloir. Elle passe parfois à quelques kilomètres à peine des armées alliées sans que celles-ci s'en rendent compte.

Les divisions blindées et motorisées prennent des risques théoriquement énormes, afin d'exploiter au maximum l'effet de la surprise[157]. En fait, ces risques sont moindres — parce que la mobilité des troupes allemandes, la rapidité du secours ailé et surtout la surveillance continue des mouvements alliés empêchent le développement de toute manoeuvre offensive.

A la suite des troupes motorisées, l'infanterie, à marches forcées, vient occuper le terrain[158].

En face de la formidable artillerie allemande, la récupération du terrain perdu, en Mai 1940, n'a aucune possibilité de réussite.

Ainsi, les trois fragments du gigantesque rempart occidental, qui suit la même direction, du Sud au Nord, face à l'Allemagne — ligne Maginot française, ligne K W belge, ligne Grebbe hollandaise — sont contournés et rendus inutilisables.

---

157) L'ordre du jour d'un détachement cuirassé allemand porte:

"Sans cesse... la stupeur et le désordre de l'ennemi doivent être exploités; toujours à nouveau il doit être surpris, et jamais nous ne pouvons lui permettre d'atteindre le repos".

Cité par l'Oberstleutnant Soldan — *Der Krieg der schnellen Truppen* (La Guerre des troupes motorisées) *Die Wehrmacht*, 17 Juillet 1940.

158) "Une division a, au cours des six semaines jusqu'à l'armistice de Compiègne, qui termina cette lutte de géants, tout en participant à de nombreux et durs combats, abattu à pied, 1.349 kilomètres. Une autre division d'infanterie a accompli une étape, sans arrêt, de 102 kilomètres. Des performances de 70 et même de 80 km. étaient normales à l'ordre du jour".

Oberstleutnant Dr. Welter — *Was zeigt der Film?* (Que montre le film de guerre allemand?) *Die Wehrmacht* — 26 Février 1941.

Une brèche infranchissable sépare, implacablement, les forces alliées en deux tronçons, permettant une double bataille d'anéantissement.

* * *

Rien dans cette tactique n'était original — à condition de disposer des éléments d'exécution.

L'État-major allemand ne connaît pas l'improvisation.

On ne peut toutefois tout prévoir.

Surtout pas l'effet foudroyant sur soi-même d'un succès trop rapide.

Arrivé à la mer, plus vite qu'il n'avait rêvé, l'État-major allemand a été pris de court.

Il n'a pas poursuivi son avance, quand l'invasion de l'Angleterre était à sa portée, parce que les détails d'exécution de cette invasion n'étaient pas au point — et parce que les résultats de la bataille aérienne bouleversaient ses prévisions.

Faute d'avoir tracé le diagramme de départ et d'arrivée de la millième barque, il a immobilisé les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf premières. Deux millions d'hommes, un matériel monstrueux arrêtent leur marche, par un miracle à rebours de la superstition technique.

Retard irrémédiable, rançon du système, qui en contrebalance les résultats, révèle aux stratèges de l'avenir la faiblesse de l'adversaire, et les invite à un effort d'imagination.

II

La Bataille

L'ALERTE

Il ne peut s'agir d'entrer dans tous les détails d'une campagne pleine d'épisodes encore mal connus[1].

La vision de la guerre, étudiée par un stratège, dans les rouages complexes des unités en marche, dans l'enchaînement progressif des manoeuvres partielles, dans l'accumulation de résultats fragmentaires n'est pas la même que celle de l'historien ou du philosophe qui ne veut que commenter les événements, et se préoccupe seulement des décisions majeures, des tournants de l'action, de ses résultats.

Pourtant, si l'on veut se rendre compte du rôle des chefs et de la part de combat des armées, il est indispensable de relever, dans ses grandes lignes, la marche parallèle des événements en France, en Belgique et en Hollande.

* * *

Le jeudi 2 mai, la B.E.F. est avertie par ses services d'information que l'Allemagne va attaquer la Belgique et la Hollande dans les dix jours.

Le samedi 4 mai le maréchal von Brauchitsch remet au Führer un "Rapport du commandement supérieur de l'armée allemande au gouvernement du Reich" dans lequel ledit commandement allègue que les armées anglo-françaises se proposent de traverser la Belgique et la Hollande pour attaquer la Ruhr.

---

1) On trouvera indiquées, au fur et à mesure, les sources des détails de la bataille.

Pour la clarté du récit je relègue en note de nombreux épisodes.

Le même jour le gouvernement de La Haye apprend que l'Allemagne va mettre en branle son formidable appareil de guerre le long des frontières belge et hollandaise. Il prend aussitôt, sans donner l'éveil, d'ultimes précautions.

Le Gouvernement belge, prévenu également, examine la situation. Il estime avoir décrété déjà toutes les dispositions utiles. A mesure que les jours passent, il se tranquillise. Il rétablit les congés militaires. Le Roi informe l'ambassadeur des États-Unis, le 9 mai, à 5 heures, que le péril, une fois de plus, s'évanouit.

A Paris, il ne semble pas que le Conseil des ministres ait été au courant de cette nouvelle menace d'offensive ou s'en soit occupé.

Il est tout entier aux soucis de politique intérieure.

CRISE DE CABINET EN FRANCE

Paul Reynaud est à la tête du gouvernement depuis le 20 mars 1940.

La Chambre, le 22 mars, lui a voté la confiance à *une* voix de majorité. Sa difficulté à se maintenir est grande et quotidienne. Sa politique pro-britannique soulève contre lui une puissante cabale qui l'enserre dans un filet d'intrigues.

Il passe par des bourrasques d'énergie, des abîmes de dépression [2]. La guerre semble encore lointaine. Les préparatifs sont pleins de heurts et d'arrêts. Les armements sont en retard, les dépenses en avance. Au Conseil des Ministres, des hostilités personnelles empoisonnent des réunions déjà fort troublées. On guette une défaillance, on déchire celui qui trébuche. On ne

2) "On précise que, au début de mars 1940, il s'est montré si noir dans ses appréciations sur la guerre, allant jusqu'à prédire qu'en Novembre on serait au bout du rouleau, que M. Daladier l'aurait apostrophé:

— Alors, concluez! Il faut envoyer une délégation à Hitler et faire la paix". Élie J. Bois — Op. cit., p. 155.

fait plus le départ entre les partis et le salut du pays, entre l'ennemi du dedans et l'ennemi du dehors. On confond et on combine les deux guerres. Ceux-ci regardent vers Rome. Ceux-là louchent vers Berlin. On veut liquider la lutte en cours au profit de querelles intérieures. L'ennemi est aux portes: on délibère, en des duels oratoires, souvent perfides, parfois magnifiques.

Le 9 mai, le gouvernement de la France entre dans une nouvelle période de crise.

La guerre de Finlande a amené la chute de Daladier.

La guerre de Norvège va provoquer la chute de Reynaud.

Envahie par Hitler le 9 avril, la Norvège voit les troupes de secours franco-britanniques se retirer le 2 mai de Trondjhem.

Reynaud, qui a déjà subi un cruel échec dans sa tentative de forcer la main à la Belgique, pressent la catastrophe politique, cherche une victime expiatoire.

Le 12 Avril, il a violemment attaqué Gamelin au Cabinet de Guerre. Mais Daladier a couvert le généralissime. Reynaud lui reproche d'avoir laissé voler par un espion italien, dans sa chambre d'hôtel à Londres, le plan des opérations. Il l'accuse surtout d'avoir insuffisament préparé l'expédition.

Reynaud décide de revenir à la charge.

Le Conseil des Ministres du 9 Mai entend, pendant deux heures, un réquisitoire de Reynaud contre Gamelin. A nouveau, Daladier défend le généralissime, associe sa responsabilité à celle de Gamelin et offre sa démission.

Reynaud y oppose la sienne.

On reporte finalement la question à un nouveau Conseil des Ministres fixé au 14 Mai. Entre-temps chacun aura pris ses positions stratégiques.

Paris se remplit des rumeurs d'une crise nouvelle.

La guerre semble enterrée sous les voûtes humides de la ligne Maginot.

Gamelin n'est ni démissionnaire ni révoqué; mais il sait que son départ est exigé et qu'on lui substituera un autre généralissime, quelques jours plus tard. Des noms circulent déjà...

En fait, le 9 Mai, l'armée française est sans Chef.

CRISE DU GOUVERNEMENT ANGLAIS

Le 8 Mai, le même débat sur la défaite en Norvège met en péril le gouvernement Chamberlain. Ses partisans l'abandonnent. Il n'obtient plus que 81 voix de majorité. Des pourparlers ont lieu, le 19, en vue de modifier la composition du ministère. Le Parti Travailliste fixe au 10 Mai une réunion de son Comité Exécutif pour examiner les conditions d'une participation au pouvoir.

LA GUERRE EN MARCHE

Le 9 Mai au soir, le peuple belge n'a pas été averti de la nouvelle alerte. Le pays poursuit sa vie paisible et active. Son inquiétude s'est assoupie.

Même à Bruxelles, rien ne transpire de la menace si prochaine.

Les foules grouillent dans les rets de lumière qui les rejettent vers le plaisir. C'est l'insouciance apparente d'une capitale qui voile d'optimisme une appréhension déjà coutumière.

A la frontière, les sentinelles veillent. L'armée dort en paix, attendant un signal.

Éparpillés à travers le pays, les aviateurs ont regagné leur logement.

* * *

A neuf heures du soir, à Berlin, les attachés militaires de Hollande et de Belgique réussissent à téléphoner respectivement à La Haye et à Bruxelles que le

Grand Quartier Général allemand a décidé d'attaquer le lendemain, à l'aube.

Un voyageur, venu d'Aix-la-Chapelle, a signalé au général de la VII[e] Division belge l'énorme charroi militaire qui passe par la ville.

Mais on a déjà connu plusieurs fausses alertes. L'espoir subsiste qu'un contre-ordre annulera l'agression. Hitler s'est réservé ce droit jusqu'à onze heures.

A onze heures aucun contre-ordre n'arrive.

En Hollande, à onze heures précises, le commandant en chef donne l'ordre de faire sauter les ponts accessoires le long de la frontière.

En Belgique, le Roi part aussitôt pour son Quartier Général, à Breendonck, près d'Anvers.

Mais la guerre est déjà en marche. Elle avance, en une série de mouvements qui s'agencent comme l'implacable engrenage d'une horlogerie féroce.

Le long de la frontière allemande règne une activité fiévreuse.

Dès six heures du soir, on y a enlevé les obstacles barrant les routes vers la Hollande. Par les larges autostrades les divisions motorisées et cuirassées glissent vers le Sud, lumières éteintes. Des milliers de tanks, de canons, de camions, de motocyclettes, défilent pendant des heures.

De la Gueldre aux Ardennes, dans les villages frontières, les troupes s'installent. Vers minuit, toutes les divisions sont en place. Les officiers échangent les dernières réflexions avant l'offensive. Les hommes rangent les tanks, les camions, les canons.

Puis chacun va dormir.

LES BRIGADES DE FER

Il fait froid. La nuit est claire. Une belle nuit de mai, toute frémissante d'étoiles.

Le silence n'est que légèrement troublé par de petits groupes d'hommes qui ne partagent pas le sommeil de l'armée.

Les brigades de fer, comme on les désigne dans l'armée allemande, se mettent en route, cauteleusement, la bicyclette sur l'épaule, la mitraillette en bandoulière, les reins ceints de grenades. Ceux-ci sont déguisés en soldats hollandais, ceux-là en soldats belges. Leur consigne est de passer la frontière sans faire de bruit, sans éveiller de soupçons. Ils ont pour mission de s'emparer de certains ponts en massacrant les sentinelles, de couper les fils d'explosion, et de tenir les ponts jusqu'à l'arrivée de l'artillerie allemande. Pour réussir ces coups de main, il faut que la surprise soit foudroyante. Elle le sera, grâce au subterfuge des uniformes [3].

A deux heures du matin, toute la ceinture des ponts, depuis le Nord du Limbourg jusqu'au fort d'Eben-Emael, est entre les mains des Allemands.

---

3) *Ponts du Canal Juliana et du Canal Albert*:

Trois de ces brigades partent du dernier village allemand de Trudden, à côté du Limbourg hollandais. Chacune se dirige vers un des ponts sur le canal Juliana; le plus important de ces ponts est le pont de Berg.

Une brigade traverse en trombe la petite ville de Sittard, toute endormie, arrive au pont, abat les sentinelles. Quelques soldats hollandais réussissent à se réfugier dans les maisons qui longent le canal, face au pont. Ils se mettent aussitôt à riposter. La lutte est si vive qu'un Allemand, qui a réussi à couper les fils d'explosion, est obligé de sauter dans le canal dont l'eau miroite à dix mètres au-dessous du pont. Le lieutenant allemand Kirschner qui commande la brigade, blessé à la cheville, reste étendu sur le pont, pendant toute l'escarmouche.

Mais la conclusion est que les Allemands demeurent les maîtres du pont. Où chercher du renfort? Les lignes téléphoniques sont coupées. Le sud de la Hollande est dégarni de troupes. Le secours ne pourrait venir que de Belgique.

Mais pendant qu'on se bat encore à Berg et aux autres ponts du Canal Juliana, d'autres brigades de fer continuent leur route. Ils ont pour objectif les trois ponts du Canal Albert, face à Maestricht. Ces trois ponts établis à peu de distance l'un de l'autre (1 km½, 3k½) sont défendus par des blockhaus. Le pont de Veldwezelt qui touche à la frontière est protégé par un blockhaus

LA GARDE DE LA FRONTIÈRE BELGO-ALLEMANDE

Tout le long de la frontière belgo-allemande, qui étend ses 150 kilomètres sinueux des environs d'Aix-la-Chapelle jusqu'à la frontière nord du Grand-Duché de Luxembourg, les Belges, depuis le 15 Avril, on fait sauter tous les ponts près de la frontière et ont établi des obstacles de gros pins enchevêtrés, en une succession de barrages, sur une profondeur de cinq kilomètres.

Mais cette frontière, bien en avant des lignes de défense, n'est forcément gardée que par des avant-postes

---

du côté belge. Deux autres blockhaus se trouvent cent mètres plus loin, en territoire belge.

A la faveur de leur déguisement, les Allemands s'approchent des ponts sans être inquiétés, surprennent et abattent les sentinelles à l'intérieur des abris.

Leur succès y est aussi complet qu'en Hollande...

L'exploit de la brigade de fer de Berg est narré dans l'article: An. — *Sturmfahrt über zwei Grenzen* (A l'assaut à travers deux frontières) *Die Panzertruppe* — Avril 1941.

Cet article a-t-il échappé à la censure?

Les commentateurs allemands ont préféré attribuer la surprise des ponts belgo-hollandais aux parachutistes...

Un officier allemand qui pilote le journaliste américain Shirer au front, lui suggère que "des parachutistes allemands s'emparèrent des ponts en prenant la défense à revers" et en la réduisant, grâce à une arme nouvelle et mystérieuse.

Shirer entre dans le blockhaus et constate que les murs sont noircis. Il en conclut que "les parachutistes qui enlevèrent le blockhaus à revers devaient posséder une espèce de lance-flammes".

William L. Shirer — *Berlin Diary* (Journal de Berlin) Éd. A. Knopf — New-York, 1941, p. 352.

qui ont surtout une mission de surveillance[4]. Tous les postes sont alertés avant minuit.

A minuit dix, le Grand Quartier Belge a donné l'alerte sur les lignes de défense. Un seul mot circule: René. Il signifie: *Guerre*.

Les troupes vont prendre leurs positions.

Il n'y a ni fleurs, ni branches vertes. On connaît mieux le visage de la guerre. Et on l'attend depuis huit mois. Mais tout le monde est résolu à faire son devoir.

Vers une heure, les aérodromes sont avertis. Mais comment prévenir les aviateurs dispersés en leurs logements lointains?

A deux heures commencent à passer des escadrilles d'avions. Les unes vont bombarder les positions franco-anglaises le long de la frontière française du Nord. Leur action s'étend à l'intérieur de la France jusqu'à Reims. D'autres déposent des parachutistes en Belgique et en Hollande, le long des canaux, aux ponts, et à divers endroits stratégiques.

Vers 3 heures, des brigades à cheval pénètrent en territoire belge. Des guides, familiers avec les lieux, conduisent les cavaliers par les sentiers restés libres entre les barrages, et les dirigent vers les ponts à garder.

---

4) Cent hommes patrouillent ainsi les quatorze kilomètres de Racherath à Losheimergraben, en face d'Aix-la-Chapelle. Dès 10 heures du soir, les chefs de certains postes-frontière qui ont remarqué l'extraordinaire activité de charroi sur les routes allemandes, prennent les mesures de pré-alerte.

A 11 h.30, l'État-major de la division, situé à Spa, transmet à tous le signal d'alerte.

On complète aussitôt le barrage des routes.

Mais dans ces denses forêts de sapins, les brigades de fer allemandes, conduites par des guides expérimentés, réussissent à se faufiler à travers les abatis. Ils occupent le pont sur la Warche. à Buttgenbach, à l'est de Malmédy. Des membres de la cinquième colonne coupent tous les fils téléphoniques qui relient les avant-postes à l'état-major.

A deux heures du matin, il n'est plus possible aux avant-postes de communiquer entre eux.

A 4 heures, des disques de gramophone dans les postes-frontière sont déclenchés par T. S. F., et émettent, en morse, le signal *Invasion... Invasion... Invasion...* [5].

Mais déjà les premiers coups de feu sont échangés depuis une heure. Les motocyclistes de liaison ont essuyé l'attaque des brigades de fer. Puis des détachements belges qui patrouillaient la frontière ont affronté les premières escarmouches. Suivant les ordres reçus, ils se retirent sur la ligne Francorchamp-Liége. Systématiquement, les hommes mettent le feu à toutes les pompes à essence.

LA CINQUIÈME COLONNE S'EMPARE DU LUXEMBOURG

Dans le Grand-Duché de Luxembourg, entre minuit et une heure du matin, la cinquième colonne prend d'assaut les obstacles érigés sur les routes qui relient l'Allemagne au Grand-Duché. On s'y bat jusqu'à l'arrivée des troupes allemandes.

ENGAGEMENTS DE FRONTIÈRE

A 5 h. 35, exactement, les troupes allemandes traversent les frontières de la Hollande, de la Belgique, du Luxembourg.

A la frontière même, les actions sont minimes, quoique peut-être les plus héroïques [6].

An — *Au poste belge le plus avancé, le 10 Mai 1940* — Loc. cit. Loc. cit.

5) Id., Ibid.

6) *Mitrailleuse contre artillerie lourde*:

Au nord du Limbourg hollandais, sur la route qui mène à Sittard, aussitôt que l'envahisseur a franchi la frontière, à 5h.35, un blockhaus hollandais l'accueille à coups de mitrailleuse. Un témoin raconte l'affaire:

"Un canon anti-chars, déjà en position, chasse 3-4 obus dans l'embrasure du blockhaus — les premiers coups de la division, le

Les quelques hommes terrés dans des fortins, au bord des routes, savent qu'ils ne peuvent attendre aucun secours, que le gros des troupes alliées est loin, que le sort qui les attend est l'écrasement.

---

10 Mai. 5h.36, plus un coup n'est tiré; les Hollandais en ont assez".

Un critique militaire américain remarque: "C'est ici que la guerre de l'avenir rencontra la guerre du passé".

Est-il exact que des soldats hollandais nazis, sans armes, saluent l'armée allemande en souriant? Il est plus probable que ce sont des Allemands déguisés en soldats hollandais.

Les troupes allemandes dégagent rapidement le pont de Berg, tenu par la "brigade de fer", mais dont la possession était encore contestée. Elles avancent vers la Meuse qui roule ses eaux quelque cinq cents mètres plus loin.

A cet endroit, le fleuve a cent cinquante mètres de large. Un lourd radeau transporte, d'une rive à l'autre, passagers et charroi. Les Hollandais ont toutefois eu le temps de démarrer le radeau et de l'attacher à la rive gauche.

Les Belges, sur la rive gauche, se sont aperçus de la présence des Allemands et mettent leurs mitrailleuses en action. Ils sont trente-cinq, dans un fortin qu'entourent des positions de campagne.

Les Allemands commencent à bombarder les positions belges.

"Mais les tirailleurs belges sont adroits. Habilement, ils occupent des positions alternatives, préparées d'avance.

"Toujours à d'autres endroits, les mitrailleuses recommencent à crépiter".

Des motocyclistes allemands ont traîné à ras de sol, jusqu'à la rive de la Meuse, des canots en caoutchouc dans lesquels ils essayent de passer.

Du renfort d'artillerie leur arrive. Surtout les gros canons "chasseurs de tanks". Un tracteur blindé amène les pièces. Les gerbes des mitrailleuses belges rebondissent sur le bouclier.

"Avec un prodigieux grondement de tonnerre, notre plus lourde pièce se mêle maintenant à ce concert de tous les calibres... Les chasseurs de tanks jubilent et triomphent quand le lourd blockhaus blindé, déjà au premier coup, est enveloppé, pendant des minutes, de nuages de poussière ensoleillée. Toutes les fenêtres de la rue éclatent avec fracas sous la pression d'air de la décharge. Les tuiles s'envolent au loin.

"Que fera le Belge? Se rend-il compte maintenant qu'il n'est pas de taille?

"Silence pendant quelques secondes. Puis de nouveau, le feu de la rive ouest nous assaille. Ils sont tenaces, les gaillards de là-bas!".

Néanmoins, ils se battront avec courage.

A l'extrême nord, au bord de l'Ems, des barquettes à moteur, dès l'aurore, attaquent la base hollandaise de Delfzyl. Devant la résistance des fusiliers marins les

---

Mais les lourds obus pleuvent. Des blocs de béton volent en l'air. Les meurtrières se déchirent. La troupe des défenseurs diminue. Les survivants tirent les derniers coups. Ils doivent finir par se rendre.

Déjà tonnent les canons des forts.

Les pionniers navals lancent leurs barquettes blindées. Des motocyclistes passent en canots de caoutchouc. Le "moulin" du radeau est remis en état. Les troupes allemandes mettent pied sur le sol belge.

Plus au Sud, encore dans le Limbourg hollandais, d'autres troupes allemandes se dirigent vers Maestricht.

Les Hollandais ont le temps, à la dernière minute, de faire sauter le grand pont sur la Meuse. Mais ils n'ont détruit qu'une arche sur sept. Aucune lutte ne semble avoir eu lieu à Maestricht. Les pontonniers allemands "réparent" rapidement le pont endommagé et construisent un pont de radeaux à côté. Vers 9h., les troupes allemandes peuvent traverser Maestricht.

Citations tirées de:

An — *Sturmfahrt über zwei Grenzen* (A l'assaut à travers deux frontières). Loc. cit.

L'auteur écrit:

"C'étaient bien des soldats hollandais sans armes, qui nous faisaient signe en souriant, et nous saluaient du bonjour allemand! Sans doute des nazis hollandais".

Sur la résistance de la Hollande cf. outre le livre précité de Van Kleffens:

An. — *De vyf tragische dagen in Nederland* — Éd. Nederland — Buenos Aires — 1941.

Jonkheer F. Beelaerts van Blokland — *Os cinco dias da Holanda* — Ed. A Tribuna — Nictheroy — 1941.

Sur le rôle de la flotte, cf:

Mauricio de Oliveira — A epopeia da Armada holandesa — avec une préface de l'amiral Furstner, Ministre de la Marine de Hollande — éd. Parceria A. M. Pereira — Lisbonne 1942.

Les bateaux de guerre hollandais qui se trouvaient dans les eaux de la métropole ont collaboré à la défense du Zuyderzee et de la Zélande.

Ils se sont réunis à Flessingue le 15 pour se rendre ensuite en Angleterre.

De nombreux bateaux en cale dans les chantiers hollandais ont été rendus inutilisables avant la reddition.

Allemands opèrent un débarquement et enlèvent la position au cours de l'aprës-midi.

A l'extrême sud, à Martelange, dans le Luxembourg belge, le commandant allemand est obligé de payer de sa personne pour entraîner ses troupes à l'assaut des fortins belges dont le feu dévaste les rangs des assaillants. Les Allemands ne réussissent à écraser les positions belges qu'après trois heures et demie de durs combats [7].

Pendant que se livrent ces engagements de bordure, des actions plus vastes se déroulent au coeur même de la Hollande, et sur les rives du Canal Albert.

LA GUERRE TOTALE EN HOLLANDE

En Hollande, la gravité des événements dépasse toutes les craintes du gouvernement.

Sans doute, la défense n'était pas achevée [8]. Mais jamais le gouvernement n'avait soupçonné l'étendue de la cinquième colonne dans les principales villes du pays. Seul un hasard empêche le Ministre de la Défense Nationale d'être kidnappé chez lui, la nuit [9].

On a beau arrêter des milliers de suspects, mettre en position des mitrailleuses aux endroits stratégiques des villes, la Hollande se trouve en face d'une double guerre: les ennemis du dehors et les ennemis du dedans.

Pourtant le gouvernement eût eu facilement raison de ces derniers si la bataille n'avait pas pris en Hollande l'aspect inusité de l'attaque aérienne.

Vers quatre heures déjà, les escadrilles allemandes attaquent les aérodromes de Waalhaven, Bergen, Kooy, Schiphol. Il pleut des parachutistes autour de Rotterdam, de Dordrecht, de La Haye. A cinq heures La Haye est bombardée.

---

7) Cf. la citation du commandant Bellegarde dans *Neue Schnelle Truppen Ritterkreuzträger* (Nouveaux chevaliers parmi les troupes motorisées). *Die Panzertruppe* — Février 1941.

8) Cf. E. N. Van Kleffens — Op. cit., p. 74.

9) Id., Op. cit., p. 83.

"Soudain, écrit le Ministre des Affaires Étrangères Van Kleffens, l'enfer éclata autour de nous" [10].

En ce moment, le Ministre des Pays-Bas à Bruxelles téléphone que le même sort est échu à Bruxelles et que le Luxembourg est envahi.

Le Ministre des Affaires Étrangères donne aussitôt l'ordre aux ministres hollandais à Londres et à Paris d'ouvrir leurs instructions secrètes. Celles-ci leur enjoignent "d'invoquer l'aide de l'Angleterre et de la France, surtout dans les airs".

A six heures, le Ministre d'Allemagne à La Haye demande à voir le Ministre des Affaires Étrangères pour lui remettre un memorandum, vieux d'un mois déjà, énumérant les prétextes par lesquels l'Allemagne essaye de justifier son agression [11].

Pendant ce temps, des escadrilles volant bas entretiennent sur les villes un feu roulant de mitrailleuses qui sème la terreur.

Au Moerdyk, des hydroplanes amérissent sur les eaux de l'estuaire de la Meuse [12]. De leurs carlingues sortent des soldats portant l'uniforme hollandais. Des camions les attendent. Ils s'emparent facilement des deux grands ponts, longs de trois kilomètres, sur le Moerdyk, au Nord de Breda, deux ponts d'une importance vitale, qui assurent les communications par route et par chemin de fer entre la Belgique et Rotterdam.

---

10) Id., Op. cit., p. 83.

11) Id., Op. cit., p. 85.

12) D'après une autre version, un bateau plein de soldats allemands aurait amarré près du Moerdyk, la veille. Déguisés en soldats hollandais, les Allemands auraient ensuite simplement relevé la garde du pont.

Sur l'action des parachutistes à Rotterdam, cf. Narrateur de guerre Fritz Krause — *Fallschirmjäger über Rotterdam.* (Parachutistes sur Rotterdam). — *Der Freiheitskampf des Grossdeutchen Volkes* (La guerre de libération du peuple de la Grande Allemagne) publié par le Commandement Supérieur de l'armée allemande — éd. *Die Wehrmacht* — Berlin — 1940, pp. 212-219.

Des planeurs atterrissent sur des champs de football, sur la plage de Scheveningen et même sur les routes, larges et unies.

Toute la journée, une pluie d'hommes descend du ciel.

A Rotterdam seul, dix mille Allemands transportés par les Junker 52, s'emparent du champ d'aviation, des ponts au centre de la ville, des tanks (contenant 400.000 tonnes d'essence). Un chaland, amarré à l'un des quais, près des ponts, les ravitaille en armes et munitions.

Une flottille de petits bateaux de guerre hollandais remonte la Meuse et vient renforcer la défense de la ville. Les Stukas allemands les assaillent.

A Dordrecht les parachutistes s'emparent également des ponts.

A travers le pays, de petits groupes ennemis transforment des fermes en redoutes. On les encercle, on les réduit. Mais les alertes se succèdent.

On découvre des parachutistes jusque dans le jardin du Palais Royal de Ten Bosch (près de La Haye) et le Palais lui-même est bombardé depuis 4 heures du matin.

A Rotterdam et à La Haye, des membres de la cinquième colonne élèvent des barricades, grimpent sur les toits, tirent sur les passants, font pleuvoir des balles dans les fenêtres du Palais Royal, sèment la panique. Le plan allemand désorganise complètement la défense hollandaise, bloque les renforts, oblige les réserves à s'éparpiller dès le premier jour dans une chasse sans fin [13].

---

13) La princesse Juliana essaye d'atteindre l'Angleterre au soir du 10 mai, mais on juge la campagne trop infestée de parachutistes. Elle sera obligée d'attendre deux jours avant de pouvoir traverser, dans l'auto blindée d'une banque, les 40 kilomètres qui séparent La Haye du port d'Ymuiden.

(A Ymuiden les marins débarqués d'un vieux bateau de guerre (l'ancien croiseur *Heemskerk*), nettoient les environs de parachutistes et font 600 prisionniers).

Les ministres des Affaires Étrangères et des Colonies de Hollande se rendent en avion à Londres le 10 mai.

Les douze divisions d'infanterie hollandaise sont déroutées par des méthodes et des "intelligences" imprévues.

Car l'Allemagne n'envoie en Hollande que cinq divisions d'infanterie, une division cuirassée et deux divisions de troupes aériennes.

Mais l'armement de ces troupes est puissant et l'aviation leur apporte un concours décisif.

BOMBARDEMENT AÉRIEN DES VILLES BELGES

En Belgique, vers quatre heures du matin, des escadrilles d'avions dont la carcasse métallique luisarne aux premiers rayons du soleil levant viennent semer le feu et la mort.

Une heure plus tard tous les aérodromes ont été bombardés et les trois quarts des avions détruits dans les hangars. Des gares et des usines ont été incendiées, des voies de chemin de fer rompues.

Dans les villes, des centaines d'habitants, paisiblement endormis, sont brutalement ensevelis sous les décombres de leurs demeures, pendant que, sur les boulevards, des avions allemands, volant en rase-mottes, mitraillent les passants.

Tout un peuple s'éveille en sursaut, secoué par les bombes.

Aucune panique.

Dans l'ensemble on est tranquille. La Belgique sait qu'elle a fait un effort militaire considérable. Elle compte sur son armée. Elle compte sur ses alliés. Elle a confiance.

Mais il monte dans les coeurs un immense dégoût, un mépris inexprimable, plus encore que de la haine.

Les plus prudents descendent dans les caves qui offrent une si précaire protection. On se rend brusquement compte que la population civile est sans défense, et sans abri.

Ceux qui peuvent partir se rendent au Consulat de France.

Mais le Consulat de France a fermé ses portes.

AU CANAL ALBERT

Au front, dans le silence dramatique de l'aube, le ciel brusquement ronfle comme un orgue aux tuyaux volants. Des centaines d'avions bombardent les positions belges.

Des parachutistes descendent le long du canal Albert, devant et derrière les lignes, ainsi que sur la superstructure du fort d'Eben-Emael. Des troupes aériennes massives ont été déposées dans les Ardennes.

Des villages sont balayés dans une rafale de flammes et de cendres. Des cadavres gisent dans les rues, affreusement déchiquetés. Des cris sortent des ruines.

Les secours s'organisent aussitôt, dans le calme.

Mais les rescapés se sentent l'âme d'un naufragé au milieu de la tempête. Faut-il assister à la répétition des horreurs de 1914? Attendre dans l'impuissance le déferlement de la férocité? Ou faire le vide devant elle?

La population civile, expulsée de ses demeures par les bombardements des villages et des villes ouvertes, remplit les routes, et essaye de gagner les tanks de vitesse.

LA BELGIQUE APPELLE SES GARANTS À L'AIDE

Aussitôt que la première bombe tombe sur Bruxelles, le gouvernement qui veille, depuis minuit, au Ministère des Affaires Étrangères, lance un appel aux garants du pays.

A 8h.30, l'Ambassadeur du Reich demande à voir le Ministre des Affaires Étrangères pour lui remettre une note par laquelle le Reich, feignant de croire à

l'invasion de la Belgique par les Alliés, se déclare "obligé d'assurer la neutralité" de la Belgique...

LES SECOURS ALLIÉS

Le 10 Mai, les premières divisions alliées, alertées vers 5h.30, commencent à passer la frontière vers 8 heures [14].

Français, silencieux. Anglais, chantant.

Échelonnées de Sedan à Bray-Dunes (première localité du littoral français près de la frontière belge) les armées attendent, depuis des mois, le moment d'opérer ce vaste mouvement tournant qui pivote sur Sedan [15].

Les troupes anglaises amènent un matériel abondant et motorisé. Mais les deux armées de secours souffrent du même manque de canons anti-tanks et anti-avions.

Quant à l'aviation minuscule dont les Alliés disposent, elle ne suffit pas à la tâche et on ne la verra guère en Belgique.

* * *

La coopération des armées alliées sur le front belge a fait l'objet de nombreuses études au cours des seize ans de contact entre les États-majors belge et français (1920-1936). La marche vers la ligne Anvers-Namur a été préparée de longue main.

---

14) Les troupes anglaises partent avec un certain retard, dû au manque de préparation des moyens de transport. Les plus rapides, le 2e Lanciers, passent la frontière à une heure de l'après-midi. Les premiers chars anglais traversement Bruxelles a 5 h. Ils seront toutefois sur la ligne de la Dyle avant l'horaire fixé, le soir du 10, vers 23 h. 30. Cf. Lord Gort — 18.

15) L'ordre du jour du 10 Mai du généralissime Gamelin porte:

"*L'attaque que nous avons prévue*, depuis Octobre dernier, s'est déclenchée ce matin."

Tout, dans cette opération, a pu être mis au point longtemps d'avance [16].

* * *

A l'extrême-Nord, la VII[e] Armée française (général Giraud) a pour mission de défendre les ponts sur la Meuse, au Moerdyk, et d'attaquer l'aile droite de l'armée allemande.

A l'extrême-Sud, la II[e] Armée française (Général Huntgizer), dont les troupes sont disposées dans la région de Sedan, s'efforcera de retarder l'avance allemande par une avance dans le Luxembourg belge.

Entre les deux, s'intercalent l'Armée belge et les armées de secours franco-britanniques.

L'avance des armées alliées à travers la Belgique a été fort inégale.

Au centre, elles semblent avoir suivi fidèlement l'horaire fixé.

Le 10 Mai, au soir, les premières troupes françaises du corps de cavalerie Prioux [17] (I[e] Armée), participent, dans la région de Huy, au repli des troupes belges.

Au Nord, par contre, à la vitesse prévue de 30 km à l'heure pour le groupe de découverte, les troupes françaises auraient dû arriver à Breda 7h.37 après l'heure de départ [18].

---

16) "Pendant des mois, j'avais vu des états-majors étudier avec minutie "L'Entrée en Belgique" et fignoler des ordres de marche pour gagner cinq minutes sur leurs horaires, le jour où le Roi des Belges nous appellerait". André Maurois — Op. cit., p. 100.

17) Cuirassiers et cavaliers sont des unités motorisées, en principe. En fait, elles sont mixtes. Pour le détail des opérations des troupes motorisées françaises en Belgique, voir *J. Labusquière* — Op. cit.

18) Cf. "L'ordre de mouvement" en date du 17 Avril 1940, reproduit dans le Libre Blanc allemand "Weitere Dokumente" etc. pp. 92-93.

Elles n'arrivent en Hollande que le lendemain — trop tard.

En aucun cas, l'État-major français ne semble avoir tenu compte de la voie aérienne. Sans doute ne disposait-il pas d'avions de transport.

RÉACTIONS À PARIS ET À LONDRES

A Paris, le gouvernement passe la journée du 10 Mai en conciliabules politiques. Reynaud veut élargir le Conseil des Ministres afin de galvaniser les énergies de la nation.

Chacun est d'accord sur la nécessité d'un gouvernement d'union. Mais personne n'est d'accord sur les représentants de cette union. Finalement, après une série de vains pourparlers, de savants dosages, Reynaud sera forcé de garder son cabinet tel quel, en y faisant rentrer seulement deux députés supplémentaires représentant la droite [19].

A Londres, le Premier Ministre Neville Chamberlain, fatigué, ne jugeant plus ses forces assez grandes pour affronter l'orage, passe le pouvoir, dans une calme dignité, à Churchill [20].

Toute l'Angleterre y voit l'affirmation solennelle de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire, quels que soient les revers, les souffrances et la durée de l'attente.

DÉFENSE DE LA PREMIÈRE LIGNE BELGE

Dès l'ouverture des hostilités, les événements prennent, sur le front belge, une tournure imprévue.

---

19) Louis Marin et Jean Ybarnégaray.

20) Ministre de la Guerre: A. Eden. Aviation: Sir Archibald Sinclair. Amirauté: A. V. Alexander. Affaires Etrangères: Lord Halifax. Représentant du parti travailliste, ministre sans portefeuille: A. Greenwood.

En face de Maestricht, trois ponts sur le canal Albert n'ont pas été détruits: Vroenhoven, Weldwezelt, Briegden. Les brigades de fer y ont accompli leur besogne [21].

Au petit matin, des parachutistes sont venus renforcer les occupants du pont.

Pendant ce temps, les Stukas ont réduit en miettes le cantonnement voisin (à Lanaeken) d'où devait partir l'ordre de destruction.

Aussitôt que la VII[e] Division belge apprend la perte des trois ponts, elle déclenche de violentes contre-attaques. Malgré l'artillerie allemande, les Belges réussissent à reprendre le pont de Briegden.

Les deux autres têtes de ponts, hérissées d'artillerie, sont déjà puissamment organisées. Les Belges luttent sans répit, pendant trente-six heures, contre les chars et des forces ennemies sans cesse accrues. Les attaques des Stukas les clouent au sol. Les parachutistes les harcèlent à revers. Mais ils ne lâchent pas pied.

Il ne reste rien des villages avoisinant les ponts.

Un voyageur qui suivit la route de l'invasion, dix jours plus tard, le 20 Mai, note:

"Aussitôt que nous passâmes en Belgique, nous commençâmes à nous heurter à des blocs de maisons pulvérisées le long de la route. A l'évidence, les Belges étaient d'une trempe différente des Hollandais. A l'ouverture des hostilités, ils se battirent comme des lions. De maison en maison" [22].

---

21) Le Major Tillot, le havresac bourré de dynamite, réussira à atteindre le pont de Veldwezelt et se fera sauter avec lui. Mais il ne peut endommager le pont suffisamment.

22) W. L. Shirer — Op. cit., p. 353.

PRISE D'EBEN-EMAEL

En même temps qu'ils organisent la défense des ponts, les Allemands réduisent progressivement au silence le fort d'Eben-Emael, qui commande le passage du Canal Albert. Il sera obligé de se rendre le 11 [23].

---

23) PRISE D'EBEN-EMAEL

Tous les récits de la chute d'Eben-Emael sont basés sur la relation (habituellement non citée) du narrateur de guerre allemand *Wolfgang Mansfeld — Sturmtrupps erobern eins der modernsten Forts Europas* (Des troupes d'assaut enlèvent un des forts les plus modernes d'Europe). *Die Wehrmacht*, 5 juin 1940. 1941.

Il convient encore de considérer comme source originale un article anonyme, paru sous le titre *So fiel die Entscheidung um Eben-Emael* dans *Die Wehrmacht*, 26 février 1941.

L'attaque d'Eben-Emael a été filmée dans le grand film de guerre allemand "Victoire en Occident". Sept photos tirées de ce film illustrent le deuxième article précité.

Parmi les relations circonstanciées, citons:

Colonel Conrad H. Lanza F. A. — *The Fall of Belgium* (La chute de la Belgique). Il est beaucoup plus détaillé que celui du Lieutenant G. Sprenling — *How Eben-Emael was taken* (Comment fut pris Eben-Emael), tous deux dans le même numéro de *Field Artillery Journal* — Washington — juin 1941.

J. Duck — *The capture of Eben-Emael* — *Message* — Londres, Novembre 1941.

Le col. H. Lanza rapporte l'incident des prisonniers que les commentateurs allemands ne mentionnent pas.

La carte du fort et des environs a paru dans *Belgique*, éd. cit., Carte N° 2. Les photographies allemandes sont reproduites dans le recueil déjà cité d'études et de récits, publié sous la direction du Commandement supérieur de l'armée sous le titre de: *Die Wehrmacht, Der Freiheitskampf*, etc. Ce recueil contient un résumé anonyme des récits allemands sur Eben-Emael.

* * *

Le fort d'Eben-Emael est bâti sur une colline à quelque 80 mètres au-dessus du canal Albert. Sa superficie est d'une centaine d'hectares. Il est entouré à l'Est par la Meuse et le canal Albert, à l'Ouest par les inondations de la vallée du Geer, au Sud, par un fossé profond.

Sa longueur et sa largeur sont d'environ un kilomètre. C'est

Brillant coup de main, modèle du genre, qui ouvre les portes de la Belgique.

---

une fortification dispersée, comprenant 22 ouvrages. Son armement est composé de:

2 canons de 120 mm

30 canons de 75 mm et de 60 mm

20 mitrailleuses lourdes, des mitrailleuses légères, des fusils-mitrailleurs, 15 projecteurs de 400 mm.

Sa garnison est de 1.200 hommes.

Il comprend une centrale électrique, une centrale téléphonique, des magasins de vivres et de munitions pour un mois, des kilomètres de tunnels.

Il est chargé d'interdire le passage du canal Albert. Il commande aux trois ponts de Vroenhoven, Veldwezelt, Briegden.

Pendant les huit mois de calme qui préludent à la guerre, l'organisation Todt a construit une réplique du fort en Allemagne. Un bataillon de sapeurs et des détachements de parachutistes ont été spécialement entraînés en vue de l'attaque du fort.

A l'aube du 10 mai, sous les ordres du commandant Koch et de l'oberleutnant Witzig, les premiers assaillants descendent en planeurs sur la vaste superstructure du fort central. Elle a plus de 1.000 mètres carrés. Ces hommes connaissent parfaitement la disposition du fort. Ils jettent des charges explosives dans les tourelles pendant les quelques secondes où les coupoles se lèvent, bâillonnent les canons ou paralysent les monte-charges. Chacun exécute scrupuleusement la part d'étouffement qui lui est assignée.

Comment ces parachutistes on-ils pu atterrir sans être observés et maîtrisés, la superstructure du fort étant garnie de nids de mitrailleuses ? (Une photographie publiée dans des revues allemandes est reproduite dans *Field Artillery Journal* — Loc. cit.). Ces nids n'étaient-ils pas garnis de mitrailleurs au moment de l'attaque? Ou bien ceux-ci furent-ils tués?

En même temps des parachutistes marchent sur le village de Canne, à six kilomètres au Sud de Maestricht et à 2.000 mètres au Nord du fort, en vue de s'emparer du pont. La résistance des avant-postes belges à Canne est écrasée. "Quelques soldats belges réussissent à passer le pont et à atteindre le village d'Eben-Emael". (Mansfeld). Puis une détonation retentit. Le pont vole en éclats, l'explosion étant commandée du fort.

Une compagnie du génie, sous les ordres du lieutenant-colonel Mikosch, est chargée de passer le canal Albert, à divers endroits, de faire sauter les ouvrages du fort, et d'y pénétrer.

Le commandant du fort, le Major Jottrand, ne peut faire nettoyer la superstructure du fort. Ses hommes ne sont pas armés pour ce genre de combat imprévu. Il appelle donc au secours les forts de Pontisse et de Barchon. Mais leur tir ne semble pas avoir été fort efficace. Il ne put d'ailleurs être de

Hitler en est tellement enthousiasmé qu'il visite aussitôt l'ouvrage, se fait photographier au milieu

---

longue durée car des escadrilles de Stukas aussitôt vinrent bombarder les casemates d'Eben-Emael, de Pontisse et de Barchon.

Des sapeurs allemands essayent de traverser le canal Albert en barquettes de caoutchouc. Les parois du canal sont raides, des deux côtés. Le feu du fort couvre le canal. Les canots sont perforés.

A midi, l'artillerie allemande arrive. Elle s'installe sur les hauteurs de Canne et tire dans les embrasures des casemates.

Au début de l'après-midi, une poignée d'hommes réussissent à passer le canal, au nord et au sud du fort.

Les Belges ont inondé le terrain; ceci isole une partie des Allemands qui ont passé.

Entre-temps, d'autres avions de transport survolent le fort, lancent quelque cinquante parachutistes à l'intérieur du fort et d'autres aux environs.

La 7e division belge, appelée à l'aide, envoie une compagnie d'infanterie qui nettoie les parachutistes dans le préau du fort. A deux heures, dix-sept sont prisonniers. Les autres sont liquidés.

Il reste donc trois groupes d'assaillants. Les premiers déposés sur la plateforme centrale et isolés. Les quelques hommes qui ont passé le canal et qui sont également isolés. Puis le gros des compagnies du génie qui vont essayer, à la faveur de la nuit, de passer le canal à Canne et de s'avancer jusqu'à Emael, à l'ouest du fort.

Au crépuscule et au cours de la nuit, les Allemands réussissent à faire entrer à Emael des unités plus fortes des compagnies d'assaut. Les Belges ripostent par des "contre-attaques et tentatives de sortie désespérées. La route est parsemée de Belges morts". — (*Die Wehrmacht, Der Freiheitskrieg*, etc. éd. cit. p. 223). Mais leurs mitrailleuses sont réduites au silence et ils sont forcés d'évacuer la localité. "Dans la nuit des canons et des mitrailleuses purent passer le canal Albert en radeaux de caoutchouc et prendre position sur les hauteurs d'Emael" (W. Mansfeld).

Une poignée de sapeurs sous les ordres du caporal Portsteffen effectue la première attaque, à l'aurore du 11, sur un ouvrage blindé à l'est du fort. Une coupole blindée domine leur marche à moins de cent mètres. Des obus tombent. Les Allemands tirent des fusées à brouillard. Sous le couvert du brouillard artificiel, les Allemands échappent au feu des positions de campagne, se glissent entre les terres inondées qui entourent le fort, passent un fossé, montent le versant assez abrupt de la colline et s'avancent jusqu'à l'ouvrage 11. "La troupe l'attaque de flanc. Un lance-flammes oblige l'ouvrage blindé à fermer l'embrasure. Le lance-flammes s'éteint. Un homme, rapide comme l'éclair, met en place

des officiers qui dirigèrent l'attaque et en décore 7 sur 9 [24].

Les autres forts de Liège, assiégés, isolés, harcèleront l'ennemi jusqu'à épuisement des munitions ou écrasement des coupoles.

La longue résistance des forts belges, privés de tout secours, constitue un des glorieux épisodes de la guerre [25].

DANS LES ARDENNES

Dans les Ardennes de durs combats inégaux mettent aux prises les forces belges de retardement et les divisions cuirassées allemandes qui se ruent vers Sedan.

"Le terrain montagneux, dit un commentateur allemand, et les nombreux barrages qu'y avaient établis les Belges, causèrent bien des arrêts et de la besogne, ce qui n'empêcha pas le régiment de traverser, en trois

---

une charge explosive, allume la mèche. Une gerbe de nuées de poudre, de feu, d'acier, de béton. L'ouvrage est détruit. A travers le nuage de fumée qui s'évanouit, le détachement d'assaut entre dans le système de fortifications". — (Die Wehrmacht — 26 février 1941).

Une dernière vague d'attaque est lancée à 10 heures. De formidables charges d'explosifs déchiquètent les murs, arrachent et tordent les canons.

"Un canon après l'autre se taisait dans le fort. Vers midi, on pouvait remarquer, au feu de plus en plus paralysé de la forteresse, que l'ouvrage serait bientôt réduit par le feu précis de nos armes et par la poussée du détachement d'assaut". (W. Mansfeld).

De durs combats se livrent dans les tunnels. "Groupe par groupe, parfois des duels d'homme à homme". (*Die Wehrmacht, Der Freiheitskrieg* etc., éd. cit. p. 223). Mais les grenades et les lance-flammes finissent par avoir raison de la résistance belge.

"Peu de temps après midi, le drapeau blanc était hissé sur Eben-Emael" (W. Mansfeld). Cent défenseurs sont morts. Un millier est fait prisonnier. Quelques-uns réussissent à s'échapper.

24) Voir la photo dans *Wehrmacht*, Berlin, 22 Mai 1940.

25) Ceux de Liége tombent du 17 au 28 Mai. Le 28 Mai, jour de la reddition, le fort de Pepinster (Commandant Devos) tient toujours, après dix-huit jours de siège. Il ne se rend que sur des ordres formels.

jours à peine, l'espace compris entre la frontière allemande et la Meuse..." [26].

Que peuvent opposer les Alliés aux chars innombrables de Reinhardt et de Gudérian?

A la fin de la première journée, la 2e Division de Cavalerie appartenant à la VIe Armée française, entre en contact, à l'ouest d'Arlon, avec les tanks allemands. Elle n'a que des chars légers.

Elle est refoulée de vingt kilomètres, vers Étalle-Neufchâteau.

La 5e Division de cavalerie de la IIe Armée est isolée à Libramont, 35 kilomètres plus au Nord.

Quant à la cavalerie de Corap, elle n'a pas encore atteint la Meuse.

ASPECTS DU COMBAT

Dès les premières heures de la bataille, les méthodes allemandes jettent singulièrement le désarroi dans les âmes.

D'abord l'emploi combiné des armes aéro-terrestres, le team du tank-avion, pour lequel on n'a pas trouvé de nom adéquat, mais qui, par ses effets, devient l'orage mécanique, le volcan innombrable, l'enfer en marche.

La terreur aérienne est doublée, sur terre, d'une apocalypse de monstres blindés, crachant la mort et le

---

26) Ludwig Sertorius — *1.100 kilomètres de marches et de combats* — *Signal* — 25 Août 1940, éd. fr.

Les commentateurs allemands signalent les grandes destructions opérées par l'armée belge. En s'approchant d'une petite ville des Ardennes, raconte un "journal" de soldat publié par la *Wehrmacht*: "La grand-rue est éventrée. Une maison entière pourrait disparaître dans l'entonnoir. Les Belges n'ont pas épargné la dynamite. Jusqu'au loin, à travers le paysage, s'étendent les barbelés et les tranchées. Et je ne distingue les meurtrières d'un abri dans les bosquets que lorsque les sapeurs me les montrent" etc.

An. — *Bei Sedan über die Maas* — (En traversant la Meuse près de Sedan) — *Die Wehrmacht* — *Der Freiheitskrieg*, etc. Éd. cit., p. 227.

feu, écrasant les obstacles, se ruant même — selon une légende — au fond des eaux pour que puisse avancer la masse de la caravane, comme l'avant-garde d'une colonne de fourmis s'engloutit dans la rivière afin d'édifier la passerelle qui livrera passage au peuple en marche.

Les troupes belges, exposées les premières au choc de ce double ouragan, n'ont aucune défense adéquate: ni barrière de tanks, ni bouclier d'avions.

Quelque deux mille avions allemands évoluent au-dessus du front belge, dans un ciel où aucune lutte ne gêne leur course.

Une terrible sensation d'abandon envahit les soldats.

Rien ne les a préparés à cette cataracte de moteurs, à la chute en bolide des Stukas dont le "piqué" sème l'effroi, au déchirement plaintif des torpilles dans leur sillage aérien, à la rafale des mitrailleuses ailées qui rasent les tranchées dans un éclair.

L'âme s'accoutume à l'épouvante, comme le corps à la souffrance. Mais le baptême du feu a la soudaineté brutale d'une éruption de volcan, d'un raz-de-marée. Il produit le choc d'un cataclysme.

Dès le premier jour, certaines compagnies perdent les trois quarts de leurs effectifs. Dans la rapidité de la retraite, on doit abandonner les morts et les blessés.

Pendant toute la campagne, la terrible supériorité de l'aviation allemande annihilera toute possibilité de victoire, réduira à l'impuissance toute tentative de résistance.

Pendant dix-huit jours le ciel sera peuplé de la swastika triomphante. On rencontrera des essaims de Messerschmidt dans tous les coins du pays, achevant méthodiquement, consciencieusement, sans l'ombre d'une opposition, leur cauchemar de destruction, attaquant les villes ouvertes, lançant des tonnes d'explosifs sur les vieillards, les femmes, les enfants, s'acharnant sur les trains et les caravanes de réfugiés, trouant, comme

des écumoires, les autos qu'on devra pousser dans le fossé, maculées de sang.

La deuxième surprise démoralisante, ce seront les effets parfois foudroyants des troupes allemandes de l'air: soldats descendus par planeurs et parachutes, employant les vieilles ruses de guerre et les méthodes les plus neuves d'information et de destruction.

Les troupes du canal Albert voient surgir des patrouilles, en uniforme belge, de l'autre côté du canal, trouvent des camarades morts loin du front, et quand elles attendent l'ennemi par devant, elles entendent brusquement crépiter des mitrailleuses dans leur dos.

Un autre péril dont les conséquences provoquent de multiples mécomptes, c'est l'efficacité de l'espionnage.

Le service d'information allemand sera si précis qu'un village du canal Albert, où un groupe d'officiers français devait arriver vers 11 heures du soir pour y passer la nuit, est détruit deux heures plus tard.

Mais la plus grande stupeur du début des opérations, la plus douloureuse, c'est l'effondrement, quasi immédiat et total, de la résistance française au Nord, au Centre, au Sud, partout où elle entre en contact avec l'armée allemande.

LA BELGIQUE DEMANDE EN VAIN DES AVIONS

En Belgique, le Ministre des Affaires Étrangères appelle, tôt au matin, l'ambassadeur américain, John Cudahy. Il lui annonce que la supériorité aérienne allemande est tellement écrasante qui si l'on n'y remédie pas immédiatement "la Belgique serait achevée" [27]. L'ambassadeur prévient Washington. L'amiral sir Roger Keyes — officier de liaison anglais attaché au roi Léopold — qu'il rencontre, et met au courant, s'engage, de son côté, à téléphoner à Churchill — sans espoir d'ailleurs.

27) John Cudahy — *The armies march* — éd. Ch. Scribner's Sons — New York — 1941 — p. 81.

AVANCE ALLEMANDE EN HOLLANDE

11 mai. En Hollande, le 11 mai, les premiers groupes de reconnaissance français arrivent au sud de Breda. Mais les Allemands sont déjà solidement installés au Moerdyk. Les troupes motorisées et cuirassées allemandes avancent à travers le sud de la Hollande.

REVERS DE LA IIe ARMÉE EN HOLLANDE

Près de Berg-op-Zoom, les éléments avancés de la Ie Division Légère Mécanique et une division d'infanterie de l'armée Giraud, transportée par autobus, sont l'objet d'une violente attaque de 400 Stukas [28].

---

28) Le pilonnage d'un groupe de la Ie D. L. M. est pittoresquement raconté par un des auto-mitrailleurs, qui le place au 13 mai:

"C'est le lundi dans la matinée que se produit "l'événement"...

"C'est lui qui nous a soudainement brisés, meurtris, mis en posture de radicale infériorité.

"Il pouvait être 7 heures... Les bombardiers commencent par nous survoler d'assez haut, environ 1.500 mètres. Par vagues de six, séparés par quelques dizaines de mètres à peine, les voilà qui piquent sur nous, si repérables pour qui se guide sur l'axe de la route. Ils piquent avec un sifflement effroyable, qui, de l'avion lui-même, semble faire un projectile plus monstrueux qu'un 310. Cependant nos persécuteurs s'obstinent. Ils ne viennent plus par rangées de 6, mais de 25, de 50.

"Nous avons, presque à chaque minute, l'impression insoutenable d'être visés personnellement. Or, nous avons renoncé à bouger, à nous disperser davantage, de peur de nous perdre. Également à riposter. Nos mitrailleuses sont incommodes à braquer perpendiculairement, l'ajustement serait peu pratique, et nous aurions rapidement gaspillé nos munitions.

"Car cela dure.

"Nous étouffons... Les explosions précipitées nous arrachent l'âme et les tripes.

"Nous nous trouvions "sonnés" au point d'être parfaitement incapables de nous regrouper, une bonne heure après la disparition du dernier bombardier ennemi. Et je ne puis même pas dire si nous avons mangé, dormi ou existé cette nuit-là.

"Le jour d'après, le mardi, se représente, pour la même raison, à moi, comme une espèce de trou. Nous avons dû errer au long de la frontière hollando-belge.

Ce combat, purement passif du côté terrestre, provoque des pertes d'infanterie considérables, et ébranle surtout le moral.

DÉFENSE DU CANAL ALBERT

11 mai — A l'aube du deuxième jour de la bataille, la IVe et la VIIe Division belge continuent la lutte en face des ponts du Canal Albert. Les renforts allemands affluent. Tous les villages du front aux noms obscurs: Rosmeer, Vlytingen, Riemst, deviennent le centre d'héroïques combats, que le général Van Trooyen anime de sa présence. Mais l'aviation allemande qui tournoie au-dessus des lignes belges, refoule implacablement les défenseurs, faisant place nette aux tanks qui avancent à travers les ruines et les morts.

LIÉGE est encerclé. Les forts continuent à balayer les routes et à empêcher les concentrations ennemies.

Une escadrille d'aviation belge s'efforce à détruire les ponts du canal Albert au pouvoir des Allemands. Onze avions sur douze sont abattus [29].

"Il nous revient qu'un de nos escadrons s'est engagé par hasard sur la chaussée — entre les deux canaux — que nous n'appellerons plus que la chaussée des autobus. Il n'a pu s'y frayer passage, tant le parcours était sursaturé de débris humains et de machines". Guy de Chézal — Op. cit., pp. 17-21.

Le général Mittelhauser de son côté, déclare à Riom:

"J'ai vu, en ce qui me concerne, j'ai vu personnellement, le 11 mai, sur la route de Breda à Anvers, une de nos formations motorisées arrêtée par l'aviation à 11 heures du matin, attaquée, complètement dispersée et mise en flammes à 15 heures."

29) Cf. *Belgique*, éd. cit., p. 38.

D'après un des aviateurs qui prirent part à cette action, celle-ci se passa comme suit:

L'aviation belge compte encore trois escadrilles sur dix-huit.

Chaque escadrille est composée de quelques avions, de vieux appareils (Renard R 31, avions de chasse Fiat CR 42, bombardiers Fairey Battle) terriblement surclassés par les Messerschmidt.

En route! Le 11 mai, dans la matinée, sept monoplans de

En fin de journée, dans le Limbourg, les troupes belges, menacées d'encerclement par la chute du fort d'Eben-Emael et l'avance des troupes motorisées allemandes, se retirent lentement de la partie orientale du canal Albert, en route vers la ligne de la Dyle, arrêtant l'envahisseur par une série d'actions locales.

Tous les villages du front et de nombreuses villes sont bombardés: Liège, Louvain, Termonde, Lokeren, Tongres, etc.

Au début de l'après-midi, pendant que les Belges continuent à tenir les deux tiers du Canal Albert, entre Hasselt-Anvers, les tanks allemands s'infiltrent jusqu'à une ligne Saint-Trond — Waremme, à mi-chemin presque entre Liége et la ligne de la Dyle.

A leur encontre, s'avancent la 2e et la 3e Division Légère Mécanique sous les ordres du général Prioux [30].

Les premiers contacts refoulent les chars français.

AVANCE ALLEMANDE DANS LES ARDENNES

Dans les Ardennes, la rapidité de l'avance allemande déjoue tous les calculs, paralyse le service de renseignements, empêche les démolitions.

Au matin du 11 mai, il y a quatre divisions de cavalerie et une brigade de spahis dans le Luxembourg [31].

---

chasse et neuf bombardiers belges vont attaquer le pont de Vroenhoven. Interceptés par des essaims d'avions ennemis, cinq chasseurs et sept bombardiers belges sont abattus. Sur les deux bombardiers qui atteignent le pont, l'un ne peut larguer ses bombes, les balles ennemies ayant rendu l'appareil de lancement inutilisable; l'autre ne réussit qu'à causer des dégâts insuffisants.

Cf. An — *La tragique Épopée de l'aviation Belge — Belgica* — Buenos Aires — n.º 3 — 10 février 1941.

30) Les deux divisions françaises possèdent ensemble normalement 160 chars légers, 160 chars moyens. Elles ont été augmentées de quelques bataillons de chars, dont la plupart sont désuets. Elle comptent au total environ 400 unités. Deux divisions allemandes, comptant essemble quelque 800 chars, dont la moitié des chars lourds, se trouvent dans la région de Liége.

31) Les deux divisions de la IXe Armée (la 4e et la 1e) et

Leur marche n'a pas été synchronisée. Leur armement ne leur permet guère une action efficace.

Les deux divisions qui se trouvent au sud de la province sont aussitôt refoulées. A 5h.30, l'offensive des divisions de cavalerie françaises, destinée à arrêter l'avance allemande dans les Ardennes, est brisée.

Quant aux deux divisions qui se trouvent au nord, elles battent en retraite. Elles auront besoin de onze heures pour couvrir les trente-cinq kilomètres qui les séparent de Dinant. Le 12 mai, à 13 heures, elles repassent la Meuse. Quand le dernier cheval a atteint la rive gauche, à 14 heures, on fait sauter le pont de Dinant.

Étrange chevauchée, qui rappelle l'héroïsme des cavaliers polonais chargeant des tanks, sabre au clair...

* * *

Les divisions cuirassées de Gudérian, arrivées à Bouillon, à la fin de l'après-midi, y passent la nuit du 11 au 12.

---

la brigade de spahis se trouvent au Nord, à Rochefort. Elles avancent vers Saint-Hubert et comptent rejoindre les deux divisions de la IIe Armée. Celles-ci se trouvent trente-cinq kilomètres plus au Sud, la 5e à Libramont, la 2e qui a déjà essuyé de graves revers, la veille, à Neufchâteau. Seule la 5e brigade de spahis qui se trouvait être la plus rapprochée, réussit à s'unir à la 5e Division. Vers 11h. 30, celle-ci entre en contact avec les tanks allemands. Elle est refoulée avec violence jusqu'à Paliseul, traverse la Semois vers 5h. 30, et rentre en France vers Sedan. La brigade de spahis se retire sur Mézières. La 2e Division regagne les positions de la Chiers.

Quant aux deux divisions de cavalerie de la IXe Armée, elles restent "en l'air". Corap se rend compte qu'elles sont gravement exposées. Il les rappelle à 22 heures. Elles commencent à rebrousser chemin à 2 heures du matin.

La colonne qui se rend à Givet est rattrapée par la "division volante" de tanks commandée par Rommel. Une vive escarmouche a lieu, mais, sous la protection de l'artillerie, la colonne réussit à se dégager.

Toute la nuit, un interminable cortège de tanks et d'artillerie traverse les Ardennes, les phares trouant l'ombre en une orgie de lumière.

PROGRESSION DE L'INVASION EN HOLLANDE

12 mai. Le 12, la bataille fait rage dans toute la Hollande.

Les colonnes motorisées allemandes qui ont passé le Moerdyk, encerclent Dordrecht.

En même temps l'armée des parachutistes et des membres de la cinquième colonne a complètement investi et isolé Rotterdam et La Haye. Le port aérien de Rotterdam est le siège d'assauts sanglants. A La Haye, le régiment des Grenadiers Royaux perd 80% de ses effectifs dans l'attaque du champ d'aviation d'Ypenburg.

Les trois lignes de défense sont contournées par le Sud.

Personne ne pourra plus porter secours à la Hollande.

Les Français n'auront même pas l'occasion d'engager la lutte pour le Moerdyk. Les tanks allemands lourds balayent littéralement la Ie Division Légère Mécanique.

Les autos-mitrailleuses se décrochent, rebroussent chemin, cherchent la route de la Belgique.

"C'en est fini, commente mélancoliquement un des participants au combat, de notre marche "foudroyante" en avant" [32].

Cette marche est lente d'ailleurs, à vingt-cinq kilomètres à l'heure, sans guides et sans interprètes.

---

32) Guy de Chézal — Op. cit. p. 17.

La Ie Division Légère Mécanique, après cette vaine randonnée, va descendre de Berg-op-Zoom vers Gembloux, afin de couvrir la Ie Armée française, déjà en péril.

Un grand flottement existe dans l'emploi stratégique de la VIIe Armée.

Destinée à couvrir la Zélande, avec quartier général à Flessingue (où débarquent un millier de soldats anglais), elle est dirigée sur Breda-Rotterdam.

Certaines unités, à peine arrivées en Hollande, retourneront aussitôt à Dunkerque. D'autres seront refoulées sur Anvers. Quelques-unes se retireront en combattant à travers toute la Zélande.

REPLI BELGE SUR LA LIGNE DE LA DYLE

En Belgique, durant la nuit du 11 au 12, le commandement a décidé d'opérer un repli progressif vers la ligne fortifiée Anvers-Namur. En battant en retraite, les troupes détruisent les ponts et tout ce qui pourrait être utile à l'ennemi. Les Allemands s'étonnent de l'étendue de ces destructions [33].

Au matin du 12, la cavalerie belge et le 12e Cuirassiers français se battent sur la ligne de Tirlemont-Huy.

---

33) Rudolph Schauff qui refait le trajet de l'invasion écrit à propos de Liége:

"Notre route passe à travers le quartier industriel que des actes de sabotage insensés et des destructions à la dynamite ont livré au chômage obligatoire.

"A Huy, l'ennemi a fait sauter, lors de sa retraite, le merveilleux pont de granit sur la Meuse" etc.

Rudolph Schauff — Loc. cit.

PREMIÈRE BATAILLE DE TANKS

L'après-midi, l'armée mécanique allemande entre en action. Avions et tanks veulent forcer le passage à Grehen et à Thisnes (au sud de Hannut, presque à mi-chemin entre Wavre et Liége). Des prodiges de sacrifices sont accomplis par les cuirassiers français au cours de ces premiers combats.

Des escadrilles de bombardiers allemands viennent appuyer la division de chars qui essaye d'anéantir les 2e et 3e Divisions Légères Mécaniques.

Les Français disposent de quelques chars lourds (Somua) qui ont pour eux la puissance et compensent, en partie, l'infériorité du nombre. Les chars allemands utilisent de brefs arrêts pour tirer.

Cette première mêlée de tanks n'a pas été encore adéquatement décrite[34]. Il semble qu'elle dut être confuse. Malgré des pertes réciproques, la bataille ne fut pas décisive — tout en ayant duré jusqu'à huit heures du soir.

Mais, pour les Allemands, les pertes sont aussitôt compensées.

Pour les Français, elles sont irréparables.

Le lendemain, le combat reprend donc, avec des forces beaucoup plus inégales que la veille.

En fin de journée, sur le front de la ligne de la Dyle, la bataille est ramenée, depuis la veille, à 35 kilomètres en arrière.

---

34) Cf. Labusquière — Op. cit., pp. 37-43.
An. — Army and Super-Army — Infantry Journal — Washington, Août, 1941.

LA MARCHE VERS LA MEUSE

Au sud, Gudérian a quitté Bouillon au matin du 12, en route pour Sedan. Une attaque de Stukas lui a ouvert la voie.

Un peu plus en aval, les troupes de Reinhardt se sont avancées vers le nord de Mézières.

Plus au nord encore, la division cuirassée de Rommel, poursuivant les divisions de Corap, est arrivée à Dinant.

A récapituler la situation, au soir du 12, la défense française a cédé au Nord, entre la frontière belge et Breda, au Centre, de Wavre à Namur, au Sud, sur la rive droite de la Meuse, de Dinant à Sedan.

LE COMMANDEMENT UNIQUE

Pendant la journée, à Casteau, près de Mons, le Roi Léopold III et les Chefs Alliés se réunissent en vue de réaliser le commandement unique [35].

Anglais et Belges acceptent la direction française de la guerre. Le général Georges assumera cette direction mais déléguera le commandement au général Billotte qui se trouvera directement en contact avec Gamelin.

DÉFENSE DE LA DEUXIÈME LIGNE BELGE.

Au soir du 12 Mai, les armées alliées occupent leurs positions respectives sur la deuxième ligne belge, dite

---

35) Assistent à la réunion, outre le Roi Léopold III, les généraux français Georges, Billotte, Champon, le chef d'État-major britannique Pownall, le général belge Van Overstraeten, Daladier.

de la Dyle, qui s'étend d'Anvers à Namur et qui est ensuite prolongée par la Meuse [36].

Des unités belges continuent le combat le long de la moitié occidentale du canal Albert, aux rives de la Gète, et autour de Liége.

PREMIER PASSAGE DE LA MEUSE

Des reconnaissances aériennes ont averti les Alliés, en cours de journée, que l'effort allemand se portera surtout contre les défenses de la Meuse.

Huit ou neuf divisions cuirassées se dirigent vers le front de la IX^e^ et de la II^e^ Armée.

L'effort principal allemand aura lieu entre Mézières et Sedan.

---

(36) Dispositif des troupes:

Secteur	*Etendue en kms*	*Troupes*	*Commandant en chef*
Anvers à Louvain	80 kms	Armée belge 19 divisions	Léopold III
Louvain à Wavre	23 "	Armée anglaise 3 div. (4 en réserve)	Lord Gort
Wavre à Namur..	37 "	I^e^ Armée française	Général Blanchard
Place forte Namur		3 div. belges	" Deffontaine
Namur à Flize, près de Mézières	106 "	IX^e^ Armée française	" Corap
De Flize à Longuyon	75 "	II^e^ Armée française	" Huntziger

On peut juger de cet effort par l'étendue des colonnes motorisées. Elles couvrent toutes les routes des Ardennes. L'avance de l'armée du général von Kleist comporte 45.000 véhicules.

Au soir du 12, la défense de Namur à Sedan est gravement ébréchée.

La IX[e] Armée qui ne dispose que d'une faible artillerie n'a déployé, au matin du 12, sur les 106 kilomètres qui lui sont confiés, que son avant-garde.

La moitié de ses divisions est encore en route. Ses ordres de marche prévoient cinq jours pour se mettre en position. Sa cavalerie est déjà éprouvée.

Quant à la cavalerie de la II[e] Armée, elle a subi de lourdes pertes dans sa retraite des Ardennes. Une sensation d'impuissance l'a envahie. La cataracte de Stukas entre Bouillon et Sedan a ébranlé le moral des troupes.

Au soir du 12 mai, il n'y a plus d'opposition sur la rive droite de la Meuse.

Les divisions cuirassées allemandes passent la nuit sur cette rive, de Sedan à Namur.

Elles se reposent — excepté la division de Rommel. Lui-même vient inspecter la progression de sa colonne. Il n'ignore pas ce qu'on dit de lui dans l'armée allemande: "Rien à gauche, rien à droite, rien derrière; mais en avant Rommel". Il passera la Meuse le premier. Au cours de la nuit, il force le passage de la Meuse à Houx, à un kilomètre au nord de Dinant, et y établit une tête de pont.[37].

---

37) *Passage de la Meuse à Houx.* La manoeuvre — comme toutes celles de la campagne des divisions cuirassées allemandes — a été minutieusement étudiée.

A 5 kilomètres au nord de Dinant, à Houx, un pont de chemin de fer n'a pas encore été détruit. Deux autos blindées allemandes s'y aventurent l'après-midi du 12.

La manoeuvre est découverte de l'autre côté du fleuve. On fait sauter le pont. Ses débris engloutissent les deux autos.

Les Allemands attendent la tombée de la nuit. Ils installent des mitrailleuses sur les collines de la rive droite. Celles-ci dominent

DÉPART DU GOUVERNEMENT HOLLANDAIS

13 mai. Le Zuiderzee est témoin d'un combat naval — le premier depuis celui de 1578 qui mit aux prises les flottes d'Espagne et des Pays-Bas.

Durant la nuit du 12 au 13 mai des canonnières hollandaises, rejointes à l'aurore du 13 par des vedettes anglaises et françaises, traversent le canal d'Ymuiden à Amsterdam et essayent d'empêcher la traversée du Zuyderzee par les vedettes et bateaux — transports allemands. Tout en réussissant à couler plusieurs bateaux allemands, la flottille alliée, décimée par les Stukas, doit se retirer sur Harderwyk (à l'ouest du Zuyderzee).

A travers le pays, les troupes, s'attendant à être attaquées de revers, savent déjà que la résistance ne peut mener à aucun résultat utile.

---

la rive gauche. (Une forteresse s'y élevait jadis — La Tour de Géronsart, détruite par les Français en 1554).

A quinze cents mètres en amont du pont du chemin de fer existe un vieux barrage branlant et une écluse.

Quand la nuit est suffisament épaisse, des éclaireurs armés de grenades réussissent à traverser le barrage. Une pétarade de mitrailleuses les accueille. Mais ils s'accrochent, grimpent sur le parapet du chemin de fer. Les mitrailleuses allemandes ripostent. Pendant ce duel, d'autres détachements allemands passent en canots de caoutchouc. Ils amènent des mitrailleuses, avancent à environ deux cents mètres de la berge, cherchent des abris, et attendent.

La brume descend. Pendant la nuit les troupes allemandes de la rive droite ont établi une première passerelle. Mais quand la brume, au matin, se dissipe, la manoeuvre allemande est découverte. Des mitrailleuses, des canons français entrent en action. Les Allemands ne réussissent pas à faire passer leurs troupes.

Rommel, qui dirige le combat, fait ranger les tanks sur la berge droite et soumet la rive gauche à un pilonnage intense.

Arrivent sur la scène des chars français. Le général allemand a recours à une ruse. Il fait bombarder les chars d'une grêle de fusées, si bien que dans le léger brouillard du matin. les chars français croient s'être aventurés dans un barrage d'obus traçants anti-tanks et rebroussent chemin.

La voie est libre.

(Cf. l'étude parue, avec une carte, dans l'*Infantry Journal* (Washington) de mai 1941. Cette étude résume elle-même des sources allemandes non citées).

La première ligne de défense, la ligne de l'Yssel, à 80 kilomètres de la frontière, est prise par les Allemands.

La Reine, avertie par le commandant en chef que sa sécurité ne peut plus être garantie, s'embarque vers 11heures sur un bateau de guerre britannique en route pour Breskens — sur la rive gauche de l'Escaut. Mais le petit port est l'objet d'un vif bombardement. Le navire change de cours et amène la Reine en Angleterre.

Le soir, les membres du gouvernement demeurés en Hollande prennent également la route de l'Angleterre [38].

DÉFENSE DU FRONT BELGE

En Belgique, l'aviation allemande poursuit ses destructions et ses assauts.

Avec les quelques avions qui leur restent, les pilotes belges, même blessés, se dévouent [39].

La défense anglaise contre avions consiste surtout en de nombreux fusils-mitrailleurs qui obligent les avions allemands à garder une certaine hauteur.

Sans relâche, ceux-ci bombardent le front, les arrières, les voies de communications, les villes et villages.

Louvain, avec son Hôtel-de-Ville sculpté pour quelque fête aérienne, sa massive église de Saint-Pierre dont la nef vibra aux variations d'orgue du grand-père de Beethoven, ses béguinages blancs, ses hospices,

---

38) Ils s'embarquent vers 7 heures, au Hoek van Holland. Malgré des opinions divergentes, les ministres ont finalement décidé d'agir en corps et de partir ensemble; ainsi l'envahisseur ne pourrait exercer sur eux aucune pression "aux fins de donner à l'occupation une apparence de légalité". Van Kleffens — Op. cit., p. 165.

39) L'un d'entre eux, après un atterrissage forcé, ayant réussi à s'échapper, ira, la nuit, derrière les lignes ennemies, réparer son avion pour repartir à l'aube.

son Université, sa vaste et précieuse Bibliothèque, toute sa vie recueillie, redevient un monceau de ruines.

La lutte continue le long du tronçon nord-ouest du canal Albert [40], et à Liège.

Autour de Liége, des "commandos" de troupes belges, appuyés par les forts, harcèlent les arrières allemands.

D'âpres combats ont lieu pendant la nuit du 13 au 14 près des ponts de l'Ourthe et de la Meuse qui donnent accès à la ville [41].

---

40) A Beeringen, les Allemands réussissent à passer le canal Albert en canots de caoutchouc.

Cf. une description du combat de Beeringen, dans la citation de l'Oberleutnant Hippler.

Neue Schnelle Truppen Ritterkreuzträger — Die Panzertruppe — Berlin, Octobre 1940.

41) *Combats des ponts de Chênée et d'Angleur* — 13-16 Mai 1940. Le 11 Mai, des détachements allemands qui se sont avancés par l'Amblève (la Gleize-Stoumont-Remouchamps) reçoivent l'ordre de passer entre les forts de Liége occupés par les Belges (fort d'Embourg et de Boncelles) et d'atteindre Liége, par le Sud, à la jonction de l'Ourthe et de la Meuse (Angleur-Chênée).

Leur mission consiste à isoler les forts.

Dans la nuit du 13-14, un groupe cycliste de reconnaissance allemand se glisse entre les forts et avance jusqu'aux ponts de l'Ourthe qui sont intacts. Il s'y installe au cours de l'après-midi du 14, près de Chênée. Au soir, le reste du détachement arrive aux ponts d'Angleur. D'autres groupes de la division occupent Ougrée.

Il y a là, sur un étroit espace, quatre ponts qui assurent les communications entre les forts d'Embourg et de Boncelles et la ville de Liége.

L'artillerie allemande se poste en hérisson près des ponts et de la gare. Elle se met aussitôt à bombarder toutes les routes qui mènent au fort d'Embourg.

Le carrefour occupé par les troupes allemandes est entouré de hautes maisons.

Vers 2 heures du matin, la lune déclinant, la garnison du fort d'Embourg installe des canons sur des hauteurs avoisinantes et bombarde les Allemands. A toutes les fenêtres des maisons, les soldats belges apparaissent et essayent, à coups de fusil, de mettre

DÉROULEMENT DE LA PREMIÈRE BATAILLE DE TANKS

La grande bataille de chars, commencée la veille, en avant de la ligne de la Dyle, au sud de Wavre, reprend avec une intensité accrue vers onze heures. Les divisions mécaniques françaises agissent par petits détachements indépendants. Les chars allemands pro-

---

les artilleurs allemands hors de combat. Ceux-ci subissent de lourdes pertes.

Les Allemands craignent de devoir se retirer.

Ils appellent au secours une escouade de pionniers qui mine la gare et les ponts.

La nuit suivante (15 au 16) trouve les adversaires au même point. Les troupes allemandes à Liége ne réussissent pas à établir le contact, par radio, avec leur division.

Celle-ci doit attaquer le fort de Boncelles, le même jour (16). Des troupes de reconnaissance annoncent que le fort a été pris. Mais la nouvelle est inexacte.

Les Allemands ont rencontré une vive résistance.

"Partout dans les forêts de Sart Tilman, les troupes de reconnaissance annonçaient que des troupes belges régulières avaient attaqué les troupes de reconnaissance allemandes" (Brett).

Vers 8 heures du soir, les Allemands apprennent que les Belges ont installé des canons sur la rive ouest de l'Ourthe.

Les Allemands vont chercher du renfort. Pendant toute le nuit, les Belges attaquent. Au matin, ils martèlent les Allemands d'un feu d'artillerie nourri, puis commencent l'assaut du pont de Chênée. A la lueur d'un incendie, ils avancent par bonds. L'artillerie fait feu sans relâche.

Les Allemands, au moyen de charges-tendues, font sauter toutes les maisons qui les entourent. (Pour se justifier, ils assurent d'ailleurs que les maisons étaient occupées par des francs-tireurs!)

Entre 2 et 3 h. du matin, la situation des Allemands devient critique. Les Belges les attaquent de front et de revers. A leur tour, ils se sont glissés entre les détachements allemands qui gardent le front sud de ce champ de bataille.

(Les Allemands qui ont craint d'être battus, expliquent de nouveau ce péril, en assurant que des francs-tireurs s'étaient rassemblés dans les maisons d'Angleur).

Dèjà les Belges se sont emparés du pont de Chênée, quand les

cèdent par groupes massifs qui essayent, grâce à leur plus grande mobilité, d'encercler les chars français et de les soumettre à un feu concentrique. Sous l'assaut des Stukas, les deux Divisions Légères Mécaniques continuent à se disloquer.

L'infanterie qui les soutenait est malmenée ou isolée [42].

Les chars français sont durement poursuivis jusqu'à ce qu'ils puissent s'abriter, grâce à la nuit tombante, derrière l'obstacle anti-chars de la ligne de la Dyle [43].

Allemands tournent leur artillerie vers les assaillants et, de plein fouet, les criblent d'obus. Les Belges sont obligés de se retirer.

Il apparaît bientôt aux Allemands que des centaines de soldats belges qui ont dû battre en retraite, dans les combats de frontière, cherchent à se joindre aux défenseurs des forts.

Ils apprendront plus tard, par le "journal" du fort d'Embourg que la garnison est descendue des hauteurs et a réussi à entrer en contact avec ces détachements.

Les Allemands se rendent compte du grave danger que présentent les forts de Liége. Aussi décident-ils d'attaquer, le 17, les forts d'Embourg et de Boncelles, avec des forces imposantes.

Ces forts d'arrêt ont donc rempli la mission qui leur était assignée, dans la grande tradition du général Leman, en 1914.

Ces détails sont basés sur le récit suivant dont les citations sont extraites:

Officier de cavalerie Brett — *Eine Aufklärungsabteilung in Lüttich* (Un détachement de reconnaissance à Liége). *Militär Wochenblatt* — Berlin — 28 Mars 1941.

42) Le général Lacroix avec deux bataillons de mitrailleuses motorisés et un bataillon de dragons portés est fait prisonnier à Huy.

43) Vers 4 heures, arrive à Merdorp une nouvelle division cuirassée allemande (la 1e) venant de Liége. Une colonne de ravitaillement supplée les chars allemands d'essence et de munitions; la lutte devient terriblement inégale. Vers 5h.30, le général Prioux décide de ramener les chars français derrière l'obstacle anti-char de la ligne belge de la Dyle.

Mais le décrochage est laborieux. Les Allemands entendent exploiter jusqu'au bout leur écrasante supériorité. La lutte se poursuit de village en village.

Les chars allemands bivouaquent à Marilles. Ils se disposent en hérisson. Les hommes font un trou en terre, se couchent sous leurs tanks. Par contre, les auto-mitrailleurs français ont l'ordre formel de ne pas quitter leur voiture. Quelle courbature![44].

COMBATS SUR LA MEUSE

Sur la Meuse, au nord de Dinant, les Allemands passent en force, à l'aurore du 13[45].

La défense est bousculée.

Les artilleurs français constatent avec effroi que leurs canons anti-chars de 25 mm n'ont pas plus d'effet sur la carapace d'acier des tanks allemands que des sarbacanes. L'infanterie, attaquée de front et de flanc, bat en retraite, abandonne armes et bagages, poursuivie, décimée par les tanks allemands.

Comment réagit le commandement de la 18e Division française?

De Merdorp, elle passe à Jandrain.

A Jandrain, les Français ont installé de l'infanterie. Les chars allemands encerclent le village et y pénètrent. Les soldats du génie font sauter les maisons que la défense transforme en places fortes. Les Allemands emportent le village, ramènent 400 prisonniers, gardent six tanks français et des canons anti-tanks.

La lutte continue. Les poursuivants avancent jusqu'à Marilles.

44) "J'ai déjà dit quelle chaleur étouffante règne dans notre char au petit pied, pendant le jour. Mais, pendant la nuit, c'est une froidure sibérienne. L'inconfort! Notre seule préoccupation est de sortir de ce frigidaire. Mais les ordres sont arrivés, draconiens... de "plus haut que le colonel", exigeant que nous ne mettions pied à terre qu'en cas de nécessité urgente, spécifiquement mécanique). Guy de Chézal — Op. cit., p. 35.

45) Des bombardiers allemands paralysent la défense du fort Saint-Héribert, au sud de Namur.

A sept heures du matin, par le pont de bateaux de Houx, les tanks allemands traversent le fleuve, accompagnés de canons anti-tanks, de mitrailleuses motorisées.

Sa couverture est arrivée sur la Meuse, en camion, le 11 Mai à midi. Ses avant-gardes et ses gros ont passé la frontière le 10 Mai à 16h.45. La 18e Division qui se dirige vers Dinant, a marché à pied la nuit du 10 au 11, la nuit du 11 au 12, et une partie de la journée du 12. Elle a couvert de 75 à 100 kilomètres. C'est une division de réserve, qui n'a guère d'entraînement.

Elle est faiblement armée. Elle est dispersée sur 30 kilomètres.

Pourtant, il est indispensable de réduire la poche allemande.

"La division monta une contre-attaque pour 19 heures 30. Elle devait être exécutée par le bataillon du 39e et une compagnie de chars, et appuyée par toute l'artillerie en situation de tirer, c'est-à-dire trois groupes de 75. Les chars se mirent en place dans le bois de Fay. L'infanterie, après avoir fait retarder l'attaque jusqu'à 20 heures, se trouva à 19 heures 50 *hors d'état d'attaquer*. La préparation d'artillerie était commencée, la nuit arrivait, on ne pouvait plus rien modifier. Les chars furent donc lancés quand même. Les fantassins ne suivirent pas et les chars allèrent inutilement jusqu'à la Meuse" [46].

Toutefois, au soir du 13, les Allemands n'occupent encore qu'une bande étroite de territoire, de trois à cinq kilomètres de large sur dix kilomètres de long, entre Dinant et Annevoie-Bouillon (au nord-ouest de Dinant).

Par contre ils ont pleinement réussi à briser la résistance française à Sedan.

LA BRÈCHE DE SEDAN

Le 13 mai, à 17 heures, la brèche de Sedan entre dans l'histoire. La guerre a déjà donné toutes ses leçons.

---

46) H. Bidou — Op. cit. — pp. 104-105.

Le 13 mai à 17 heures, la brèche de Sedan commence l'invasion de la France et, par voie de conséquence, achève celle de la Belgique.

* * *

Au milieu des Ardennes, forêt enchantée de Shakespeare, un cauchemar d'une aurore d'été se déroule le dimanche de Pentecôte, 12 mai 1940.

D'interminables colonnes de monstres d'acier défilent devant le général chef de corps Von Kleist qui les passe en revue à 4h.45.

Il y a là des milliers de tanks; des milliers de camions, des centaines de canons.

Autour de ces monstres mécaniques fourmillent des dizaines de milliers d'hommes bottés et casqués, lourdement chargés d'engins de mort: mitraillettes, grenades à balai, charges de T. N. T., lance-flammes.

A chacun de ces hommes "on a martelé dans la tête le caractère décisif de la brèche de Sedan: Vous êtes la pointe de la lance de l'attaque allemande. Les yeux de toute l'Allemagne seront dirigés sur vous" [47].

Dans un fracas d'enfer, hommes et bêtes de bronze se mettent en route vers Sedan.

La première étape est la ville d'où partit un jour le plus vaillant des croisés: Bouillon.

---

47) *Major d'État-major comte von Kielmansegg — Scharnier Sedan* (Charnière de Sedan) — *Die Wehrmacht* — Berlin — 4 juillet 1941.

Sur la brèche de Sedan, consulter:

Lieut-Colonel Soldan — *Der Durchbruch über die Maas am 13 mai 1940. Militärwissenschaftliche Rundschau* — Berlin — Nov. 1940. Colonel Danitzer — *Vom Durchbruch zur Einkreisung — Schweizerische Monatschrift für Offiziere aller Waffen* — Janvier 1941.

Ces deux études servent de base à celle du Capitaine P. W. Thompson: *What happened at Sedan* — Infantry Journal — Washington — avril 1941.

Les ruines massives du vieux château, relevé et détruit tant de fois, assistent impassibles à cette ruée. Après le flot vient le jusant.

Le flot s'arrête devant le pont détruit qui gît au fond de la Semois. Mais l'arrêt est bref.

Les tanks passent par un gué et les motocyclistes traversent en radeau.

Les pontonniers se mettent aussitôt à l'oeuvre.

Par toutes les routes de l'ouest et du sud, les colonnes de tanks et d'infanterie motorisée se dirigent vers Sedan.

Mais les routes sont parsemées d'obstacles. Les sapeurs doivent nettoyer les champs de mines. Un grand barrage à Corbion, défendu par des mitrailleuses, oblige une colonne à faire demi-tour. Elle n'attaque pas le barrage, pour ne pas perdre de temps.

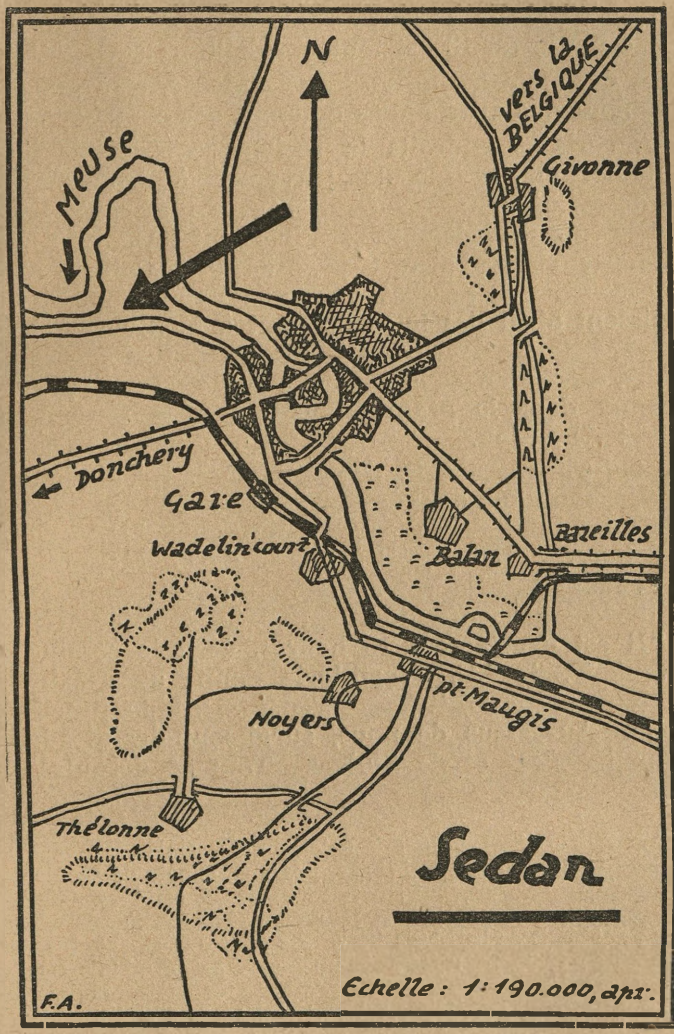
L'artillerie française balaye les routes qui mènent à Sedan. Est-ce elle — comme le prétendent les Allemands — qui a réduit les villages avoisinants en des monceaux de décombres? Ne sont-ce pas plutôt les Stukas qui ont déjà survolé les parages, et bombardé tout ce qui présentait signe de vie?

Vers le soir, toutes les colonnes sont arrivées à destination, le long de la Meuse.

On prépare le bivouac, on organise la sûreté. Mais les officiers supérieurs rentrent en Belgique, au Quartier-Général de Bellevan (au Nord de Bouillon).

Ils décident de ne pas attendre l'arrivée de l'artillerie lourde qui ne pourra passer la Semois que le lendemain. On essayera de forcer le passage de la Meuse sans le secours des "gros-frères".

Le général Kircher est chargé des opérations devant Sedan. Il établira, le plus près possible de la ville, des têtes de pont. L'artillerie ouvrira son feu à quatre heures précises. Les Stukas, par vagues de 20 et de 100, bombarderont les casemates et la ville à la même heure.


N
vers la BELGIQUE
Meuse
Givonne
Donchery
Gare
Wadelincourt
Balan
Daneilles
Noyers
pt. Maugis
Thélonne
Sedan
Echelle : 1:190.000, apx.
F.A.

* * *

Le matin du 13 est tout ensoleillé.

A dix endroits, le long de la Meuse, les troupes de reconnaissance allemandes donnent des coups de sonde.

A certains endroits la résistance s'affirme insurmontable. Impossible de traverser à Donchéry (à l'est de Mézières).

Les troupes allemandes n'insistent pas. Elle tâtent la défense, cherchent et trouvent rapidement les points faibles. Elles y passent en canots pneumatiques et établissent ainsi des têtes de pont à Monthermé [48] (au nord de Mézières), à Dom le Mesnil (entre Mézières et Sedan), à St. Menges et à Glaire (près de Floing), deux hameaux dans la grande boucle que le fleuve trace en aval de Sedan.

Conformément à la décision prise, les pontonniers du 505e bataillon de génie établissent à Floing, à 15 heures, un pont de radeaux d'une capacité de charge de 16 tonnes. Il est prêt à 5h. 30 de l'après-midi.

Pendant que la construction du pont se poursuit, l'artillerie entre en action.

"Il est exactement 16 heures, écrit le conducteur du tank T. S. F.[49]. L'artillerie donne au maximum. Les sons les plus divers se répercutent de proche en proche. Au-dessus de nous, surgissent des escadrilles de bombardiers et de Stukas. Tout se déroule avec

---

48) A Monthermé, le 57e bataillon du génie, avec des mitrailleuses et des canons anti-tanks, passe en canots de caoutchouc, l'après-midi du 13. Parvenus sur la rive gauche, les Allemands sont toutefois bloqués, pendant deux jours, par la résistance de la 61e Division qui subit de lourdes pertes. Le pont de bateaux (capacité de charge de 16 tonnes) est prêt au matin du 14. Mais ce n'est que le 15 que les troupes de Reinhardt, après avoir réduit, grâce aux lance-flammes, les deux lignes de résistance française, s'avanceront jusqu'à Arreau.

49) An. — *Le chef de Corps — Signal* — Berlin — Décembre 1940 — Éd. fr. nº 17.

une précision d'horlogerie. En chaînes, les Messerchmidt de chasse appuient l'action du groupe de bombardement: ils volent dans tous les sens, et, des positions ennemies, montent des colonnes de fumée; elles poussent comme champignons en Carême".

A cinq heures de l'après-midi, les Allemands entrent dans Sedan.

Victoire fulgurante.

Rupture définitive du front français.

Rupture qui sépare la IIe Armée de la IXe.

Rupture qui ouvre les deux routes d'invasion de la France: l'une, par Reims, vers le Sud; l'autre, le long de la Somme, par les plaines du Nord, vers la mer.

* * *

A Sedan, les Allemands trouvent les routes libres, les dépôts bourrés de provisions et de munitions, les citernes pleines d'essence. Au-delà de Sedan les ponts sont intacts [50].

Gudérian ne s'arrête pas. Il exploitera son succès jusqu'au bout. Il rendra impossible toute tentative de regroupement des forces françaises.

A six heures, la situation se récapitule comme suit: un seul pont sur la Meuse. Devant le pont, d'interminables colonnes allemandes attendent de pouvoir passer. Sedan silencieux, en ruines. Tout autour, les hauteurs fortifiées se défendent âprement.

Ces hauteurs seront conquises le lendemain [51].

---

50) On songe au pont du chemin de fer de Bazeilles, qui, la veille de la bataille de Sedan, en 1870, n'est pas détruit non plus.

51) Des troupes allemandes qui ont contourné Sedan vers le Sud, par Givonne-Balan (et qui ont à certain moment creusé des tranchées pour se protéger) essayent de passer la Meuse afin de réduire les casemates de la rive gauche et, plus loin, la hauteur fortifiée de Thélonne. Une dizaine d'hommes seulement passent. Le tir français est précis et dévastateur. Les Allemands doivent

La tâche qui paraît la plus importante à Gudérian est d'élargir la brèche à l'ouest de Sedan.

Le pont de Glaire étant insuffisant, un deuxième pont à équerre, d'une capacité de charge de 25 tonnes, est construit aussitôt à côté du premier. Il est prêt à minuit. A partir de minuit, les tanks traversent la Meuse sans arrêt.

Les sapeurs qui ont passé le fleuve les premiers, se heurtent aussitôt à la défense de la hauteur de Frénois. Ils la réduisent au silence. Les charges explosives et les obus qui écrasent deux casemates à côté du château de Bellevue font voler en éclats les vitres et lézardent les murs de cette indifférente maison de campagne, qu'un bourgeois de Sedan, nommé Amour, dut quitter en 1870, pour permettre à Napoléon III, désespéré, exténué, souffrant mille agonies, d'y recevoir Guillaume Ier et le Kronprinz. Il venait de s'entretenir avec Bismarck et von Moltke, dans l'unique et sordide pièce d'une maisonnette de tisserand à Donchéry. Bismarck et von Moltke avaient été durs. Guillaume Ier fut "extrêmement gentleman et même cordial", selon une lettre du vaincu à Eugénie.

La même tragédie, une tragédie séculaire, allait une fois de plus agiter les ombres du passé, dans la fumée et le fracas d'une guerre nouvelle, se déroulant aux champs de bataille anciens.

Mais des troupes motorisées n'ont pas le temps de méditer sur l'inutilité des leçons de l'histoire.

Les Allemands s'avancent au sud et à l'ouest[52].

---

attendre la nuit pour traverser la Meuse en force. Le lendemain matin, ils emportent Thélonne. Pendant la nuit, les pontonniers construiront là un nouveau pont, entre Balan et Wadelincourt, en face de Bazeilles et de l'ossuaire de 1914-1918. Le bruit des mitrailleuses couvre celui des marteaux.

52) A l'ouest, ils prennent Donchéry.

Au sud, ils emportent les hauteurs de Cheveuges, atteignent à 20 heures le bois de la Marfée, et continuent. Vers minuit les premiers tanks de reconnaissance atteignent Chéhéry, croisent dans la région entre la Bar et la Meuse.

Déjà l'aile gauche de la IIe Armée est prise de revers.

A onze heures du soir, le général Huntziger — qui commande au secteur enfoncé — donne ses instructions aux commandants de division pour le lendemain. Cinq divisions et demie, soutenues par des chars, devront former un arc de cercle autour de la "poche" de Sedan. L'aile droite de la IXe Armée devra se rapprocher de l'aile gauche de la IIe, pour fermer l'arc de cercle.

Mais il ne s'agit plus d'une "poche". A minuit les Allemands n'ont encore qu'une division et demie sur la rive gauche de la Meuse. Mais le lendemain matin, il y en aura six. Et déjà, à minuit, la première division a poussé à dix kilomètres au sud de Sedan. L'assaut ne s'arrête jamais. Quand les hommes ont atteint certains objectifs, et qu'ils tombent à terre, épuisés, accablés de sommeil, d'autres les relaient et continuent l'avance. Quand un tank est blessé, un tank de rechange prend sa place. Jamais sans doute, le poids du matériel ne s'est autant fait sentir que dans cette bataille de Sedan, où un véritable raz-de-marée de fer et de feu balaye tout devant lui.

Le 13 au soir, la catastrophe est irrémédiable.

Le lendemain, elle sera évidente.

FIN DE LA RÉSISTANCE EN HOLLANDE

14 mai. Le 14 mai, le commandement hollandais doit se résigner à cesser le feu.

Dordrecht est déjà pris... Rotterdam détruit.

A 10h.30 du matin, le commandant de Rotterdam reçoit un ultimatum allemand de rendre la ville avant treize heures. Cet ultimatum est prorogé jusqu'à 3 heures de l'après-midi. A 13h.22 deux escadrilles de bombardiers allemands rasent le centre de Rotterdam et provoquent une hécatombe de morts. Le Ministre des Affaires Étrangères de Hollande cite le chiffre de

trente mille. Les Allemands déclareront plus tard qu'il s'agit d'une erreur...

Ils menacent de faire subir la même "erreur" à Utrecht.

Le centre de la Hollande comprend une série de vieilles et glorieuses cités où une vie moderne et active s'épanouit à l'ombre de monuments vénérables: Rotterdam, Gouda, Delft, La Haye, Leiden, Haarlem; Amsterdam. Quelques trois millions d'êtres humains habitent cette bande de terrain qui a quatre-vingts kilomètres de long sur trente de large. Faut-il laisser massacrer la population et détruire les villes, sans l'ombre d'une possibilité de victoire? Même de résistance utile?

Le gouvernement hollandais met les gouvernements alliés devant le dilemme suivant:

"Si les Alliés pouvaient nous envoyer sur le champ du secours, nous continuerions la guerre. Si, par contre, aucun secours suffisant ne pouvait être pourvu, les autorités militaires néerlandaises recevraient pleins pouvoirs d'agir pour le mieux" [53].

Les Alliés ne peuvent envoyer ni un avion, ni un tank.

Le général Winkelman, commandant en chef de l'armée hollandaise, donne, à la fin de l'après-midi, l'ordre de capituler. Il communique cet ordre au pays, par radio, à 8 heures.

---

53) E. N. van Kleffens — Op. cit., p. 139.

"Dans certains milieux, des ignorants ont déclaré avec légèreté que le Commandant en chef hollandais "avait perdu la tête". Il serait difficile d'inventer une plus grossière injustice à l'égard d'un homme dont le sang-froid, le courage et la combativité ont subi l'épreuve la plus pénible. Je ne peux qu'exprimer le plus grand respect pour un général qui préfère s'exposer et faire front à la critique hâtive, cruelle et sans fondement d'un public mal informé, plutôt que de soumettre ses concitoyens, sans but utile, aux horreurs d'un massacre en masse supplémentaire, qui ne pouvait, comme seul résultat favorable, qu'ajouter un surcroît de gloire à celle que notre armée avait déjà remportée dans sa lutte contre la machine de guerre la plus infernale de tous les temps". Id., pp. 141-142.

57) H. Bidou — Op. cit., p. 106.

Il est expressément stipulé que la capitulation exclut la Zélande, les colonies, la flotte.

A 23 heures, le général Winkelman explique au pays l'impossibilité d'une guerre unilatérale.

L'ordre de capituler sera exécuté le 15.

Seyss-Inquart, nommé Commissaire du Reich par le Führer, s'installe à la Haye, dans la Salle des Chevaliers, antique résidence des Stadhouders de Hollande, pendant que le peuple cherche ses morts dans les ruines.

A Paris et à Londres, personne, au gouvernement, ne commente les opérations qui se déroulent en Hollande. Elles déroutent les stratèges, déconcertent les hommes politiques, découragent la foule. Leur répercussion sur les combattants est considérable; mais cette impression pénible est partiellement contrebalancée par l'énergie du gouvernement hollandais qui décide de continuer la lutte en Zélande, puis à l'étranger [54].

PRÉCAUTIONS ANGLAISES

L'Amirauté réquisitionne tous les petits bateaux de 30 à 100 pieds de long, afin de composer une "escadre légère".

LA LIGNE BELGE RÉSISTE

La débâcle hollandaise libère un grand nombre de troupes allemandes qui se précipitent vers Anvers et pèsent sur les lignes belges.

En Belgique, la bataille a repris dès l'aube. Au Nord, une partie de la VII[e] Armée française, battue en Hollande, reflue en désordre vers Anvers. Le front

---

54) Le ministre Van Kleffens déclare à Paris que "la lutte sera poursuivie jusqu'à la victoire".

anglo-belge reste ancré sur la ligne de la Dyle. Devant la partie française de la ligne, de Wavre à Namur, auront lieu les engagements les plus violents.

ASSAUTS DE TANKS

Deux divisions cuirassées allemandes vont essayer, en des assauts répétés, de percer la ligne de la Dyle.

Dès l'aube, des escarmouches ont lieu.

Les combats de chars du 12 et du 13 ont tourné au désavantage des Divisions Légères Mécaniques. Le général Prioux a été obligé de retirer ses chars derrière la ligne principale de résistance et de les regrouper. Les deux Divisions Légères Mécaniques ont perdu les "deux tiers" de leurs chars légers et "un tiers" de leurs chars lourds [55].

Il ne semble pas que les chars détruits aient été remplacés, même partiellement, au cours de la bataille.

L'intervention des Divisions Légères Mécaniques s'affaiblit donc à chaque combat.

A midi, les Allemands ont encerclé Gembloux qui ne peut être dégagé.

Ce secteur de ligne de la Dyle, au nord de Gembloux, défendu par les troupes françaises, est toutefois protégé par un profond ravin où roule le chemin de fer.

Les troupes de la Ie Armée [56] viennent à peine d'arriver. "Après la longue marche qu'elles ont fournie, elles sont à peine rassemblées; il leur manque encore une partie de leur artillerie" [57].

Néanmoins, l'artillerie française repousse les tanks allemands. C'est la première fois que ceux-ci ont à

---

55) J. Labusquière — Op. cit., p. 41.

56) 3e Corps d'Armée, La Laurencie — 4e Corps, Aymes — 5e Corps, René Altmayer.

La lutte a été la plus vive en face de la Ie Division Nord Africaine.

57) H. Bidou — Op. cit., p. 106.

faire face à un obstacle aussi redoutable. Aussi, après quelques vaines tentatives d'avance, et des pertes sensibles, se retirent-ils.

A la fin de l'après-midi, ils reviennent à l'assaut, appuyés par de l'artillerie.

Mais, malgré une poussée critique, la ligne de la Dyle reste infranchissable.

DISLOCATION DE L'ARMÉE DE CORAP

Au sud de la Ie Armée française si violemment attaquée, la IXe Armée française est mise en lambeaux.

Au front de Dinant même, la percée allemande est lente encore. Se maintenant à 5 Kms de la rive [58], les avant-gardes attendent l'établissement de nouveaux ponts et l'arrivée de renforts.

A 4 h. de l'après-midi, les Allemands forcent de nouveaux passages de la Meuse [59]. Ils ne dépassent pas toutefois la ligne située à cinq kilomètres de la rive [60].

Mais ils ont bouleversé toute la défense. La résistance n'est plus que sporadique.

Givet tombe. L'action, depuis l'entrée en scène de l'artillerie, a duré environ deux heures [61].

---

58) Sur la ligne Annevoie-Bouillon-Orchaye.

59) A Wépion, à Dave (respectivement à 4 et 5 kms en amont de Namur) et près d'Agimont, à 3 kms en aval de Givet.

60) A Gochenée.

61) Attaquée à l'aube, la place est emportée, par la procédure classique de cette guerre: un bataillon du génie traverse le fleuve sur des radeaux pneumatiques (le feu français les coule tous, excepté deux); ceux qui ont atteint la rive gauche ne possèdent qu'une seule mitrailleuse; ils attendent: l'artillerie allemande aveugle les embrasures des casemates, les "Stukas" écrasent les fortins; les sapeurs achèvent l'obstacle avec des charges explosives. (Cf. *Ludwig Sertorius — 1.100 kilomètres de marches et de combats* — Loc. cit.).

La IX^e Armée française dispose encore de réserves. Mais où est le front? "Une division tient mal. Quatre sont sérieusement entamées" [62]. Comment cette armée si malmenée va-t-elle former une ligne de bataille? Tout se détraque: le service de renseignements, les approvisionnements, le commandement.

L'armée de Corap est sectionnée en des tronçons qui s'effritent au fur et à mesure.

A l'extrême-nord, l'aile gauche reflue dans la vallée de la Sambre vers Charleroi et Couvin, en gardant une certaine cohésion. Mais le secteur Givet-Mézières semble avoir été englouti par l'avance allemande. Des divisions entières ont disparu [63]. D'autres sont lacérées en petits groupes qui se perdent au milieu des réfugiés dont les flots se heurtent de tous côtés à ce chassé-croisé de chars, de troupes en retraite, de troupes en poursuite. On retrouve des bataillons de l'armée de Corap à Rethel [64].

ÉLARGISSEMENT DE LA BRÈCHE DE SEDAN

Au sud de Sedan, au matin du 14, les tanks de Gudérian fourmillent. Ils avancent de tous côtés, façonnent les parois du corridor qui sera bâti jusqu'à la mer.

Gudérian s'empare de deux ponts intacts sur le canal des Ardennes: Omicourt et Malmy, attaque Donchéry, à l'ouest de Floing, de revers, y établit un pont qui sera achevé avant minuit, prend Flize, y éta-

---

62) Henri Bidou — *Une bataille de 45 jours — 7 jours* (Vichy) — N° 2 — 13 octobre 1940.

63) Le 15: "On n'a pas de nouvelles du XI^e Corps, ni de la 102^e division de forteresse qui tenait la Meuse entre Givet et Mézières, ni de la 53^e division de seconde réserve, qui l'étayait à droite." Henri Bidou — *Une bataille de 45 jours* — Loc. cit.

64) Cf. René M. — *La guerre trop courte* — éd. America — Rio de Janeiro — 1942 — p. 50.

blit un autre pont, peut déjà réduire Mézières-Charleville. Mais il néglige la ville.

Plus au sud, ses troupes attaquent à 7 h. du matin l'aile gauche d'Huntziger, la repoussent à Stonné et refoulent même une des ses divisions jusqu'à Beaumont-sur-Meuse.

Il apparaît déjà que la Meuse servira de limite provisoire aux armées allemandes.

ATTAQUE ALLIÉE DES PONTS DE SEDAN

Au matin du 14 mai, un officier d'État-major allemand traverse Sedan.

"La ville est entièrement morte et silencieuse. Je ne vois même pas un chien ou un chat dans la rue. Le centre est en grande partie un amas de décombres..." [65].

Mais cette impression est de courte durée. Bientôt l'enfer renaît.

Les aviations française et anglaise essayent de détruire les ponts de Sedan. Un avion après l'autre descend, largue ses bombes. "Il faut de l'allant et de la témérité pour se jeter si bas dans l'enfer déchaîné par notre artillerie" [66], rapporte le commentateur allemand de cette chaîne de gestes héroïques.

L'artillerie anti-aérienne allemande dresse dans le ciel ses barreaux implacables. Et, autour de la cage de fer formée par les obus, les avions de chasse allemands circulent sans cesse, à des plafonds divers, cherchent et abattent ceux qui échappent aux chasseurs d'avion terrestres.

Sur douze avions français [67], un seul retourne à sa base en état d'être utilisé encore...

---

65) Major d'État-major Comte von Kielmansegg — Loc. cit.

66) Id. ibid.

67) Le groupement de bombardement français nº 6, composé de deux groupes stationnés à Soissons et à Persan-Beaumont (en Seine-et-Oise) reçoit l'ordre, au matin du 14, de détruire les ponts de bateaux allemands à Sedan. Sur les 26 avions — pour la plu-

De 60 avions anglais qui partent, 20 reviennent.

"Apparemment les avions alliés n'entravaient pas beaucoup le passage de la Meuse par les Allemands: la défense anti-aérienne était forte et bien organisée" [68].

Les trois ponts allemands restent intacts; les divisions cuirassées continuent à s'engouffrer dans la brèche.

Le général allemand envoie au chef de corps Von Kleist le message "Bombes ennemies sur Sedan. Tout va bien" [69].

COMBATS EN ARGONNE

Au sud de Sedan, les chars français appuyés par de l'infanterie se livrent à d'âpres contre-attaques.

Plusieurs fois les plateaux de la balance oscillent. Mais la supériorité du matériel l'emporte [70].

Au cours de la journée, dans ce bref secteur, les Français perdent 28 canons, 50 chars. Les Allemands font 3.000 prisonniers.

---

part des vieux Leo-45 — dont le groupe se composait originalement, il reste 12 avions. qui vont se heurter au "mur de feu".

"Au retour de mission, le commandant de groupement rend compte: "Mission exécutée. Un avion abattu en flammes. Plusieurs autres sérieusement touchés. Le groupe 1/12 n'a plus qu'un seul avion utilisable". Cf. J. Baradez — Op. cit., p. 53.

68) An. — *Breakthrough at Sedan — The Field Artillery Journal* (U. S. A.), reproduit dans *The Tank* — Londres — Vol. nº 264, avril 1941.

69) An. — *Le Chef de Corps* — Loc. cit.

70) A Chémery, les ponts sur la Bar et le canal des Ardennes sont restés intacts. C'est la route qu'ont choisie les Allemands vers Rethel. Déjà les tanks ont passé les ponts et avancé de seize kilomètres vers l'ouest sans rencontrer de résistance. Les Français essaient, en vain, de reprendre Chémery.

Un peu plus à l'est, à Bulson, a lieu la rencontre des chars français et allemands. Après deux heures de lutte, la IIIe Division Cuirassée française a perdu 20 chars et se retire.

Les Allemands veulent poursuivre leur succès et se donnent pour objectif Stonné, un des jalons de leur avance-limite au sud de Sedan. Car la route Le Chesne-Stonné-Stenay prolonge en quelque sorte l'axe de l'Aisne jusqu'à la Meuse.

Or la 3e Division cuirassée qui soutient ces combats, ne dispose en tout que de quelque 160 chars.

Pendant la nuit du 14 au 15, par des ponts maintenant nombreux, des troupes, des chars, des canons allemands continuent à traverser la Meuse et s'élancent vers les plaines de l'Oise et de la Somme.

PARIS OU CALAIS?

Les Allemands ont-ils, comme on le prétend, hésité de quel côté pousser leur effort principal?

Aucunement. Les chars qui tournent vers Rethel ont uniquement pour mission de flanc-garder l'avance allemande le long de l'Aisne.

Sans doute, deux grandes possibilités s'offrent à l'état-major allemand: prendre Paris ou se ruer vers la mer. Mais c'est *avant* la bataille qu'il a résisté à la tentation de Paris et projeté de masser son artillerie et ses tanks en un élan irrésistible vers la mer. Telles sont ses instructions précises, ainsi que Hitler les rapporte dans son discours du 19 Juillet 1940.

Le plan que l'état-major allemand n'a pas voulu réaliser en 1870 — où les troupes allemandes s'arrêtent à Amiens [71] — qu'il n'a pas pu réaliser en 1914-18,

---

Une attaque ultérieure sur Montmédy leur fournira ainsi presque une ligne droite de l'Aisne au Luxembourg.

Mais les Français défendent Stonné avec acharnement et les Allemands ne réussissent pas à s'en emparer.

La division cuirassée allemande qui mène l'offensive est en retard sur son horaire. Elle devrait déjà rejoindre les autres et s'avancer vers l'Ouest. Le commandant ordonne donc à la majeure partie de sa division de se diriger vers Chémery-Omicourt.

Les Français engagent une nouvelle action; mais leur avance est bloquée par l'artillerie allemande.

71) En partie, semble-t-il, grâce à une intervention du gouvernement belge qui craignait que les inondations de Dunkerque ne fissent le plus grand tort aux champs de Flandre. Heureuse époque...

Rappelons qu'en 1921 déjà l'amiral Weggener remplace le cri de *Nach Paris* par *Nach London.*

L'État-major allemand reprend la guerre où Ludendorff l'a laissée en mars 1918.

recevra en Mai 1940 une exécution complète et rapide, qui séparera non seulement les armées alliées en deux tronçons, mais forcera l'armée anglaise à se rembarquer, l'armée belge à se rendre, et fera de la côte de la Manche le tremplin de l'invasion éventuelle de l'Angleterre.

IMPUISSANCE DES ARMÉES ALLIÉES

La sensation de détresse des soldats chargés de défendre la Meuse devient désespérée.

Ce qui les accable, ce n'est pas tant la masse de l'adversaire, ni la violence de l'artillerie, ni même l'assaut effroyable des tanks.

C'est l'omniprésence de l'aviation qui les surveille, les mitraille, les refoule, frustre et bloque leurs initiatives — sans opposition possible. Appelées par radio, sillonnant le ciel à basse altitude, comme si chacune nettoyait son quadrilatère sur terre, les escadrilles fondent sur eux à l'improviste, les dispersent, massacrent les chevaux des batteries, obligent les troupes à abandonner les canons, ouvrent des clairières, frayent des routes, garnissent le couloir allemand de remparts de fer et de feu qui progressent à vue d'oeil, vers l'Ouest, en une marche implacable, comme les parois d'une trappe gigantesque à l'intérieur de laquelle le gibier prisonnier, privé de toute issue et de toute défense, est abattu, réduit, emmené, dans une impuissance totale, sur tout le champ clos qui s'étend entre la Sambre et l'Aisne, la Meuse et la mer.

Le 12 déjà, Belges et Hollandais ont perdu plus de 90% de leur aviation. Les Anglais, dont les machines sont plus récentes, ont perdu 60% de leurs avions de chasse. Les pertes françaises ne sont pas inférieures. Ces pertes sont irremplaçables. En hommes et en matériel. De sorte que le fardeau de l'hégémonie aérienne allemande s'accroît d'heure en heure. Le moment doit fatalement venir où une armée après l'autre sera obligée de crier grâce. Ce qui leur permet encore

de combattre, c'est que les avions allemands s'acharnent sur les villes ouvertes, sur les colonnes de réfugiés, et donnent parfois à l'armée un certain répit. C'est que le front va être tellement en mouvement qu'il y a presque une chance de salut provisoire dans la disproportion continue entre la lenteur des troupes et la rapidité obligatoire des poursuivants. C'est que tous les mouvements auront lieu la nuit, chaque nuit, et forceront les Allemands à un perpétuel repérage. C'est que, malgré tout, les hommes garderont une extraordinaire ténacité au combat, supérieure en son élan et en ses risques à celle de 1914, mais d'un héroïsme qui ne peut plus, dans les conditions mécaniques de la guerre, provoquer de miracle...

Ils éprouvent, en ce moment, ce sentiment de tragique impuissance qui étranglait les soldats de l'autre guerre, brusquement haletants, les poumons brûlés, dans les premiers nuages des gaz asphyxiants.

Eux aussi, ils étouffent.

Comment leur donner de l'air, de l'air libre, un espace au-dessus de leurs têtes qui ne soit pas déchiré par les moteurs, les obus et les mitrailleuses, une nuit qui ne soit pas dévorée par les flammes, un champ, une route où ne sifflera pas l'immense faux mécanique de l'armée allemande?

EFFORTS FRANÇAIS POUR RÉTABLIR LE FRONT

Pendant la journée du 14, le commandement français essaye de regrouper ses forces, 40 kms plus à l'Ouest, afin d'organiser des contre-attaques et de colmater la large brèche.

Le général Georges donne l'ordre formel à toutes les armées de tenir la ligne Anvers-Namur-Meuse.

La VII[e] Armée qui se reforme à Anvers est envoyée à Avesnes. Mais elle n'exécutera cet ordre que le 18.

Partout les renforts arrivent trop tard. Pour soutenir le front de Dinant, en danger le 12, des secours

débarquent au cours du 14 à Charleroi, en train, et à Philippeville, à pied. Ils sont loin du front, ne pourront entrer en action que le 15. Ils combattront déjà loin de Dinant.

Face à la brèche, qui n'est plus la brèche de Sedan, mais la brèche Aisne-Sambre, sur la ligne Rocroy-Étable-Liart, on a d'abord décidé d'envoyer la dernière armée de réserve, la VIe, commandée par le général Touchon, avec un groupe blindé commandé par par le colonel de Gaulle, et divers renforts. Mais la première des divisions qui doivent parvenir au général Touchon, (la 14e), n'arrive que le 15, et les autres le 16. Ce n'est pas avant le 15 que le haut commandement français, qui ne dispose plus de réserves, songe à prélever des troupes sur les quatre grandes armées immobilisées dans la ligne Maginot. Ce n'est que le 19 Mai qu'il transférera la IIIe Armée de Belfort vers la Somme [72].

L'armée de Touchon restera derrière l'Aisne.

Le quartier général de Corap est à Vervins, à 90 kilomètres à l'ouest de Sedan. Se rend-il compte de l'étendue de la catastrophe? [73].

---

72) Cf. H. Bidou — *La bataille de 45 jours* — Loc. cit.

Le commandement agit avec une redoutable timidité, dégarnissant la ligne Maginot d'un faible prélèvement. Ces divisions nouvelles, au lieu d'attaquer le flanc sud allemand au moment où il ne constitue encore qu'un mince rideau, vont simplement renforcer la défensive. Le général Prételat demanda, le 26 Mai, à pouvoir "évacuer la ligne Maginot" (selon P. Allard). Weygand ne s'y décida que dix-sept jours plus tard.

Il faut conclure que, pour Gamelin comme pour Weygand, la bataille de Flandre était considérée comme perdue dès le principe, et que ni l'un ni l'autre n'ont saisi son importance décisive.

Weygand, qui avait toujours défendu dans ses écrits l'importance primordiale du moral dans la préparation de la défense, semble avoir sous-estimé l'étendue du découragement qui s'emparerait de l'armée française après la débâcle du Nord.

Les moyens dont disposait l'armée permettaient-ils d'ailleurs le transport des troupes avec la rapidité nécesaire?

73) "Le général Corap croyait que la IIe Armée — celle du général Huntziger — avait lâché pied. Il ne savait pas encore que la sienne était en pleine retraite" — Louis Lévy — *Vérités sur la France* — Éditions Penguin — Middlesex — 1941 — p. 25.

En tout cas, il lance au commandant en chef des appels désespérés: "Des chars!... Des avions!..."

Il envoie à Billotte un rapport angoissant. Mais Billotte refuse d'y croire. Il accuse même Corap, le 15, de lui avoir adressé "un rapport extrêmement faux".

Quatre jours plus tard, le quartier général de la IXe Armée tombera aux mains des Allemands avec les plans, les documents, la centrale téléphonique.

La brèche, faite par des tanks et des avions, ne peut être aveuglée que par des tanks et des avions. Les avions n'existent pas. Quant aux tanks, le commandement français les a éparpillés à travers la France "sur tous les ponts, sur tous les chemins, à toutes les lisières de bois, dans des missions de hasard et de crise" (Général Keller — Rapport du 5 juillet 1940). Jamais le commandement ne les groupe en vue d'une contre-attaque massive.

Quant aux divisions légères mécaniques et aux divisions cuirassées, elles sont déjà fort amputées.

La Ie Division Légère Mécanique n'a été d'aucune utilité en Hollande; elle s'est usée à parcourir un chemin où elle a perdu beaucoup de ses forces.

BILAN DE DÉFAITE

Au soir du 14 Mai 1940:

1.° Les Allemands ont forcé et maintenu de nombreux passages entre Mézières et Sedan;
les Allemands arrivent à Rethel et peuvent à leur gré se diriger vers Maubeuge ou sur Laon;
les Allemands avancent entre la Sambre et l'Aisne, sur toute la ligne, par toutes les routes.

2.° La VIIe Armée française commandée par Giraud, au nord d'Anvers et en Zélande, est coupée en deux tronçons, tous deux en pleine retraite;

la Ie Armée française, commandée par Blanchard, entre Wavre et Namur, est violemment refoulée;
la IXe Armée française, commandée par Corap, entre Namur et Sedan, est déchiquetée, pulvérisée;
la IIe Armée française, commandée par Huntziger, au sud de Sedan, sur la ligne Stenay-Beaumont, est paralysée.

* * *

Sur un front de 160 kilomètres, de Wavre à Sedan, la défense française s'est effondrée.

De Dinant à Sedan, il y a une brèche de soixante-quinze kilomètres.

Entre cette brèche et la mer aucun obstacle.

Le désastre est là.

Tout ce qui suit n'en est plus que le corollaire.

Le torrent de la défaite se rue vers la côte.

A aucun moment on ne pourra plus l'endiguer.

Quelques jours plus tard, les Allemands seront à Abbeville, puis à Boulogne. Toutes les troupes, écrasées par la supériorité du feu, devront se rendre ou chercher le salut dans une retraite de plus en plus précipitée, qui dégénère en une débâcle sans précédent dans l'histoire.

La guerre en France et en Belgique n'est pas finie le 14 Mai 1940.

Mais elle est déjà gagnée par l'Allemagne.

En cinq jours.

* * *

On pourrait, pour toutes les nécessités de la méditation, s'arrêter ici.

Devant l'écroulement de sa défense, l'écrasement de ses fortifications, l'infériorité catastrophique de son armement, aucun courage, aucune intelligence, aucun miracle ne pouvait plus changer la fortune de la France durant cette phase de la guerre d'Occident.

REPERCUSSIONS DE LA DÉBÂCLE DE SEDAN

Le 14, le Roi Léopold III, ainsi que Lord Gort, se rendent parfaitement compte des conséquences du désastre de Sedan et en tout cas de la nécessité d'un repli immédiat.

Mais le Roi exécute les ordres de Gamelin. S'étant volontairement soumis à la direction suprême de l'État-Major Français, il laissera celui-ci juge de la situation. Il continue donc à organiser la résistance quotidienne, suivant l'ordre reçu, sur la ligne de la Dyle.

Lord Gort, de son côté, a déjà envisagé, durant la nuit du 13 au 14, un repli de trente kilomètres sur le canal de la Senne et fait prendre les mesures de reconnaissance nécessaires.

En attendant, le recul des troupes françaises le long de la Meuse provoque aussitôt des répercussions sur le front anglais, "suspendu en l'air". Une grande confusion commence à régner. Des ordres et des contre-ordres indiquent le désarroi des chefs [74].

Belges et Allemands se suivent de si près, se dégagent et se raccrochent en un tel enchevêtrement de combats, qu'un officier anglais compare la mêlée à un "Aldershot tattoo" — un carrousel [75].

---

74) Le régiment de cavalerie de la Ve Higland Division s'est à peine déployé, le 13 sur la Dendre (d'Ath vers le Sud) que, un peu avant minuit, il reçoit l'ordre de battre en retraite sur Lille. Au moment du départ, à 1 heure de la nuit, un contre-ordre arrive "d'occuper à nouveau les positions initiales sur la rivière aussi vite que possible". Il reçoit l'ordre définitif d'évacuer le 14, à 11 heures.

Major O. M. Sullivan — With the B. E. F. in Flanders — The Tank (Canada) reproduit dans *The Tank* (Londres). Avril 1941.

75) Des troupes anglaises stationnées près de Wavre, le 14, tirent sur des Belges.

D/101 — Some experiences of a field regiment R. A. in May 1940 — The Journal of the Royal Artillery — Woolwich — N° 3, avril 1941.

SUITE DE LA MÊLÉE DES TANKS

15 mai — A l'aurore du 15 mai, devant la Ie Armée, de Wavre à Namur, l'attaque se déroule avec toutes les ressources de la technique allemande.

Les bombardiers ont arrosé les positions françaises. Les Stukas ont multiplié leurs chutes hurlantes et essayé de mettre l'artillerie hors de combat. Puis les tanks reprennent pour la troisième fois la même route, et s'avancent vers le même ravin près de Gembloux. Le même feu violent les accueille. Des sapeurs allemands viennent à la rescousse. Des combats à la grenade se développent en des corps à corps. Au début de l'après-midi, après des heures de combat, les tanks doivent se retirer sans avoir pu percer la ligne de la Dyle.

Mais il est évident que cette défense sera fort en péril le lendemain.

Car les Allemands qui avancent au Sud de Namur vers l'Ouest, pourront remonter et attaquer la position de flanc et de revers.

Au Sud de Namur, les tanks de Rommel progressent vers Beaumont sans rencontrer grande opposition.

La Ie Division Cuirassée qui est envoyée à sa rencontre s'est divisée en petits groupes qui sont décimés l'un après l'autre [76].

Elle se compose d'ailleurs en tout de 130 chars...

Le même auteur rapporte une méprise semblable, le 28:

"Éventuellement, plutôt pour égayer la situation que pour autre chose, nous mettons en position quelques canons et faisons feu contre des tanks qui passent et que nous apercevons à travers l'obscurité! Je crois qu'ils étaient français!"

76) A Denée (15 kil. à l'ouest de la Meuse) 18 chars B de 32 tonnes s'avancent en deux petits groupes. Les canons anti-tanks allemands de 37mm. n'ont pas de prise sur la cuirasse de 70mm. Mais les chars sont démolis par des howitzers de 105mm. qui en paralysent 11 sur 18.

Elle est terriblement mutilée à Beaumont, et ensuite à Phillippeville, par la "flak" et surtout par des Stukas, en essayant d'endiguer l'avance du général Rommel vers Maubeuge. Les rues de Beaumont sont un cimetière de chars. Même les lourds S. O. M. U. A. gisent, la tourelle enlevée, ou la cuirasse criblée de trous.

RETRAITE DE LA Ie ARMÉE FRANÇAISE

L'avance allemande qui dévale dans les plaines de l'Aisne, vers l'Oise, et qui va longer la Somme, en route vers la mer, attire dans son remous les armées françaises, déjà morcelées, du Nord. Comme les vagues d'un torrent rongent et engloutissent les berges dans leur élargissement progressif et leur poussée irrésistible, les tourbillons de plus en plus larges des divisions cuirassées allemandes menacent d'absorber toutes les armées alliées de la rive droite, en les effritant ou en les submergeant.

Le mouvement de recul et de désintégration imprimé à la IXe Armée de Corap aspire d'abord la Ie Armée de Blanchard dans sa débâcle.

Son aile droite à découvert, tout son front harcelé, sa cavalerie décimée, la Ie Armée, fort malmenée, se retire vers Charleroi en pivotant sur Wavre.

Les Allemands essayent de la séparer de l'armée anglaise et l'attaquent à Ottignies [77], près de la soudure des deux armées. Le corps de cavalerie réussit à rétablir la situation. Mais la division qui se trouve juste à droite de l'armée anglaise est morcelée "avant de s'être convenablement déployée" [78].

Un peu plus au sud, à Flavion, (16 kil. à l'ouest de Dinant) une autre colonne de chars se met en route puis constate qu'elle n'a plus d'essence. Elle se range le long de la route et attend. Les Allemands la laissent attendre et avancent...

77) Sur la Dyle, à huit kilomètres S. S.-O. de Wavre.

78) D/101 — Loc. cit.

Vers 6 heures, les Allemands pénètrent profondément dans le secteur français d'Ottignies. On demande à Lord Gort de reprendre une partie de ce front à sa droite. Tout en étendant ses propres lignes, il sera obligé de s'adapter à la retraite française et de replier son front sud durant la nuit du 15 au 16 vers la rivière Lasne.

PÉRIL DE L'ARMÉE ANGLO-BELGE

L'armée anglo-belge se voit menacée d'être débordée par le Sud.

Et par le Nord.

Car les troupes de la VII[e] Armée française qui se sont retirées dans le Zuid Beveland, continuent à être refoulées vers l'extrémité de la Zélande. La rive droite de l'estuaire de l'Escaut est en possession des Allemands.

STRATÉGIE SANS MOYENS

Gamelin propose au général Georges, qui retransmet ce projet au général Billotte, d'attaquer les Allemands au flanc, du Nord au Sud, en partant de Hirson. Les troupes motorisées seraient soutenues par les débris de la I[e] Armée qui ont atteint Couvin, au sud du Hainaut.

Giraud, qui a remplacé Corap le 15, à 4 heures de l'après-midi, et qui est remplacé à la tête de la VII[e] Armée par le général Frère, se chargera de l'exécution, le 16.

Mais Gamelin se rend-il compte de l'état des divisions mécaniques? La 2[e] et la 3[e] Division Légère Mécaniques disposent-elles, ensemble, de cent chars? La I[e] Division Légère Mécanique se trouve encore dans la province d'Anvers. Elle a d'ailleurs subi de fortes pertes.

Quant à la 1e Division Cuirassée, la seule disponible au Nord, qu'en reste-t-il après l'écrasement de la veille?

Avec quels éléments organiser une contre-attaque? Comment les grouper?

* * *

Au sud de Sedan, le front se stabilise [79].

Désormais la muraille que l'ennemi érige à la frontière sud du couloir, ne sera plus secouée que par la brève incursion du général de Gaulle.

Les divisions cuirassées allemandes avancent, avancent.

"C'est à peine si on a le temps de respirer", exulte le 16 Mai, le conducteur du tank T. S. F. déjà cité. "Nos visages sont balayés par le vent, couverts de fumée, de boue et de cendre. Partout des incendies".

Le 15 Mai, à 20 heures, les troupes blindées allemandes sont à Montcornet. Et par tous les ponts de Meuse continuent à se presser des colonnes et des colonnes de troupes.

LE DÉSASTRE DE SEDAN ACCULE LES ARMÉES ANGLO-BELGES À LA RETRAITE

16 Mai — L'armée anglo-belge occupe toujours le secteur qui lui est assigné dans la défense alliée; les attaques sauvages des Stukas, les ruines systématiques accumulées le long du front, n'ont pu entamer ses positions, ni ébranler son courage.

---

79) La IIe Armée enlève Stonné le 15 au matin. Une division cuirassée allemande toute entière s'efforce de le reprendre. Les Français, après avoir refoulé les Allemands jusqu'à Ormont, se voient exposés au danger d'être contournés et évacuent Chagny. La ligne générale du front ne souffre plus de modifications dans ce secteur au cours de la Bataille de Flandre.


SITUATION le 16-5-40 au soir, avant la retraite anglo belge.
FORCES
FRANÇAISES
BELGES
ANGLAISES
Amsterdam
Rotterdam
Waal
Dunkerque
Ostende
Nieuport
Anvers
CANAL ALBERT
Gand
Lys
B
Louvain
Dendre
Hal
Wavre
St Omer
Lille
Meuse
Liège
Gembloux
Bethune
Douai
Charleroi
Sambre
Namur
Maubeuge
Arras
Cambrai
17
16
Amiens
St Quentin
Guise
Hirson
Rocroi
Vervins
Marle
Mézières
Sedan
Montmédy
Luxembourg
La Fère
Laon
Rethel
Oise
Aisne
Stenay
Longwy
Briey
Reims
Aisne
Meuse
Châlons s/Marne
Château Thierry
Paris

Mais elle assiste au déferlement des troupes allemandes au nord et au sud.

La 1e Armée française, débordée sur sa droite, a dû abandonner les formidables positions de la ligne de la Dyle où elle avait victorieusement résisté, trois jours durant, à l'attaque combinée des tanks et des Stukas.

C'est d'abord le secteur Namur-Gembloux qui s'est replié. Puis, dans la nuit du 15-16, c'est le secteur Gembloux-Wavre qui est entraîné dans le mouvement de retraite.

Car l'avance allemande se poursuit implacable et rapide.

Rommel, à la tête de plusieurs centaines de tanks, s'élance vers Maubeuge. Il fraye et étaye, du côté Nord, le large couloir que Gudérian fraye et étaye du côté Sud. Entre les deux murailles de fer, la route Mézières-Étaples, presque en ligne droite, permet aux troupes motorisées de se ruer vers la Manche.

Le 16, à huit heures du soir, les Allemands atteignent Solre-le-Château. Plus au sud, ils ont déjà forcé un passage entre Anor et La Capelle. Ils atteignent Marle, au sud de Vervins. La route de Laon leur est ouverte. Et Laon n'est qu'à 132 kms. de Paris.

Le torrent roule ses flots, irrésistiblement, entre Laon et Maubeuge, sur une largeur de cent kilomètres.

Déjà, il a dépassé de cinquante kilomètres la ligne anglo-belge qui résiste toujours.

Où et comment l'arrêter?

En face des dix divisions cuirassées qui ouvrent et façonnent, à coups d'obus, dans la terre de France, ce vaste couloir, des Français ne peuvent aligner, derrière le canal de l'Oise à la Sambre, que les restes de la IIe Division cuirassée et les débris de la IXe Armée, devenue armée Giraud, dont l'état de dislocation, d'épuisement et de désarmement ne permet pas de nourrir la moindre illusion...

* * *

A 9 heures du matin, le 16 Mai, les États-majors anglo-belges sont sans nouvelles du commandement français. Ils n'apprennent que les noms des victoires allemandes, les étapes d'une avance que rien n'arrête.

Ils s'inquiètent.

Ils se sont inquiétés depuis le 14.

Entre-temps la situation s'est aggravée, d'heure en heure. Maintenant l'armée anglo-belge s'avance en éperon entre les colonnes allemandes.

Les routes s'obstruent. La sensation d'impuissance, au front, dégénère, à l'arrière, en une sensation de panique.

Et toujours pas d'ordres du commandement supérieur.

NOUVELLE CRISE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS

Que se passe-t-il au Grand Quartier-Général de Gamelin, et au Gouvernement français, pendant ces journées fatidiques du 13 au 16 Mai? Divers témoignages permettent de reconstituer les réactions de Paris.

La ville vit dans l'appréhension d'une catastrophe. L'absence de nouvelles précises, l'abondance de rumeurs vagues, l'effondrement de la défense hollandaise creent une atmosphère lourde d'angoisse.

L'après-midi du 13, Daladier est fort soucieux.

Il a de sinistres pressentiments. Est-il superstitieux? Quand il est tombé de cheval, en Janvier — accident qui l'épuise par de longues nuits d'insomnie et de souffrance — on n'a pas manqué d'interpréter cette chute comme le "signe" d'une chute plus tragique.

A un ami, il déclare:

— Nous sommes obligés de reculer et je ne suis pas tranquille.

Puis, l'ancien professeur d'histoire, pensant malgré lui à Clovis et à Henri IV, ajoute:

— Je ne suis pas croyant, mais si cette bataille est gagnée, je ferai bien une petite prière [80].

Mais la victoire ne s'achète pas au rabais.

Les mauvaises nouvelles continuent à affluer.

On est accablé, mais non désespéré. On se souvient des coups durs de 1914-18.

Daladier expose, le 14, au Comité de Guerre, que le front de Meuse est percé.

Le 15, au Conseil des Ministres réuni à l'Elysée, il précise que c'est l'armée de Corap qui a été enfoncée [81]. Il propose de substituer immédiatement Giraud à Corap.

L'échange de vues ne se cantonne pas dans le cadre militaire; on s'égare sur le terrain politique. Certains ministres sont hostiles à l'Angleterre et désireux de faire des avances à Mussolini. Reynaud et Daladier commencent à sentir l'étreinte des intrigues qui vont précipiter la France dans l'armistice. On se raccroche déjà à l'idée qu'on pourra apaiser Mussolini par "l'internationalisation de Gibraltar" [82].

Puis on discute l'ordre du jour des Chambres qui rentrent le lendemain à 15 heures.

---

80) E. J. Bois — Op. cit., p. 227.

81) Au Ministère de la Guerre, le colonel Thomas qui règle l'écoulement de maigres nouvelles, dans un décor de hallebardes et d'épées rouillées, annonce et caractérise, le 15, la percée de Sedan comme le début de la "guerre de mouvement". Cf. Alex Werth — Op. cit., p. 44.

82) "Un des ministres, renchérissant sur les plus italophiles, proposa qu'on fît des offres à l'Italie: On pourrait, opina-t-il, lui offrir l'internationalisation de Gibraltar". E. J. Bois — Op. cit. p. 229.

NOUVELLE CRISE DU COMMANDEMENT FRANÇAIS

Pendant ce temps, à Vincennes, dans le calme de la campagne où il lui arrive de peindre des aquarelles, Gamelin épingle, sur de grandes cartes pendues aux murs de son bureau, les drapelets qui marquent l'avance allemande. Il reçoit les nouvelles de Sedan avec vingt-quatre heures de retard. Dans la journée du 15 les drapelets exécutent de véritables bonds. Gamelin, d'habitude si compassé, si maître de lui, véritable fonctionnaire, "un préfet très intelligent", dit Mandel, correct et calme, pour qui tout événement doit pouvoir se comprimer dans le cadre des perspectives réglementaires, Gamelin dont le fatalisme souriant est fait d'impuissance lucide et résignée, Gamelin brusquement s'affole.

Il comprend enfin, dans la nuit du 15 au 16, qu'il ne s'agit plus d'une poche qu'on pourra réduire — mais d'une avalanche.

Qui lui annonce que les Allemands s'avancent vers Paris? Au milieu de la nuit son angoisse éclate.

Pense-t-il à donner au général Georges des instructions pour que les armées belge et britannique se mettent en ligne avec la retraite française?

Au matin du 16, les commandements belge et britannique sont sans nouvelles de Gamelin.

Le temps presse si l'on veut réussir une retraite, déjà difficultueuse.

Très tôt, au matin du 16, Lord Gort délègue un officier auprès du général Billotte pour lui demander s'il envisage une retraite et quel est son plan? Il ne reçoit pas de réponse immédiate.

A dix heures du matin seulement, le général Billotte envoie à Lord Gort des ordres de retraite sur l'Escaut. La retraite commencera dans la nuit du 16 au 17.

Le même ordre est communiqué plus tard à l'armée belge.

Billotte a-t-il communiqué avec Gamelin? Ou avec Georges seulement? En tous cas, *Gamelin a perdu trois jours.*

Aussi bien pour une contre-offensive que pour une retraite utile.

Belges et Anglais ont espéré un rétablissement français et se sont raccrochés à leurs positions, comme Gamelin le leur a enjoint, dans l'attente de nouveaux ordres.

En vain. Il n'y a pas eu de rétablissement. Même pas de manoeuvre. Et pas d'ordre.

Un demi-million d'hommes ont dû rester immobiles, derrière la ligne de la Dyle. Et quatre grandes armées derrière la ligne Maginot...

Pendant ces trois jours l'armée allemande a avancé à la vitesse de ses tanks.

* * *

Le Gouvernement belge quitte Bruxelles l'après-midi du 16 et se rend à Ostende.

Des secours sont encore envoyés de Bruxelles à Mons et à Charleroi, qui ont subi des bombardements cruels. Tout le centre de Tournai a été rasé.

L'ordre de retraite frappe les troupes belges de stupeur.

Elles doivent abandonner de fortes positions défensives sans avoir pu épuiser leur capacité de résistance.

Gamelin a-t-il un plan? Ou abandonne-t-il les armées belgo-britanniques à leur sort et les renvoie-t-il à tout hasard vers la mer? Déjà s'entrevoient la manoeuvre manquée, le sacrifice certain et sans issue.

* * *

La seule décision connue de Gamelin, le 16, révèle sa conviction que tout est perdu.

Pendant la nuit du 15 au 16, il envoie un message urgent au gouvernement français. Ce message annonce en substance que le front est rompu, que les divisions motorisées allemandes peuvent être à Paris le soir même, que le généralissime ne peut rien opposer à leur marche victorieuse, que le gouvernement doit quitter Paris.

Le message, reçu par le ministre de l'Intérieur, Roy, est communiqué à Reynaud, qui passe le week-end en compagnie de Madame Hélène de Portes dans un médiocre mais paisible pied-à-terre qu'ombragent les vieux arbres du parc de la Celle-Saint-Cloud. Reynaud est accablé. Il fait réquisitionner les camions nécessaires au départ du gouvernement. Il donne l'ordre de détruire les archives du Ministère des Affaires Étrangères. On les brûle dans la cour du Ministère. On hésite à les jeter à la Seine. Dans l'affolement général, la destruction des archives n'est d'ailleurs exécutée qu'en partie.

Les réfugiés de Reims traversent Paris. La panique s'empare de la foule. Elle a le sens de "l'invasion", comme les bêtes ont le sens de l'incendie.

Des caravanes d'autos et de taxis fuient Paris.

* * *

C'est dans cette atmosphère de tension que se tient le Conseil des Ministres, auquel assistent le Président de la République, Lebrun, le Président de la Chambre des Députés, Herriot, et le Président du Sénat, Jeanneney.

Un journaliste spécialement bien informé, E. J. Bois, ami et confident de Daladier et de Mandel, a reconstitué cette séance mouvementée où le courage des uns et les petitesses des autres s'effacent devant un effroyable exposé de Gamelin. Le généralissime déclare: "Des divisions ont pris la fuite sans combattre, un

bataillon de chars n'a pas marché" [83]. Il résume les causes de la déroute en une phrase lapidaire qui passera à la postérité comme l'épitaphe de Gamelin beaucoup plus que de l'armée française en 1940: "L'instrument n'était pas bon".

Le gouvernement décide de se rendre à Tours. Certains membres s'inquiètent du retard des camions.

Mais, sur ces entrefaites, Reynaud téléphone au général Giraud, et en reçoit des nouvelles optimistes. Il contremande le départ du gouvernement.

Reynaud, dont l'énergie et la lucidité d'esprit sont encore à la hauteur des circonstances, prononce, l'après-midi, à la Chambre, un passionnant appel à l'union et à la lutte.

Sans doute est-ce sous son inspiration que Gamelin, à qui l'on a donné comme instruction d'organiser la résistance, rédige son dernier ordre du jour, imité de celui de Joffre: "Vaincre ou mourir: il faut vaincre".

Mais Gamelin sait que la défaite provoquera sa destitution comme généralissime!... En fait, le 16 mai, l'armée française est sans Chef. Jusqu'au 20.

Churchill arrive à Paris en fin de journée. Il déborde d'énergie, de foi. Il conquiert Paris par son dynamisme, sa fureur verbale, sa volonté farouche.

En 1914-18, la France avait Joffre, Foch, Clemenceau et une pléiade d'excellents "seconds". En 1940 elle n'a pas de chef.

Aux heures de péril on ne gouverne pas avec des clans, des factions, des dosages, des ballottages, des torpillages et des complots, mais avec l'éclair du génie ou du moins la flamme droite du grand caractère.

La Grande-Bretagne a Churchill.

En France, même à cette heure, hélas! personne n'oublie ses rancunes, ses ambitions, ni ses lointaines combinaisons.

Le Premier Ministre britannique essaye de ranimer le courage de Gamelin. Un journaliste allemand

83) Id., ibid., p. 231.

imagine, plutôt qu'il ne rapporte, ce bref colloque entre les deux hommes:

Churchill: *Il ne s'agit que d'une poche...*

Gamelin: *Dans cette poche pourrait se trouver le destin de l'empire britannique...*

Gamelin croit que rien ne peut plus sauver les Alliés.

Mais, à cette heure, personne n'écoute plus Gamelin... Sa chute est déjà acquise. Elle entraînera celle de Daladier, en tant que Ministre de la Guerre.

Reynaud triomphe. Mais sans doute pas comme il aurait voulu, pas à ce prix, pas à cette heure de désastre. Il possède enfin ce pouvoir de dictateur auquel il aspirait et qu'il ne désire si passionnément que pour le mettre au service du salut de la France. Mais ce pouvoir est hypothéqué des plus lourdes responsabilités de l'histoire de France.

Surtout Reynaud est paralysé par un entourage qui espère secrètement une tournure des événements favorable à d'autres desseins.

Quel usage Reynaud fera-t-il de son pouvoir?

Il décide un changement de ministres, de chefs diplomatiques, de chefs militaires — et un appel de secours désespéré auprès de Roosevelt.

Il veut rendre l'espoir à la foule, régénérer le commandement.

On relèvera donc de leurs fonctions quinze généraux.

On substituera Weygand à Gamelin.

Des paravents dans un typhon...

LE GRAND EXODE

Depuis le 10 Mai, les populations du Nord-Ouest de la France refluent sur Paris. Le 14 Mai, au soir, la France annonce qu'elle accueillera les réfugiés belges.

Un immense soulagement parcourt le pays.

Le gouvernement belge a eu l'heureuse inspiration — malgré la demande de Lord Gort — de ne pas restreindre l'usage des voitures ni la vente de l'essence.

La foule, très mal informée des conditions de la bataille et du résultat des premières mêlées, a encore confiance dans le pouvoir de résistance des armées.

Mais chaque jour amène des destructions barbares de villes ouvertes et de villages.

Chaque jour accumule des monceaux de ruines.

Les spectacles d'horreur de 1914 surgissent à nouveau à tous les horizons.

Le 15, la percée de Sedan, la débâcle des armées francaises, la perspective de se voir couper toute retraite, l'horreur du massacre de Rotterdam, et, surtout, le nombre grandissant des sans-abri, donnent à l'exode l'ampleur d'un océan humain qui se déplace.

Une nouvelle épreuve attend d'ailleurs les réfugiés.

Les avions allemands ne se contentent pas d'incendier la demeure. Ils poursuivent l'habitant sur la grand-route, et le feu des mitrailleuses volantes abat des vieillards, des femmes, des enfants.

DÉFENSE DE LA TROISIÈME LIGNE BELGE

17 mai. — Dans la nuit du 16/17, les armées anglo-belges se retirent sur de nouvelles positions en route vers la troisième ligne belge.

Car les marches ont lieu la nuit, ce qui complique la tâche, provoque des confusions et des accidents.

Le jour, on fait front. Il arrive aux Anglais de se battre jusqu'à la dernière minute. Ils doivent alors interrompre le combat et s'embarquer dans des autobus, à la vue de l'ennemi [84]. Parfois même ils partent trop tard... Une brigade anglaise qui s'est laissé em-

84) Lieut-Colonel A. C. Shortt — Loc. cit.

porter par la chaleur de l'engagement est obligée, en arrivant à Tournai où le dernier pont vient d'être détruit, de pousser dans le fleuve ses canons antitanks... [85].

ENTRÉE DES ALLEMANDS À BRUXELLES

Les Allemands traversent Bruxelles, au cours de l'après-midi du 17.

La ville est vide de ses habitants.

Les Allemands y entrent comme jadis les barbares dans Rome — au milieu du silence des pierres.

De nouveau, Bruxelles voit défiler de jour et de nuit, pendant des semaines, le "serpent de bronze" allemand: troupes innombrables, camions, canons, tanks.

ENCERCLEMENT DES ARMÉES DU NORD

En Hollande, les troupes allemandes ont conquis le Zuid-Beveland et acculé à la mer, dans l'île de Walcheren, les troupes restantes de la VII[e] Armée française ainsi que des détachements hollandais.

Le commandant de l'île de Walcheren capitule.

En réalité, sur la droite et sur la gauche de l'armée anglo-belge les terribles tenailles allmandes cherchent à s'agripper à la côte, de façon à broyer les armées alliées. Celles-ci retardent autant que possible l'avance allemande dans l'espoir d'une contre-offensive française. Leur retraite n'est qu'une suite de combats. Chaque rivière, chaque canal, chaque remblai est âprement défendu. Les hommes n'ont plus dormi depuis des nuits. Les conducteurs s'affalent sur leur volant. On trouve des tracteurs renversés, dont le moteur continue à tourner, le choc n'ayant même pas éveillé le conducteur. Mais pendant cette lutte continue de quatre jours, du 17 au 20, les troupes anglo-belges ne sont nulle part bousculées, nulle part écrasées. Leur

85) Id., ibid.

défense sur l'Escaut est tenace. Les attaques allemandes ne réussissent pas à leur faire lâcher pied [86].

Une grande confusion semble régner dans le commandement supérieur français.

De Gamelin on n'apprend rien.

Le général Billotte, le 17, donne l'ordre au général Gort de se retirer jusqu'à la Dendre. Par contre le général Georges lui intime l'ordre de résister sur la Senne la nuit du 17/18. Lord Gort, après discussion, se voit confirmer les instructions de Billotte et continue à se retirer [87].

Les armées belge et anglaise restent en contact et leur jonction s'effectue sur la Dendre, à Alost, le 18.

* * *

Pendant ce temps se déroule en France la bataille de l'Oise. Ses résultats sont un nouveau désastre.

Au nord de la brèche, Rommel, qui a rompu la deuxième zone de fortifications dans la nuit du 16 au 17, s'est avancé, vers 11 heures de la nuit, à travers un massacre de chars, de camions, de chevaux, jusqu'à Avesnes. Maubeuge brûle. A l'aurore du 17, il continue sa route vers Cambrai. Plus au sud, à l'aube du 17 également, les Allemands forcent le passage de l'Oise et s'emparent des ponts d'Origny.

Leur front a atteint la ligne Ribemont — Guise — Bohain — Le Cateau.

Le commandement français se propose de retarder leur marche par une attaque de flanc, du Sud au Nord. Mais il ne peut réunir que de faibles effectifs de chars. Malgré cette énorme infériorité, le colonel de Gaulle, à la tête de la IVe Division Cuirassée, traverse l'Aisne, remonte avec son groupe cuirassé jusqu'à Montcornet

86) Parmi les faits remarquables de cette retraite, il faut signaler l'habileté du général Deffontaine, réussissant à dégager la VIIe Corps d'Armée belge, brusquement isolé, à Namur, par le recul français au nord et au sud de la ville.

87) Lord Gort — 26.

où il harcèle l'arrière allemand. Mais ses forces sont trop peu nombreuses et trop vite décimées, pour pouvoir tourner son exploit en une modification durable de la situation.

* * *

Les commandements belge et anglais ne peuvent plus douter de l'issue de la manoeuvre allemande: l'armée anglaise devra essayer de rembarquer; l'armée belge encerclée sera acculée à la reddition.

Le 17 Mai, Lord Gort prépare ses plans pour se retirer vers la côte.

Léopold III, de son côté, informera les ministres belges du péril qui menace l'armée.

ÉVACUATION D'ANVERS

18 Mai — Le 18, l'armée anglo-belge tient la ligne Anvers, Alost, Ath. Les Belges évacuent Anvers mais se maintiennent sur la rive gauche de l'Escaut.

Les troupes allemandes hissent la swastika sur l'Hôtel de Ville d'Anvers.

BATAILLE DE L'OISE

A l'abri de la défense belge, la VII[e] Armée française qui s'était repliée en déroute de Breda sur Anvers, et qui a reçu, le 15, l'ordre de descendre derrière les armées anglo-belges vers le Sud, opère ce mouvement, après trois jours, et va renforcer les débris de la IX[e] Armée française, dont l'aile gauche est en pleine débâcle dans la région de Mons-Maubeuge.

Les Allemands trouvent le pont sur la Sambre intact.

Avançant entre la Sambre et l'Oise vers Le Catelet, le Commandant allemand Löwe, qui s'était emparé

la veille des ponts sur l'Oise, réussit à faire prisonnier le général Giraud et 39 officiers de l'État-Major [88].

Le général, qui avait son quartier général à Wassigny, avait voulu se rendre compte par lui-même des opérations en cours et s'était risqué trop avant. Il se trouve brusquement encerclé par 12 tanks allemands.

Les Allemands prennent Saint-Quentin (que la IIe Division cuirassée essaiera vainement de dégager), passent la Somme à Péronne, arrivent devant Amiens.

Gudérian a réalisé une avance de 80 kilomètres en un jour; derrière lui les divisions d'infanterie de von Bock au Nord, de von Rundstedt au Sud, consolident les deux flancs du couloir.

LES ROUTES DE FLANDRE INTERDITES À TOUTE CIRCULATION CIVILE

Le 18 et le 19 mai, la frontière française est fermée; les routes des deux Flandres sont interdites à tout trafic civil sous les peines les plus sévères.

---

88) Les débuts de Giraud, comme prisonnier, furent aussi mouvementés que sa fin.

Le sergent Kluth qui a la garde de Giraud, des 39 officiers de son État-Major, et de cent soldats français, les enferme dans une maison de Le Catelet.

Au soir, les Français attaquent Le Catelet et s'en emparent. Mais la maison où Kluth s'est barricadé avec 18 hommes et de l'artillerie résiste encore. Il a enfermé ses prisonniers dans la cave. Les troupes françaises ne réussissent pas à s'approcher de la maison.

Le lendemain, deux compagnies de fantassins français, appuyées par deux tanks de 32 tonnes, renouvellent l'attaque. La défense paralyse un des tanks par des coups de plein fouet; puis elle détruit les chenilles avec un chapelet de grenades, et abat l'équipage au moment où il quitte le tank. Pendant ces combats le nombre des officiers prisonniers s'accroît jusqu'à 62 et celui des soldats jusqu'à 150. Kluth se maintient dans sa maison de Le Catelet jusqu'à l'arrivée de renforts allemands qui le dégagent. Il réussit ainsi à emmener en captivité définitive l'ensemble de l'État-Major de la IXe Armée Française.

Cf. *Neue Schnelle Truppen Ritterkreuzträger* (Nouveaux chevaliers parmi les Troupes Motorisées) *Die Panzertruppe* — Avril 1941.

FIN DE LA RÉSISTANCE EN ZÉLANDE

Espère-t-on que les troupes de la VII[e] Armée, bloquées dans l'île de Walcheren, pourront être évacuées?

On ne verra toutefois, pendant ces deux jours, sur les routes de la côte, que de rares soldats hollandais, et quelques voitures ministérielles.

En Zélande, 16.000 hommes appartenant à la VII[e] Armée française se rendent.

Il ne subsiste plus, de cettte armée, au Nord, que le VII[e] Corps (2 divisions) qui combattra à côté des Belges, sur la rive gauche de l'Escaut.

DÉPART DU GOUVERNEMENT BELGE

Le gouvernement belge, à l'exception de quatre Ministres, quitte Ostende et se rend à Sainte-Adresse, près du Havre, comme en 1914.

CHANGEMENTS DANS LE GOUVERNEMENT ET LE COMMANDEMENT FRANÇAIS

Les nouvelles de la retraite précipitée des armées alarment au plus haut point le gouvernement français.

Dans son discours à la Chambre, le 16, Reynaud ne semble pas avoir saisi les causes exactes de la défaite. "Peut-être, déclare-t-il, devons-nous changer les méthodes et les hommes". Il laisse prévoir "des mesures qui, en d'autres temps, paraîtraient *révolutionnaires*".

Quelle est la révolution de méthodes qu'il mûrit du 16 au 18?

Reynaud modifie le commandement de l'armée. Mais au lieu d'en appeler aux méthodes de l'avenir, Reynaud en appelle aux méthodes du passé.

Il décide d'élargir le ministère et d'y inclure des noms qui rappelleront à la France des gloires anciennes. Il veut, en un suprême effort, réunir en faisceau les énergies de la nation — à l'ombre des souvenirs de 1914-1918.

Lui-même s'attribue la plus lourde tâche. Il assurera seul "la direction politique et militaire de la

guerre", comme dit le communiqué. Daladier ira aux Affaires Étrangères, ministère momentanément en léthargie; Mandel, l'homme résolu du gouvernement, prendra l'Intérieur.

Pétain se verra offrir la vice-présidence du Conseil, et Weygand sera nommé généralissime.

Depuis le 16, Pétain a été rappelé de Madrid, Weygand de Syrie.

WEYGAND

Weygand représente le recours suprême au génie militaire français. Foch n'a-t-il pas dit:

— Weygand et moi, deux têtes sous le même bonnet!

N'a-t-il pas conseillé à la France d'appeler Weygand à l'heure du danger?

Weygand a 73 ans. Il est alerte et vif. Sa carrière a été brillante. Comme conseiller militaire, il fut fertile en formules conciliatrices. Comme inspirateur de l'offensive libératrice de Pologne, le 16-17 Août 1920, où il refoule, en deux jours, l'armée rouge de Trotzky, déjà aux portes de Varsovie, il s'est acquis une réputation de stratège indiscutée.

Surtout, Weygand est entouré d'un reflet de l'auréole de Foch. Secrétaire calme et lucide, il s'est appliqué à donner une exégèse intelligible aux bonds de la pensée de Foch, une syntaxe classique à des éclairs. Car Foch est un auteur difficile qui domine le tumulte de ses impressions et ne laisse filtrer que l'essentiel.

Peut-être la personnalité de Weygand se reflète-t-elle le mieux dans ses oeuvres. Non pas dans son *Histoire de l'Armée française,* œuvre académique, performance méritoire, sans plus, ni dans le *11 Novembre,* travail de circonstance, mais dans des sujets d'études qu'il a choisis et illuminés de tous ses feux d'intelligence: *Turenne, Vauban, Drouot, Foch, Mangin.*

Ces essais et discours révèlent exactement les limites de la personnalité de Weygand.

Sans mouvement et sans grandeur, elles photographient le mouvement et la grandeur avec la précision et la froide clarté d'un appareil d'optique. Elles ne voient guère plus loin que les apparences. Leur vérité finit où la vérité commence.

Ainsi Weygand possède à un degré d'excellence toutes les vertus mineures.

S'est-il passionné pour la défense de la France?

Dans la mesure où la passion lui était accessible. Dans le respect des formes et sans l'élan qui les dépasse. Il a plutôt satisfait sa conscience administrative que sa conscience tout court, car il n'ignorait rien.

On n'a pas fait beaucoup de bruit autour de sa brochure conventionnelle: *La France est-elle défendue?* Mais les Allemands ont cueilli au vol, et gardé pour en dorer leurs lauriers, les phrases consacrées par Weygand à l'Armée française deux mois avant la guerre, en Juillet 1939:

"Je crois que l'Armée française a une valeur plus grande qu'à aucun moment de son histoire: elle possède un matériel de première qualité, des fortifications de premier ordre, un moral excellent et un haut commandement remarquable" [89].

PÉTAIN

Le maréchal Pétain a 84 ans.

Pendant la guerre de 1914-18, il fut le plus pessimiste des généraux français [90]. Il préconisa, en 1918,

---

89) Cité par P. B. — *Le général Weygand* — Frankfurter Zeitung — 25 Juillet 1941.

90) Lors de l'offensive allemande de Mai 1918, il ordonne à Castelnau, le 30 Mai, de se préparer à abandonner Verdun, Nancy, les Vosges. Le 31, il demande au gouvernement de quitter Paris — Foch s'oppose à ces mesures de panique. Le 4 Juin, Pétain veut retirer les armées sur tout le front entre Amiens et Dunkerque.

l'abandon d'une grande partie du territoire de France. Il conseilla, avant l'offensive de Foch, des négociations de paix qui eussent été aussi désastreuses en 1918 que l'armistice de Juin 1940.

La stratégie de Pétain fut constamment en défaut [91]. Sa diplomatie s'inspirait de la défaite. Ce n'est d'ailleurs pas pour des qualités d'intelligence qu'on l'a honoré. C'est plutôt pour son culte de la discipline, même si ce culte fut exercé avec une dureté à propos de laquelle le Maréchal n'a osé s'expliquer qu'à huit clos [92].

Mais "la gloire est une question de longévité", selon Anatole France. Pétain survit à tous les grands chefs de la guerre. Académicien, ambassadeur, collaborateur assidu de la *Revue des deux Mondes*, il continue à représenter le passé; surtout dans ses écrits. Il n'a cessé d'exposer, parfois en un style banalement pompeux, des truismes sur l'importance du moral, et des théories traditionnelles sur la défense du pays.

A la masse, en Mai 1940, il représente encore Verdun, avec tout ce que ce nom évoque de gloire et d'héroïsme.

Mais à un Président de Conseil, le 18 mai 1940, que vaut le concours de ses lumières et de ses sympathies politiques?

Depuis 1936, où G. Hervé publie sa brochure: *C'est Pétain qu'il nous faut*, on n'ignore pas que les confi-

---

Lloyd George, venu en France le 31 Mai, se laisse gagner par le pessimisme de Pétain. Au cours de la conférence du 7 Juin, à Paris, devant Clemenceau et les chefs d'armée britanniques, Foch rétablit la confiance dans l'issue de la bataille et impose à tous sa conviction qu'il est à même de protéger, en même temps, Dunkerque et Paris.

91) Cf. Général Chadebec de Lavalade — *Pétain* — Éd. Atlantica Editora — Rio de Janeiro — 1942.

92) Dans la séance de *l'Académie des Sciences morales et politiques* du 13 Avril 1935.

Voir aussi les interpellations aux séances du Comité Secret du Parlement français (1er Juin au 4 Juillet 1917), dans Paul Allard — *Les dessous de la guerre* — Éd. de France, Paris, 1932.

dents du Maréchal sont Laval, de Brinon (créateur du Comité de rapprochement *France-Allemagne*) et Baudoin, grand actionnaire des salines de Djibouti, qui n'a cessé, dans des brochures répandues hors-commerce, de défendre les théories de "l'espace vital" allemand et de la "place au soleil" de l'Italie, au détriment des petites nations de l'Europe.

On n'ignore pas non plus qu'au cours de la visite qu'il fit à Paris au début de mai 1940, il s'est livré à d'étranges sondages chez certains chefs de l'armée et de la marine en vue de créer un groupe de collaborateurs, loyaux à sa "personne" plutôt qu'au régime.

Le maréchal, dès le mois de Mars, est convaincu de l'écrasement rapide de la France [93].

Il organise en quelque sorte, avant l'offensive, son ministère de liquidation de la guerre. L'amiral Darlan, qui révèle ces démarches de Pétain dans une interview au journaliste allemand Max Clauss [94], assure au maréchal, à cette occasion, sa collaboration dévouée.

Quelles sont donc les idées de Pétain, le 18 Mai, en acceptant la Vice-Présidence du Conseil alors qu'il à refusé, peu de temps auparavant, d'entrer au ministère?

Un autre journaliste allemand, dans le secret de beaucoup d'idoles nazies, se pose la même question et répond:

"Le maréchal, alors qu'il était ambassadeur de France à Madrid, a fait une déclaration que tous les amis de Reynaud condamnent:

---

93) Voir les propos de Pétain rapportés par A. de Monzie dans *Ci-devant* — Éd. Flamarion, Paris, 1941.

A la date du 30 Mars 1940: "Le Maréchal ... me dit: *Ils auront besoin de moi dans la seconde quinzaine de Mai*". *"Ils"*, ce sont les dirigeants de la guerre..."

A la date du 3 Mai 1940: "Je vois ce matin le Maréchal Pétain, plus grave, plus sombre qu'à son accoutumance. Il sait plus que je ne sais. Nous échangeons des pronostics moroses..." etc.

94) Cf. Deutsche Allgemeine Zeitung — 22 Décembre 1940.

"Cette guerre est l'épisode le plus stupide de l'histoire de la IIIe République.

"Le maréchal, en pleine guerre, a eu des conversations avec l'ambassadeur d'Allemagne à Madrid, des conversations courtoises, et seulement à des réceptions publiques, mais néanmoins peu coutumières entre des ambassadeurs de pays en guerre.

"Mais Reynaud a besoin d'un nom. Quelles pensées guident les actions du maréchal? Beaucoup sont d'avis qu'alors déjà il pensait à un armistice" [95].

LE REMBARQUEMENT DE LA B.E.F. SE PRÉCISE

19 Mai — Entre le 16 et le 19, on ne reçoit plus de nouvelles, au front anglo-belge, de Gamelin.

Le généralissime est en proie au plus sombre désespoir. Quand Corap, d'abord nommé à la tête de la VIIe Armée, puis, destitué le 19, vient se plaindre à Gamelin de la mesure dout il est victime [96], le généralissime vaincu, selon Paul Allard, lui répond:

— Daladier a exigé votre départ. Tout cela n'a d'ailleurs pas d'importance. Nous sommes tous foutus. Mais à quoi bon? Tout est perdu...

Gamelin est submergé par le désastre.

Dans la nuit du 18 au 19 mai, à minuit, Billotte va discuter la situation avec Lord Gort.

Il affirme à Lord Gort qu'on prend des mesures "pour rétablir la situation au front de la IXe Armée française". Mais "il était clair, ajoute Lord Gort, que lui-même gardait peu d'espoir que ces mesures fussent efficaces [97].

---

95) Alfred Gerigk — *That was why it happened* — Loc. cit.

96) Weygand ordonne le 21, une enquête. Le général Duffieux qui en est chargé, exonère Corap.

97) Lord. Gort — 30.

A la suite de cet entretien, Lord Gort renforce sa conviction que les armées du Nord "seraient scindées, de façon irrémédiable, du gros des forces françaises dans le Sud" [98].

Il arrive à la conclusion que la seule alternative qui lui reste est de se retirer vers les ports de la Manche "de façon à pouvoir évacuer la B. E. F., de préférence en accord avec les Français et les Belges" [99].

Le 19, à 1 h.30, son Chef d'Etat-major téléphone à Londres pour "discuter la situation".

Ce dimanche 19 mai, les autorités militaires à Londres se réunissent pour "examiner le ravitaillement de la B. E. F. par Dunkerque, Calais et Boulogne, et, en second lieu, l'évacuation possible, quoique improbable, par ces trois ports".

En d'autres termes, la retraite, envisagée pour la première fois le 13, déjà projetée par le généralissime le 17, entre dans sa phase d'exécution le 19 mai.

* * *

Les Anglais organisent la défense d'Arras.

La R. A. F. qui a déjà quitté Reims, évacue l'aérodrome d'Abbeville. Elle déménage en Angleterre.

"A partir du 21 mai, tous les arrangements pour la coopération aérienne avec la B. E. F. furent faits par le War Office en conjonction avec le Ministère de l'Air Anglais" [100].

Dans la nuit du 18 au 19, les Français ont fermé les écluses de l'Escaut à Valenciennes afin de protéger leur secteur par des inondations. La conséquence est

---

98) Id., Ibid.
99) Id., Ibid.
100) Lord Gort — 28.

que le niveau en amont baisse en-dessous d'un mètre, si bien que le fleuve n'offre plus de protection anti-tanks en face des positions anglaises.

PASSAGE DE L'ESCAUT A ANVERS

Les Allemands attaquent la ligne de l'Escaut. Deux points sont principalement visés: la rive gauche en face d'Anvers, et le secteur Gand-Termonde.

Ils réussissent à traverser l'Escaut à Anvers [101].

---

101) La rive gauche de l'Escaut — fleuve large, profond, et sans pont — est gardée par des détachements de cavalerie belges.

Vers midi des troupes allemandes traversent le grand tunnel sous l'Escaut, débouchent sur la rive gauche sous le feu violent de l'artillerie belge, coupent les barbelés, se déploient vers la gauche et s'avancent le long du chemin de fer.

La lutte continue de maison en maison, à mesure que l'artillerie allemande réussit à les démolir. Un des participants, qui fit toute la campagne, signale l'extraordinaire violence de ces combats. "Des bombes éclatent, des cîmes d'arbres se brisent. Et puis, la surprise! A notre gauche l'enfer se déchaîne. De tous les champs, du sein des seigles déjà hauts, de chaque haie, de chaque maison et de chaque arbre, le feu semble jaillir".

(An. — *Feuertaufe* (Baptême du feu) — *Jahrbuch des deutchen Heeres* — 1941 — éd. cit., p. 72).

A quatre heures, les Allemands mettent le feu aux tanks à essence sur la rive droite. Une fumée suffocante roule de gros nuages noirs vers la rive gauche. A la faveur de ce brouillard artificiel, les Allemands en canots blindés à moteur traversent rapidement le fleuve et établissent une tête de pont avant que l'artillerie belge ait pu riposter. Un barrage d'artillerie allemande protège le débarquement d'autres troupes.

La cavalerie belge engage la lutte contre les mitraillettes et les grenades à balai. Vers 8h.15, menacée d'encerclement, elle réussit à se dégager et se retire, tout en combattant, vers le canal Terneuzen — Gand.

INDÉCISION DU COMMANDEMENT FRANÇAIS

Au soir du 19 Mai, Cambrai est encerclé. La Ie Armée française occupe la ligne Bouchain-Valenciennes-Condé, entre deux secteurs anglais, concentrant ainsi ce qui reste de ses huit divisions sur un étroit espace. La cavalerie française se retire au nord-est d'Arras.

Le général Georges "tout en marquant que les trois armées doivent rester solidaires, suggère à Billotte de *s'ouvrir de vive force le chemin de la Somme*" [102].

Quel est dans ce cas le sort qui attend les armées anglo-belges? L'armée française est-elle d'ailleurs en mesure de réaliser cette manoeuvre? Le communiqué du Haut Commandement allemand déclare que les troupes allemandes ont déjà fait 110.000 prisonniers (sans tenir compte de l'armée hollandaise).

Le Roi Léopold, angoissé de la débâcle française, réunit ses principaux collaborateurs militaires. Il décide d'attirer, le lendemain, l'attention du gouvernement anglais sur la situation dangereuse de son armée, privée de ses dépôts de ravitaillement, luttant sur un vaste front, menacée d'encerclement.

A Paris, le Ministre des Finances belge, C. Gutt, signale également ce péril à Reynaud et insiste pour des mesures héroïques.

ARRIVÉE DE WEYGAND

Reynaud n'a plus qu'un espoir: Weygand.

Arrivé à Paris le 18, venant de Beyrouth, Weygand est nommé généralissime l'après-midi du 19.

Sa nomination n'est communiquée aux armées que le 23.

---

102) H. Bidou — *Une bataille de 45 jours — 7 jours* — n.° du 13 octobre 1940.

Lord Gort et le Roi Léopold ignorent officiellement, pendant plusieurs jours, qui commande l'armée française.

Weygand confère avec Gamelin qui a déjà conféré avec Pétain. Il passe la nuit du 19 et la journée du 20 à étudier la carte d'un front où les événements ne s'arrêtent pas.

MESURES BELGES POUR LA CONTINUATION DE LA GUERRE

20 Mai — Le 20 Mai, les frontières françaises se rouvrent.

Deux cent cinquante mille jeunes gens belges, de 16 à 35 ans, tous ceux qui n'avaient pas encore été appelés au service militaire ou qui avaient été temporairement exemptés, obéissant à un ordre donné par radio, se dirigent vers le centre de la France, à la disposition des autorités militaires belges.

Personne n'a hésité. Malgré les mille kilomètres de route, les bombardements aériens, l'absence de vivres et souvent de moyens, ils partent, la plupart en bicyclette, couchant à la belle étoile, prêts au suprême sacrifice, et se doutant fort peu qu'ils se dirigent vers des camps de concentration en attendant d'être rapatriés par les soins de l'Allemagne.

AVANCE ALLEMANDE VERS LA MANCHE

Le 20 Mai, les Belges occupent le front qui s'étend de Terneuzen à Gand, derrière le Grand Canal, puis de Terneuzen à Audenaerde, derrière l'Escaut.

Les Anglais veillent à la droite de l'Armée belge, d'Audenaerde à la frontière française.

Ils défendent Antoing et se cramponnent à l'Escaut, malgré les assauts allemands.

De la côte à Lille, par îlots, s'étendent les débris des Ie et IXe Armées françaises, pourchassées sans répit, et sans répit faisant front dans un combat de plus en plus inégal.

Condé résiste encore. Cambrai, Doullens tombent au matin, Amiens l'après-midi.

Les chars allemands passent la Somme à Amiens, s'avancent des deux côtés de la rivière et, vers 20 heures, ils menacent Abbeville.

A l'extrémité du front, à l'embouchure de la Somme, toute la nuit, des troupes anglaises battent en retraite le long de la côte.

Le problème technique qui se pose aux Alliés ne peut recevoir de solution. Comment arrêter les avions? Comment résister aux tanks? Ceux-là dominent le ciel, sans partage. Ceux-ci s'avancent vers la mer, par milliers, sans arrêt.

Comme des rétiaires de cauchemar, les monstres d'acier jettent leur filet aux mailles de feu sur les villes. L'une après l'autre, cernée, écorchée, s'abat. Les défenseurs, isolés, luttent par petits groupes. Le combat est bref. Les Français manquent de munitions. Le feu allemand, dru et continu, les oblige à épuiser rapidement leurs minces provisions.

Ceux qui ne succombent pas doivent se rendre. Les Allemands font des prisonniers par centaines, par milliers, par dizaines de mille.

A l'horizon, il n'y a que des fantômes de défaite qui murmurent à l'oreille: "trahison". Le moindre mouvement, même la nuit, est signalé. Troupes et convois, même la nuit, sont repérés et bombardés.

* * *

A Paris, un Conseil des Ministres écoute un bref et accablant exposé de Pétain qui annonce la débâcle des armées françaises.

PROJET D'ABANDON DU TERRITOIRE BELGE

L'amiral Sir R. Keyes est au Grand Quartier Général britannique à Wahagnies, au moment où parvient à Lord Gort l'ordre du commandement français "de se préparer à combattre vers le sud-ouest, afin de regagner contact avec le gros des forces françaises au sud" [103].

"Il était généralement admis, ajoute-t-il, que l'abandon de l'armée belge était inévitable, à moins qu'elle ne pût se conformer à cette manoeuvre".

Cet ordre du général Georges va laisser l'armée belge isolée. Elle ne peut participer à cette offensive, n'ayant ni tanks, ni avions.

D'autre part, il n'y a plus en Flandre que pour quelques jours de vivres.

Sir R. Keyes "mit le Roi Léopold au courant des ordres reçus par Lord Gort". Car le commandement belge n'en a pas été prévenu.

Le Roi admet le sacrifice que cette manoeuvre exige de l'armée belge, mais il en signale les conséquences.

"Il me demanda, déclare Sir R. Keyes, de signifier clairement qu'il ne désirait rien entreprendre qui pût embarrasser n'importe quelle action que le gouvernement britannique pût estimer désirable pour l'Armée britannique en direction du Sud.

"Mais il me pria d'ajouter qu'il se rendait pleinement compte que cette manoeuvre mènerait finalement à la séparation des deux armées et que, dans ce cas, la reddition de l'Armée belge deviendrait inévitable" [104].

Churchill et Lord Gort sont mis au courant des déclarations du Roi par télégramme envoyé par Sir R. Keyes.

---

103) Amiral Sir R. Keyes — Op. cit., p. VIII.

104) Id. — Op. cit., p. IX.

SCISSION DU FRONT ET PROJETS DE SOUDURE

21 Mai — A l'aurore du 21 Mai, la scission du front en deux grands tronçons est consommée.

Elle entraîne fatalement la reddition de l'armée belge.

* * *

La nécessité de cette reddition, déjà admise la veille par Lord Gort, apparaît maintenant comme évidente.

Le Cabinet anglais donne à Lord Gort l'ordre de marcher sur Amiens. Il fait prévenir le commandement belge que "la meilleure chance des Belges était de se retirer la même nuit entre la B. E. F. et la côte" [105].

Le Chef d'Etat-Major Impérial Sir Edmond Ironside transmet en personne ces instructions.

Veulent-elles dire que les Belges doivent se retirer sur Dunkerque? Comment réussir, en une nuit, cette grande contraction du front? Que faire à Dunkerque avec quatre cent mille hommes?

Lord Gort s'oppose au plan du général Georges et de Sir E. Ironside. Il ne peut attaquer. Ses divisions sont engagées. Ses munitions s'épuisent. Il va être coupé de ses bases. Tout ce qu'il peut faire c'est se livrer à une sortie, au sud d'Arras, le 21.

Il a déjà demandé aux Belges d'étendre leur front et de reprendre les positions de la 44e Division anglaise sur l'Escaut.

Sir Edmond Ironside confère avec les généraux Billotte et Blanchard. Il prévient le général Georges que "le groupe d'armées du général Billotte sera définitivement coupé à moins que la Ie Armée Française n'effectue une contre-attaque vers le Nord en partant de Péronne" [106].

---

105) Lord Gort — 32.
106) Lord Gort — 32.

Weygand reprendra le plan anglais le lendemain. Du côté Nord de la brèche les possibilités de fermeture sont précaires.

Les Anglais disposent en tout de 65-70 tanks légers et de 16-18 tanks lourds. Les Français n'ont plus que des squelettes d'unités cuirassées. Les Divisions Légères Mécaniques du général Prioux ne sont plus des Divisions... "Probablement pas plus d'un quart de ses chars n'était en ordre de marche" [107]. Ce quart équivaut-il à cinquante chars? [108] Que peut, dans ces conditions, même l'indomptable courage du général Prioux? *Et quelle chance de victoire offre le combat de 146 chars anglo-français contre 4000 tanks allemands protégés par des escadrilles de stukas?*

Le général anglais Franklyn avait fixé un rendez-vous au général français commandant le Ve Corps, pour le 20, à 6h. du soir, afin de combiner une contre-attaque. Mais à l'heure du rendez-vous, aucun officier français n'était arrivé. Le lendemain, Blanchard prévient Lord Gort que "le général Altmayer pensait qu'il pourrait attaquer le 22 ou la nuit suivante".

Lord Gort censure: "Le temps était une question de vie ou de mort".

Il décide donc d'attaquer seul, le 21, au sud d'Arras. Ses troupes gagnent du terrain, font des prisonniers; mais sa mince caravane de tanks a dépassé depuis longtemps la limite normale du temps de service. Sans avions, elle est aveugle, et, en tout cas, trop faible. Elle ne peut garder le terrain conquis. Les Stukas la refoulent, et après six heures de combat, les Anglais se retirent derrière la Scarpe, ayant perdu ou dû abandonner 55 chars sur 86 [109].

---

107) Lord Gort — 33.

108) L'exposé officieux du Temps (17-11-40) signale qu'au début de la bataille de France (5 juin) les 2e et 3e Divisions Cuirassées possèdent encore ensemble 130 chars. Mais les trois Divisions Légères Mécaniques ont été beaucoup plus malmenées.

109) *Bataille au Sud d'Arras.* Au cours de la journée du 20 au 21, des troupes anglaises (50e Division, 5e Div., la brigade de tanks) se concentrent à Vimy, à 8 km. au nord d'Arras. Au matin du 21, le général anglais Franklyn dispose de 86 chars an-

En réalité, toutes les maneuvres ne seront plus que les épisodes de la marche vers le rembarquement, avec les arrêts et les heurts de la sauvegarde, dominée par l'urgence de maintenir ouverte, avant tout, la route vers la mer.

* * *

Le 21 Mai, les Belges résistent sur leurs longues positions.

Mais le commandement belge va de déception en déception.

La défaite française a dégénéré en une déroute dont la vitesse et l'amplitude détruisent les dernières espérances secrètes.

Le 21 Mai les Allemands s'emparent d'Abbeville [110], s'élancent vers Boulogne.

* * *

La population du Nord émigre vers le Midi; des dizaines de milliers de véhicules avancent au rythme de boeufs. La panne d'une seule voiture immobilise pendant des heures de longues colonnes.

---

glais et de la coopération d'une soixantaine de Somua. En tout, environ 150 chars. L'attaque débute le 21, vers 2h.30, appuyée par un régiment d'infanterie et quelques batteries d'artillerie de campagne. Elle se propose de contourner Arras, d'ouest vers l'est, par le sud.

Vers 4 h., l'artillerie anti-tanks allemande arrête l'avance. Les deux chefs de bataillon anglais sont tués. Au moment où l'artillerie anti-tanks anglaise organise la position de Warlus, les chars français débouchent, prennent les Anglais pour des Allemands et engagent le combat. Après des pertes sensibles des deux côtés, le commandant français s'aperçoit de l'erreur. Entre-temps, les avions de reconnaissance allemands ont signalé l'initiative anglaise. Vers 5h.45 commence la réaction allemande: bombardement violent, suivi, à 6h.15, d'une attaque de 100 Stukas qui écrasent les positions anglaises. Viennent ensuite les vagues d'assaut des tanks allemands. Le combat dure jusqu'à la tombée de la nuit. Les Anglais se retirent derrière la Scarpe.

Cf. P. W. Thompson — Op. cit. — pp. 60-76.

110) Les recrues font l'exercice dans la cour de la caserne au moment où les Allemands y pénètrent.

Les routes principales sont réservées aux besoins militaires. Les routes secondaires, étroites, sont congestionnées.

* * *

Une nouvelle rafale de panique déferle sur Paris.

Le 21, l'après-midi, Reynaud lance au Sénat la déclaration historique: "La patrie est en danger!" Il passe en revue les catastrophes des derniers jours, le désastre de Sedan, la "brèche de cent kilomètres", la ruée allemande, les fautes commises, menace les coupables, et salue "le grand chef qui a pris le commandement de nos armées".

Un silence de mort pèse sur l'Assemblée. On dirait que Reynaud y a brusquement jeté le cadavre pantelant de la France.

* * *

A Londres les autorités militaires se réunissent à nouveau avec un ordre du jour précis: "examiner l'évacuation d'un très grand nombre de troupes, la nécessité de la protection aérienne, et le besoin d'un grand nombre de canots pour amener les troupes aux bateaux le long de la côte".

CONTRE-OFFENSIVE DE WEYGAND

Le 20, Weygand a décidé de prendre contact avec les commandants des armées du Nord afin de fixer les grandes lignes d'une contre-attaque. Il doit se rendre le lendemain, par autorail, à Ypres. Le 21, au matin, les communications par voie de terre ne sont plus possibles. Il prend la voie des airs. Mais son avion, poursuivi par les Messerschmidt, est obligé d'atterrir près de Calais. Il continue sa route en auto, fort en retard sur son horaire.

"Ses premières paroles en arrivant au quartier général du Roi furent: "On m'a donné un désastre" [111].

Le Roi attire l'attention du général Weygand sur la situation de plus en plus dangereuse de l'armée belge: elle est menacée d'encerclement; elle va manquer de munitions. Il est donc impérieux de rétablir le front.

Weygand est optimiste.

Il s'engage à fermer la brèche dans les 48 heures et demande au Roi de résister encore deux jours. Il promet le secours de l'aviation alliée.

Il assure qu'il a la situation en main. Il arrêtera le flot allemand par une contre-offensive sur la ligne Amiens-Albert-Arras, et cette attaque sera déclenchée "dans quelques heures".

En vue de cette manoeuvre, les Belges devront se retirer de l'Escaut sur la Lys et étendre encore leur front, de 35 kilomètres environ, afin de permettre aux Anglais de réoccuper leurs anciennes positions fortifiées en France. Les Anglais attaqueront par le Nord de la brèche, les Français par le Sud.

La ligne qui doit être tenue par les Belges est déjà trop étendue pour leurs forces. Néanmoins, le Roi offre de défendre la Flandre Zélandaise de façon à libérer les deux divisions françaises (la 60e et la 68e) qui se trouvent sur la frontière hollando-belge, et à leur permettre de reprendre l'offensive au Sud.

Mais Weygand n'accepte pas [112].

Pendant qu'il distribue ces folles assurances, l'armée française est pratiquement mise hors de combat.

La guerre ne sera plus qu'une poursuite.

Le front français ne sera jamais plus rétabli.

* * *

111) John Cudahy — Léopold of Belgium — *Life* — 25 Novembre 1940, et *The Armies march*. Éd. cit., p. 102.

112) John Cudahy donne, de ce refus, l'explication suivante: "Il était impossible, en face de l'attaque-éclair allemande, de proposer aux forces françaises un autre objectif que celui de sauver leur peau". Op. cit., p. 193.

Weygand explique à Billotte son projet de souder les deux fronts à l'endroit où la percée allemande est la plus étroite. (Entre la Somme et Arras, il y a 40 kilomètres). Puis il retourne à Paris. Il se méfie cette fois de la police aérienne allemande, s'embarque à Dunkerque sur un torpilleur qui se rend à Cherbourg et n'échappe d'ailleurs pas à la vigilance des aviateurs allemands.

RETRAITE DE LA B.E.F.

Le 21, à 3h 30, de l'après-midi, Lord Gort reçoit l'information "qu'une colonne ennemie composée de toutes armes s'approchait de Boulogne" [113].

Depuis le 19, à Arras, "toutes les troupes non requises pour la défense, y compris l'arrière G. Q. G." [114] se sont rendues à Boulogne "*conformément aux plans préparés le 17 Mai*" [115]. Des provisions y ont été envoyées d'urgence le 19 Mai. Toutes les mesures ont été prises pour la défense de la ville.

Lord Gort, aussitôt qu'il apprend l'avance allemande, réunit les commandants des trois corps d'armée à 4h. 45. Tous trois sont d'avis "qu'ils ne pourraient maintenant tenir plus de vingt-quatre heures". Ils prennent la "décision provisoire" de se retirer durant la nuit du 22/23 Mai sur leurs anciennes positions fortifiées, de Maulde à Bailleul, tout en se rendant compte que cette décision "affecterait sérieusement les Belges" [116].

RÉUNION DES CHEFS ALLIÉS

Le soir, à 8 heures, dans le bureau du bourgmestre d'Ypres, a lieu une réunion des chefs alliés [117].

---

113) Lord Gort — 36.
114) Lord Gort — 28.
115) Id. — 36.
116) Id. — 35.
117) Assistent à la réunion: le Roi, le général Michiels, chef d'État-major et le général van Overstraeten, du côté belge; les

Le Roi insiste sur le péril grandissant qui menace l'armée belge.

Billotte rapporte son entretien avec Weygand et expose "qu'une attaque était projetée pour le jour suivant (22 Mai) vers le Nord en partant de Roye, ayant pour objectif de fermer la brèche" [118].

Lord Gort fait valoir les difficultés de rester sur l'Escaut à Audenaerde "vu que l'eau dans la rivière était si basse qu'elle ne formait plus un obstacle" [119].

On décide la retraite sur la Lys [120].

Comme les troupes françaises "étaient toutes trop fatiguées pour prendre part à des opérations d'offensive dans un avenir immédiat" [121], il est entendu que Français et Belges étendront leur front de façon à libérer trois divisions anglaises.

Billotte coordonnera les manoeuvres pour le mieux.

Mais, dans la nuit, alors que Billotte rentre à son quartier général, son auto heurte un camion français. Billotte est gravement blessé et meurt trois jours plus tard [122].

Français sont représentés par le général Blanchard, commandant l'armée française du Nord, le général Billotte, chargé de la liaison entre les trois armées, le général Champon attaché au G. Q. G. belge; les Anglais, par Lord Gort et le général Pownall.

118) Lord Gort — 35.

119) Id. — 35.

120) Incidemment, on envisage la retraite éventuelle de l'armée belge vers la ligne de l'Yser. "Le général Billotte à la fin de la Conférence demanda au Roi des Belges si, dans le cas où il serait forcé de battre en retraite, il se retirerait sur la ligne de l'Ysr. Sa Majesté se déclara d'accord tout en manifestant son regret qu'il n'existât pas de ligne alternative". Id., Ibid.

121) Id., Ibid.

122) Sir R. Keyes, témoin agissant de toutes les tractations d'état-major durant cette période estime que "la coordination des efforts des trois armées n'avait pas été efficace entre ses mains (de Billotte). Dans celles de son successeur elle fut non-existante". Sir Roger Keyes — Op. cit., p. XI.

OPINIONS DU ROI LÉOPOLD III ET DE LORD GORT SUR LA CONTRE-OFFENSIVE

Lord Gort ne partage pas l'optimisme de Weygand.

Comment manoeuvrer des masses d'hommes sur des routes encombrées? Maintenir le contact entre des unités, exposées, à chaque instant, à être disloquées? Surtout, comment refouler les divisions cuirassées allemandes avec les faibles ressources en tanks, en avions, en munitions, dont disposent encore les armées du Nord déjà si épuisées?

Le Roi Léopold non plus ne croit guère au succès de la contre-offensive projetée. A son avis, elle arrive trop tard. Sir Roger Keyes qui l'a accompagné à la conférence et qui, au retour, l'écoute exposer la critique des mesures prises, rapporte que, d'après de Roi, "le seul espoir de dégager les armées françaises et britanniques, coupées par la poussée allemande, était d'établir une couverture des ports belges et de Dunkerque, de fortifier le contact avec l'armée belge et d'occuper la ligne Lys-Gravelines. Il fit remarquer que la ligne bien préparée que tiendraient les Britanniques, le long de la frontière, était très forte. Il était peu probable qu'elle serait sérieusement attaquée. Mais la ligne qui devait être tenue par les Belges était faible et, en comparaison, défendue par des forces légères. Elle invitait par conséquent à l'attaque. Il craignait que si cette attaque était menée à fond, avec un fort soutien aérien, les Allemands perceraient, sépareraient les deux armées, et écraseraient l'Armée belge" [123].

C'est exactement ce qui est arrivé!

---

123) Sir R. Keyes — Op. cit., P. X.

PRÉPARATIFS DE CONTRE-OFFENSIVE

22 Mai — Comme suite aux décisions prises, les Anglais se retirent de l'Escaut vers leurs positions anciennes. Leur front se raccourcit et s'améliore. Les Français reprennent un secteur anglais au nord de Maulde. Les Belges, qui se battent encore dans le Hainaut, au cours de la journée, doivent abandonner leur excellente position stratégique derrière l'Escaut, pour occuper les rives de la Lys, rivière étroite, au cours sinueux, aux eaux profondes, rapides et noires. Ils allongent leur front de trente cinq kilomètres, et relèvent les Anglais sur le secteur Menin-Halluin, durant la nuit du 22 au 23.

Les Anglais ont ainsi trois divisions en réserve pour la contre-offensive [124] (la 2e, la 44e et la 48e).

Celle-ci est fixée au 23 dans une conférence tenue à Paris, le 22, entre Weygand, Churchill et Reynaud [125], au Quartier général de Weygand.

D'autre part, durant la journée du 22, les Allemands ont isolé Boulogne [126], dépassé Saint-Omer, et, au soir, ils sont à quinze kilomètres de Calais.

Afin de protéger le front ouest du corridor qui doit les mener à la mer, les Anglais lancent leur premier rideau d'hommes entre Millonfosse et Gravelines. Dix mille hommes pour 130 kilomètres, avec un minimum de canons anti-tanks. Ce mince rideau s'épaissira déjà durant la nuit.

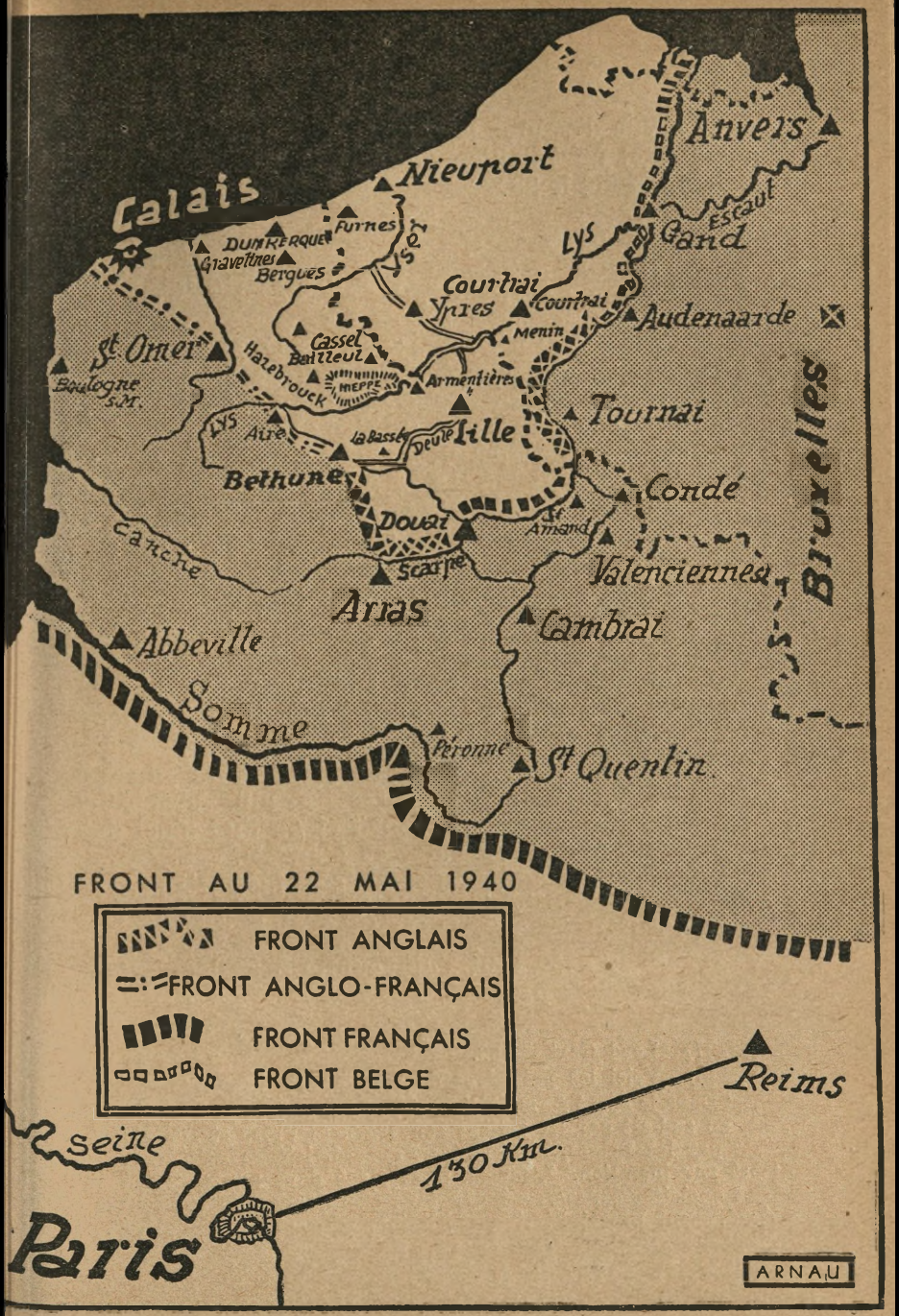
---

124) Lord Gort — 35.

125) H. Bidou — *Une bataille de 45 jours — 7 jours* (Vichy) 13 Octobre 1940. Henri Bidou donne le procès verbal de cette séance. Celui-ci a été supprimé dans l'édition en volume de la *Bataille de France.*

126) Le 22, des fusiliers marins anglais (Royal Marines) sont débarqués à Boulogne afin de "permettre aux troupes qui n'étaient pas exigées par la défense d'être évacuées en bon ordre". Lord Gort — 36.

Cette évacuation se termine au cours de la nuit du 23/24.


Anvers
Nieuport
Calais
Escaut
Lys
Gand
Dunkerque
Furnes
Gravelines
Bergues
Courtrai
Ypres
Audenaarde
Menin
Cassel
Bailleul
St. Omer
Boulogne s/M.
Hazebrouck
Armentières
Tournai
Lille
Aire
La Bassée
Deule
Bethune
Condé
Douai
St. Amand
Valenciennes
Bruxelles
Scarpe
Arras
Cambrai
Abbeville
Somme
Péronne
St Quentin
FRONT AU 22 MAI 1940
FRONT ANGLAIS
FRONT ANGLO-FRANÇAIS
FRONT FRANÇAIS
FRONT BELGE
Reims
Seine
130 Km.
Paris
ARNAU

En vue d'assurer la défense de Calais, une brigade anglaise et un bataillon de tanks lourds débarquent à Calais le 22 et le 23.

VAINES TENTATIVES DE SOUDURE

23 Mai — Le 23, Calais est isolé. La ville n'est pas fortifiée. Elle possède en tout deux canons, face à la mer. Trois mille Anglais et huit cents Français la tiendront jusqu'au 26, au milieu de cruels bombardements, avec peu de vivres et presque pas de munitions.

Sur tout le front, la résistance se raidit. Les mitrailleurs belges coopèrent, avec les Anglais et des tanks légers français, à la défense d'Hazebrouck. "Saint-Omer semble avoir changé deux fois de mains pendant la journée" [127]. A Béthune, les Allemands sont repoussés.

Cette journée sera surtout marquée par de vaines tentatives pour souder les deux côtés de la brèche.

Churchill envoie un télégramme pressant à Reynaud; il insiste sur "l'exécution immédiate du plan Weygand". Il veut "les ordres les plus stricts aux Commandants français au Nord et au Sud ainsi qu'au G. Q. G. belge pour exécuter ce plan" [127].

Le 23, Weygand transmet ses instructions. "Le gros des Panzerdivisionen doit trouver sa mort par inanition" [128].

Les Belges se sont déjà conformés, depuis le 22, aux manoeuvres prévues.

---

127) Lord Gort — 39.

128) Voici les prévisions de Weygand:

"Dans le carré fermé à l'ouest par la mer, au sud par la Somme, au sud-est par les actions convergentes Frère et Blanchard, à l'est par les Belges, le gros des Panzerdivisionen doit trouver sa mort par inanition. L'ennemi s'est placé dans une situation qu'il faut exploiter sans retard, que tous comprennent la manoeuvre et s'y donnent avec initiative, résolution, fermeté inébranlables".

Les Français également.

Le 23, malgré les marches forcées et la fatigue, la Ie Armée de Blanchard attaque en partant de Douai. Elle "s'avance sans difficulté" jusqu'aux confins de Cambrai [129]. De Cambrai à Péronne, il y a 37 kms.

Les Allemands sont à trois cents kilomètres de leurs frontières.

Leurs colonnes vont-elles être étranglées comme un lutteur brusquement happé par un "coup de ciseaux" implacable? Leurs chars vont-ils se débattre entre des murailles d'acier qui s'avanceront pour les étouffer?

Ce serait ignorer les conditions de la bataille.

L'aviation allemande se rend compte de la manoeuvre. Des escadres de Stukas, appelées par radio, survolent immédiatement cette précaire offensive; ils se précipitent en cascade devant elle, la bloquent, la submergent, la refoulent.

Du côté sud de la brèche, le général Georges devait attaquer, de Péronne à Cambrai. Mais les troupes françaises ne réussissent pas à passer la Somme. Une deuxième tentative destinée à reprendre Abbeville échoue également.

Les armées alliées, avec leur armement de Mai 1940, peu abondant, éparpillé, mais surtout périmé, n'ont pas la moindre possibilité d'ouvrir une brèche dans le front allemand.

La coopération anglaise à la contre-offensive du 23 est également enrayée.

Les troupes cuirassées anglaises qui avaient commencé, le 21, à déblayer le sud d'Arras, et avaient été durement châtiées par une attaque combinée de tanks et de Stukas, dirigée par Rommel, ont regroupé leurs forces le 22 et organisé leur défense au Nord d'Arras.

---

129) Lord Gort — 88.

Prises de revers, menacées d'être encerclées, ne possédant plus, au soir du 23, qu'une vingtaine de chars, elles se retirent au cours de la nuit [130].

Elles opèrent un vaste mouvement de repli de trente kilomètres qui les reporte à Lille, derrière le canal de la Haute-Deule.

Arras est définitivement abandonné.

La contre-offensive Weygand est déjà avortée.

* * *

Lord Gort ne peut d'ailleurs pas envisager de la même façon que Weygand le projet d'offensive que Londres et Paris lui imposent [131].

---

130) *Bataille au Nord d'Arras*:

Le 22, les Anglais ont organisé leurs positions au nord d'Arras (côtes de Givenchy, de Vimy).

Le 23, les forces françaises qui collaborent à la bataille, disposent encore de 30 SOMUA (20 Tonnes) et de 24 Hotchkiss (12 Tonnes). Les Anglais disposent de 2 tanks légers et moyens et de 2 tanks lourds.

Les Allemands initient un mouvement enveloppant autour d'Arras, du nord-ouest vers le sud-est, par le nord de la ville. Ils avancent vers Lens.

L'attaque allemande se déclenche vers 11 h. A 1h.30, Anglais et Français se retirent en combattant. La lutte continue jusque vers 8h.30. A 23 h. vient l'ordre de retraite. Les troupes marchent toute la nuit. Au matin du 24, elles ont dépassé Carvin. Les chars sont envoyés à Orchies pour appuyer la contre-offensive Weygand, mais ne prennent pas part à l'action.

Le 26, la demi brigade de chars qui reste reçoit l'ordre de rejoindre Dunkerque où elle arrive le 27.

Cf. P. W. Thompson — Op. cit., Loc. cit.

131) Lord Gort se plaint de ce que la coordination des armées "était très inférieure à ce qui était requis, si les mouvements des trois armées devaient être dûment contrôlés".

"Je ne reçus jamais, écrit-il, la moindre information de n'importe quelle source concernant la position exacte de nos forces ou des forces allemandes de l'autre côté de la brèche. Je ne reçus guère non plus de détails ou un horaire d'une attaque projetée de ce côté". Lord Gort — 38.

Ceci corrobore donc les plaintes de l'amiral Keyes. Ce manque de coordination ne provoqua pas seulement des fausses manoeuvres — mais beaucoup d'amertume. A propos de l'erreur

Lord Gort est au courant des fluctuations du front. Weygand ne semble en être informé qu'avec un retard variable. Lord Gort connaît de près les difficultés insurmontables de ce combat inégal.

Afin de faire partager son point de vue par le gouvernement britannique, Lord Gort télégraphie au nouveau Chef d'État-major Impérial, Sir John Dill. Il lui demande de venir à son quartier général et de discuter la situation sur place.

Pour Lord Gort, *passer à l'offensive, dans les conditions où elle se présente, c'est-à-dire sans la moindre possibilité de succès, c'est sacrifier la retraite de la B. E. F.*

Lord Gort dispose de trois divisions en réserve.

Mais il juge que le front anglais est trop vaste pour les moyens de défense qui lui restent.

Les principaux ports de ravitaillement sont aux mains de l'ennemi [132].

Seul le port de Dunkerque peut encore être utilisé.

La R. A. F. est en Angleterre.

Le 23, elle ravitaille encore la B. E. F. par les airs, mais "à partir de cette date il devint impossible pour des avions d'atterrir" [133].

"Le 23 Mai, explique Sir R. Keyes, l'armée anglaise vivait déjà sur demi-ration, manquait de munitions [134]. Ce n'étaient pas là des conditions très favorables

---

française du 21 Mai, à Warlus, le major P. W. Thompson commente que les Anglais (à l'ouest d'Arras), n'étaient protégés que par "la petite troupe de chars français dont le secours avait été si remarquable par son absence au cours de l'attaque de la veille". P. W. Thompson — Op. cit., p. 71.

A tour de rôle, chaque armée eut parfois le sentiment d'être abandonnée. La rapidité des mouvements ne permit pas toujours des réajustements.

132) L'État-major anglais examine les installations d'Ostende mais constate "que le port ne pouvait être mis en service immédiat pour des besoins militaires". Id. 36.

133) Id., Ibid.

134) Le 23 Mai, il reste aux Anglais 300 coups par canon.

au lancement d'une attaque, en coopération avec des unités de l'Armée française qui semblait complètement découragée par les revers qu'elle avait soufferts" [135].

En réalité, malgré de nombreux actes de bravoure isolés, l'inutilité d'une lutte aussi inégale accable les troupes alliées.

Pour les soldats du Nord, il ne reste qu'un espoir: Dunkerque! Ce nom magique va galvaniser les dernières énergies.

C'est la seule porte vers la liberté.

Pour les Français.

Pour les Anglais.

Les Belges se battront sans l'ombre d'une chance de salut.

---

135) Sir R. Keyes — Op. cit., p. XI.

Comme témoignages de ce découragement voici ceux d'un journaliste anglais, A. Werth, op. cit.:

p. 167 — "un flot de soldats — en loques, épuisés, démoralisés, beaucoup d'entre eux ivres, tous sans fusils, refluent vers Paris".

p. 168 — (A Paris) "En chemin, nous croisons un groupe de soldats en haillons, dont beaucoup sont ivres et qui crient "A bas la guerre!".

Les armées démoralisées se ressemblent.

Les soldats français traversant Raucourt, le 29 Août 1870, pour aller à Sedan, répondent aux paysans qui s'informent où ils vont:

— A la boucherie!

Cf. A. Verly — *Étapes douloureuses* — p. 73.

Mais ce découragement semble avoir été plus grand au sud de la Somme qu'au nord. Durant les derniers jours de Dunkerque les troupes françaises donneront un splendide exemple d'endurance et d'abnégation.

Le général Eon signale, à la date du 20 mai, que "la I[e] Armée française ne reçoit plus ni vivres ni munitions depuis plusieurs jours." *Général Eon — La Bataille des Flandres* — Londres — Hachette — 1943, p. 16.

SACRIFICE DE L'ARMÉE BELGE

La nécessité de sauver seulement ce qu'on peut vraiment sauver, apparaît déjà, le 23, avec une clarté cruelle, à ceux qui ont gardé leur sang-froid et jugent objectivement la situation.

Au cours de la journée, Churchill s'entretient par téléphone avec Reynaud. Il s'informe si la situation n'exige pas d'ordonner la retraite de la B. E. F. vers Dunkerque. Reynaud répond que Weygand demande l'offensive [136].

Pourtant, le 23, le commandement français prend une grave décision.

Jusqu'au 23 les Belges ont cru qu'ils pourraient éventuellement se retirer sur Dunkerque, base qui leur a été assignée, sur laquelle ils comptent.

Le 23, le commandement français les informe que la base de Dunkerque est réservée aux armées franco-britanniques.

En d'autres termes, l'armée belge, sans port, sans bateaux, sera refoulée progressivement vers la mer, jusqu'à extinction ou reddition.

* * *

Le Roi continue à veiller, heure par heure, au maintien de la résistance belge.

Il s'efforce d'abord de sauver les troupes alliées encore en Flandre.

---

136) H. Bidou commente: "Les événements se passent en dehors des dispositions du commandement. Ce n'est pas pour demander un avis, mais pour en donner un, que Mr. Churchill avait téléphoné".

H. Bidou — *Une bataille de 45 jours — 7 Jours* — 20 octobre 1940.

Dans la nuit du 23 au 24, les Belges prennent en charge la Flandre zélandaise et ramènent la 68e Division française, dans leurs camions, à Saint-Omer-Gravelines. Il ne reste plus en Belgique, à l'aile gauche de l'armée belge, que les débris de la 60e Division.

Au Nord, les Allemands qui occupent l'île de Walcheren, n'ont pas encore réussi à traverser le bras occidental de l'Escaut.

Mais, au cours de la nuit du 23 au 24, les Belges, après s'être battus dans les faubourgs de Gand, doivent abandonner Gand et le canal de Terneuzen. Ils prennent de nouvelles positions plus à l'ouest sur le canal de dérivation de la Lys, de Deynze à la mer.

La frontière française est fermée.

Aucun train ne passe plus ni dans un sens ni dans l'autre.

Les réfugiés belges parvenus dans le Nord de la France sont refoulés vers la Belgique. Ils marchent la nuit, à pied, au milieu de la prodigieuse confusion d'un charroi formidable, dans le fracas des canons, à la lueur des explosions et des incendies, sous un bombardement aérien qui ne connaît plus d'arrêt.

FLANDRE, CHAMP DE BATAILLE DE LA LIBERTÉ

24 Mai — Une fois de plus, la Flandre voit dévaler vers ses plaines l'assaut de la violence.

Une fois de plus, ses villes aux toits rouges, à peine ressuscitées, se trouvent cernées par une marée de feu qui menace de les faire périr. (Si les tours, dont la mémoire est plus lucide que celle des hommes, avaient pu parler, quels reproches auraient-elles faits à la génération de 1920-1940! Blessées, massacrées, ressurgies — quelle folie d'imprévoyance, quelle cruelle faiblesse les exposait, vingt-six ans plus tard, au même martyre!).

Une fois de plus la guerre va trouver ses moments suprêmes dans ce cimetière d'Europe qui s'étend de

Dunkerque à Courtrai et qui forme en même temps le calvaire et la voie triomphale de la liberté.

C'est là, de tous temps, que se sont affrontées les armées, que sont nées et que sont mortes les illusions des conquérants.

Une étrange lumière inonde cette plaine qui ne se réveille jamais du songe tragique de la guerre, et où s'élèvent, comme des mausolées aux légions de morts inconnus dormant à leurs pieds, les quelques collines — Cassel, Mont des Cats, Mont Kemmel — dont la possession ouvre et ferme des horizons de puissance aux empires.

Une fois de plus, les morts combattront à côté des vivants. Les cimetières seront éventrés, les tombes ouvertes. Sur les dalles où s'effaçait une inscription séculaire, coulera un sang jeune et rouge. La mort labourera ces champs et ces prairies en confondant les siècles, comme s'il n'y avait ni fin ni répit dans la bataille de Flandre, terre de liberté.

Quelle oeuvre inconnue le Destin poursuit-il dans cette plaine verte au bord de la mer, où le ciel bas semble aux écoutes d'un rêve?

Quelle résurrection mystérieuse attendent ce ciel, cette terre et ces hommes, dans ce ressac perpétuel des rêves d'Europe aux rives invisibles d'un monde nouveau?

L'ASSAUT ALLEMAND CONTRE LE FRONT BELGE

Le 24 mai, les Belges occupent une ligne qui va depuis l'estuaire de l'Escaut, en Flandre Zélandaise, jusqu'à Halluin (Menin); les Français et les Anglais, depuis la Lys, à Halluin, par Hazebrouck, jusqu'à Dunkerque.

Le 24, les Anglais se battent encore à Merville et derrière le canal Festubert-la-Bassée. Ils manquent d'artillerie, de balles traçantes. Ils ont perdu beau-

coup de canons dans la retraite, et n'ont plus guère que des canons de petit calibre.

L'artillerie allemande dispose à profusion de "mortiers de tranchée à longue portée et de batteries de Howitzer de 4,2" [137]. Son tir est précis. Le service d'observation impeccable [138].

Les vieux biplans allemands Henschel et Arados mitraillent les troupes sans arrêt et sans la moindre opposition.

Le territoire belge encore libre se réduit à la Flandre occidentale.

Sa défense devient critique.

Les trains d'approvisionnements et de munitions sont soumis aux bombardements continus de l'aviation allemande. Tout le système ferroviaire de la Flandre est détraqué par des destructions systématiques. Quant aux routes, elles présentent un encombrement chaotique.

La population normale de 800.000 habitants, augmentée d'un million de réfugiés, utilisant tous les modes de charroi, cherche dans toutes les directions une issue inexistante.

Comment briser le cercle de feu?

* * *

137) D/101 — Loc. cit.

138) Id., Ibid.

A Givency, le poste d'observation anglais, aussitôt repéré, est atteint "par 25 coups directs en 45 minutes. L'auteur rapporte la destruction du village de Violaine, telle qu'il la vit par la lucarne de la maison où était situé le G. Q. G.:

"Nous regardions la crête de Givency à Violaine... et vîmes, à 4.000 mètres environ, 50 tanks ennemis rangés en face de Violaine, et derrière eux, comme pour une revue, une masse d'infanterie allemande! C'était un spectacle grandiose. Cette masse d'infanterie allemande presque aussitôt se mit en mouvement, de la droite vers la gauche jusqu'à Violaine, et s'arrêta à environ 200 mètres du village. Pendant que les éclairs orangés sortaient des tourelles des tanks, ceux-ci firent flamber tout le village en quelques secondes, semblait-il. Ceci fait, ils entrèrent dans le village et disparurent à ma vue. C'était monstrueux à contempler, mais terriblement impressionnant!".

L'armée belge résiste dans ces conditions d'infériorité effroyables. Toute la journée, elle livre de furieux combats.

L'État-major adresse, en vain, des appels aux commandements français et anglais pour une aide aérienne.

Les Allemands réussissent à traverser la Lys, au nord et au sud de Courtrai.

L'artillerie belge les rejette sur la rive droite. Elle ravage sans répit l'arrière allemand.

Quoiqu'il y ait déjà quatre divisions lancées contre les Belges sur la Lys, une cinquième division vient renforcer l'assaut en cours de journée.

Les Allemands finissent par prendre pied sur la rive gauche. Ils emportent deux gros villages: Wevelghem, Heule; deux villes: Menin, Deynze. Ils refoulent les troupes belges de "deux kilomètres et demi sur un front de vingt kilomètres entre Menin et Desselphem" [139].

Deux fois, pendant cette journée critique, le ministre belge des Finances, Gutt, discute avec Lord Halifax, ministre des Affaires Étrangères d'Angleterre, "les mesures à prendre en raison de la situation critique où se trouve l'armée belge" [140].

Mais l'Angleterre ne peut envoyer ni un avion, ni un homme.

Les Allemands concentrent leurs efforts sur le front belge, qui barre leur ruée vers Dunkerque.

S'ils le rompent, ils pourront déborder l'armée anglaise.

Ils battent ce front, vague après vague, avec une mer de tanks, avec des nuées d'avions. Le va-et-vient des bombardiers produit l'effet d'un volcan qui s'étale, sur une terre sans repli, sans abri.

* * *

139) Lord Gort — 41.
140) *Belgique* — Éd. cit., p. 48.

Le 23 Mai, Churchill se rend à Paris pour conférer avec Reynaud et Weygand.

A cette conférence, Weygand distribue les assurances les plus fantaisistes. Il affirme que l'Armée française a contre-attaqué avec succès, qu'elle a repris Péronne, Albert, Amiens. Il ordonne de "continuer" l'offensive![141] Le ministre de la Guerre anglais informe Lord Gort des succès français et lui demande s'il peut coopérer. Or, remarque laconiquement Lord Gort, "cette information était inexacte".

PREMIÈRE PROPOSITION D'ARMISTICE DE WEYGAND

Au moment où il ordonne la continuation de l'offensive, le 24, Weygand ignore la retraite anglaise, exécutée la nuit précédente. Il ne l'apprend qu'au cours de l'après-midi du 24.

Là-dessus il abandonne son projet de jonction. Il ordonne au commandement des Armées du Nord de "constituer une tête de pont" devant Dunkerque, Boulogne, Calais[142].

Ignore-t-il que Boulogne est pris? Que Calais est déjà encerclé par les tanks allemands, et violemment bombardé depuis de 23, vers 2 heures[143]?

Ignore-t-il que les Allemands bloquent déjà la route de Calais à Dunkerque? Que Calais brûle? Que

---

141) Lord Gort — 38.

142) "J'ai l'honneur de vous rendre compte, écrit-il à Daladier, qu'à la suite du repli de l'armée britannique dont je constate cet après-midi l'importance, dans la nuit du 23 au 24, sur le canal de la Haute-Deule, j'ai prescrit au commandement du premier groupe d'armées, Blanchard, au cas où il estimerait que la manoeuvre n'est plus exécutable, de s'efforcer de constituer une tête de pont aussi étendue que possible en avant des trois ports du Nord" (Dunkerque, Boulogne, Calais). Cité par H. Bidou — *Une bataille de 45 jours* — loc. cit.

143) Sur la défense de Calais, voir l'austère et pathétique récit d'*Eric Linklater — The Defence of Calais* — Éd. His Majesty's Stationery office — Londres, 1941.

les Anglais qui y sont assiégés ne disposent que de 3800 hommes et de deux petits canons anti-aériens? Que le commandant Nicholson appelle désespérément à l'aide: "Des canons! des munitions!" Que les bateaux qui apportaient ces munitions sont repartis sans les avoir déchargées, erreur encore inexpliquée?

Weygand est en plein désarroi.

A ses yeux, le destin de la guerre est scellé.

Officiellement, il continuera à être "l'homme de l'offensive". Mais dans l'intimité des dirigeants de l'heure il ne cache pas son pessimisme.

Weygand propose à Reynaud de solliciter l'armistice.

Reynaud refuse.

Mais Weygand insiste et déclare à Reynaud que l'armistice est inévitable[144].

Le communiqué du G. Q. G. français au soir annoncera définitivement que "la continuité du front n'a pu être rétablie".

Le 25, Weygand fera partager son pessimisme par le Conseil des Ministres.

Si bien que, le lendemain, au Conseil Suprême, à Londres, Reynaud évoque la fin de la lutte.

* * *

Quant à Pétain, il téléphone chaque soir, vers 8 heures, à sa femme, qui est restée à l'*Hotel Imatz* d'Hendaye:

— Tout va très bien... Les nouvelles sont bonnes...

LA CONTRE-OFFENSIVE S'ÉVANOUIT...

Malgré les faibles forces dont il dispose, Lord Gort envisage encore la possibilité d'une contre-offensive. Le 24, il voit Blanchard. Il lui fait savoir qu'il ne peut être prêt pour participer à cette contre-offen-

144) Cf. Alfred Gerigk — Loc. cit.

sive avant le 26. Il disposera, le 26, de deux divisions britanniques. A son avis d'ailleurs, l'effort doit venir des nombreuses divisions françaises du Sud, encore intactes. Il en informe le Ministre de la Guerre anglais.

Pourquoi la participation anglaise est-elle remise au 26?

En réalité, Lord Gort a besoin des divisions qu'il tient en réserve pour consolider son front ouest [145]. Quoique les positions anglaises ne soient pas attaquées le 24 et le 25, il veillera, avant tout, que le corridor de la retraite ne soit pas coupé.

LE ROI LÉOPOLD III DÉCIDE DE PARTAGER LE SORT DE SON ARMÉE

Le 25 Mai, lors d'une entrevue au château de Wynendael, près de Thourout, à 4 heures du matin, le Roi Léopold fait connaître aux quatre ministres belges qui sont allés lui demander de les accompagner à l'étranger, qu'il restera au milieu de son armée.

---

145) Au 38e paragraphe de ses *Dépêches*, Lord Gort déclare, à la date du 23 Mai:

"La 2e, la 44e et la 48e Divisions n'allaient pas devenir disponibles pendant 48 heures encore, *vu que les Français et les Belges, quoiqu'ils eussent arrangé leur relève, ne pouvaient pas l'achever plus tôt*".

Au 39e paragraphe il écrit:

"A la gauche de la B. E. F., les Belges qui avaient précédemment donné leur accord de relever la 44e Division, après leur retraite sur la Lys au cours de la nuit du 23/24 Mai, donnèrent l'ordre à l'une de leurs divisions d'occuper le secteur Halluin-Courtrai, durant la nuit du 22/23 Mai. *La 44e Division était concentrée à la réserve du G. Q. G. au matin du 23 Mai.*

"A la droite, la 2e et la 48e passèrent à travers les Français durant la nuit du 22/23 Mai et se *concentrèrent également à la réserve du G. Q. G.*

"La 2e, 44e et 48e Divisions furent groupées au 3e Corps et la même nuit (Note: 22/23) elles firent marche vers l'ouest. *J'avais décidé d'employer la 2e et la 44e Division sur la ligne du Canal*

TÉNACITÉ DE LA RÉSISTANCE BELGE

Les Allemands s'irritent de la résistance opiniâtre de l'armée belge qui va permettre le salut de l'armée anglaise.

Pour briser la résistance morale des troupes, ils les ont inondées de pamphlets sur lesquels une carte montre l'encerclement complet des forces belges. La légende insinue:

"Camarades!
Telle est la situation!
En tout cas la guerre est finie pour vous!
Vos chefs vont s'enfuir par avion.
A bas les armes!"

En réponse, le Roi lance, le 25, une proclamation à ses troupes:

"*Soldats*:

La grande bataille qui nous attendait a commencé.

Elle sera rude. Nous la conduirons de toutes nos forces avec une suprême énergie...

Officiers, soldats:
Quoi qu'il arrive, mon sort sera le vôtre...

LÉOPOLD.

Le Roi fait descendre vers l'aile menacée la division mécanique belge, qui se trouvait à l'aile gauche, et la renfonce encore de l'unique division d'infanterie restée en réserve, la XV^e^, qu'il retire de l'Yser. Celle-ci reçoit l'ordre de contre-attaquer à 14h.

---

face à l'ouest, mais leur mouvement exigeait encore vingt-quatre heures pour être achevé" — La 48^e^ Division envoie une brigade à Dunkerque le 24.

Il y a contradiction entre ces textes.

Mais le Roi prévoit que ce faible et suprême appoint sera insuffisant. En cas de brèche il ne dispose plus de troupes pour la colmater.

ORGANISATION DU FRONT EST ANGLAIS

De son côté, Lord Gort apprend le 25, à 7 heures du matin, la victorieuse poussée allemande à Menin [146].

Il craint que l'armée belge, si durement martelée, ne soit refoulée vers le Nord au lieu de pouvoir se retirer sur l'Yser.

Il prévoit aussitôt l'organisation de la défense d'Ypres — clef de la retraite anglaise. Il veut avant tout "maintenir ouverte" sa "ligne de communication vers la côte, à travers un corridor qui se rétrécissait d'heure en heure" [147].

Il décide de "prolonger le front anglais au nord vers Ypres, le long de l'ancien canal d'Ypres-Comines, maintenant virtuellement à sec, et aux environs d'Ypres même, vers la ligne du canal de l'Yser" [148].

En d'autres termes, il bâtit la défense Est du corridor anglais vers la mer.

Par auto-protection, plutôt qu'en réponse aux besoins du front belge, il fait donc remonter, vers le Nord, une division appuyée par de la cavalerie [149].

---

146) Lord Gort — 42.

147) Id., Ibid.

148) Id., Ibid.

149) "La 5e Division Britannique... pour occuper la ligne d'Halluin à Zillebeke (près d'Ypres) et le 12e Lanciers pour supporter les flancs alliés. Ceci contribuait à couvrir l'aile gauche britannique, mais ne soulageait pas efficacement la situation de l'armée belge.

"Dans le grand effort du Roi pour aider le corps expéditionnaire britannique, le front belge s'étendait d'Halluin à la mer sur un front de 90 kilomètres et était menacé en plusieurs endroits par des attaques allemandes". Sir R. Keyes — Op. cit., p. XIII.

INSISTANCE DE LÉOPOLD III EN FAVEUR D'UN EFFORT DE SOUDURE

Pendant la journée du 24, Lord Gort a continué à négocier avec Blanchard, par l'intermédiaire du général Sir Ronald Adam, au sujet de l'attaque vers le sud.

Elle a finalement été fixée au 25 Mai.

Le 25, Lord Gort dispose de deux divisions en réserve, la 5e et la 50e.

Le 25, au matin, à Ypres, une nouvelle réunion des chefs alliés a lieu.

Le Roi s'informe avec inquiétude des préparatifs de la contre-offensive projetée; elle devait avoir lieu le 25. Où en est-elle? [150]

Les généraux français déclarent qu'ils l'exécuteront.

Le Roi insiste qu'il luttera jusqu'au dernier moment, mais que la résistance de l'armée belge ne peut plus durer longtemps.

L'unique possibilité de salut réside dans cette contre-offensive à laquelle les chefs alliés se sont engagés.

LA FAMINE EN FLANDRE

Le temps travaille contre les Alliés — et surtout contre l'armée belge. Deux effroyables questions se posent en Flandre: le manque de munitions et la *famine*.

Lord Gort estime que la fourniture quotidienne de munitions, d'approvisionnements, et d'essence pour les

---

150) Une note officielle anglaise publiée le 7 juillet 1940 fixe la date de cette contre-attaque au 25. Lord Gort par contre, écrit qu'il fut convenu que l'armée anglaise, comme préliminaire à une contre-attaque, établirait des têtes de pont, au sud de la Scarpe *au soir du 26* "l'attaque principale devait commencer le matin suivant avec l'objectif Plouvain-Marquion-Cambrai... Cette attaque ne fut jamais exécutée". Lord Gort — 40.

250.000 hommes de la B. E. F., à partir du 21 Mai, s'élève à environ 2.000 tonnes par jour [151].

Dix-sept ports ont pourvu au débarquement de ces approvisionnements. Coupée de tous, excepté de Dunkerque, la B. E. F. utilisera celui-ci au maximum de ses vastes installations, malgré des bombardements incessants. Quand les grues seront finalement mises hors d'usage, le 26 Mai, les approvisionnements pourront être débarqués sur cinquante kilomètres de plage. Ils le seront effectivement. Le dernier débarquement aura lieu le 30 Mai, à La Panne.

Pour réaliser ce grand effort, Lord Gort peut compter sur les ressources de l'Empire, sur la fotte anglaise, sur la marine marchande anglaise.

Mais l'armée belge?

Il fui faudrait, selon le calcul de Lord Gort, trois mille tonnes par jour — c'est-à-dire un trafic quotidien de trois cents wagons — en supposant ce mouvement de trains possible sous l'assaut continu des Stukas qui éventrent les chemins de fer.

Où chercher ces approvisionnements? Comment les amener en Belgique?

L'armée vit déjà en partie sur l'habitant.

Or l'habitant, à cette heure, est représenté par une population plus que doublée qui, depuis quinze jours, n'a reçu aucun approvisionnement nouveau pour remplacer les stocks épuisés. Si l'on tient compte des besoins exclusivement alimentaires de la population civile de près de deux millions, il faudrait ajouter aux trois mille tonnes de l'armée au moins quatre mille tonnes suplémentaires, soit au total sept cents wagons par jour...

Sans compter l'eau qui commence à manquer...

En vérité, de toute façon, le siège de la Flandre touche à sa fin, par épuisement de vivres, de munitions.

---

151) Lord Gort — 37.

DANGER D'UNE BRÈCHE ENTRE L'ARMÉE ANGLAISE ET L'ARMÉE BELGE

Au matin du 25 le Chef d'État-major Impérial, Sir John Dill, vient visiter Lord Gort. Mis au courant de la gravité de la situation, il en informe Churchill.

Au cours de l'après-midi, il se rend à Bruges et déclare au Roi Léopold "que l'attaque des armées franco-britanniques vers le Sud, suivant les ordres du général Weygand, serait exécutée" [152].

Qui s'illusionne?

Le Roi sait en tout cas que toute chance de salut pour l'armée belge est évanouie.

On attend de lui qu'il couvre la retraite anglaise. Il répondra à cette attente. Mais comment rester en contact avec une armée qui se retire — alors qu'on ne peut plus étendre un front de 90 kilomètres déjà trop long pour les troupes si éprouvées de l'Armée belge?

Le Roi montre à Sir John Dill l'absolue nécessité de maintenir ce contact afin d'éviter une brèche entre les armées anglo-belges.

Avant de se séparer du Chef d'État-Major anglais, le Roi lui remet une lettre pour le Roi d'Angleterre "exposant que, puisqu'il n'avait d'autre perspective que la reddition — il n'abandonnerait ni ses soldats ni son peuple".

Sir Roger Keyes se rend à La Panne, pour téléphoner à Churchill l'extrême détresse de l'armée belge et la décision du Roi.

Churchill demande que l'Armée belge continue la résistance.

Le Roi, fermement décidé à lutter jusqu'au bout, fait demander à Lord Gort de renforcer le secteur du front en péril.

---

152) Sir R. Keyes — Op. cit., p. XII.

De son côté, Lord Gort, à 6 heures du soir, est arrivé à la conclusion que la brèche entre son flanc gauche et la droite de l'armée belge, à Menin, constitue une menace immédiate pour la retraite de la B. E. F. Les mesures qu'il a prises au matin s'avèrent insuffisantes. S'il emploie toutefois, pour renforcer le front britannique, les deux divisions et la cavalerie qu'il tient en réserve, la conséquence sera que les Français n'exécuteront pas la contre-attaque projetée. Mais "il n'y avait pas d'autre alternative que d'occuper, aussi rapidement qu'on pouvait disposer de troupes, la ligne du Canal Ypres-Comines et les positions couvrant Ypres" [153].

Lord Gort met le Q. G. français au courant de sa décision, le 25 au soir.

"Quand des officiers d'état-major arrivèrent au Quartier général français pour informer Blanchard de la décision d'envoyer deux divisions à l'appui des Belges, *on trouva le général occupé à établir un plan de retraite.* L'attaque du Sud qui était une autre partie du plan de Weygand ne se réalisa jamais" [164].

Malgé les déclarations faites le matin même, les commandements français et anglais se préoccupent surtout de se retirer sur Dunkerque.

Depuis douze jours on a longé la rive droite du torrent d'acier allemand et on s'est avancé vers la côte, essayant de le gagner de vitesse.

Depuis douze jours, du 14 au 25, par le jeu même des événements, autant que par la stratégie des chefs, les troupes françaises et anglaises en Belgique ne se battent que pour couvrir cette marche difficile vers la mer [155].

* * *

153) Lord Gort — 43.

154) Note officielle anglaise du 7 Juillet 1940.

155) On retrouvera à Dunkerque la 12e Division française commandée par le général Jansen, en retraite depuis Namur. La 68e Division, retour de Hollande, envoyée le 23 à Gravelines; la 60e Division qui se trouvait encore le 27 Mai en Flandre zélan-

Aucun secours ne peut être envoyé aux armées du Nord.

Les armées françaises, refoulées au Sud sont totalement impuissantes à franchir la Somme.

Même l'aviation ne peut plus donner qu'une aide de plus en plus restreinte. Fin Mai, la France possède encore cinquante avions de reconnaissance.

"Cinquante équipages de trois hommes ... Nous sommes cinquante, pour toute la France. Sur nos épaules repose toute la stratégie de l'armée française! Il est une immense forêt qui brûle, et quelques verres d'eau à sacrifier pour l'éteindre: on les sacrifiera" [156].

L'ARMÉE BELGE COUVRE LA RETRAITE ANGLAISE

26 Mai — Le Roi se rend compte qu'il ne peut plus compter sur personne.

Rien ne peut plus sauver l'armée belge.

Mais la résistance belge peut permettre le salut de l'armée anglaise.

Il n'hésite pas. Il continue à renforcer, au fur et à mesure, les points du front qui cèdent.

Durant la nuit du 25 au 26 deux mille wagons de chemins de fer sont amenés pour bâtir une barrière anti-tanks entre Roulers et Ypres.

* * *

Depuis plusieurs jours les communications entre les états-majors alliés deviennent de plus en plus difciles.

---

daise et que le Roi fait transporter le même jour à Dunkerque; la 21e Division arrivée trop tard, le 11 Mai, pour être de quelque utilité en Hollande, et qui, aussitôt, rebrousse chemin vers Dunkerque, où elle est restée. On y retrouvera même la 1e Division Légère Mécanique qui a remonté tout le front de Breda à Gembloux, qui est descendue ensuite de Gembloux vers la mer, par Lille, Hazebrouck, en une longue randonnée pleine de vaillance.

156) Antoine de Saint Exupéry — Op. cit., pp. 12-13.

Déjà au moment de la contre-attaque projetée (Péronne-Cambrai), des deux côtés de la brèche, les chefs ne sont plus en contact.

On n'a des nouvelles de certains secteurs du front qu'au moyen de reconnaissances. On s'envoie des messages par officiers de liaison qui ont bien de la peine à lier quoi que ce soit.

Les communications téléphoniques sont tout à fait disloquées le 26, où "un officier anglais avait, en exécution d'ordres reçus et malgré l'opposition d'un officier français, fait sauter la centrale téléphonique de Lille" [157].

* * *

Le 26, très tôt, Lord Gort va voir Blanchard.

Celui-ci exprime ses craintes de voir crouler la résistance belge.

Mais Lord Gort "sentait que le temps d'une contre-attaque était passé" [158].

Tous deux décident de "retirer le gros de leurs troupes derrière la ligne de la Lys". En d'autres termes ils continuent à organiser la retraite sur Dunkerque.

La contre-attaque s'est définitivement évanouie.

LE SALUT DE LA B.E.F.

Le gouvernement anglais s'inquiète de plus en plus vivement du sort de la B. E. F.

Le ministre de la Guerre anglais, A. Eden, envoie à Lord Gort un télégramme que celui-ci reçoit à 10h.30.

---

157) Rapport du général Delvoye, chef de la mission militaire belge auprès du général Blanchard.

Le 27, les troupes du général Prioux se battent dans Lille complètement investie. (Armentières, encerclée, résiste encore). La centrale serait de toute façon tombée entre les mains allemandes dans la soirée du 27.

158) Lord Gort — 43.

Il informe le commandant en chef anglais que la contre-attaque projetée, en partant de la Somme, ne peut pas être couronnée de succès; que, par conséquent, il se verra "dans une situation où la sécurité de la B. E. F. doit prédominer". Il devra alors se frayer un chemin vers la côte "où toutes les plages et tous les ports à l'Est de Gravelines seront employés pour l'embarquement".

Cet ordre n'est pas communiqué aux Belges.

Il n'est pas communiqué aux Français.

Mais le même télégramme déclare à ce sujet: "Le Premier Ministre verra Mr. Reynaud demain après-midi où toute la situation sera éclaircie y compris l'attitude des Français vis-à-vis de la manoeuvre éventuelle" [159].

Lord Gort fait part à A. Eden de son inquiétude au sujet du front belge.

Mais au cours de la journée, un deuxième télégramme du ministre de la Guerre anglais réitère l'ordre à Lord Gort de marcher vers la côte. Il annonce que Weygand donnera des instructions de coopération [160].

PROPOSITION BELGE DE CONTRE-OFFENSIVE

A mesure que le jour s'avance, Lord Gort craint que l'armée belge ne "soit forcée de se retirer vers le Nord et de s'écarter du canal de l'Yser" [161].

Sur le front belge, ce dimanche 26 Mai, la bataille continue.

Mais à quel prix? Les hôpitaux sont pleins. Les médicaments manquent. Les chirurgiens n'en peuvent plus. Où mettre les blessés? Le grand hôpital d'Ostende a été détruit par les bombes, ensevelissant de nom-

159) Lord Gort — 44.

160) En fait, Weygand ordonne, le 28, à Blanchard: "Tenez tête de pont Dunkerque en combattant pour sauver tout ce qui peut être sauvé". Cf. H. Bidou — Op. cit., p. 132.

161) Lord Gort — 45.

breuses victimes dans ses décombres en feu. La ville est quasi rasée, et journellement bombardée.

Bruges n'a plus de place.

Dunkerque? Mais, depuis le 22 Mai, Dunkerque ne peut plus accepter personne. Deux trains qui y avaient amené six cents blessés, ont été refoulés sur Calais; ils ont erré *trois jours* pour faire le court trajet Dunkerque-Calais. Quand on a ouvert les portières à Calais, on a retiré de nombreux morts...[162] Depuis le 26, les trains-ambulance ne circulent plus.

Au matin, Sir R. Keyes se rend au G. Q. G. britannique pour exposer à nouveau la situation périlleuse de l'aile droite belge. Lord Gort le prie "d'engager vivement le Roi Léopold à retirer l'armée sur l'Yser".

Cette retraite a déjà été envisagée à la conférence inter-alliée du 21 Mai. Le 21, quoique bien ardue, elle paraît encore possible, parce que le 21, les Alliés se sont engagés à une contre-offensive qui doit fermer la brèche, parce que le 21, ils se battent encore sur la Scarpe, à Arras.

Mais le 26?

Il y a, en tout cas, un incident pressant dont il faut atténuer les effets immédiatement, sous peine d'un désastre irrémédiable.

C'est la pression victorieuse allemande à l'est d'Ypres. Tout en étudiant avec son État-major la possibilité de se retirer sur l'Yser, le Roi insiste donc pour que l'armée britannique opère "une contra-attaque immédiate entre la Lys et l'Escaut"[163].

Il a demandé cette manoeuvre depuis le matin du 26.

On ne lui a pas répondu.

---

162) Eric Linklater — Op. cit., p. 7.

163) Sir. R. Keyes — Op. cit., p. XIV.
La Lys aurait été traversée à Waereghem.

Sir R. Keyes télégraphie à Lord Gort [164].

Le G. Q. G. Belge, d'après les renseignements dont il dispose, estime que cette attaque, partant des positions fortifiées britanniques, sera couronnée de succès. Elle allégera suffisamment la situation pour rétablir le front anglo-belge, permettre des manoeuvres cohérentes, et gagner au moins le temps et l'espace nécessaires à la retraite éventuelle sur l'Yser.

Mais l'État-major belge estime aussi "que l'occasion pourrait ne durer que peu d'heures" [165].

Devant l'insistance du Roi "un officier de la Mission Britannique fut envoyé le même jour au Grand Quartier Général (Britannique) pour expliquer les vues belges".

Blanchard appuie le plan du Roi, et même, semble-t-il, Weygand [166].

Lord Gort, dans ses *Dépêches*, déclare qu'il ne disposait plus de réserves pour cette contre-attaque [167].

* * *

Au matin du 26, le Chef d'État-major belge, le général Michiels, envoie à Lord Gort par l'intermédiaire

---

164) Lord Gort dans ses *Dépêches* résume le message de Sir R. Keyes comme suit:

Les Belges feront leur possible pour se retirer sur l'Yser, mais "le Roi considérait que le seul moyen d'éviter un désastre immédiat et complet était une contre-offensive forte et immédiate entre la Lys et l'Escaut".

165) Lord Gort — 45.

166) "Le 26, le Roi Léopold demande aux Anglais de l'épauler par une contre-offensive. Lord Gort, malgré les appels du général Blanchard et du général Weygand, répondit que cette action ne pouvait être envisagée. En fait, les préparatifs d'un embarquement à Dunkerque étaient commencés".

H. Bidou — Op. cit., p. 130.

167) Sir R. Keyes commente:

"Quoique le Roi Léopold l'ignorât, et que jamais un message à cet effet ne lui parvint, Lord Gort avait déjà reçu des instructions de battre en retraite vers la côte et faisait ses préparatifs en conséquence". Op. cit., p. XVI.

du général Neissens, chef de la Mision Militaire Belge auprès du G. Q. G. britannique, une note fixant les points principaux de la situation[168], et insistant sur l'impossibilité matérielle d'opérer une retraite vers l'Yser.

Le front craque. En trois endroits (Iseghem, Nevele, Ronsele).

Une prodigalité de courages le rétablit.

Les Belges mettent en ligne leurs dernières troupes — des corps auxilaires — et leurs derniers canons, amenés des centres d'instruction.

En même temps, ils prennent les mesures nécessaires pour établir un nouveau front, un peu en retrait, sur les bords de la Mandel, entre Roulers et Ingelmunster.

* * *

Depuis quatre jours, se battant sans répit, les Belges ont repoussé toutes les attaques allemandes. Mais comment maintenir l'intégrité du front contre des assauts incessants? De jour, de nuit, depuis soixante heures? Après quinze jours de luttes épuisantes?

Pourtant l'armée défend le bout de sol natal qui lui reste encore, pied à pied.

Au Nord, à Balgerhoek, près d'Eecloo, une troupe de plus de deux mille soldats belges s'oppose au passage du canal de la dérivation de la Lys par les Allemands. Après une série de combats meurtriers, depuis l'après-midi du 25, il reste, au soir du 27, encore 208 hommes

---

168) Cf. *Belgique* — Éd. cit., p. 50-51, et Lord Gort — *Dépêches* — 45.

1) L'Armée belge "attaquée avec une extrême violence" ne peut plus étendre son front à l'aile droite.
2) Ypres ne peut plus être protégée par les Belges.
3) Une retraite vers l'Yser coûterait plus d'hommes que la résistance sur les lignes actuelles.
4) Les inondations de l'Yser ont été préparées depuis le 19. La mise en état des digues étant achevée, les inondations ont été ordonnées le 26 à 9 heures.

et 13 officiers. Les morts s'élèvent à 577, les blessés à plus de 1200.

Comment combler ces vides?

LA TRAGÉDIE DE VYNCKT

Dans certains villages chaque maison devient une forteresse. Quel drame que la défense du petit village de Vynckt, sur la rive gauche de la Lys! Pris au matin du 25 par les Allemands, il est repris par les Belges au cours de la journée. Il faut quarante-huit heures aux Allemands pour faire sauter les maisons, l'une après l'autre... Ce n'est qu'au soir du 27 qu'ils pourront occuper les ruines fumantes du village.

Ils se vengeront, sur les civils, de la résistance de l'armée. Ils y passeront par les armes 82 personnes [169].

VAINS APPELS DE L'ARMÉE BELGE

Le 26, à midi, le général Michiels, chef d'État-Major belge, envoie au général Blanchard un message pressant:

"Le commandement belge vous prie de faire connaître au Généralissime des Armées alliées que la situation de l'Armée belge est grave et que le Commandant en Chef entend soutenir la lutte jusqu'à épuisement total de ses moyens. L'ennemi attaque à l'heure actuelle d'Eecloo à Menin: les limites de la résistance sont près d'être atteintes" [170].

---

169) "Parmi elles deux prêtres, des femmes, des enfants. Un enfant de douze ans, qui voulait apitoyer les soldats allemands pour sauver son père, fut fusillé avec ce dernier sous les yeux de sa mère.

"Des malheureux durent creuser leur tombe avant d'être abattus. Des mourants furent enterrés hurlants, sans avoir reçu le coup de grâce".

Agence officielle belge *Inbel*. Cf. *Belgica* — Buenos Aires — 15 avril 1942.

170) *Belgique* — éd. cit., p. 50.

Pas de réponse.

Le 26, à 6 heures du soir, le général Blanchard arrive au quartier Général du Roi, à Wynendael.

Il annonce qu'il remplace le général Billotte.

Il apporte aussi des nouvelles qui sont un coup de grâce pour l'armée belge: les Anglais évacuent leurs positions, resserrent leur front, prennent position sur leur nouvelle ligne Lille-Ypres, continuent leur retraite vers la côte.

Une brèche entre les deux fronts devient fatale, laissant à découvert l'aile droite belge.

Tout ce que Blanchard peut promettre, c'est d'envoyer dans cette brèche, une Division Légère Mécanique française qui dispose de quinze tanks...

Vaine promesse, d'ailleurs.

Rien ne surgit à l'horizon...

L'armée belge sera-t-elle débordée par le Nord et par le Sud? Si un miracle ne s'opère pas immédiatement, tout est perdu.

Dunkerque! Dunkerque! Si près et si inaccessible...

FIN DE CALAIS

Le 26 Mai scelle le sort de Calais[171].

Au matin, le périmètre de défense se limite à la citadelle et au vieux quartier de pêche, appelé Courgain.

A 8 heures, le commandant de la place, le brigadier Nicholson, refuse, malgré les sommations allemandes, d'abandonner la lutte. Le Ministère de la Guerre anglais lui a enjoint à deux reprises de tenir jusqu'au bout. Il tiendra jusqu'au dernier obus.

---

171) Parmi les épisodes curieux de la guerre, signalons que, d'après les sources allemandes, le 26 mai, près de Boulogne, l'Oberleutnant von Jaworski engage avec son tank une action d'artillerie contre des navires de guerre et met le feu à un destroyer.

Cf. An. — *Panzer eben den Weg zum Sieg* — (Des tanks frayent la route vers la victoire). *Die Panzertruppe* — Berlin, Juillet 1940.

A 9 heures, un formidable bombardement de Stukas met le feu aux ruines. Le commandant Nicholson tient toujours. A 5 heures, les Allemands pénètrent dans la citadelle.

Au soir, les derniers défenseurs qui se sont retranchés dans les cours et les maisons du quartier de pêche doivent se rendre.

Le lendemain, des avions anglais, qui ignorent la prise de la ville, jettent des paquets de vivres et de munitions. Trop tard.

CONFÉRENCE ENTRE REYNAUD ET CHURCHILL

Pendant que les armées se battent, les hommes d'État délibèrent.

Au matin du 26, Reynaud se rend en avion à Londres. Il communique à Churchill l'opinion de Weygand. Il le met pratiquement devant le même dilemme que le Ministre de Hollande avait posé douze jours auparavant: ou l'Angleterre enverra à la France un secours massif, ou la France doit envisager la terminaison de la lutte.

Or l'Angleterre n'a pas de réserves. Son unique armée est celle qui doit encore être sauvée. Elle n'a pas de matériel de rechange. Il lui reste, dans l'île, une centaine de tanks.

L'Angleterre combattra aux côtés de la France, jusqu'au bout, mais elle n'a rien d'immédiat à offrir.

Reynaud rentre à Paris, les mains vides.

LA RETRAITE ANGLAISE SE PRÉCIPITE

27 Mai — Le 27 Mai, l'armée anglaise lutte toujours sur la Lys, de Merville à Estoures. Mais, vers 5 heures, des mitrailleuses allemandes sur motocyclettes forcent le passage, attaquent "les canons de près, sur le flanc et sur l'arrière, rendent la position presque intenable" [172].

172) D/101 — Loc. cit.

Les Anglais sont délogés. Les artilleurs se sauvent en traversant des fossés, dans l'eau jusqu'au cou.

La retraite anglaise se précipite. On n'emporte plus le matériel. Mais cette retraite n'a rien d'une panique. Les chefs n'ont pas perdu la tête.

Lord Gort donne un grand exemple d'énergie et d'esprit d'organisation. Il est au milieu de ses troupes, sur le front. Les hommes et les officiers ont confiance en lui. Son suprême souci, depuis le 14, a été de dépêtrer la B. E. F. de la débâcle. Il y réussit.

Dans la journée du 27, il reçoit d'ailleurs un nouveau télégramme d'A. Eden: "Désire spécifier nettemment que votre tâche exclusive maintenant consiste à évacuer vers l'Angleterre le plus grand nombre possible de vos troupes" [173].

Les difficultés de cette retraite augmentent d'heure en heure. L'infanterie anglaise exécute son repli, *de jour*, au prix de sacrifices réels. Ses bataillons se désorganisent dans une marche pénible à travers le chaos du formidable charroi que les Français ont dû abandonner, chevaux compris.

Les routes sont tellement bloquées à certains endroits qu'on rampe sous les camions.

SITUATION DÉSESPÉRÉE DE L'ARMÉE BELGE

Le 27, à l'aurore, le front présente la forme d'un arc dont la corde relâchée ne peut plus être tendue [174].

---

173) Lord Gort — 51.

174) Le 27, à l'aurore, la ligne belge s'amarre au nord à Heyst, suit le canal de dérivation de la Lys jusqu'à Maldegem (25 kms. à l'est de Bruges), puis descend par Aeltre, Thielt, Ingelmunster, Roulers, Menin.

De Menin, le front allié remonte vers la mer, parallèlement à la frontière belge, un peu à l'ouest.

A la droite de l'armée belge, l'armée britannique tient un secteur jusque Merville. Ensuite les troupes françaises occupent le front Merville-Hazebrouck jusque Cassel. Puis de nouveau, les troupes anglaises, de Cassel à Gravelines.

Malgré les difficultés et malgré l'incertitude des mouvements alliés, les troupes belges s'efforcent de garder le contact avec l'armée anglaise.

On ne peut plus toucher le général Gort. Son quartier général, chaque fois repéré par les Allemands, change plusieurs fois, et parfois avec précipitation.

On ne sait où se trouve le général Blanchard. Il déménage de Lille, le 27 au matin, sans prévenir et sans donner sa nouvelle adresse... Ne l'ignore-t-il pas lui-même? [175].

* * *

Les Belges font face à une situation désespérée.

Quatre ports sur la côte encore libres. Trois ports belges inutilisables: Zeebrugge, Ostende, Nieuport [176]. Dunkerque seul, encore accessible.

Mais Dunkerque est réservé aux franco-britanniques.

Lord Gort déclare que le 27 "la situation de l'armée belge était si obscure que la possibilité de l'inclure dans la tête de pont de Dunkerque, ne fut pas prise en considération" [177].

* * *

175) Lord Gort le cherche en vain. L'Amiral Abrial et le général Fagalde, interrogés, déclarent "ignorer également l'endroit où il pourrait se trouver". Cf. Lord Gort — 51 — La presse française déclarera deux jours plus tard, qu'après une conversation avec le Roi — où celui-ci aurait attiré l'attention de Blanchard sur le sacrifice désormais sans but stratégique de l'armée belge — le général français se serait rendu en avion à Paris le 27 pour prévenir Weygand de la reddition imminente de l'armée belge.

On retrouve Blanchard, le 28, dans une ferme des "Moeres".

176) *Zeebrugge*, partiellement ensablé, ses installations portuaires détruites, et déjà à portée des canons allemands — *Ostende*, en feu, avec ses piers détruits, effroyablement bombardé, et comme Zeebrugge, trop loin de l'Angleterre — *Nieuport*, impossible à utiliser en tant que port d'embarquement à cause de ses médiocres installations, des fluctuations de la marée et des difficultés d'accès. Un seul chemin de fer y mène et toutes les routes traversent des ponts fort exposés que l'ennemi ferait sauter sans délai. L'unique quai, au bout du chenal, fait de ce port un goulot où toute manoeuvre est impossible.

177) Lord Gort — 47.

Pourtant le Roi décide de continuer encore la résistance.

Dans l'étroit espace de terre protégé par ses troupes, il ne reste plus qu'une ligne de chemin de fer vers Dunkerque — et trois routes, dont deux par Ostende et une par Thourout.

Thourout est au centre de l'assaut allemand.

La gare est détruite, le chemin de fer défoncé.

Tout train qui bouge est immédiatement l'objet des attaques de l'aviation. On fait cinq kilomètres à l'heure. Même la nuit, il faut sans cesse réparer les lignes.

Quant aux routes, l'encombrement permet à peine d'avancer.

Sur cette étroite bande de terre que l'artillerie balaie et que l'aviation écrase, il n'y a plus d'abri. Il n'y a plus que des foules hagardes qui se heurtent aux murailles de l'enfer, et dont la confusion, agitée par les soubresauts de la bataille, devient un tourbillon de chair, de souffrance et d'horreur.

On prévoit qu'en fin de journée il ne restera qu'une seule route vers Ostende — la moins bonne, par Gistelles.

Le 27, Belges et Anglais sont encore en contact. Mais les Anglais sont aux prises avec le dur problème de leur rembarquement.

La vaillance et la discipline des troupes belges restent magnifiques.

Depuis dix-sept jours, malgré le spectacle des Armées françaises en déroute, de leur pays dévasté, de la souffrance des réfugiés, malgré la certitude d'une issue fatale, leur résistance n'a pas failli.

L'artillerie fait feu de toutes ses pièces. Quand une partie du front doit être évacuée, "on fait sauter les canons"[178], plutôt que de les rendre. Mais les munitions commencent à manquer.

---

178) Cf. Général major Michiels, chef de l'État-major belge — *Résumé des opérations de l'armée belge en mai* 1940 — Dans: *The Belgian Campaign and the surrender of the Belgian Army* — (La campagne belge et la reddition de l'armée belge) — publié

Il n'y a plus d'obus pour les lourds howitzers de 150 mm.

Il n'y en aura plus, au soir, pour les autres pièces.

A 11 heures, le front se fend[179].

* * *

Au nord, à l'aile gauche de l'Armée belge, les troupes françaises, en retraite, se retirent sur Bruges.

Les Allemands sont à cinq kilomètres de la ville.

Au centre, les Allemands avancent jusqu'à Thielt.

L'artillerie allemande peut couvrir maintenant presque tout ce qui reste encore libre de la Flandre. Le point de la côte le plus éloigné du front allemand est à quarante kilomètres.

Faut-il inutilement sacrifier les derniers sanctuaires de l'art flamand?

Jeter dans l'abîme de la guerre, où la Belgique a perdu tant de beautés, les derniers miracles de son passé? Faire périr en même temps, sans profit pour personne, les oeuvres et les hommes? Sacrifier en vain, sans égard pour l'avenir, ce qui pourrait faire la force et l'ornement de cet avenir? Augmenter démesurément le fardeau des douleurs que la Belgique devra porter?

Ceux qui vivent sur ces cîmes de détresse ont le droit d'exiger la confiance de ceux qui n'assistent au sacrifice des autres qu'en spectateurs lointains.

DERNIERS APPELS DE LÉOPOLD III AUX ALLIÉS

Le Roi s'adresse à nouveau au général Gort.

"L'armée belge est découragée. Elle se bat sans arrêt depuis quatre jours sous un intense bombardement que la R. A. F. n'a pu empêcher... Le Roi va

---

par la Belgian American Educational Foundation — New York — 1940 — p. 56.

179) "Au nord vers Maldeghem; au centre vers Ursel; à la droite entre Thielt et Roulers". *Ibid.*

se trouver contraint de capituler, pour éviter une débâcle".

Sir R. Keyes envoie ce message par radio.

Aucune réponse.

Voici le front belge scindé en plusieurs tronçons.

Le cercle de feu se resserre.

Pas de secours.

Pas d'issue.

A 2h.30, le Roi envoie un nouveau message urgent au général Blanchard.

"La résistance belge est à toute extrémité.

"Notre front est en train de s'effriter telle une corde qui se casse après usure complète".

Aucune réponse.

* * *

A 3 heures, les Allemands dépassent la ville de Thielt.

Il n'y a plus de ligne organisée en face d'eux.

La fin est en vue.

CONCILIABULES À LONDRES ET À PARIS

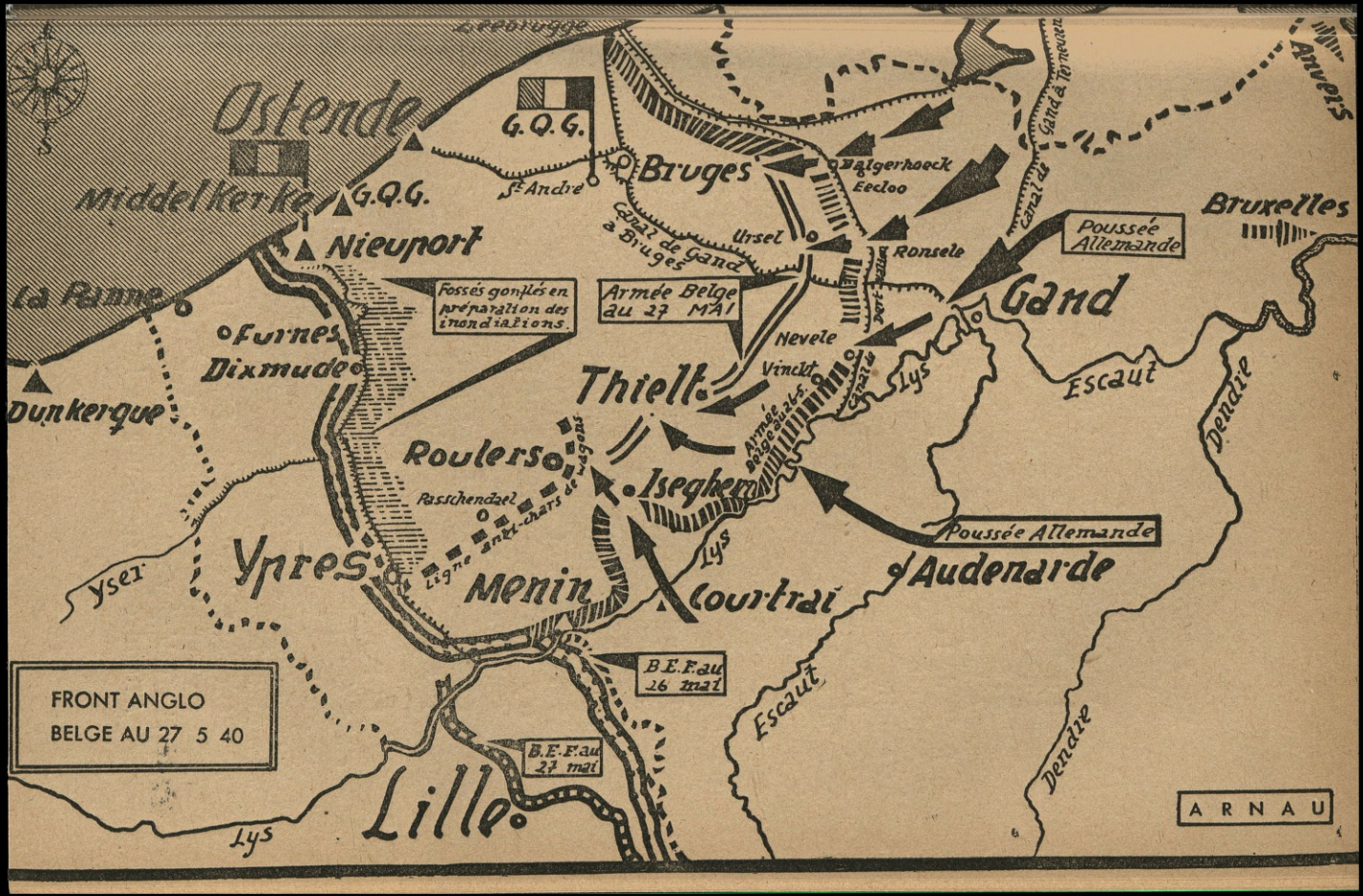
Pendant la journée du 27, Reynaud est à Londres, en conférence avec Churchill.

Dans une salle voisine, le Premier Ministre de Belgique, H. Pierlot, et le ministre des Affaires Étrangères, H. Spaak, venus de Paris, s'entretiennent avec Lord Halifax.

Tous connaissent les circonstances fatales qui acculent l'Armée belge à la reddition.

Tous savent qu'il n'existe aucun secours en perspective et qu'il n'est pas de route pour la retraite.

Reynaud, Pierlot, Spaak, en fin d'après-midi, rentrent ensemble, en avion, à Paris.


Ostende
G.Q.G.
Middelkerke
G.Q.G.
Nieuport
La Panne
Furnes
Dixmude
Dunkerque
Bruges
St André
Canal de Gand à Bruges
Ursel
Eeckloo
Malgerhoeck
Ronsele
Nevele
Vinckt
Thielt
Armée Belge au 27 MAI
Fossés gonflés en préparation des inondations
Roulers
Pastchendael
Ligne anti-chars de wagons
Iseghem
Ypres
Yser
Menin
Courtrai
Lys
Poussée Allemande
Gand
Bruxelles
Anvers
Canal de Gand à Terneuzen
Escaut
Dendre
Audenarde
B.E.F. au 26 mai
B.E.F. au 27 mai
Lille
FRONT ANGLO BELGE AU 27 5 40
ARNAU

IMPLACABLE NÉCESSITÉ DE LA REDDITION BELGE

Les Belges continuent à se sacrifier.

Un canon contre dix.

Une mitrailleuse contre vingt.

Sans chars, sans avions.

A la fin de l'après-midi, le front belge s'étend toujours de la mer à la Lys, par Heyst, Bruges, Menin. Les Allemands n'ont pas encore mis à profit leur percée de Thielt.

L'état-major a réfléchi à toutes les possibilités de salut et de retraite.

L'Yser?

Le système routier de la Flandre Occidentale descend du Nord au Sud — de la Hollande vers la France. Les routes transversales sont rares et étroites.

Il faudrait concentrer l'armée à Roulers. De Roulers à Nieuport, il y a 40 kilomètres. De Nieuport à Dunkerque, encore 22. Par des routes que l'aviation allemande bombarde et mitraille.

En supposant qu'on atteigne la côte, à Nieuport, on n'y trouvera ni vivres ni munitions.

Qu'aura-t-on gagné?

Dunkerque est interdit autant par les événements que par les conventions du commandement.

Dunkerque est un autre enfer.

Si l'on serre sur la plage 400.000 hommes de plus, cible énorme et facile pour l'aviation allemande, ne provoquera-t-on pas un carnage monstrueux? La confusion ne sera-t-elle pas fatale au salut de l'armée britannique?

Où sont d'ailleurs les États-majors alliés?

La retraite sur Nieuport n'aurait donc aucun intérêt stratégique.

Attendre et continuer la lutte?

On ne peut tout au plus que gagner quelques heures, au prix de sacrifices inouïs, démesurés en comparaison du résultat qu'on peut encore espérer.

L'Angleterre rembarque ses troupes. La France envisage l'armistice.

A 4 heures, le commandement belge résume à nouveau la situation: résistance inutile, retraite impossible.

Il conclut:

"Au point de vue international, l'envoi d'un parlementaire pour s'enquérir des conditions de cessation des hostilités contribuera à gagner, au profit des Alliés, toute la nuit du 27 au 28 et une partie de la matinée du 28, délai équivalent à celui que ne pourrait procurer la continuation de la lutte qu'au prix d'une dislocation catastrophique de l'armée" [180].

Le Roi réfléchit encore.

Il n'a pas perdu une seconde le contrôle de lui-même. Il est de ces hommes qui dominent le danger. Il sait que l'instant le plus tragique de son règne est arrivé. Mais il boira le calice jusqu'à la lie.

Il voit en rêve les mains tendues des foules qui l'ont acclamé à son passage. Il sent autour de lui l'angoisse de tous ces coeurs dont l'élan de loyauté a dressé à chacun de ses pas d'invisibles portiques d'espoir et de confiance.

Il ne trahira pas cette confiance.

L'adversité ne l'accable pas. Il a gardé cette sérénité réfléchie où le sens du devoir est à la hauteur des revers.

Peut-être murmure-t-il, comme Napoléon III:

— Quelle fatalité!

A 5 heures, il décide qu'un parlementaire ira demander aux Allemands les "conditions d'une suspension d'hostilités".

---

180) *Belgique* — éd. cit., p. 53.

LE ROI LÉOPOLD III INFORME LES ALLIÉS DE SA DÉCISION

Avant le départ du parlementaire, le Roi informe les missions française et britannique de sa décision.

Le général Champon déclare un peu plus tard "qu'il a réussi à entretenir le général Weygand par radio, mais qu'il ne parvient pas à toucher le général Blanchard dont le quartier général n'occupe pas l'emplacement prévu" [181].

On ne peut informer Lord Gort dont le quartier général, sans cesse en mouvement, est inconnu. Mais on prévient le gouvernement britannique [182], qui, à son tour, annonce à Lord Gort par télégramme (reçu à 14h. 30) que "S. M. le Roi des Belges capitulait à minuit".

ÉVACUATION DES DERNIÈRES TROUPES ALLIÉES

Le Roi fait évacuer les techniciens anglais près de l'aviation belge. Il décide de faire ramener en France les débris de la 60e Division encore à Knocke.

A la demande du général Champon, ces dernières troupes françaises en Belgique sont transportées par

---

181) *Belgique* — éd. cit., p. 53-54.

182) Sir Roger Keyes de son côté rapporte:

"La Mission Britannique informa le War Office par radio et le message fut reçu à Londes à 5h.45...

"Le général (français) Champon déclara qu'il lui avait été impossible de communiquer avec le général Blanchard dont le quartier général avait été changé, mais qu'il avait réussi à entrer en contact avec le général Weygand par radio". Sir Roger Keyes — Op. cit., p. XVII.

En fait Lord Gort fut prévenu de la reddition belge le 27, un peu avant 11h. du soir, par le général français Koeltz, représentant auprès de lui le généralissime Weygand.

"J'étais déjà arrivé à la conclusion, écrit Lord Gort, que l'armée belge n'était maintenant plus en état d'offrir une résistance sérieuse ou prolongée à l'ennemi",

les Belges jusqu'aux positions de l'Yser, que l'on entoure d'inondations. Tout est prêt pour la destruction des ponts.

Ainsi, au moment de la reddition, le Roi a sauvé tous ceux qui sont venus à son secours. Lui-même, capitaine du navire en péril, reste au poste avec l'équipage belge.

LA REDDITION DE L'ARMÉE BELGE

A 10 heures du soir, le parlementaire belge revient avec la réponse allemande: "Le Führer exige le dépôt des armes sans conditions".

Sir R. Keyes dit adieu au Roi et à la reine Élisabeth. Il va informer le gouvernement anglais de la nécessité tragique dont il a été le témoin ému.

Le Roi attend encore, pendant une heure, la réponse du général Weygand qui a été averti par radio depuis 5h. de l'après-midi et qui a accusé réception du message. Aucune réponse ne lui parvient.

A 11 heures, le Roi accepte la reddition.

L'ordre de cesser le feu est donné le 28 à 4h.

* * *

28 Mai — Le 28 mai, à 1h. 30 du matin, le chef de la Mission Française, le général Champon, qui s'est rendu à La Panne (aux portes de Dunkerque), est informé par le commandement belge de la reddition.

A 3.15, on communique au Roi un télégramme signé Weygand:

"Les gouvernements français et britannique sont d'accord que leurs armées sauvent l'honneur du drapeau en se désolidarisant de l'armée belge".

A 4 heures, conformément aux termes de la reddition, le feu cesse. Le secteur Roulers-Ypres n'a pu être prévenu. Il continue à se battre jusqu'à 6 heures.

Le protocole de reddition, signé le 28 mai, par le général belge Derousseaux et le général allemand Von Reichenau (mort depuis) prévoit:

"En témoignage de reddition honorable les officiers de l'Armée belge conserveront leur arme".

Il assigne au Roi le château de Laeken comme résidence forcée.

Le Roi adresse une dernière proclamation à ses troupes. Il salue leur courage, les engage à la discipline, leur montre la route de l'avenir:

"Nous nous trouvons acculés à la reddition.

"L'Histoire dira que l'Armée a fait tout son devoir.

"Je ne vous quitte pas dans l'infortune qui nous accable et je tiens à veiller sur votre sort et celui de vos familles.

"Demain nous nous mettrons au travail avec le ferme dessein de relever la Patrie de ses ruines".

A 9 heures, les Allemands demandent aux Belges le passage vers la côte.

Le Roi en informe le commandement français.

Puis, les communications téléphoniques sont coupées...

C'est le silence.

DEUXIÈME PROPOSITION D'ARMISTICE DE WEYGAND-PÉTAIN

Au soir du 27 Mai, le généralissime Weygand, prévenu de la reddition imminente de l'armée belge, confère avec Pétain et Reynaud. Puis le Premier Ministre de Belgique est appelé à se joindre à la réunion.

A dix heures du soir, Reynaud convoque un Conseil des Ministres français.

* * *

Quelles graves décisions le commandement militaire et le gouvernement français envisagent-ils?

On discute la situation des Belges — qui sont en France au nombre de trois millions. On se demande quelle attitude adopter vis-à-vis du pays, vis-à-vis de l'Angleterre, vis-à-vis de la guerre...

* * *

Il semble bien probable qu'après avoir recommandé à Reynaud de solliciter l'armistice, le 24 Mai, Weygand aura considéré la reddition belge comme le prétexte nécessaire pour le justifier aux yeux de la France à la date du 28.

Mais, entre le 24 et le 29, les discussions ministérielles, relatives à l'amistice, ont un caractère confidentiel.

Lors des réunions du 27 Mai, ni Weygand, ni Pétain, ni Reynaud ne croient plus à un redressement de la situation.

Le 24, Weygand a accepté la défaite.

Le 27, avant le Conseil des Ministres, il déclare à des amis:

"Les Allemands passeront où et quand ils voudront" [183].

Weygand est envahi du même désespoir que Gamelin: tout est perdu.

* * *

Quand à Reynaud il a été tellement ébranlé par Gamelin, le 18 déjà, que Churchill estime nécessaire, le 19, de "faire le point" [184], devant l'opinion publique anglaise.

---

183) E. J. Bois — Op. cit., p 259.

184) Le 19 mai, Churchill déclare: "J'ai reçu des chefs de la République Française et spécialement de leur indomptable Premier Ministre, Mr. Reynaud, les assurances les plus sacrées que, quoi qu'il arrive, ils combattront jusqu'à la fin".

Le 25, Reynaud a exprimé des doutes sur la possibilité de sauver les armées françaises en Flandre.

Le 27, il est certain de leur perte. Et déjà s'annoncent des désastres beaucoup plus vastes.

Entre le 25 et le 27, il reçoit des nouvelles alarmantes sur l'état moral de l'armée au Sud de la Somme. En outre il attend la déclaration de guerre de l'Italie.

Le 27, il confère avec Churchill. Que faire? La résistance croule. Et la France va être attaquée dans le dos. Comment empêcher l'Italie de donner le coup de grâce? Weygand affirme qu'il n'a plus de réserves, qu'il ne peut envoyer du secours à la faible armée qui garde les Alpes. Depuis huit jours le gouvernement français est disposé à offrir à Mussolini une partie de ses buts de guerre. Tunisie? Somalie? Djibouti? — des "haricots", dit de Monzie [185].

Churchill, qui juge avec plus de sang-froid, se rend compte que rien ne peut empêcher Mussolini d'entrer en guerre pour essayer de cueillir, à Menton, des lauriers dont son prestige a un urgent besoin. Céder serait non seulement une faiblesse, mais une hypothèque sur l'avenir, en reconnaissant à l'Italie des griefs et des droits. Il veut donc que la France continue à lutter, aux côtés de l'Angleterre, qui n'arrêtera pas le combat avant la victoire [186].

Mais Reynaud, au fur et à mesure que la défaite s'avance, sent le Conseil des Ministres échapper à son autorité — de plus en plus battue en brèche.

Déjà les discussions au sein du Conseil évoquent le fantôme, de jour en jour plus précis, sinon d'une paix séparée, du moins d'un armistice rapide.

* * *

185) E. J. Bois — Op. cit., p. 263.

186) Le 4 juin, Churchill déclare: "J'ai pleinement confiance que... nous prouverons une fois de plus que nous sommes capables de défendre notre île-patrie, de surmonter l'orage de la guerre et de résister à la menace de la tyrannie, si nécessaire, pendant des années, si nécessaire, tout seuls".

A ce conseil nocturne du 27 Mai, Weygand fait un exposé de la situation.

Il dégage sa propre responsabilité. Il rejette la cause de la défaite sur les Alliés. Il ne laisse aucun espoir. Il craint le pire.

"Jamais de ma vie, écrit un des ministres présents, je n'ai entendu un exposé qui égalât le sien en simplicité, en clarté, en concision" [187].

Certains membres expriment l'avis que, en transigeant avec Mussolini, on gagnera en lui un intermédiaire bénévole auprès de Hitler [188].

* * *

Une étrange atmosphère entoure cette séance tragique du Conseil des Ministres francais. Reynaud, très las, sent peser sur lui, non pas tant le découragement général, que la sourde volonté de se ruer vers l'armistice. Paris abrite un vaste complot — qui se réflète dans les réunions d'hommes politiques — en faveur de la paix [189]. Les fidèles de Reynaud deviennent plus clairsemés. Pourtant Mandel reste inébranlable — soutenu par Daladier. (Mais personne plus que Reynaud n'a contribué à enlever à Daladier toute autorité!) D'autre part, Churchill s'oppose à toute abdication; et le gouvernement belge est résolu à continuer la lutte jusqu'au bout.

En fin de débat, Reynaud se déclarera prêt à défendre Paris, à reculer la résistance jusqu'en Afrique.

Mais que dire à la France?

---

187) Cité par P. B. — *Général Weygand* — Loc. cit.

188) Le ministre Lamoureux déclare:

— Ca pourrait être le prélude d'une conversation avec l'Allemagne". E. J. Bois — Op. cit., p. 268.

189) "On me signale des réunions secrètes... On développe cette thèse, que la France doit être régénérée par l'expiation... En sollicitant l'armistice tout de suite, on obtiendra de bonnes conditions de paix". Id., Op. cit., p. 256.

Au matin du 28, à 8h. 30, Reynauld accusera Léopold III de trahison.

Cette accusation absurde a-t-elle pour but, le 28 mai, d'accentuer la résistance en se servant d'un argument simpliste et brutal? Ou est-elle destinée à servir d'alibi à Reynaud? Est-elle une préparation du public à une demande éventuelle d'armistice?

Tout ce qui se passe à cette époque est encore plein d'obscurité. Les confidents de Reynaud ont avancé diverses explications; ils lui prêtent la déclaration: "Mieux vaut sacrifier un homme qu'un peuple". Grave erreur de croire à la fécondité durable du machiavélisme politique! Mais sans doute n'était-ce pas là le fond de la pensée de Reynaud.

Quoi qu'il en soit, après ce discours, la situation à Paris devient de plus en plus trouble. L'expédient de la "trahison" ne rétablit ni le moral ni la situation militaire.

Le 29, la question d'armistice n'est plus l'objet de conversations privées. Elle est formellement portée devant le Conseil des Ministres français. H. Bidou, dans un article de *Paris-Soir*, a rapporté l'incident. Le journaliste allemand le mieux informé de tous ces pourparlers, Alfred Gerigk, précise de son côté que ce jour-là:

"*Le Maréchal Pétain*, Vice-Président du Gabinet Reynaud, *soulève une fois de plus* la question qui peut décider du destin et de l'avenir de la France. *Le Maréchal de France, aussi bien que le Commandant en Chef des Forces Françaises, demande maintenant l'armistice.*

"Reynaud refuse. Il négocie avec l'Angleterre" [190].

En tout cas, Weygand, le 29, et par écrit, invite Reynaud à faire connaître à l'Angleterre la nécessité où la France se trouvera bientôt de recourir à l'armistice.

---

190) Alfred Gerigk — Loc. cit.

"Il paraît, d'autre part, tout aussi nécessaire que le gouvernement britannique sache qu'il peut venir un moment à partir duquel la France se trouverait, malgré sa volonté, dans l'impossibilité de continuer une lutte militairement efficace pour protéger son sol. Ce moment serait marqué par la rupture définitive des positions sur lesquelles les armées françaises ont reçu l'ordre de se battre sans esprit de recul" [191].

Quant au Maréchal Pétain, il continue à téléphoner imperturbablement chaque soir, à Hendaye:

— Tout va très bien... Les nouvelles sont bonnes...

Parfois la Maréchale, dont la haute stature remplit toute la cabine téléphonique de l'Hôtel, enfle sa voix puissante et crie — car le Maréchal est un peu sourd:

— Tu n'as pas encore vu le front? Non?... Tu devrais faire un petit tour au front!

Mais non, le Maréchal ne fera pas son "petit tour" au front.

LE GOUVERNEMENT BELGE CONTINUE LA LUTTE AUX CÔTÉS DES ALLIÉS

Aussitôt que la reddition de l'armée belge est un fait accompli et que le Roi Léopold III, prisonnier, ne peut plus exercer le pouvoir, le Gouvernement Belge annonce sa volonté de continuer la lutte. Il prend le 30 Mai, à l'unanimité, un arrêté qui exprime cette volonté, et voit sa décision approuvée par l'unanimité des députés et sénateurs belges réunis à Limoges le 3 Juin.

---

191) Cité par H. Bidou — Op. cit., pp. 148-149.

192) Le Gouvernement belge, émigré depuis à Londres, a poursuivi cette politique par tous les moyens en son pouvoir, et l'armée belge reconstituée a participé aux diverses offensives alliées.

LA REDDITION DE LILLE

Deux épisodes achèvent la bataille de Flandre: Lille et Dunkerque.

Le 28 Mai, les Allemands occupent toute la Lys. Lille est encerclé.

Le général Prioux est fait prisonnier avec son État-major à son Poste de Commandement à Steenwerck (à l'ouest d'Armentières).

Sur les quatre kilomètres qui s'étendent de Haubourdin (sur la Deule) à Lille, et dans les faubourgs de Lille, les débris de sept divisions se défendent encore [193], sous le commandement du général Molinié.

La lutte continue le 30, le 31 [194]. Mais, au cours du 31, les munitions manquent. Un émissaire du général von Reichenau vient négocier la reddition à 16 heures. Le général Molinié l'accepte à 21 heures.

DUNKERQUE

Le 24, débute l'organisation de la défense proprement dite de Dunkerque [195].

La direction suprême est confiée à l'amiral Abrial.

---

193) A Haubourdin, les 2e et 5e Divisions Nord Africaines.
A Loos, la 1e Division
A Lille, les 4e, 15e, 28e Divisions et la Division Marocaine.

194) "Ilot après îlot, rue après rue, les défenses tombent. Plus de postes de secours, plus de pansements. Les blessés sont chargés sur les camions utilisables qui gagnent les hôpitaux de Lille en traversant la ligne de combat." J. Labusquière — Op. cit., p. 53.

195) Lord Gort — 47.

Rappelons que le 24, les Belges ramènent la 68e Division française qui va assumer la défense du périmètre intérieur.

Le 26, Lord Gort met en oeuvre ses "plans pour une retraite finale". Le 26 déjà, la plupart des officiers du IIIe Corps sont renvoyés en Angleterre.

Il a sous ses ordres le général Fagalde qui commande aux troupes réunies dans le périmètre de la ville.

Les opérations navales dépendront du commandement de Douvres.

Le 24 et le 25, les Français tendent les inondations autour de la ville.

* * *

Le 27, à 7h. du matin, à Cassel, les chefs d'armée français et anglais[196] tiennent une conférence où ils organisent les nombreux points de la défense et de l'embarquement.

Les "fortifications" de Dunkerque consistent surtout en deux lignes de canaux: un périmètre intérieur, un périmètre extérieur.

Il est décidé que le périmètre extérieur comprendra les canaux de Gravelines à Bergues, de Bergues à Furnes, de Furnes à Nieuport. "Les Français seraient responsables pour la défense de l'hémicycle ouest, Bergues compris, les Anglais pour l'hémicycle est"[197].

Tout transport devra être abandonné à l'extérieur de la zone des canaux.

A la grande surprise des présents, le général Koeltz, qui représente Weygand, donne lecture d'un ordre du jour de Weygand, ordonnant d'attaquer sur tous les fronts!

Koeltz engage les généraux Blanchard et Fagalde à s'emparer de Calais. Lord Gort commente avec humour: "Ils ne protestèrent pas, mais à ma connaissance aucun mouvement ne fut jamais entrepris en ce sens".

A part cet intermède, le travail d'organisation de la défense par l'État-major anglais est rapide et efficace.

Les Belges, le 27, ont ramené à Nieuport la 60e Di-

196) Assistent à la réunion les généraux Blanchard, Prioux, Fagalde, l'amiral Abrial, le lieutenant général Sir Ronald Adam, réprésentant Lord Gort — 47.

197) Lord Gort — 47.

vision française. Elle n'y reste pas et achève sa retraite vers Dunkerque. Mais les Anglais, dès le 27, occupent le front de l'Yser. Le 12e lanciers, la 5e et la 50e Divisions anglaises prennent de nouveaux emplacements, de façon à protéger le flanc gauche anglais, de Nieuport à la Lys.

Le corps du génie fait sauter tous les ponts "excepté celui de Nieuport qui était large et solide, et ne put être démoli avant l'arrivée de l'ennemi" [198].

Chacun des trois corps d'armée anglais se voit assigner son poste de rassemblement, son secteur de défense, son secteur d'embarquement.

Toutes les troupes qui se trouvent dans la "poche" de Flandre marchent sans arrêt vers Dunkerque. Une brigade (la 3e) arrive à couvrir 65 kilomètres en 24 heures [199].

La route de Poperinghe-Rousbrugge résonne de pas toute la nuit. Une nuit rouge, où le ciel flambe. La marche est laborieuse sur la route de Hondschoote aux Moeres. "Cette route le long du canal, écrit un témoin, d'une importance vitale, était bloquée d'un bout à l'autre par une colonne française de charroi à traction chevaline. En tête de la colonne, un officier étudiait une carte. A l'instant où je le dépasse, je l'entends dire à son compagnon: "Oui, nous devons faire un plan".

"Les sept derniers kilomètres vers la côte offraient le spectacle le plus déprimant que j'aie jamais vu. Rangée sur rangée de camions, d'autos, de motocyclettes et d'équipement de toute nature gisaient littéralement en monceaux. Si on avait eu le temps et les moyens de transport, on aurait pu s'emparer de milliers de livres de butin, depuis des lames de rasoirs jusqu'à des radios. Et rien à faire!" [200].

Durant la journée du 27, une effroyable attaque de Stukas met le feu à des colonnes de camions, aux

198) Lord Gort — 48.
199) Lieutenant Colonel A. C. Shortt — Loc. cit.
200) Id., Ibid.

tanks d'essence et de pétrole. D'épais nuages de fumée noire couvrent la ville.

En cours de journée, des troupes appartenant aux trois corps d'armée anglais protègent le périmètre extérieur.

Si bien que pour le matin du 28 "le général de brigade Lawson, employant la plus grande énergie, avait réussi dans la tâche urgente de garnir le périmètre de Bergues à Nieuport, avec des troupes tirées de diverses unités, principalement de l'artillerie" [201].

Au moment où le Roi des Belges décide de demander les conditions d'une suspension d'hostilités, le nouveau front anglais est déjà organisé à l'arrière du front belge et les Belges y ont ramené les deux divisions françaises qui se trouvaient en Belgique.

Rappelons en outre qu'ils ont commencé, dès le 26, à tendre les inondations destinées à protéger le front Est anglais [202].

* * *

A la fin de la matinée du 28, les Allemands arrivent à Nieuport. Ils essayent vainement de passer l'Yser. Le 29, ils réussissent à s'emparer du pont de Nieuport, mais ne peuvent aller plus avant.

Ainsi, la "vaillante et rapide action des troupes sur place avait gagné les quelques heures vitales qui devaient permettre, contre toute attente, d'embarquer pratiquement toute la B. E. F." [203].

Le 28, le général Weygand, fort occupé par ses conférences avec le gouvernement français, enjoint à Lord Gort de contre-attaquer.

---

201) Lord Gort — 49.

202) Lord Gort note que ces inondations ne devinrent pas effectives. Toutefois le fait que les Anglais n'ont pu faire sauter le pont de Nieuport fait tomber les écluses aux mains des Allemands dès le 29. Il n'aura donc plus été possible de les manœuvrer.

203) Lord Gort — 53.

"La situation, déclare-t-il, exige de frapper fort" [204].

Lord Gort se contente de remarquer que Weygand "ne pouvait avoir des informations exactes sur la vraie situation... Dans tous les cas, le temps pour une action semblable dans le théâtre Nord de la guerre, était passé depuis longtemps" [205].

* * *

Le 27, les commandements français et anglais ne se sont pas encore concertés pour retirer les troupes stationnées au fond du couloir, sur la Lys.

Le 28, vers 11h. du matin, Lord Gort reçoit la visite de Blanchard, à son quartier général.

Le général Blanchard ignore ce qu'il doit faire. Weygand n'a pas envoyé d'instructions.

Lord Gort expose qu'il n'y a que deux alternatives: évacuer ou se rendre.

Blanchard n'envisage pas l'hypothèse de l'évacuation.

Pendant que cette discussion a lieu, "un officier de liaison vint, de la part du général Prioux, maintenant commandant de la Ie Armée, pour annoncer que ce dernier ne considérait pas ses troupes capables de faire encore n'importe quelle manoeuvre" [206].

Prioux ne quittera donc pas ses positions entre Béthune et Lille.

Lord Gort écrit:

"Je suppliai alors le général Blanchard, au nom de la France, de l'armée française, des Alliés, d'ordonner le rappel du général Prioux ... Je ne pus l'émouvoir...

---

204) Id. — 54.
205) Id., Ibid.
206) Id., 52.

"Il me demanda finalement, d'une façon formelle, si c'était mon intention de me retirer au cours de la nuit, sur la ligne Cassel-Poperinghe-Ypres.

"Je répondis par l'affirmative" [207].

* * *

De son côté, l'amiral Abrial n'envisage pas non plus l'évacuation des troupes.

Lui aussi, d'ailleurs, ne reçoit pas d'instructions du commandement français. Il attend des ordres. Entretemps, il n'a pas préparé de mouvement naval. Il croit que les Anglais n'embarqueront que l'arrière-garde — et non la totalité de leurs troupes.

"Il manifesta une grande surprise, écrit Lord Gort, quand il apprit mes intentions; il s'était imaginé que ... les troupes britanniques resteraient et défendraient le périmètre jusqu'au bout" [208].

Au cours de la journée, selon Lord Gort, "de nouveaux ordres furent reçus par la Ie Armée" [209].

Il semble toutefois, que ces "nouveaux ordres" soient uniquement dûs à l'initiative et au courage du général de La Laurencie.

Il commande au 3e Corps d'Armée [210], constituant l'aile gauche de la Ie Armée.

Le 28, ce 3e Corps d'Armée attend, à Armentières. A son quartier général, à Steenwerck, on est sans ordres.

---

207) Id. — 52.

208) Id. — 55.

209) Id. — 55.

210) Il s'est retiré de la ligne Wavre-Namur, le 12 Mai. Le 19, il se trouve à Condé.

Le 26, il occupe la ligne Lille-Pont-à-Marc-Cysoing, c'est-à-dire le territoire entre Lille et les anciennes positions anglaises.

Dans la nuit du 27 au 28 — comme suite à la retraite anglaise qui s'organise sur la ligne Lille-Commines-Ypres — il se retire vers Armentières. Mais, durant la nuit, les Allemands attaquent et

Les Allemands occupent la forêt de Nieppe et prennent Cassel le 28. Couperont-ils toute retraite aux Français?

De Cassel à Poperinghe, les tanks allemands n'ont à couvrir que 12 kilomètres. D'Armentières à Poperinghe, les fantassins français ont à marcher 27 kilomètres.

Entre le salut et la capitulation, il y a une nuit.

Le général de la Laurencie réussit à la mettre à profit et à ramener ses troupes à Dunkerque [211].

* * *

Une effroyable confusion de véhicules règne aux abords du périmètre. Les troupes françaises, forçant la consigne, amènent un formidable charroi qui bloque bientôt toutes les routes, sur trois rangées. Les chevaux s'épouvantent, se détachent, courent au hasard.

---

occupent Lomme, au Nord-Ouest de Lille. Une partie de ses troupes est coupée par cette avance et doit rentrer dans Lille.

211) "A 17h. 30, le général de La Laurencie demande au général Prioux ce qu'il comptait faire. Le commandant de l'armée répondit que ses troupes se battant dans Lille, son devoir était de ne pas les abandonner.

"Il y avait fait enterrer ses cantines et il restait sur place avec son État-major. Le général de La Laurencie demanda l'autorisation de tenter le repli de son corps d'armée sur Dunkerque.

"Vous voulez tenter l'aventure? répondit le général Prioux. Je ne m'y oppose pas; vous emmènerez avec vous le corps de cavalerie. Le fil est coupé? — Oui".

"Le commandant du 3e Corps réunit aussitôt ses trois divisionnaires et le général Langlois, commandant le corps de cavalerie. Il leur exposa la situation: "Si nous restons ici, leur dit-il, nous avons la certitude d'être acculés à la capitulation; si nous remontons sur Dunkerque, nous pouvons peut-être échapper; ce peut-être vaut la peine qu'on tente l'aventure: ma décision est prise, on la tentera. Pour réussir, il faut rompre au plus tard à minuit, de façon à avoir dépassé avant le jour la région de Poperinghe. C'est un gros effort, je le sais, que je demande aux troupes (60 kilomètres), mais il ne nous reste plus que cette seule chance de salut".

"Le général Jansen et le général Lucas, qui commandent l'un la 12e, l'autre la 32e Division, et dont les hommes sont épuisés,

Des milliers de réfugiés, mitraillés, bombardés, errent à la recherche d'abris inexistants.

Pour comble d'infortune, les troupes d'artillerie anti-aérienne anglaise ont été embarquées, par erreur, dès le début des opérations de Dunkerque.

L'unique protection sera donc celle de la R. A. F.

On la voit peu à Dunkerque même. Les hommes s'en plaignent amèrement. En réalité, la R. A. F. essaye d'étendre le périmètre de sécurité et va à la rencontre de la Luftwaffe de façon à la refouler avant qu'elle n'ait pu atteindre Dunkerque. Malgré la disproportion inhumaine des forces en présence, elle réussit, dit Lord Gort, "à intercepter une large portion des attaques ennemies, et celles qui atteingnirent leur objectif, quoique parfois sérieuses, ne furent jamais capables d'empêcher longtemps notre embarquement" [212].

La situation à Dunkerque même est tragique.

---

objectent cet épuisement. Le général de La Laurencie leur demande de lui signer, après avoir consulté leurs chefs de corps, une déclaration attestant que leurs troupes sont dans l'impossibilité absolue de faire un mouvement. Ils porteront l'entière responsabilité de la capitulation commune. A cet appel, le général Jansen répond: "Mon général, essayons; partons à 23 heures".

"Les ordres sont aussitôt donnés: la 32e Division passera par le carrefour Est de Neuve-Église, Kemmel, le carrefour Est de Poperinghe, Hondschoote. La 12e Division motorisée et, derrière elle, la 1e, passeront par le carrefour ouest de Neuve-Église, Dranoutre, le carrefour ouest de Poperinghe, Bergues. Le corps de cavalerie couvrira le mouvement suivant l'axe Bailleul-Watou-Herzeele.

"L'embouteillage des routes, dû aux convois français et aux colonnes anglaises, rendait la marche très pénible. Le commandant du 3e Corps marchait en tête. Mais, par les moyens les plus divers, tantôt à pied, tantôt en auto ou en side-car, il allait d'une colonne à l'autre, intervenant de sa personne pour dégager les itinéraires. Enfin, à 7 heures du matin, tandis que le corps de cavalerie contient victorieusement une poussée ennemie à la hauteur du Mont des Cats, les colonnes atteignent Poperinghe. Le pont de Bergues ayant sauté, le corps d'armée entier dut passer par Hondschoote". H. Bidou — Op. cit., pp. 137-139.

212) Lord Gort — 55.

Les conduites d'eau ont été rompues le 25, par suite des bombardements aériens. L'inondation des "Moeres" va mettre hors d'usage un grand nombre de puits particuliers.

L'accostage des bateaux est difficile; on ne peut les amener dans les bassins, à cause de la chaleur de l'incendie. Les carcasses des bateaux coulés en rendent d'ailleurs l'accès périlleux. Il ne reste donc qu'un quai d'embarquement: le môle. (C'est une jetée de bois, de 1200 mètres de long et de quelques pieds de large). Un roulis trop violent d'un grand bateau peut le briser. Sans cesse bombardé, sans cesse troué, sans cesse réparé, occupé d'un bout à l'autre par une humanité compacte, il représente une vaste cible, perpétuellement visée — et souvent atteinte.

La navigation au sortir de Dunkerque présente ses problèmes. A gauche et à droite d'un chenal qui a quelque 800 mètres de large, de nombreux bancs de sable interdisent la mer. Le chenal lui-même est obstrué par des carcasses de bateaux, des débris de toute espèce, des paquets de manteaux qui flottent sur l'eau et menacent d'entraver les hélices. Il doit être nettoyé, sans arrêt. Au fur et à mesure des opérations et des naufrages, il se rétrécit.

La 27 les Allemands tournent contre la passe ouest menant au port de Dunkerque les canons du fort Grand-Philippe, obligeant ainsi la plupart des grands bateaux à faire un énorme détour par la passe de Zuydecoote, à l'est de Dunkerque. La longueur du voyage en est doublée. Aussi l'amirauté fait-elle nettoyer les champs de mines d'un autre passage, qui est livré là navigation le 28, mais comporte encore 175 kilomètres entre Dunkerque et l'Angleterre.

Tous les bateaux sont surchargés. Un destroyer transporte 1400 hommes.

Or, ce vaste sauvetage s'opère sous un double bombardement qui cause des centaines de morts et fait chaque jour un millier de blessés. L'artillerie ennemie se

rapproche sans cesse et son feu dru fouille toute l'aire des embarquements. Quant aux escadrilles aériennes ennemies, elles opèrent en formations successives de 20 à 90 avions, coulent de nombreux bateaux, perforent les canots, mitraillent implacablement les blessés et les naufragés qui essayent de se sauver à la nage.

Même un bateau-hôpital qui arbore et éclaire les insignes de la Croix-Rouge n'est pas à l'abri des attaques.

* * *

Les opérations maritimes ont été placées sous le commandement de Douvres.

L'embarquement est étendu aux plages de Dunkerque, Saint-Malo, Bray-Dunes, La Panne.

A Dunkerque même, malgré l'afflux constant de troupes, de charroi, de réfugiés, on maintient l'ordre, grâce surtout à des Home-Guards envoyés de Londres. Un bureau central d'embarquement dirige les opérations. Une station de transit, au pied du môle, rassemble en permanence cinq mille hommes.

Les opérations, à Dunkerque, commencent le 26. Le premier bateau de sauvetage, avec 1312 hommes, arrive à Douvres vers 10h. du soir.

Le 27, doit débuter l'embarquement massif.

Mais on manque de canots. Les hommes ne sont pas habitués à ramer contre la marée. Beaucoup de canots capotent. D'autres sont coulés. Le bombardement arrête les opérations. Pendant la journée du 27, on ne réussit à embarquer, à Dunkerque même, que 200 hommes.

On en sauve 6.000 en tout.

Le 28, le problème de l'eau devient aigu. Une grande partie de la journée du 28 est consacrée au débarquement de provisions d'eau.

Le gouvernement anglais, le 28, autorise Lord Gort,

si l'évacuation était totalement empêchée par l'ennemi, à se rendre [213].

Mais le mouvement s'accélère. Une accumulation d'initiatives individuelles, d'héroïsmes anonymes, met en branle le plus grand sauvetage de l'histoire.

Mille bateaux de toute nature et de toutes nationalités, en majorité anglais et belges, parfois avec des équipages de fortune, sous un assaut aérien presque continu, viendront chercher trois cent mille hommes qui attendent leur tour avec anxiété [214].

Pendant la journée du 29, "le port et les plages sont bombardés sans arrêt" [215]; mais, à partir du 29, l'embarquement, bien organisé, s'accélère.

Au cours de la journée du 29 des troupes françaises venues de tous les points du front, entrent dans le périmètre. Leur nombre finit par s'élever à 180.000. Leur présence va consolider la défense, mais elle rend plus aigu le problème de leur salut. Les soldats français se demandent qui les embarquera. "Ils s'attendaient à être embarqués en même temps que leurs camarades britanniques", dit Lord Gort. Mais aucun bateau français n'est envoyé à cet effet. "Des difficultés pouvaient naître à tout instant". En fait, elles naissent.

---

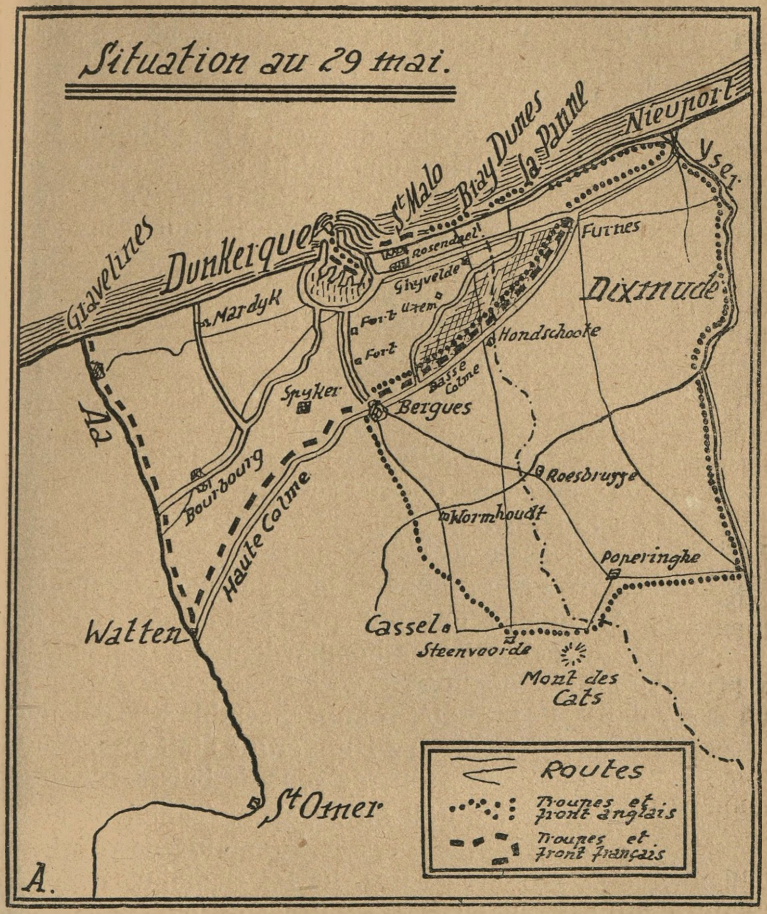
213) Lord Gort — 54.

214) Le gouvernement français envoie une centaine de bateaux de pêche le 1er Juin.

La flotte de pêche belge, forte de 450 bateaux, dont beaucoup de chalutiers modernes, et qui s'était réfugiée dans les ports anglais et français — Dartmouth, Milfordhaven, Dieppe, Fécamp, etc. — regagne, le 29 Mai, Douvres, où elle se ravitaille, puis Dunkerque, où elle sauve des milliers d'hommes. De nombreux bateaux de pêche belges sont coulés. Des cinq remorqueurs belges qui firent le service d'entrée et de sortie du port, quatre furent coulés.

An. — *The Heroism of the Belgian fishing fleet at Dunkirk.* — *Belgium* — New York — Septembre 1942.

215) Lord Gort — 55.


Situation au 29 mai.
Nieuport
Bray Dunes
St Malo
la Panne
Ysel
Furnes
Dixmude
Gravelines
Dunkerque
Rosendael
Ghyvelde
Mardyk
Fort Uxem
Fort
Hondschoote
Basse Colme
Spyker
Bergues
Roesbrugge
Bourbourg
Haute Colme
Wormhoudt
Poperinghe
Watten
Cassel
Steenvoorde
Mont des Cats
St Omer
Routes
Troupes et front anglais
Troupes et front français
A.

Lord Gort prie le Ministère de la Guerre d'interpeller le gouvernement français "sur sa politique d'embarquement" et de lui demander des bateaux. Entretemps, il décide d'évacuer les troupes françaises à Saint Malo, de leur réserver cette plage, et de "leur allouer deux bateaux pour la nuit du 29/30".

Des pontonniers anglais arrivent à Bray-Dunes. Ils ont sauvé leur matériel; on établit un va-et-vient de barques plates. "Seize hommes prirent place dans chaque barque, quatre tinrent les rames, tenus sous serment de ramener les barques après avoir déchargé leurs passagers" [216]. A certain moment, huit barques vont à la recherche de bateaux pour transférer leurs hommes. Des bateaux passent, mais ils ont des ordres et ne s'arrêtent pas. Les huit barques se perdent...

Les Allemands commencent à bombarder la plage vers 4 heures. On égaille les hommes dans les dunes par groupes de cent. Chaque groupe envoie son "centurion" au bureau central de rassemblement. Au crépuscule on tire au sort l'ordre du départ. Le "centurion" cherche son groupe et le ramène à Dunkerque.

Les Allemands qui ont pris le fort de Mardyk, à l'Ouest, intensifient leur bombardement. Ce jour-là on sauve 38.000 hommes.

A minuit, l'Amirauté, trompée, semble-t-il, par une communication erronée que Dunkerque était tombé aux mains des Allemands, n'envoie plus de bateaux.

Durant la nuit du 29 au 30, les mécaniciens mettent en ordre de marche une cinquantaine de camions abandonnés. A marée basse, ils les enchaînent l'un à l'autre sur l'estran de Bray-Dunes, en pier improvisé.

Le 30, on dispose de canots à moteur envoyés par des destroyers. L'embarquement avance rapidement. L'après-midi, à 3 heures, les Allemands "recommen-

---

216) A. C. Shortt — Loc. cit.

cent à bombarder, mais... ils se concentrèrent plus sur les bateaux que sur les plages" [217].

Lord Gort voit l'amiral Abrial le 30. Il a déjà offert au général de La Laurencie d'évacuer 5.000 de ses hommes. (Il a pu en apprécier la valeur). Mais l'amiral a reçu des instructions de Weygand de faire évacuer d'abord le corps de cavalerie.

Le spectacle qui se déroule autour et dans Dunkerque évoque l'Apocalypse.

Les routes, les berges des canaux, les rues disparaissent sous une avalanche de camions et d'autos. On a crevé les pneus et les moteurs, déchiré les bâches, cassé les sièges. Jamais sans doute, on ne vit tel déluge de charroi systématiquement endommagé.

La campagne est illuminée d'incendies qui se relaient d'un point de l'horizon à l'autre. Les beffrois de Bergues brûlent.

Dunkerque, sous un dôme de fumée noire, n'est plus qu'un brasier qui éclaire la mer et la campagne à dix kilomètres de distance. La réverbération dans le ciel se voit des côtes d'Angleterre. On marche dans une pluie d'étincelles. Une âcre odeur serre la gorge. On glisse dans les flaques de sang. On avance en enjambant des monceaux de plâtras, des débris de toute espèce, des paquets de chair, des morts.

La ville est convulsée par les spasmes d'un tremblement de terre. Sans cesse, des explosions déchirent le ciel d'aurores aussitôt évanouies.

Des espions font des signaux aux Stukas et dirigent le tir ennemi.

Où mettre les blessés? Angoissant problème que chaque gémissement rappelle. Les lazarets, improvisés à la hâte, ne sont pas à l'abri des bombes. Les médecins ne suffisent pas à la tâche.

---

217) Id., Ibid.

Le ciel bourdonne de l'incessant vrombissement des avions allemands.

Au bord de la mer, la discipline est rude parmi ces dizaines de milliers d'hommes, menacés, à chaque instant, d'être anéantis, et pour qui les heures sont des éternités. Mais chacun rivalise de courage et de fraternité [218].

Aux abords du périmètre extérieur, du côté des Moeres, la lutte devient dantesque. On patauge dans l'eau et la boue. Le combat est amphibie. Les uniformes dégoulinent, les pieds font "glou-glou" dans les bottes remplies de vase. La nuit, dans le crépuscule spectral et déchiré d'éclairs, alors que des cadavres de chevaux et de vaches ballonnent sur l'eau, d'innombrables chiens errants, affamés, hagards, affolés, cherchent une main secourable dont la caresse inspire confiance. Comment comprendraient-ils la folie des hommes?

* * *

---

218) Le flegme anglais met de l'ordre dans ce chaos. Les blessés passent d'abord: les navires-hôpitaux aborderont encore le 31. Chacun est inflexiblement tenu à la place que le sort lui a assigné.

(Le spectacle de l'urbanité, du calme, de la propreté anglaises pendant toute la campagne impressionne d'ailleurs singulièrement les Français). Cf. P. Daninos — *Le sang des hommes* — Éd. Livraria Franco-Brasileira Ltda. — Rio de Janeiro, 1941 — pp. 228-229).

Des soldats français refusent des vivres parce qu'ils craignent que les Anglais ne manquent de provisions.

(Cf. John Masefield — *The Nine Days Wonder* — Éd. W. Heinemann — Londres — 1941 — p. 20).

Au cours d'un bombardement, les Belges se précipitent au secours des Anglais avec un tel mépris du danger que l'officier chargé de l'embarquement leur donne un tour d'honneur: "les Belges d'abord".

Que de héros, dont la plupart resteront toujours anonymes, ont accompli des actions d'un courage surhumain au cours de cette semaine de la bravoure. Gheselle, patron d'une barque de pêche belge, H. 77 "Gilda", grièvement blessé par des bombes, ne quitte la barre que lorsqu'il a ramené au port de Douvres son pré-

A partir du jeudi 30, l'assaut redouble de violence. "La pression ennemie avait augmenté à Furnes et à Bergues, et il était évident que le secteur oriental du périmètre ne pouvait plus être tenu longtemps" [219].

A la tombée de la nuit, les canons allemands, à l'est de Nieuport, rendent les plages du 2e Corps, à La Panne, impraticables. Les piers sont démolis.

Un va-et-vient de fourmilière permet, dans la nuit du 30/31, d'embarquer, à Dunkerque seul, trois mille hommes par heure.

Admirable exploit d'organisation et de calme énergie.

* * *

Au matin du vendredi 31, les troupes anglaises commencent à abandonner le territoire belge pour se retirer "sur les défenses françaises le long de la frontière belge" [220].

Il reste encore 80.000 soldats britanniques en France [221].

Lord Gort, au cours de cet après-midi, passe le commandement au Major-Général Alexander qui est placé sous les ordres de l'amiral Abrial.

Avant son départ, Lord Gort insiste "sur l'importance de laisser partager aux Français, dans une me-

---

cieux chargement de soldats. Le cuisinier du *Bystander* (J. H. Elton) plonge au milieu des soldats, que le naufrage du *King Orry* vient de jeter à l'eau, et tout seul, en ramène vingt-cinq à bord Un Mr. B. A. Smith — n'aurait-il pas pu s'appeler tout simplement *l'Anglais?* — dans un petit bateau à essence, au nom prédestiné de *Constant Nymph*, avec un équipage de deux volontaires, sauve, dans un incessant va-et-vient, 800 hommes.

219) Lord Gort — 57.

220) Id. — Ibid.

221) Le 3e Corps est rembarqué.

Le 2e Corps (3 divisions) achèvera son mouvement de retraite durant la nuit du 31 Mai au 1er Juin.

Le 1er Corps n'a plus que 20.000 hommes en France, l'après-midi du 31.

sure égale, les facilités fournies pour l'évacuation" [222]. Il décide également que l'évacuation devra être terminée à l'aurore du 3.

Le 1er Juin, à 2 heures du matin, Lord Gort s'embarque pour l'Angleterre. Il part, conformément aux instructions reçues dans un télégramme du 30 Mai, où le Ministre de la Guerre anglais lui a rappelé le code de l'honneur d'un commandant chef d'Armée [223].

D'après les deux télégrammes du Ministre de la Guerre anglais, Lord Gort doit rester avec ses troupes en cas de reddition, mais doit retourner en Angleterre aussitôt que les deux tiers de ses troupes ont été sauvées.

* * *

Pendant que l'embarquement s'achève, la lutte continue, acharnée, autour d'un périmètre qui se rétrécit de plus en plus. La défense, au début, est assurée à l'ouest par les Français, à l'Est par les Anglais et les Français conjointement, puis par les Français seuls [224].

Après l'évacuation de La Panne, le 31, le rembarquement s'opère à Bray-Dunes, grâce au pier de fortune qui oscille et se tord, mais résiste à la poussée des vagues.

---

222) Lord Gort — 58.

223) "Si les communications sont interrompues, vous déléguerez votre commandement et retournerez comme spécifié (plus haut) au moment où votre force combattante effective ne dépassera pas l'équivalent de trois divisions; ceci en conformité avec la procédure militaire correcte. Aucune décision personnelle ne vous est laissée à ce sujet". Id. — 57.

224) La situation au soir du 31 est la suivante:

A l'ouest, sur le canal de Mardyk, la 68e Division se maintient.

Au sud, la 32e Division, soutenue par les troupes du Secteur Fortifié des Flandres (général Barthélemy) cède du terrain. Bergues est violemment bombardé; ses beaux beffrois flamands achèvent de se consumer.

Au sud-est, dans les Moeres, la 12e Division défend le terrain, fossé par fossé.

Face à l'est, la 60e Division française mène la résistance avec les Anglais, de Furnes à la Panne, le long de la frontière française.

On songe à se servir de la coque brûlée du *Golden Eagle,* ancien bateau de plaisance, qui dresse sa noire carcasse sur le sable.

Il avait été touché par une bombe "l'après-midi précédent et avait brûlé toute la nuit. Nous pensions que nous aurions pu l'employer comme un embarcadère, mais un coup d'oeil rapide nous révéla qu'il ne pouvait en être question. Le bateau était plein d'hommes au moment où il fut touché..."

"Au soir, le Boche avait repéré nos piers, et durant la nuit, il maintint un feu précis et continu qui rendait tout embarquement presque impossible. Pas plus de cent hommes ne purent partir durant les heures de la nuit" [225].

Au cours de cette nuit tragique du 31 Mai au 1er Juin, le général Alexander estime que la résistance va céder. Il avise le Ministre de la Guerre anglais A. Eden. Celui-ci lui ordonne de "retirer les troupes anglaises aussi rapidement que possible, en embarquant les Anglais et les Français sur une base d'égalité à partir de ce moment" [226].

Mais l'artillerie allemande couvre déjà toute la zone des embarquements. "Il était par conséquent évident que les troupes ne pourraient pas être évacuées complètement durant la nuit du 1/2 Juin" [227].

Le général Alexander décide, d'accord avec l'amiral Abrial, de tenir la ligne qu'il occupe dans la nuit du 1 au 2 Juin jusqu'à minuit, pour ensuite "se retirer à une tête de pont près de Dunkerque, avec toute l'artillerie anti aérienne et anti-tanks disponible" [228].

Dans la journée du 1er Juin, de violents combats se livrent. Les Allemands pénètrent dans les positions alliées. Des contre-attaques les en chassent. Finalement, les Anglais doivent abandonner Bergues et se retirer derrière le canal.

---

225) A. C. Shortt — Loc. cit.

226), 227), 228) Général Alexander — Appendix to second Despatch of C. I. C. B. E. F. (Appendice à la deuxième dépêche du Commandant en Chef de la B. E. F.) à la suite des *Dépêches* de Lord Gort. Éd. cit.

Les Allemands se rendent maîtres du pont de Brentie-Meulen, à l'est de Bergues. Au soir, le front se stabilise le long du canal des Chats sur la ligne Bergues-Uxem-Ghyvelde, puis le long de la frontière franco-belge jusqu'à la mer.

Par suite de l'occupation allemande de La Panne, le bombardement devient si intense qu'un seul bateau-hôpital peut entrer dans Dunkerque. Depuis minuit le bombardement n'a pas connu un instant d'arrêt. A cinq heures, conformément à l'habitude allemande d'employer l'aviation dès l'aurore, une violente attaque aérienne se déclenche. Elle dure quatre heures sans interruption.

On décide d'attendre la nuit pour procéder aux embarquements. Le gouvernement français envoie ce jour-là une centaine de petits bateaux. Les nuits sont brèves. A peine six heures d'obscurité. Néanmoins on sauve durant la nuit 61.889 hommes.

La nuit du samedi 1 au 2 Juin, les troupes anglaises reçoivent l'ordre de quitter le périmètre. "Celles du front oriental devaient atteindre la côte et marcher le long de la mer, celles du front occidental devaient se rendre droit sur Dunkerque à travers la campagne"[229].

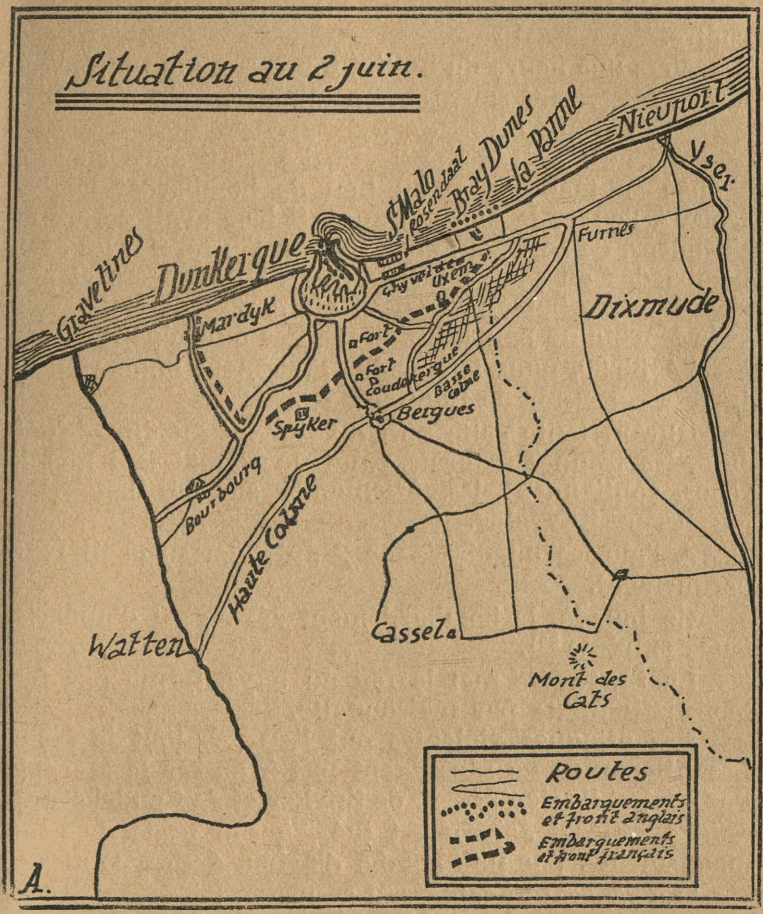
Seuls resteront en France les médecins et les infirmières nécessaires aux blessés, tous devant être désignés par le sort.

A onze heures du soir, un officier anglais rapporte au quartier général que "vingt mille Français couvraient le môle, dans une disposition d'esprit tumultueuse et qu'il y avait peu de chances de pouvoir embarquer des hommes". [230].

On signale "qu'une échauffourée a lieu entre des troupes britanniques et un général français" [231].

---

229) A. C. Shortt — Loc. cit.
230) Id., Ibid.
231) Id., Ibid.


Situation au 2 juin.
Gravelines
Dunkerque
Malo
Bray Dunes
La Panne
Nieuport
Yser
Furnes
Dixmude
Mardyk
Fort
Fort Coudekerque
Basse Colme
Spyker
Bergues
Bourbourg
Haute Colme
Watten
Cassel
Mont des Cats
Routes
Embarquements et front anglais
Embarquements et front français
A.

Mais alors que les troupes françaises restent massées sur le môle, les Anglais se rendent sur la plage, appellent les barques, marchent dans l'eau à leur rencontre.

Vers une heure du matin, tous ceux qui se trouvent sur la plage sont sauvés. On annonce qu'il n'y a plus de bateaux après 3 heures.

"La nuit précédente, le Boche avait apparemment changé de tactique, et au lieu de bombarder les bateaux à l'ancre le long du quai, il leur avait permis de s'avancer, de sortir du port, puis, à l'aurore, il les avait bombardés en pleine mer. Quatre destroyers et plusieurs autres bateaux avaient été coulés de cette façon et la Marine ne pouvait plus risquer une répétition.

"A 3h.20, nous labourions lentement notre route à travers cet enfer de flammes" [230].

Durant toute cette nuit du samedi au dimanche 2 Juin, les troupes françaises qui ne connaissent plus le repos, contiennent les Allemands sur la ligne Bergues-Uxem-Ghyvelde.

A l'aurore du dimanche 2 Juin, on suspend l'embarquement.

Ce jour-là, le bombardement aérien est d'une violence extrême [231].

La Luftwaffe met le feu au pays, ferme par ferme, maisonnette par maisonnette.

Des attaques violentes ont lieu sur tout le front. Les Allemands ne réussissent pas à passer le Mardyk. Par contre, ils s'emparent de Spyker et de Coudekerque.

Le général Jansen est tué, "à son poste de commandement", par une bombe d'avion, à Bray-Dunes.

"Le général Fagalde, qui assure la défense de Dunkerque, vient personnellement voir le général Barthélémy à son P. C. improvisé dans un fossé. Il répète:

---

230) A. C. Shortt — Loc. cit.

231) Pendant les neuf jours de l'évacuation, la B. E. F. détruit 377 avions ennemis et en perd 87.

"Il faut tenir coûte que coûte, car les embarquements ne sont pas terminés" [232].

Il reste encore 3.000 Anglais à sauver.

Au soir, on reprend l'embarquement.

A 11h.30, l'officier en charge annonce "B. E. F. évacuée".

Le général Alexander fait le tour des plages. Il descend à terre et appelle le dernier Anglais resté en France.

Seuls lui répondent le vent et la mer...

* * *

Pendant ce temps, le combat continue. Les Français sont débordés. Ils contre-attaquent à la baïonnette. Vains efforts devant un déluge d'artillerie.

Le 3 Juin, la R. A. F. bombarde Bergues et Gravelines.

L'ennemi emporte le dernier village, un hameau plutôt, au bord de la route et du canal Dunkerque-Furnes. Le pont est intact [233].

Voici l'ennemi devant Rosendael, faubourg de Dunkerque, au sud de Malo-les Bains.

Les troupes françaises rempliront jusqu'au bout la consigne qui leur a été donnée:

— "Il faut tenir jusqu'au soir".

Les canons se taisent faute de munitions. On se défend au fusil. On tire les suprêmes cartouches.

A 18 heures, le général de La Laurencie s'embarque pour l'Angleterre.

L'Amiral Abrial part le dernier, le 4, à 4 heures du matin.

---

232) J. Labusquière — Op. cit., p. 49.

233) "Sur le pont de Teteghem, le colonel Menou, commandant le 137e — le régiment de la Tranchée des Baïonnettes — au milieu d'une poignée d'hommes, seuls survivants de son unité, refuse de se rendre et tombe avec eux aux mains de l'assaillant..." J. Labusquière — Op. cit., p. 49.

La 12e Division, à minuit, se replie sur le port de Dunkerque. Elle y arrive à l'aurore du 4 Juin.

Quelque 150 hommes s'emparent des canots de sauvetage des bateaux coulés et réussissent à gagner la haute mer sous les rafales des mitrailleuses allemandes.

Des mille embarcations venues il y a deux jours, il n'y a plus une voile sur la mer [234].

Pendant plusieurs jours, on cueillera encore des survivants. Les derniers, qui ont passé huit jours dans une carcasse de bateau coulé, à assembler un radeau, seront aperçus le 12 Juin par un avion britannique [235].

"En tout, 211.532 hommes valides et 13.063 blessés furent embarqués à Dunkerque et sur les plages, sans compter 112.546 soldats alliés" [236].

* * *

A neuf heures le drapeau blanc est hissé.

Quand les Allemands pénètrent enfin dans les ruines de Dunkerque et parviennent au môle, resté debout, malgré d'innombrables bombardements, ils contemplent un spectacle d'une horreur grandiose: d'un horizon à l'autre, un capharnaüm de chariots, de canons, d'équipements, parmi lesquels gisent des morts que gardent leurs compagnons d'armes.

Des carcasses de bateaux se dressent sur la plage comme de vastes cercueils carbonisés. En mer, des pointes de mâts sortent des vagues et se balancent dans le vent. Parmi les débris, flottent des centaines de cadavres que la vague ramène sur le sable...

Au milieu des ruines de la ville, 88,000 hommes sont obligés de se rendre, parce qu'ils n'ont plus de munitions...

* * *

234) Les derniers bateaux de guerre anglais partent le 3 Juin, *l'Express* à 3h.18, le *Shikari* à 3h.40. Le dernier bateau de sauvetage anglais emmenant des soldats français (Princess Maud) quitte Dunkerque le 4 Juin à 1h.50.

235) Cf. J. Mascfield — Op. cit., p. 50.

236) Lord Gort — 58.

Une page de gloire efface dix désastres dûs à des préparatifs insuffisants.

La Retraite de Dunkerque s'insérera dans les annales de la guerre, comme un fait d'armes plus grand qu'une victoire.

Elle passera à la postérité, au même titre que la retraite des Athéniens de Sicile, la retraite des *Dix-Mille,* ou celle des vieux grenadiers, retour de Moscou, chantant le *Marseillaise.*

Que n'eût-on pu faire avec de tels remparts de courage!

S'il y avait eu des armes!...

III

Commentaires

PERTES ET RÉSULTATS

Le compte-rendu publié par le commandement supérieur de l'armée allemande, le 4 Juin 1940, sous le titre: *La Bataille d'anéantissement de Flandre,* se termine par l'énumération des prisonniers, du butin de guerre, des pertes de l'aviation, des pertes allemandes en hommes.

Prisonniers alliés: 1.200.000.

Butin: armes, équipements, approvisionnement de guerre: 75 à 80 divisions avec canons, chars, camions.

	Alliés	*Allemands*
Pertes de l'aviation:		
Au combat	1.142	342
Par l'artillerie anti-aérienne	699	
Au sol	1.600 à 1.700	

Pertes Allemandes — Gradés et soldats

Morts	10.252
Disparus	8.463
Blessés	42.523

A titre de comparaison, le deuxième rapport du commandement supérieur allemand sur *La Bataille de France*, daté du 2 Juillet 1940, rappelle les pertes allemandes lors de la guerre de 1914-18.

	Pertes allemandes	*Morts*
1914	633.000	85.000
1916, attaque de Verdun	310.000	41.000
1916, bataille de la Somme	417.000	58.000
1918, bataille du 21/3 au 10/4	240.000	35.000

Les pertes alliées de la Bataille de Flandre sont inconnues.

Le gouvernement de Vichy a publié le total des pertes françaises de la guerre, au début de septembre 1941:

Morts:	110.000
Blessés:	125.000
Prisonniers:	1.900.000
Victimes civiles:	120.000
Maisons détruites ou endommagées:	240.000

Surtout les pertes de l'aviation ont été considérables [1].

Les pertes anglaises peuvent être déduites de deux données: la force maximum de la B. E. F., qui est de 250.000 hommes et le nombre des rescapés de Dunkerque qui est de 211.532 plus 13.063 blessés.

Les embarquements au Hâvre et à Boulogne, les débarquements de quelques troupes nouvelles à Calais, n'influent pas beaucoup sur le total des pertes qui est donc d'environ 25.000 hommes: morts, disparus, blessés ou prisonniers.

Tout l'équipement de la B. E. F. comprenant un millier de canons et de mitrailleuses, tomba entre les mains des Allemands.

Les gouvernements belge et hollandais, en exil à Londres, n'ont pu procéder au dénombrement de leurs pertes.

Quoique les Allemands aient eu le moyen de vérifier le nombre de victimes civiles, ils n'en parlent pas.

* * *

Au point de vue naval, la retraite de Dunkerque coûta à l'Angleterre, 4 destroyers, 24 petits bateaux, 24.000 tonnes de bateaux marchands; à la France, sept torpilleurs et un bateau de commerce.

* * *

1) Selon H. Bidou elles représentent "29½ % de l'effectif". H. Bidou — Op. cit., pp. 89-90.

De nombreux édifices publics: hôtels-de-ville, églises, musées, bibliothèques, hôpitaux, ont été réduits en cendres ou endommagés en Angleterre, en France, en Belgique, en Hollande.

* * *

L'Allemagne trouva dans l'invasion de la Hollande, de la Belgique et de la France des avantages économiques et stratégiques considérables: d'abord des devises étrangères, de l'or, des pierres précieuses. Une partie de l'or appartenant à l'État belge, confié aux soins du gouvernement français et évacué à Dakar, fut remis aux Allemands par le maréchal Pétain.

Ensuite des stocks considérables de vivres et de matières premières.

Les entrepôts d'Amsterdam, de Rotterdam, d'Anvers, de Bruxelles, du Hâvre, de Rouen, de Bordeaux, de nombreux ports secondaires furent vidés de leur contenu.

Les industries furent mises au service du vainqueur. Sa capacité de production s'augmentait ainsi de l'industrie métallurgique française et belgo-luxembourgeoise, des mines de charbon (l'extraction du Nord de la France est de 30 millions de tonnes par an), des usines textiles de Verviers, de Gand, de Tourcoing-Roubaix, etc.

Enfin le cheptel fut abattu, les récoltes réquisitionnées, livrant la population à la famine.

Du point de vue stratégique, les ports de la Manche et de la Mer du Nord devenaient, dans le sens le plus littéral de la parole de Napoléon, des "pistolets braqués sur le coeur de l'Angleterre".

* * *

Le compte-rendu du commandement supérieur allemand sur la bataille de Flandre se termine par une menace:

"La Hollande et la Belgique ont capitulé, les armées de choc de la France et de l'Angleterre sont détruites, une des plus grandes victoires du monde a été remportée.

"La Grande-Allemagne domine toute la côte orientale et méridionale de la Mer du Nord et de la Manche.

"Comme les adversaires refusent encore la paix, la bataille les frappera jusqu'à destruction complète".

Le compte-rendu de la bataille de France, le 2 Juillet 1940, termine sur une note déjà moins présomptueuse:

"Après la plus formidable victoire de l'histoire allemande... il n'y a plus d'Alliés.

"Il n'y a plus qu'un ennemi:

"l'Angleterre!"

COMMENTAIRES

Toute guerre donne naissance à une suite de vérités provisoires, de lois temporaires, d'axiomes transitoires.

Les stratèges et les techniciens étudieront longtemps encore les conclusions techniques à tirer de la *Bataille de Flandre,* les modifications profondes imposées à la tactique de l'assaut, et à la protection du combattant, dans l'air, sur terre, sur mer. Pour la première fois, la guerre a pris le visage du moteur. La lutte se livre sous le signe du H. P.

Les hommes d'État se préoccuperont de la prodigieuse extension du péril pour le civil qui participe dès la première heure à la totale violence de la guerre.

Le problème le plus inattendu, peut-être, est l'importance stratégique des villes, forteresses imprenables, si elles sont nourries d'hommes et de munitions. Les tanks ne peuvent y manoeuvrer. Les avions ne peuvent les détruire en profondeur. Leçon déjà suggérée par la guerre d'Espagne, confirmée par les combats de la Capelle et de Vynckt — depuis, par les batailles de Russie.

Mais leçon bien terrible.

Il peut être indifférent d'anéantir une cité industrielle bâtie hier, parc de béton percé de fenêtres.

Mais en Occident, les villes sont des images d'âme: rêves ou souvenirs.

On voit mal le Louvre, la Grand-Place de Bruxelles, Westminster, transformés en forteresses, attaqués et défendus à la grenade.

En cas d'une conquête du terrain perdu, la considération des villes à détruire pèsera et doit peser dans la balance stratégique.

On préférera, sans doute, le détour qui n'expose que les villes ennemies, au chemin direct qui expose les villes propres...

* * *

Il ne peut s'agir d'évoquer, à propos d'une des phases de la guerre, les nombreux problèmes qui découleront de l'ensemble des opérations militaires — et dont certains se modifieront avant la conclusion de ces opérations.

Quelques questions, toutefois, se rattachent spécifiquement à la Bataille de Flandre.

Surtout: la réaction du soldat allié au contact de la guerre-éclair, et la sécurité de l'Occident, envisagée en tenant compte des enseignements de la bataille.

I — CAUSES DE LA VICTOIRE ALLEMANDE

Les commentateurs allemands résument en général les causes de la victoire en trois points, d'ailleurs intimement liés:

1) supériorité du commandement,
2) supériorité de l'armement,
3) supériorité du moral de l'armée.

Ils insistent sur la confiance que le soldat allemand puisait dans sa certitude d'être mieux armé que l'adversaire.

Ils aiment à montrer le commandement allemand adapté au rythme de la guerre.

"Alors que les chefs allemands, par la pensée, par les actes, se mouvaient au rythme des moteurs, les chefs français et britanniques, eux, persistaient à penser à pied" [2].

---

2) Colonel Chevalier von Xylander — *Importance et déroulement de la guerre actuelle — Signal* — Berlin — Premier numéro de Mars 1941, édition française — F. N.º 5.

Le compte-rendu de la *Bataille de Flandre*, par le commandement supérieur allemand, spécifie toutefois que la victoire est dûe au rôle prépondérant de l'aviation [3].

Des critiques ont-elles été émises sur cette vision purement technique du combat? Ou l'état-major a-t-il voulu obscurcir ses propres conclusions?

Toujours est-il que son compte-rendu du 2 Juillet 1940 déclare les raisons de la victoire plus profondes. Il passe sous silence toute question technique et attribue les succès de l'armée à "la dynamique révolutionnaire du Troisième Reich". Il loue donc l'esprit d'initiative et la vaillance des chefs et des troupiers.

L'État-major a cédé aux nécessités de la propagande — et de la continuation du conflit.

* * *

On a indiqué, dans l'exposé des *Conditions de la Bataille*, l'infériorité d'équipement des armées alliées. Le *Blitzkrieg*, la guerre-éclair, est la projection, dans le temps, de l'inégalité des forces en présence [4].

En France, où cette infériorité technique est la plus marquée, elle se conjugue aux faiblesses dues à des di-

---

3) D'après le compte-rendu, elle a:
1) "remporté la domination de l'air";
2) "anéanti l'aviation ennemie et son organisation terrestre";
3) "soutenu l'armée";
4) "contribué à détruire des rassemblements ennemis de troupes et de chars";
5) "procuré au commandement allemand... une image à jour de la situation";
6) "infligé des pertes très lourdes aux forces combattantes ennemies sur mer";
7) "détruit le moral de vol des détachements ennemis";
8) "paralysé l'appareil de commandement ennemi".

4) Seule cette inégalité fait que le 23 mai 1940 une division cuirassée allemande s'empare d'un coup "des hauteurs de Lorette, au nord d'Arras, pour lesquelles, dans la guerre mondiale, on s'était battu douze mois".

visions politiques qui minent l'autorité et la confiance.

Il faut y ajouter l'incompétence du commandement supérieur. En face de la crise, sa lenteur de réaction fut catastrophique...

La coordination entre les diverses armées s'avéra médiocre. Le commandement unique se révéla inopérant.

Mais la cause principale reste le manque de préparation dans la défense du pays.

Le 13 Mai 1940, jour de la prise de Sedan — clef de la défaite — restera une des grandes dates de l'histoire.

Pour la troisième fois en un siècle, la France aborde la guerre, avec un armement dont l'infériorité devient de plus en plus grave.

Malgré des avertissements de plus en plus précis [5].

(Major Borchart — *Panzer ebnen den Weg zum Sieg* — «Des tanks frayent la route vers la victoire) — (Jahrbuch des Deutschen Heeres — 1941 — éd. cit. p. 87).

5) Les avertissements n'avaient pas manqué avant 1870. Cela n'empêcha pas la "commission militaire" de repousser, et le Parlement de mutiler le projet de réorganisation de l'armée du maréchal Niel.

Quarante-quatre années plus tard, le même drame est dû aux mêmes causes.

Commentant l'imprévoyance de ceux qui avaient la garde du pays, avant 1914, Reynaud censure:

"Le résultat de cette conjonction de l'indifférence politique et de la routine, c'est que nous avions, le 5 Août 1914, 300 canons lourds de campagne, vieux canons tirés des forteresses, contre 1.100 canons lourds, tout neufs, de l'armée allemande, 2.000 mitrailleuses, contre 5.000 supérieures en qualité, et que la France, qui a été le berceau de l'aviation, a abordé la guerre avec 160 avions contre 230 avions allemands". P. Reynaud — Op. cit., p. 87.

En réalité l'abîme entre les deux armements était beaucoup plus considérable.

L'aviation allemande régnait dans le ciel de France.

Et quant aux munitions:

"Nous étions partis en campagne, écrit Chauvineau, avec 1.500 coups par canon de 75, pièce dont le tir est si rapide qu'elle pouvait brûler ces 1.500 cartouches en quelques heures. Après la ba-

En 1936, Hitler lance à la face de ses adversaires: "Depuis trois ans, de jour et de nuit, s'arme le peuple allemand".

Qui écoute ce bruit de forges et ce cliquetis d'épées?

La question se pose donc: si l'évolution de la civilisation ne prédestine pas certains peuples à s'écarter progressivement des impérieuses disciplines de la guerre, et par suite à s'effacer du mouvement qui régit le destin militaire du monde, dans la mesure même où ils sont appelés à prodiguer l'éclat de leur culture.

Angoissante question qui dépasse le cadre de cet essai.

II — SOLDATS DANS LA MÊLÉE

Comment le soldat allié s'est-il battu?

La question ne se pose pas pour les Belges ou les Anglais. Les premiers ont maintenu leur front avec une parfaite cohésion. Isolés dans des forts, dispersés à l'arrière des armées allemandes, ils ont continué la

---

taille de la Marne, il ne nous restait plus rien..." Chauvineau — Op. cit., p. 31.

Commentant les *Conditions de la Régénération de la France* en 1872, Edgard Quinet écrivait:

"On répond à tout en disant: ce qui a perdu l'armée française, c'est le manque d'organisation, l'infériorité de l'armement.

"Ces deux causes ont hâté nos désastres; cherchons pourtant dans une troisième cause, plus profonde, la raison de notre anéantissement militaire.

"Voici, je pense, le secret de cette énigme. Une armée, comme tout être vivant, doit être marquée d'un *esprit*. S'il lui manque, rien ne peut le remplacer; elle offre partout le défaut de la cuirasse.

"Ainsi s'explique, par l'extrême inégalité du *moral*, qu'une armée de 400.000 Français ait pu être enlevée, prisonnière, chose qui ne s'était pas vue, je pense, depuis la chute des empires d'Orient...

"Savez vous quel esprit a poussé de loin à la ruine de la France? C'est l'esprit de coterie."

Edgard Quinet — *La République — Conditions de la Régénération de la France* — pp. 43, 44, 48, 286 — éd. Dentu — Paris 1872.

lutte avec une ténacité peu commune. Plus d'un village a dû être réduit en miettes, maison par maison, avant que les Allemands aient eu raison de la résistance.

Les Anglais ont frappé tous les observateurs par une discipline magnifique et un calme courage.

Les commentateurs allemands relèvent l'amertume aux dents serrées des prisonniers, déçus d'être arrachés trop tôt au combat.

Mais le Français? Pourquoi son attitude au combat a-t-elle été blâmée par ses propres chefs: Corap, Gamelin, Weygand, Reynaud?

* * *

En 1914, la différence des armements avait accablé les troupes françaises.

Qu'on se rappelle le laconique télégramme de Joffre, du 24 Août 1914[6], signalant la défaite sur tout le front.

En 1940, le même drame se répète.

Mais ce qui était dangereux en 1914 devenait catastrophique en 1940. Une puissance de feu beaucoup plus meurtrière disposait d'une bien plus grande mobilité.

On élève des digues contre un torrent. Mais comment se protéger contre un raz-de-marée?

* * *

6) "Force est donc de se rendre à l'évidence. Nos corps d'armée, malgré la supériorité numérique qui leur avait été assurée, n'ont pas montré en rase campagne les qualités offensives que nous avaient fait espérer les succès partiels du début (succès obtenus surtout dans les opérations de montagne).

"Nous sommes condamnés à une défensive appuyée sur nos places fortes et sur les grands obstacles du terrain, en cédant le moins possible de territoire.

"Notre but doit être de durer le plus longtemps possible en nous efforçant d'user l'ennemi et de reprendre l'offensive le moment venu".

Télégramme N° 1890 — Cité par le *Général Messimy — Mes souvenirs.* — Éd. Plon — Paris, 1937, p. 211.

Quand il évoque les perspectives de l'avenir militaire français, Weygand ne cesse d'opposer des généraux d'élite à une armée irrésolue et minée par l'esprit de la IIIe République.

En 1932, il écrit: "Que pourraient faire les chefs, si bien trempés qu'on les imagine, avec des hommes amollis ou révoltés par des années d'éducation indifférente ou hostile à la patrie?" [7].

En 1936, il revient à la charge: "Elle (l'armée française) possède en particulier des chefs de corps et des généraux de haute valeur...

"Le culte de la patrie, le devoir militaire ont des adversaires acharnés dont la propagande pernicieuse pénètre partout et à laquelle il est grand temps de mettre un terme... Tous les efforts matériels accomplis pour la défense nationale risquent d'être frappés de stérilité, si dans une France d'un seul drapeau, l'éducation du jeune Français ne redevient nationale" [8].

Ce n'est pas ainsi que la question s'est posée.

En face de son destin, le peuple de France, composé en majorité de paysans pleins de foi dans leur terre, aurait révélé ses vertus traditionnelles, si les armes et le bouclier, forgés par ses chefs, lui en avaient laissé la possibilité.

Quand un homme, exposé par ordre, sur des rails, est brusquement tamponné par une locomotive, on ne peut l'accuser d'avoir manqué de courage.

Quand l'ouvrier qui construit un pont voit crouler les arches et meurt enseveli sous les décombres, l'ingénieur est mal venu de s'excuser en reprochant à la victime de ne pas avoir cru suffisamment à l'excellence de son projet.

Weygand déplace donc simplement la question des responsabilités.

---

7) Général Weygand — *Le 11 Novembre* — Éd. cit., p. 171.

8) Général Weygand — *L'État militaire de la France* — loc. cit.

Le manque de confiance des chefs militaires dans le patriotisme du peuple prouve, d'ailleurs, une vue assez étroite de la civilisation.

L'horizon de la civilisation n'est pas un grillage de baïonnettes ou d'affûts de canon. La foi dans l'avenir implique une certaine imprévoyance des masses.

Raison supplémentaire pour que les chefs déploient une vigilance plus avertie.

* * *

Que la dislocation du front français ait eu pour conséquence des scènes locales de désarroi, quelle armée peut échapper à ces manifestations de la chair en détresse?

"Tu trembles, carcasse, mais tu tremblerais bien plus si tu savais où je vais te mener..."

Que le désespoir ait parfois donné lieu à des défaillances, voire à des cris de révolte? [9]. Il en est ainsi, à Paris, en 1870, lors de la Commune. Il en est ainsi entre 1914 et 1918. Les mêmes soldats, regroupés par des chefs en qui ils ont confiance, sont repartis.

* * *

Nous vivons à une époque de superstition scientifique. La guerre met en jeu la découverte non pas

9) Quand la 22e Division, surprise par l'ennemi qui a traversé la Meuse, ne réagit pas, Corap lance, le 14 Mai, l'ordre du jour suivant:

"Des défaillances se sont produites sur certains points. La responsabilité en incombe aux cadres. Au moment où se jouent les destins de la France, aucune faiblesse ne saurait être tolérée. A tous les échelons, les cadres ont le devoir de payer d'exemple, et, au besoin, de forcer l'obéissance".

Cet ordre du jour en dit long. Et sans doute, Huntziger, dont les soldats malmenèrent les gendarmes qui voulaient arrêter leur retraite, eût-il pu le signer aussi.

Mais les cadres eussent-ils été composés de Murat ou de Princes Eugène, qu'ils n'eussent pu transformer un fusil Gras de 1876 en une arme pouvant s'opposer aux tanks, ni appeler, par miracle, des escadrilles d'avions alliés dans un ciel où régnaient les Stukas.

d'avant-hier, mais d'aujourd'hui. L'armée qui n'a pas confiance dans son armement est envahie par un sentiment grandissant de la débâcle.

Ceux qui ont rapporté des impressions vécues de la guerre soulignent cette progression de la lassitude et du découragement, au fur et à mesure que les troupes, exercées surtout à se coucher à plat ventre en cas d'alerte aérienne, se rendaient compte de l'abîme existant entre l'équipement allemand et l'équipement français [10].

On ne peut demander à des armées de se suicider avec enthousiasme, quand elles savent que ce geste ne peut avoir aucune portée sur l'issue des événements.

Il y a une limite à l'héroïsme — c'est la foi.

Et pourtant, dans ces effroyables conditions d'infériorité technique, les plus sceptiques, les plus ébranlés, se sont battus, regroupés, sacrifiés. Ils sont retournés au combat sans trêve ni repos [11].

Mais ils n'ont pas eu les armes nécessaires.

Toute la tragédie est là.

---

10) "Vous ne pouvez pas attendre de soldats, dit un volontaire tchèque, qu'ils se défendent contre des avions et des machines modernes avec des fusils datant de 1915. Il n'est pas question de leurs performances — mais on ne peut tout simplement pas avoir confiance dans un fusil qui date d'il y a vingt-cinq ans" — C. Denis Freeman et Douglas Cooper — Op. cit. — p. 294.

Tel autre refuse de ramasser son fusil qu'il a jeté dans le fossé pendant une halte.

"Beaucoup trop lourd, dit-il. Et rouillé. Je ne peux l'ouvrir..." Hans Habe — Op. cit., p 46.

Les chefs se sont rapidement rendus compte de cette gangrène morale.

Pendant qu'il résiste vaillamment sur l'Aisne — après avoir opposé une division d'infanterie à une division cuirassée allemande, au sud de Sedan, le général Buisson remarque:

"Ceci est une guerre mécanique. Ce n'est qu'avec des machines que nous pouvons battre l'ennemi. Nos soldats sont aussi braves que les Allemands, même plus braves, mais ce sont les machines qui l'emportent". Gordon Waterfield — Op. cit. — p. 62.

Il est regrettable que la pénurie d'intelligence au sommet doive être payée par une prodigalité de sacrifices à la base, sans pouvoir en être compensée.

* * *

Il y a d'ailleurs un témoignage irrécusable — c'est celui de l'adversaire.

Que la relation officielle du commandement supérieur allemand, sur la Bataille de Flandre, ne rende hommage qu'à "l'énergique résistance du soldat belge", il faut n'y voir qu'une élégance traditionnelle du vainqueur au vaincu. [12].

Mais des centaines de récits individuels, de commentaires partiels, se dégage une impression d'ensemble qui est celle du combat même [13].

---

11) Des défaillances individuelles, fatales dans des masses d'hommes, existaient aussi dans l'armée allemande en 1914 et en 1940.

12) Un hommage semblable est exprimé à l'égard du soldat français dans la relation officielle allemande de la *Bataille de France.*

13) Dans cette énorme littérature de guerre allemande, on trouve, sans doute, certains cris d'exaltation de commande, parfois même un esprit de propagande.

Celui-ci montre le général Gamelin saisi d'inquiétude "à voir ces soldats loqueteux, accablés de fatigue et affaissés sur eux-mêmes, qui défilent sur des camions". (*Alfred Gerigk — La nuit avant la fuite — Signal.* Berlin, 25 Août 1940).

Celui-là, lors de la reddition de Paris, signale le grand nombre de prisonniers qui sortent de leurs cachettes dans les forêts de l'Ile-de-France et se rendent sans combat. "Sans doute, elles (les forêts) recèlent encore des milliers de Français en déroute, mais ces hommes ne se défendent plus, ils portent la main au casque dès qu'ils rencontrent un soldat allemand, demandant poliment qu'on les fasse prisonniers. Il s'agit parfois d'une centaine d'hommes, parfois même d'un millier, avec tout leur train et d'innombrables canons. Ils ont déposé leurs armes qu'ils ont soigneusement entassées...

"Oui, vraiment, la campagne se déroule tout autrement qu'en 1914. Le miracle est maintenant de notre côté".

Cette impression est que l'armée française fut partout *surprise* — tant par la mobilité de l'armée allemande que par la violence de ses moyens d'action.

A la fin de la bataille d'Occident, en 1940, un Allemand, en France, représente toute l'Allemagne, exactement comme au cours des guerres napoléoniennes, un hussard français, en Prusse, représentait toute la France.

Que, en Mai-Juin 1940, des villes se soient rendues à dix motocyclistes, que plus de cent mille prisonniers aient pu être faits en un seul jour, ce sont des phénomènes que l'histoire connaît quand l'assaillant dispose d'une réelle supériorité technique et jouit d'une légende d'invincibilité.

Les 500 hussards du général Lassalle n'ont qu'un camion à munitions. Mais ils le promènent toute la nuit autour de la ville de Stettin, si bien que sur l'ordre de se rendre, la garnison de dix mille hommes dépose les armes à l'aurore du 31 Octobre 1806.

Les effets de la surprise combinée avec une supériorité avérée sont les mêmes, toujours. Pourtant, malgré cette paralysie de moyens et cette démoralisa-

---

Dr. Wilhelm Ritter von Schramm — Paris se rend — Signal. Berlin, 25 Juillet 1940 — Édition française.

Mais les commentateurs s'attardent surtout avec complaisance aux effets de la surprise.

Qu'à la fin de la guerre, des troupes françaises dans les rues de Nevers soient tellement paralysées de voir des Allemands qu'elles se laissent "désarmer sans plus", quoi d'étonnant?

(*Comandant de troupes de reconnaissance Busch — Réminiscences d'un commandant de troupes cuirassées — Die Panzertruppe* — Berlin — Octobre 1940).

Que, même au début des combats, l'effet de la surprise ait été réel, les Allemands le soulignent. Lors de la bataille de Sedan, le 14 Mai, des tanks allemands se dirigent vers le château Rocan. "A la brusque apparition de nos tanks, dans la vallée qui est sous nos yeux, les Français ont éprouvé un tel saisissement que la défense s'est avérée des plus faibles". *An — Le Chef de Corps* — Loc. cit.

De telles surprises étaient fatales.

tion due à une longue série de revers [14], le courage des défenseurs inspire maint hommage aux commentateurs allemands. Les nombreuses descriptions d'attaques partielles révèlent la vigueur d'une résistance qui ne fut abattue que parce qu'elle ne disposait pas de moyens d'action.

III — CAPITAINES A L'ÉPREUVE

Une appréciation des chefs semble déjà possible. Le Roi Léopold s'est montré, en 1936, excellent prophète [15]. En 1940, chef lucide et courageux. Sans illusion sur les conditions de la bataille, il s'est sacrifié et a jeté l'armée belge dans une trop large brèche, aux fins de permettre une contre-attaque qui n'est pas venue, et de couvrir la retraite anglaise. Sa reddition fatale le fait entrer droit dans le coeur de son peuple, comme un héros de légende.

Gamelin a été paralysé par l'ampleur des événements. Indécis, sans autorité, il a laissé passer des jours sans réagir et ne semble jamais s'être rendu compte de la nature réelle du combat. Par sa propre

---

14) Antoine de Saint-Exupéry dans ce *Pilote de Guerre*, si sincère, et si plein de notations subtiles, traduit, comme on ne l'avait pas encore fait, la sensation de détresse grandissante des troupes, dont l'héroïsme offre de moins en moins de sens en face d'un armement qui les écrase, sans laisser la moindre possibilité de se cramponner au sol.

"Pour le moment, je suis tout semblable au chrétien que la grâce a abandonné...

"Je ne vois plus la cathédrale que j'habite.

"Je m'habille pour le service d'un dieu mort.

"Les hommes se battent-ils bien ou mal? C'est la question même qui n'a point de sens! La défense théorique d'un bourg, on sait qu'elle tiendra trois heures! Les hommes cependant ont ordre de s'y maintenir; sans moyens pour combattre...

"Le coureur va courir la course de sa vie contre des coureurs de sa classe. Mais ils s'aperçoit, dès le départ, qu'il traîne au pied un boulet de forçat. Les concurrents sont légers comme des ailes; la lutte ne signifie plus rien. L'homme abandonne..."

15) Voir F. Polderman — Léopold III — à paraître.

carence, il a obligé ses subordonnés à prendre des décisions fragmentaires que les événements dépassaient aussitôt. Au moment critique, son attitude d'attente a immobilisé les armées. Il n'a jamais mis en branle les forces auxquelles il commandait. Son excuse partielle est que le gouvernement avait miné son autorité, à la suite de l'échec norvégien, et qu'il reprenait un héritage de déficiences.

Weygand a été appelé au chevet d'une agonie.

Pourtant, il n'a pas su réaliser la coordination des armées. Il a immédiatement jeté le manche après la cognée. Tout en ordonnant, mal à propos, des offensives, il a préconisé, presque aussitôt, l'armistice.

Généralissime le 19, déjà, le 24, il est résigné à la défaite.

Ce n'est pas la marque d'un chef.

Ayant passé sa dernière année d'activité à organiser l'armée d'Orient, en vue d'un front balkanique, il a jugé lui-même que cette armée n'était d'aucun poids dans la guerre.

On ne se condamne pas plus nettement.

Le rôle de Pétain est plus politique que militaire.

Il n'a jamais vu le front.

C'est le front qui le rattrape.

Sa grande préoccupation semble avoir été d'arrêter la lutte le plus tôt possible.

La responsabilité de Pétain, Weygand, Gamelin qui dirigent successivement l'effort militaire français est d'ailleurs infiniment plus grande dans la préparation de la guerre que dans la guerre même [16].

* * *

16) Clemenceau avait déjà parfaitement situé ce problème des responsabilités:

"Je n'ai pas à chercher ici qui est responsable de l'état lamentable où se trouve aujourd'hui la Défense nationale. Il y a les ministres qui se sont succédé rue Saint-Dominique depuis 1920. Mais il y a surtout les chefs militaires qui ont été les conseillers techniques et les guides de tous les instants de ces ministres et de leurs gouvernements: le maréchal Foch en prenière ligne.

Plusieurs généraux français se sont signalés par leur courage.

Prioux et La Laurencie méritaient un meilleur sort. Surtout le premier affronta vingt fois l'assaut avec des forces de plus en plus épuisées.

La hardiesse de la manoeuvre de De Gaulle ébauche l'effort qui eût pu être tenté avec succès, dans des conditions matérielles plus adéquates.

On ne peut s'empêcher de croire que si des généraux plus jeunes, doués d'une imagination plus créatrice, avaient eu la responsabilité de la préparation militaire de la France, au lieu du triumvirat Pétain-Weygand-Gamelin, le destin de la guerre eût été autre.

* * *

Weygand s'est efforcé de rejeter sur le commandement anglais la faillite de sa manoeuvre de jonction et, par suite, la défaite.

Il adopte cette attitude dès le 24 Mai.

Le 11 Juin, lors de la réunion du gouvernement français au château de Cangey, près de Tours, il précise:

"Quand j'ai pris le commandement en chef, j'ai trouvé le front de la Meuse percé et nos armées refluant en désordre.

"Tous les efforts ont tendu vers un seul but: ressouder le centre et l'aile gauche de l'armée française. J'ai essayé d'obtenir que, d'Arras à Amiens par Bapaume, les deux fractions puissent opérer leur jonction.

"Qu'ont-ils fait, ces chefs militaires, pour nous donner une frontière puissamment résistante? Rien.

"Quand ont-ils protesté contre cette absence d'organisation? Jamais."

G. Clemenceau — *Grandeurs et misères d'une victoire* — éd. Plon — Paris, 1930, p. 310.

"J'ai le regret de vous faire savoir que je n'ai pas réussi. Le général Gort n'a pas exécuté mes ordres" [17].

Peu de semaines après la bataille, Weygand réitère ses plaintes [18].

En somme, le général Weygand veut faire endosser à Lord Gort le rôle que Reynaud essaya d'attribuier à Léopold III.

Rien n'est plus injuste que son accusation.

Weygand oublie que la retraite anglaise sur la Lys avait été décidée le 21, à Ypres; que l'attaque préconisée par Gamelin le 19 ne fut pas exécutée; que la contre-offensive annoncée pour le 23, puis pour le 24, enfin pour le 26, s'évapore dans les conférences entre les commandements anglais et français, parce que les

---

17) *Comment fut décidé, entre le 9 et le 24 Juin, l'armistice* — *7 Jours* — Vichy — 10 Novembre 1940.
Ces articles parurent sans signature.

18) Dans le récit des événements que Weygand fait à Charles Reibel (*Pourquoi et comment fut décidée la demande d'armistice*), le généralissime adresse au commandement anglais les reproches suivants:

"La manoeuvre était double puisqu'il s'agissait de rapprocher l'une de l'autre les deux lèvres de la plaie, distantes d'une soixantaine de Km., avant que le gros des troupes allemandes ne fût arrivé. L'opération sud-nord avait été difficile tant à cause de la faiblesse de nos effectifs au-dessous de la Somme qu'en raison de ce que les Allemands avaient truffé de mines toute cette région. Nos troupes avaient pu cependant, au prix de lourdes pertes, dégager presque complètement la rive gauche de la Somme et s'y tenir. Le mouvement nord-sud s'était développé plus aisément: la progression de nos armées du Nord, dont les effectifs étaient autrement importants, avait été rapide et il ne restait plus qu'une trentaine de Km. à parcourir pour opérer la liaison, lorsque brusquement, le 24 Mai au matin, les cinq divisions britanniques qui formaient l'aile droite changèrent leur direction sur l'ordre de leur chef et se déportèrent vers le Nord-Ouest. Le retard qui en résulta fut fatal: il permit aux divisions d'infanterie allemande, que des camions amenaient hâtivement,d'arriver et de s'installer. Tout était perdu".

Signalons que Baudoin, Ministre des Affaires Étrangères dans le gouvernement Pétain, s'est fait l'écho, le 5 Juillet, dans une interview, des plaintes de Weygand.

Une note officielle britannique y répond le 7 Juillet.

péripéties de la bataille bloquent tantôt l'un, tantôt l'autre.

Au moment où Weygand ordonne, à Arras-Amiens, le 24 Mai, une répétition de la manoeuvre que Huntziger, dans de bien meilleures conditions, n'avait pas réussie, devant Sedan, le 14 Mai, et que Lord Gort avait vainement tentée le 21 Mai, il ne semble avoir tenu aucun compte des forces dont il dispose ni de celles qui s'y opposent. Il n'a surtout pas compris le caractère de la guerre.

Sans avions, sans tanks, presque sans artillerie et sans munitions, sans aucun appui des armées fraîches immobilisées derrière la ligne Maginot, les troupes alliées du Nord, éprouvées par quatorze jours de combat et de retraite, doivent constituer un barrage de poitrines contre quatre mille tanks allemands, douze mille avions et une artillerie nombreuse, abondamment approvisionnée.

Weygand calcule en termes de 1914. Mais il manque de l'esprit de décision et d'organisation de Joffre.

L'homme qui jugea avec une telle légèreté la situation, le 21 Mai, n'apportait à la manoeuvre du 24, aucun plan minutieusement étudié offrant la moindre perspective de réussite, aucune concentration de ressources pouvant opposer une résistance efficace aux moyens de feu allemands.

On peut d'ailleurs se demander *quelle place la contre-offensive de Flandre occupait dans les plans du généralissime.*

Entre le 21 et le 25, les Anglais n'espèrent évacuer qu'une faible partie de leurs forces. Les Belges sont décidés à se battre jusqu'au bout. Belges et Anglais ne voient donc le salut que dans la jonction du front.

Mais Weygand a d'autres perspectives.

Pour lui, l'épisode du Nord tend, avant tout, à fixer les armées allemandes, le plus longtemps possible, loin du front de la Somme. C'est pourquoi il ordonne aux commandants du Nord de retarder l'ennemi

par des offensives successives. Il entend profiter du répit que le front de Flandre lui laisse pour organiser le système défensif du front de France. Il ne déplace vers le Nord ni une armée ni un canon. Il n'entend pas débloquer les armées du Nord en risquant les troupes dont il dispose encore.

Weygand, en Mai 1940, raisonne et agit exactement comme avait raisonné et agi le commandement français en Août-Octobre 1914, abandonnant le front d'Anvers, et comme Pétain avait raisonné et agi en Mars 1918, prêt à abandonner les ports de la Manche et refusant d'envoyer du secours à l'armée anglaise menacée.

Il est étrange qu'après avoir assisté à la réaction de Foch contre Pétain et vu le succès de Foch, Weygand ait préféré repéter l'erreur de Pétain qui eût mené les Alliés, em 1918, à la catastrophe, sans le courage de Foch.

A partir du 24 Mai, Weygand se préoccupe surtout de protéger Paris. Le gouvernement anglais est forcé de penser à l'invasion de l'Angleterre.

Le commandement unique a vécu.

A l'épreuve des oscillations du champ de bataille, les intérêts nationaux s'opposent, ou du moins éparpillent l'effort...

Un autre projet eût-il eu plus de chances?

Diverses hypothèses pouvaient être envisagées du 13 au 19.

Le 24, la partie était définitivement perdue.

Mais l'histoire ne se corrige pas.

Quel qu'eût été le projet de Weygand, il n'eût d'ailleurs pu que retarder la défaite. La condition que le gouvernement anglais exige, le 9 Juin, à l'envoi de nouvelles troupes en France, met le doigt sur la plaie principale.

"Nos alliés, rapporte le général de Gaulle, au Conseil des Ministres français... m'assurent qu'ils sont dis-

posés à envoyer des troupes le *jour où elles pourront être appuyées par de l'artillerie française*" [19].

* * *

On ne pourrait assez louer la sage prévoyance de Lord Gort. Il a compris la valeur de l'élément *Temps*. Sa vigilance interprète aussitôt les signes de la bataille et les traduit dans des dispositifs immédiats.

Il maintient un front de plus en plus vaste, avec des moyens de plus en plus précaires; pas un instant, il ne perd de vue le salut de la B. E. F. Tout en faisant face à l'ennemi, et en prenant même l'initiative de la contre-offensive, il veille, d'heure en heure, à garder ouvert le corridor de la retraite.

Malgré des ordres parfois incohérents, parce qu'ils sont déjà dépassés par les événements au moment où ils lui parviennent, ordres qu'il rectifie patiemment, malgré une attaque de plus en plus pressante, il réussit à dégager son armée et à en permettre le réembarquement.

Haut fait d'armes qui le rangera un jour parmi les grands capitaines de l'Angleterre.

* * *

Il est plus difficile d'apprécier le rôle des chefs allemands.

La propagande attribue au Führer le mérite des opérations qui réussissent [20]. Elle rejette sur ses gé-

---

19) *An. — Comment fut décidé entre le 9 et le 24 Juin, l'armistice* — Loc. cit.

20) Dans une interview donnée à la presse allemande le 20 Mai 1940, Goering attribue au Führer la paternité du plan de campagne, même dans l'élaboration des "actions mineures".

Le chef de la presse du Reich, Dr. Dietrich, dans un dithyrambe intitulé *Le Général* (Der Feldherr) loue également le Führer comme un chef omniscient, omniprésent, prévoyant, organisant tout. "La guerre totale exige la direction totale. Dans la personne du

néraux la responsabilité des défaites. Elle interdit la publication des plaidoiries et des réquisitoires. Il faudra donc attendre les mémoires d'après-guerre pour dissiper ces confusions.

La paternité du plan de campagne est indécise. Si Keitel fut à cette époque le conseiller du Führer et chargé pendant les années d'avant-guerre des problèmes d'organisation, il semble avoir été surtout un exécutant consciencieux. Les conceptions stratégiques sont-elles dues à von Brauchitsch, aidé par Jodl et Warlimont? Surtout Halder était considéré comme le plus génial des généraux allemands. Mais son scepticisme ironique à l'égard de la compétence stratégique du Führer lui valut d'être tenu à l'écart.

La préparation de la Luftwaffe est due au général Milch, secondé par Udet. Celle des tanks à Gudérian. Les opérations de détail furent confiées à l'ingénieur Todt.

Au cours de la campagne même, l'action de Rommel fut pleine d'invention. Celle de Gudérian a été décisive.

Tous deux ont d'ailleurs réussi à se maintenir dans ce constant remue-ménage de l'entourage militaire du Führer.

La suite des opérations — invasion projetée d'Angleterre, invasion de Russie — allait révéler, plus que les limites de la puissance d'écrasement de l'armée allemande, les frontières de l'esprit des chefs. Ces frontières seraient surtout fixées par le tempérament.

Pour les peuples comme pour les individus, les défauts de caractère ruinent parfois les dons de l'intelligence. (Équilibre...)

Stalingrad répète Verdun — comme la marche à la Volga des troupes de Hitler répète la marche à la Volga des Skires en l'an 200 avant J. C.

Führer se réunissent tous ces élements comme chef, homme d'État, général, unis dans une unité intérieure, et pétris du même génie". — *Die Wehrmacht — Der Freiheitskrieg* — Éd. cit., p. 209.

Ce Blitzkrieg germanique d'il y a plus de vingt siècles expira au siège infructueux d'Olbia, sur la Mer Noire...

Présage?

De cette première conquête de l'Ukraine par les Germains, il ne reste qu'une pierre avec une inscription grecque...

IV — HUMILIATION DE L'OCCIDENT

La conséquence la plus douloureuse de la défaite est la terrible humiliation de l'Occident et surtout de la France.

* * *

Supérieur à son vainqueur, ayant créé des formes de vie sociale plus libres et plus belles, blessé dans sa vie de l'esprit, conscient de la perte de prestige que la débâcle entraîne, plus encore à l'intérieur qu'à l'extérieur, l'Occident médite sur le sens de la civilisation et révise les lois, sinon de la grandeur des peuples, du moins de leur destin.

Surtout il se rend compte qu'il souffre de ses vertus plus que de ses fautes.

Rien ne lui eût été plus facile que de se barder de fer, d'imprégner sa vie d'une discipline de force, de frapper dur. Rien ne pouvait l'empêcher d'écraser l'Allemagne avant qu'elle n'eût relevé la tête — rien, si ce n'est sa confiance dans l'idéal humain.

Cet idéal semble trahi.

S'il doit survivre, il faut que la victoire lui assure la puissance sans laquelle son agonie ne serait que retardée, et sans laquelle il ne pourrait garder la foi des peuples.

SÉCURITÉ DE L'OCCIDENT

En vérité, la *Bataille de Flandre* dure depuis des siècles. Cent invasions, deux cents combats... A tous les coins de l'histoire, ses tours qui croulent, ses villes qui flambent, ses champs couverts de morts, et ses cloches qui chaque fois annoncent au monde la liberté reconquise.

Ce pays de labeur et de rêve, qui hait la violence, et qui, à travers tous ses désastres, a gardé en son coeur l'amour des hommes, ne sera-t-il jamais à l'abri de ce séculaire cauchemar de feu, de sang et de torture?

* * *

Toute discussion sur la sécurité de l'Occident suppose une connaissance des guerres du passé et une étude préalable des conditions de temps et d'espace dans lesquelles se dérouleront les guerres de l'avenir — en partant des résultats techniques de la dernière *Bataille de Flandre*.

Comparée à la guerre de 1914-18, cette bataille offre un prodigieux changement de décor.

En 1914, du moins après la Marne, le généralissime, installé dans un château, le téléphone sur la table, la carte au mur, suivait de loin, et à l'aise, les lentes péripéties de la mêlée. Les armées se battaient des semaines, des mois, pour une rivière, un versant de colline, une ferme. Les chefs pouvaient réfléchir à la riposte, manoeuvrer à l'aise des réserves, corriger en quelque sorte l'épreuve de la bataille, au jour le jour.

En 1940, les divisions cuirassées et les escadrilles d'avions imposent aux fluctuations du front un rythme

dont les bonds atteignent jusqu'à 140 kilomètres en un seul jour.

Ces sursauts de la mêlée lacèrent les lignes, tordent les armées, bloquent les communications, détraquent l'approvisionnement, bouleversent les prévisions.

Les informations ne valent plus que pour une heure. L'hésitation devient fatale. Le retard dégénère en catastrophe. Le front se fissure. Le combat pourrit en un chaos où les troupes tourbillonnent, emportées par les remous.

Le premier choc devient décisif. Il se répercute à de grandes distances, entraîne un front de deux cents kilomètres. Sous la pression formidable d'un armement supérieur, la défaite s'englue au sol, d'un poids qu'aucun redressement ne peut plus soulever pendant des mois, voire des années.

D'autant plus que l'Occident n'offre pas, comme l'Orient, de vastes espaces où les armées peuvent se regrouper mille kilomètres plus loin et où des peuples, partiellement affectés par l'invasion, peuvent attendre l'aide industrielle étrangère pendant des années...

L'Occident, confiné à une lagune de terre, morcelé, surpeuplé, qui a cultivé ses ressources en profondeur, entassé les siècles, recherché le vertige d'infini dans la beauté plutôt que dans la puissance, paie aujourd'hui sa mission civilisatrice par une faiblesse de plus en plus exposée aux assauts de la violence.

Car la différence d'armement, multipliée par une industrie plus vaste, en une progression géométrique, ne permet plus d'opposer David à Goliath.

Le Temps est l'ennemi du faible. La vitesse du fort écrase, irrémédiablement.

Si l'Allemagne avait attaqué la France immédiatement après la campagne de Pologne, *une seule division* anglaise eut pu prendre part au combat — la première, qui rejoint le front le 5 Octobre.

Si l'Allemagne avait attaqué la France le 3 *Sep-*

tembre, pas un seul soldat anglais n'eût pu débarquer en temps utile pour prendre sa place au front.

Considération à méditer, à la table de la paix.

* * *

En 1940, l'Occident se trouve acculé, mais d'une façon bien plus grave qu'en 1914, à cette situation que dénonçait Reynaud en 1937:

"Il aurait mieux valu ne pas nous mettre dans le cas d'employer quatre années à arracher à l'ennemi ce qu'en quatre semaines nous lui avions d'abord laissé prendre. A aucun prix, la défaite française, dans la première bataille, ne doit devenir la règle du jeu. A aucun prix, nous ne devons nous résigner à voir l'ennemi s'emparer de nos plus riches provinces, y faire travailler nos usines contre nous, brutaliser ou déporter une partie de notre population" [21].

* * *

C'est que la possibilité de secours devient de plus en plus précaire, de plus en plus lente — et de plus en plus ardue.

En 1917-18 déjà, le transport du matériel de guerre était une question épineuse.

"On ne sait pas assez... que pendant la dernière guerre, il n'y a pas eu, dans l'armée américaine, un avion ou un canon qui ne fût français" [22].

L'avenir suggère les transports par la voie des airs.

Mais combien de temps la route aérienne sera-t-elle moins vulnérable?

Chaîne de camions, chaîne de bateaux, chaîne d'avions ne sont d'ailleurs utiles que s'il y a un terrain d'atterrissage voisin de l'ennemi.

Le jour où la bande de terre entre le front d'agression et la mer devient trop étroite, aucun champ d'atterrissage ne pourra y être maintenu.

---

(21) P. Reynaud — Op. cit., p. 74.
22) P. Reynaud — Op. cit., p. 45.

Or, *la vitesse l'amenuise sans cesse.*

Les armées qui devront être amenées de l'autre côté de l'océan auront de moins en moins l'occasion d'intervenir au début d'une guerre européenne et peut-être même dans la guerre tout court.

"L'association de l'aviation d'assaut et des forces mécanisées modernes, écrit Lord Gort, a accéléré le rythme des opérations au point de rendre presque inutiles les réserves à la disposition de la défense à moins qu'elles ne soient tout à fait mobiles ou qu'elles n'occupent déjà une position de repli" [23].

Timoschenko reprend la même constatation et la vérifie.

Tout le secret de sa résistance consiste dans le fait non pas que la Russie entend se battre jusqu'au dernier Russe, mais qu'on n'a jamais vu le dernier Russe.

L'Occident ne dispose pas de ces inépuisables réserves, sur place.

Le jour où le front ennemi pourra s'établir aussitôt le long des rivages de l'Atlantique et de la mer du Nord, aucun secours ne pourra être porté à l'Occident, si ce n'est au prix de sacrifices démesurés.

Tout salut devra donc être avant tout l'oeuvre de l'Occident lui-même.

* * *

De plus en plus, la barrière qui s'étend entre l'Europe Centrale et la mer du Nord devient la zone dont la tranquillité assure la tranquillité du reste du monde.

Qu'elle le veuille ou non, qu'elle offre des garanties ou non, qu'elle accepte ou refuse de participer au maintien de la paix en Europe, désormais la paix de l'Amérique est liée, indissolublement, à la paix de cette bande de terre.

---

23) Lord Gort — 61.

L'Atlantique, océan hier, mer aujourd'hui, demain n'est plus qu'un détroit.

L'étendue, la puissance industrielle de cette zone qui fait obstacle à l'expansion mondiale de l'Europe d'Outre-Rhin, sa richesse *propre* et *immédiate*, conditionneront à l'avenir le sort de pays lointains.

De moins en moins, la stratégie pourra, surtout au début d'une guerre, faire jouer des alliances, des garanties et des secours.

L'avantage de l'agression sur la défense, et surtout de l'agression brusquée, devient de plus en plus marqué — parce que la progression de l'écart entre deux armements s'affirme de plus en plus irrémédiable, à mesure qu'augmentent le poids et la vitesse initiale d'un de ces armements.

Une surprise, en l'an 1900 encore, se limite à des coups de main de frontière, à une incursion qui peut être rapidement enrayée, et dont les effets ne sont en aucun cas décisifs.

La "surprise", à la fin du XX^{e} siècle, permettra d'craser tout un pays, plusieurs pays, d'élever entre eux des murailles de fer et de feu, de ruiner leurs industries, d'empêcher même tout accès à leur territoire — si ce n'est au prix d'efforts de plus en plus coûteux.

A Napoléon, il faut des mois pour aller de Paris à Moscou.

Au Napoléon de l'avenir, il ne faudra pas un jour pour raser New-York et occuper Washington en partant du centre de l'Europe — s'il est le maître du seul et unique obstacle à cette agression: le glacis — qui défend l'Amérique et l'Angleterre — entre la mer du Nord et le Quatrième Reich.

La sécurité de l'Occident, et par suite la paix de nombreux pays lointains dépendent en premier lieu de la puissance de ce territoire.

FIN

2662

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement 7

I — CONDITIONS DE LA BATAILLE.

Horizons et doctrines — Division de l'Occident — Remparts — Mobilisation industrielle — Armées en présence — Illusion des nombres — Armements qui s'opposent — Avions — Tanks — Artillerie — Mobilité de l'artillerie — Munitions — Déficits de la B.E.F. — Affaiblissement progressif d'une armée en retraite — Service des Transports — Équipement du fantassin — Puissance de feu — Questions subsidiaires — Coût des armements — Péril de l'accoutumance — Chimères de généralissime 11

Dispositif des Armées.

a) Armées anglo-françaises 104
b) Armée allemande 107

Plans de Campagne.

Le plan allemand — Le plan allié — Passage de la Meuse — Guerre-éclair 111

II — LA BATAILLE.

L'alerte — Crise de cabinet en France — Crise du gouvernement anglais — La guerre en marche — Les brigades de fer — La garde de la frontière belgo-allemande — La cinquième colonne s'empare du Luxembourg 133

10 Mai

Engagements de frontières — La guerre totale en Hollande — Bombardement aérien des villes belges — Au canal Albert — La Belgique appelle ses Garants à l'aide — Les secours alliés — Réactions à Paris et à Londres 141

11 Mai

Défense de la Première Ligne belge — Prise d'Eben-Emael — Dans les Ardennes — Aspects du combat — La Belgique demande en vain des avions — Avance allemande en Hollande — Revers de la VII[e] Armée en Hollande — Défense du Canal Albert — Avance allemande dans les Ardennes 151

12 Mai

Progression de l'invasion en Hollande — Repli belge sur la ligne de la Dyle — Première bataille de tanks — La marche vers la Meuse — Le Commandement unique — Défense de la Deuxième Ligne belge — Premier passage de la Meuse — Départ du gouvernement hollandais — Défense du Front belge — Déroulement de la première bataille de tanks 164

13 Mai

Combats sur la Meuse — La brèche de Sedan .. 175

14 Mai

Fin de la résistance en Hollande — Précaution anglaise — La ligne belge résiste — Assauts de tanks Dislocation de l'Armée de Corap — Élargissement de la brèche de Sedan — Attaque alliée des ponts de Sedan — Combats en Argonne — Paris ou Calais? — Impuissance des armées alliées — Efforts français pour rétablir le front — Bilan de défaite — Répercussion de la débâcle de Sedan 182

15 Mai

Suite de la mêlée des tanks — Retraite de la I[e] Armée française — Péril de l'Armée anglo-belge — Stratégie sans moyens 197

16 Mai

Le désastre de Sedan accule les armées anglo-belges à la retraite — Nouvelle crise du Gouvernement français — Le grand exode — Reddition de la Hollande 200

17 Mai

Défense de la Troisième Ligne belge — Entrée des Allemands à Bruxelles 210

18 Mai

Évacuation d'Anvers — Bataille de l'Oise — Les routes de Flandre interdites à toute circulation civile — Fin de la Résistance en Zélande — Départ du gouvernement belge — Changements dans le Gouvernement et le Commandement français — Weygand Pétain 213

19 Mai

Le rembarquement de la B.E.F. se précise — Passage de l'Escaut à Anvers — Indécision du commandement français — Arrivée de Weygand 220

20 Mai

Mesures belges pour la continuation de la guerre — Avance allemande vers la Manche — Projet d'abandon du territoire belge 224

21 Mai

Scission du front et projets de soudure — Contre-offensive de Weygand — Retraite de la B.E.F. — Réunion des Chefs alliés — Opinion du Roi Léopold III et de Lord Gort sur la contre-offensive 227

22 Mai

Préparatifs de contre-offensive 235

23 Mai

Vaines tentatives de soudure — Sacrifice de l'Armée belge 237

24 Mai

Flandre, champ de bataille de la liberté — L'assaut allemand contre le front belge — Première proposition d'armtistice de Weygand — La contre-offensive s'évanouit 243

25 Mai

Le Roi Léopold III décide de partager le sort de son Armée — Ténacité de la résistance belge — Organisation du front Est anglais — Insistance de Léopold III en faveur d'un effort de soudure — La Famine en Flandre — Danger d'une brèche entre l'Armée angla[illegible] belge 249

26 Mai

L'Armée belge couvre la retraite anglaise — Le salut de la B.E.F. — Proposition belge de contre-offensive — La tragédie de Vynckt — Vains appels de l'Armée belge — Fin de Calais — Conférence entre Reynaud et Churchill 256

27 Mai

La retraite anglaise se précipite — Situation désespérée de l'Armée belge — Derniers appels de Léopold III aux Alliés — Conciliabules à Londres et à Paris — Implacable nécessité de la reddition belge — Le Roi Léopold III informe les Alliés de sa décision — Évacuation des dernières troupes alliées 264

28 Mai

La Reddition de l'Armée belge — Deuxième proposition d'armistice de Weygand-Pétain — Le gouvernement belge continue la lutte aux côtés des Alliés 274

La reddition de Lille 281
Dunkerque 281

III — COMMENTAIRES.

A) *Pertes et Résultats* 307
B) *Commentaires*

1) Causes de la victoire allemande 312
2) Soldats dans la mêlée 315
3) Capitaines à l'épreuve 322
4) Humiliation de l'Occident 330
5) Sécurité de l'Occident 331

Cartes

Fortifications au 10 mai 36
Dispositif des armées 108
Sedan 179
Situation au 16 Mai 202
Situation au 22 Mai 237
Situation au 27 Mai 271
Situation au 29 Mai 293
Situation au 2 Juin 301

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ
D'IMPRIMER, EN 1943, SUR LES
PRESSES DE LA "REVISTA DOS
TRIBUNAIS", SÃO PAULO, POUR
A T L A N T I C A E D I T O R A
PRAÇA GETULIO VARGAS, 2
RIO DE JANEIRO (BRÉSIL)

BIBLIOTEKA
ASG
NAUKOWA
17460